

Biblioteca liceului „Regina Maria”
Bucuresti.

Paragraful N. No 29
Cumparata de Comitetul scolar



R.M.
IV 9

ESSAI DE SYNTHÈSE
DE
L'HISTOIRE DE L'HUMANITÉ

1852

Quillet

ESSAI DE SYNTHÈSE

DE

L'HISTOIRE DE L'HUMANITÉ

PAR

N. IORGA

Professeur à l'Université de Bucarest

Agréé à la Sorbonne

Membre de l'Académie Roumaine

Correspondant de l'Institut

583 831

I

HISTOIRE ANCIENNE



PARIS

LIBRAIRIE UNIVERSITAIRE

J. GAMBER, ÉDITEUR

—
1926

1956

Biblioteca Centrală Universitară
"Carol I" București

49088

Cota.....

B.C.U. Bucuresti



C148485



PRÉFACE

49088
Sublet

Καθάπερ τε καὶ ἐν τοῖς κολοσσικοῖς ἔργοις οὐ τὸ καθ' ἕκαστον ἀκριβῆς ζητοῦμεν, ἀλλὰ τοῖς καθόλου προσέχομεν μᾶλλον, εἰ καλῶς τὸ ὅλον, οὕτως κἀν τούτοις δεῖ ποιεῖσθαι τὴν κρίσιν. Κολοσσοουργία γάρ τις καὶ αὐτή, τὰ μεγάλα φράζουσα πῶς ἔχει καὶ τὰ ὅλα, πλὴν εἴ τι κινεῖν δύναται καὶ τῶν μικρῶν τὸν φιλειδήμονα καὶ τὸν πραγματικόν (Strabon, I, 1, 23).

Après avoir professé l'histoire pendant trente ans, après avoir écrit l'histoire de sa nation, celle de l'empire byzantin, de l'empire ottoman, l'auteur de cet ouvrage ne croit pas dépasser les limites de la discrétion en présentant, *d'abord dans des travaux isolés en roumain*, puis dans ce remaniement en français, un système. Ce système n'a point une grande originalité, mais je crois qu'il présente des côtés utiles que je chercherai à relever.

Il est très heureux, après toutes les expériences faites dès le commencement du xix^e siècle sur les sources considérées surtout sous le rapport philosophique et chronologique, que l'on soit parvenu à fixer les détails de l'histoire universelle, les détails jusqu'aux plus petits, jusqu'à ceux qui sont plus ou moins oiseux, en dehors des thèses de licence et de doctorat, qui, étant donné la nécessité de trouver un sujet nouveau, peuvent avancer très loin dans le domaine des détails qui ne sont pas tout à fait oiseux pour l'auteur, mais qui n'entrent que dans une très faible mesure dans la synthèse historique. Mais je crois qu'après avoir fini ce dépouillement des sources et cette interprétation philologique, cette détermination exacte de tous les faits qui peuvent entrer dans l'histoire, intéressants ou non pour une synthèse, — et le but doit

toujours être une synthèse, — je crois qu'il y a autre chose à faire. Il y a d'abord cette synthèse elle-même, et, pour la réaliser, tous les spécialistes, se gardant bien des dangers qu'offre toute généralisation, avec la variété infinie des informations bibliographiques et avec la vérification très difficile de chaque point, se doivent de fournir leur part, autrement que par la présentation des détails.

Dans cette synthèse, je crois qu'on doit tenir compte de certains éléments qui seraient les suivants :

D'abord, on n'a pas toujours les sources que l'on désirerait avoir. Il y a des points très importants sur lesquels les sources manquent complètement. Les informations données par les sources sont dirigées vers un but qui n'est pas toujours le but de notre époque et d'autant moins le but de notre travail. Il y a des détails qui avaient une très grande importance pour l'époque à laquelle ils ont été donnés, et qui n'en ont qu'une très faible pour notre époque à nous. Chaque dépouillement de sources laisse de côté un très grand nombre de faits dont on n'a que faire, que l'on ne peut pas employer, et, pour ce qu'il y a d'essentiel dans notre conception, les sources ne disent souvent rien. Il faut se rendre compte que, non seulement pour les époques plus anciennes, mais pour le XVIII^e siècle, pour le commencement du XIX^e, on a une infinité de renseignements diplomatiques, militaires, politiques, qui, de plus en plus, nous intéressent d'une façon assez médiocre, et que, de la façon dont nous concevons aujourd'hui les études historiques, il y a quelque chose qui nous intéresse beaucoup plus, même pour la vie des masses dans ses éléments matériels : la psychologie de ces masses. Et c'est de la psychologie de la majorité d'une nation, influencée plus ou moins par les personnalités supérieures, que surgit l'histoire de cette nation.

Or, la plupart du temps, précisément, on n'a pas de renseignements sur cette vie morale de la majorité d'une nation. Devant nous, défilent tous les accidents qui forment la biographie des individualités dominantes, mais ceci ne suffit pas, et alors, pour avoir ce que l'on

désire, pour donner l'aspect général de la vie d'un temps, il faut chercher ailleurs que dans les sources.

Ceci peut paraître absurde. En dehors des sources, où peut-on s'adresser ? que peut-on trouver ? Il y a à cela une réponse.

Les événements historiques ne sont que très rarement nouveaux : s'ils sont considérés d'une manière moins superficielle, on voit qu'ils se répètent. La sociologie le sait depuis longtemps, et elle croit le savoir si bien qu'elle se dispense — je ne dis pas toujours, mais dans beaucoup de cas — de connaître l'histoire sur laquelle elle opère. C'est très facile de faire une synthèse sur des éléments qui ne sont jamais entrés dans la critique personnelle de celui qui échafaude ces beaux édifices d'idées que sont les synthèses.

Donc, les faits se répètent. Il y a des noms qui changent, des accidents qui ne sont pas les mêmes, mais, au fond, c'est le même événement, c'est la même situation. La terre, elle-même, qui ne change pas, détermine des situations qui, d'un siècle à un autre, souvent à la distance de plusieurs siècles, correspondent parfaitement entre eux. Il y a dans les éléments profonds de la race des attributs qui donnent la même interprétation à des situations dont les motifs sont ressemblants. S'il n'y avait que la terre et la race, et les éléments essentiels par lesquels se manifeste l'être humain dans certaines conditions, il faudrait néanmoins reconnaître cette correspondance des situations et des manifestations historiques, des éléments, disons, statiques et dynamiques, de l'histoire. Et, si ces éléments manquent pour une époque, pour un territoire, pour une nation, pour un groupe de faits, d'actions humaines, il faut les trouver ailleurs, souvent à une grande distance chronologique. Mais, pour reconnaître le fait correspondant, il faut d'abord connaître plus ou moins l'histoire entière, parce que ne pas avoir une interprétation quelconque, c'est très désagréable, mais avoir une interprétation fautive, parce qu'on a employé une correspondance qui ne l'est pas, c'est encore pire.

En seconde ligne, non seulement le fait peut être complété en dehors des sources qui s'y rapportent directement, mais il y a aussi autre chose à ajouter à la connaissance tirée immédiatement des sources : il y a cette manifestation toujours égale de la raison humaine et des actions qui en découlent, même dans des circonstances qui ne se ressemblent pas dans tous leurs éléments.

Ensuite, il est très facile de parler de localités qu'on n'a jamais vues, d'expliquer les actions de nations qu'on n'a jamais fréquentées, d'indiquer des migrations sur des chemins qui n'ont jamais existé et qu'on n'a jamais pratiqués soi-même. On arrive de cette façon à écrire des chapitres d'histoire se présentant très bien sous le rapport du style et très intéressants même en dehors du style, mais quiconque connaît les localités, connaît la race, connaît les chemins, connaît la réalité des choses, trouve ces synthèses imparfaites. Je crois, par conséquent, que la première chose que l'on doit connaître avant de traiter un fait ou un groupe de faits historiques, c'est toute la réalité actuelle qui correspond à celle du passé entrant dans la composition de cet événement.

Il faut de l'expérience humaine, mais cette expérience humaine n'est pas d'une seule nature. Elle ne se rapporte pas seulement à la terre, à la race, aux chemins, etc. Elle se rapporte en même temps à la pratique même de la vie humaine et de la vie politique en général. Il y a des personnes qui croient pouvoir traiter les problèmes psychologiques les plus difficiles avant d'avoir fait elles-mêmes le premier pas dans cette vie politique, traiter des faits économiques sans avoir jamais été mêlées à un grand drame économique, traiter des faits sociaux sans s'être conçues jamais comme membres d'une classe, sans avoir jamais senti vibrer dans leur âme les aspirations de cette classe.

Je crois donc que, si l'histoire doit commencer à être apprise à un certain âge, pour se risquer dans les interprétations il faut d'abord bien connaître la vie, parce que, si on ne paye pas parfois de ses souffrances, si on n'achète pas par son activité ce que l'on propose comme

explications pour les événements du passé, on s'expose à donner des dessins superficiels, alors qu'il s'agit de présenter tout autre chose : la réalité du passé, avec ses lignes, avec ses couleurs.

Si je suis arrivé à traiter de cette façon, d'abord l'histoire de mon pays et de ma race, puis ensuite l'histoire de tout l'Orient chrétien et de l'Orient musulman plus tard, et enfin l'histoire universelle, c'est aussi par la nature toute particulière de mes études concernant les Roumains. On peut traiter de l'histoire de la France sans connaître autre chose, en dehors du voisinage immédiat et du contact direct de la France, et, quand je dis : la France, j'entends en même temps l'influence exercée par la nation française sur les différents territoires et sur les différentes nations.

Mais, pour étudier l'histoire des Roumains, il faut d'abord connaître, non seulement l'histoire de tous leurs voisins, mais encore l'histoire de toute la moitié orientale de l'Europe, et, comme, sur cette Europe orientale, se sont exercés, à différentes époques, tous les courants de civilisation de l'Occident, comme cet Orient a vécu, à partir d'un certain moment, avec des traditions, avec des idées nouvelles qui lui ont été données, à partir de certaines dates, par l'Occident, il faut étudier en même temps une large partie, tout un côté de l'histoire de l'Occident. De sorte que, pour donner un bon exposé de l'histoire de cette nation, qui comprend, je crois, un peu plus de treize millions d'hommes, il faut connaître en même temps l'histoire de beaucoup de nations et de beaucoup de territoires.

Puis, il y a autre chose encore : les sources concernant l'histoire des Roumains sont très restreintes ; il y a des époques entières où elles manquent presque complètement. Le témoignage plus ancien ne cherche jamais à faire ressortir des faits mêmes de l'histoire roumaine ; c'est par hasard qu'on parle de cette nation. Il y a des siècles pendant lesquels on ne parle pas des Roumains. Des personnes qui penseraient philologiquement diraient :

« Puisqu'il n'y a pas de témoignage écrit, il n'y a pas de Roumains ». Notre existence même comporterait des interstices, parce qu'aussitôt qu'on n'a pas un acte pour prouver que nous existions à telle heure, nous n'existions pas. S'il est absurde de traiter de cette façon une biographie, il est tout aussi absurde de traiter de la même façon l'histoire d'une nation.

Il a donc fallu chercher en dehors des sources directes pour donner l'exposé non discontinué de l'histoire des Roumains. J'ai dû passer par ce procédé et le faire entrer dans mon système. Et enfin, pour trouver l'interprétation nécessaire et parfois l'information elle-même, il m'a fallu recourir à cette vie populaire qui a un grand avantage. La vie populaire rassemble dans ses profondeurs souvent insondables des éléments pris à la vie historique, des éléments qui ne sont guère fossiles, qui conservent leur vie dans les formes coutumières, traditionnelles, et, dans mon cas spécial, alors que les sources ne donnaient pas des renseignements sur la vie des classes dominantes, il fallait se plonger dans les profondeurs de cette vie populaire pour trouver les éléments supplémentaires nécessaires à donner cette exposition non discontinuée de l'histoire d'une nation.

Ainsi, je suis arrivé, par ces nécessités des premières études d'histoire concernant ma nation, à employer ce système, et, lorsqu'on est habitué à un système, peu à peu, on a le courage de l'appliquer à d'autres sujets. Je l'ai appliqué à l'histoire de Byzance, je l'ai appliqué à l'histoire de l'Empire ottoman qu'il m'a fallu refaire, et ensuite à l'histoire générale, en y comprenant celle de l'Occident.

C'est dans ce sens que j'essaie de donner cette synthèse dont les résultats, comme tous les résultats d'une synthèse, sont sujets à discussion¹.

¹ Cette *Introduction* a fait partie des leçons que l'auteur a données à la Sorbonne, en 1923, sur les rapports entre l'Orient et l'Occident au moyen âge. Cf. aussi nos *Deux communications au Congrès d'histoire de Londres*, Paris-Bucarest 1913. — Dans la Bibliographie sont compris parfois des ouvrages que l'auteur n'a pas employés directement.

ESSAI DE SYNTHÈSE DE L'HISTOIRE DE L'HUMANITÉ

CHAPITRE PREMIER

Premières origines

L'histoire de l'humanité, un peu différente de ce qu'on appelle histoire générale ou universelle, parce qu'elle suppose un système et non la simple classification des faits plus ou moins principaux qui composent à notre escient la vie des sociétés humaines, est avant tout une histoire de sa civilisation.

Dire civilisation, c'est entendre état d'âme, car tout ce qui existe, tout ce qui est constaté par les monuments du temps passé n'est autre chose que la réalisation de différents états d'âme, et, pour en comprendre le sens, pour en saisir l'enchaînement, il faut toujours chercher à découvrir l'état d'âme dont elle procède.

Pour que l'âme humaine puisse être considérée comme facteur historique, comme élément de l'histoire, il faut cependant qu'elle contienne trois possibilités, avec la vérification desquelles commence l'histoire.

D'abord, la possibilité de trouver des formes sociales permettant aux êtres humains de vivre ensemble sans s'entre-déchirer physiquement et de collaborer pour se défendre contre ce que la nature peut leur opposer comme forces aveugles et comme menace des bêtes féroces.

En seconde ligne, la possibilité de fixer un rapport entre la propre existence de l'homme et les forces mystérieuses qui lui paraissent mettre en mouvement et diriger la nature influant sur sa propre activité, d'une manière qu'il cherche à s'expliquer, car il est incapable de se résigner au mystère.

Et, enfin, — et cette classification n'est pas aussi une qualification, — la possibilité de dépasser les besoins journaliers, la satisfaction indispensable des premiers instincts, inexorables, pour *créer*. Pour créer quelque chose, sans intérêt immédiat et sans être un simple symbole de ces mêmes forces qu'on cherche à personnifier en leur donnant un nom, équivalant à l'illusion qu'on en a, pour créer, dis-je, à côté de la nature, avec des éléments qu'on lui emprunte.

La connaissance du feu pour détruire ou pour façonner, celle du langage, dont on ne peut pas suivre le développement, qui s'est, sans doute, poursuivi pendant des époques géologiques entières, sont supposées pour pouvoir arriver à une situation de l'espèce humaine permettant de donner les possibilités indiquées plus haut.

Il n'y a de « préhistoire » que pour les géologues qui donnent la connaissance du milieu où l'humanité a donné les premières preuves matérielles de son existence et pour les anthropologues qui, bien que dépassant à l'époque néolithique même, de la « pierre nouvelle », la limite entre la première époque qu'on pourrait dénommer celle des peuples anonymes et muets de celle qui se rattache à la vie de nations connues par les documents écrits, ne tiennent compte que du changement des races et des instruments dont elles se servent. Aussitôt qu'on trouve l'art humain, qui, à lui seul, présuppose toute une élévation de moyens spirituels et toute une organisation de ceux qui forment le milieu matériel, aussitôt qu'apparaît la coexistence pacifique d'êtres humains disposant de tout ce qu'il faut pour se défendre et s'entr'aider, on a affaire à l'*histoire* proprement dite. Tout en regrettant l'impossibilité de donner des noms autres que ceux des localités où l'on a trouvé ces traces d'anciennes existences humaines (Néanderthal, Cro-Magnon, Halstatt, La Tène), et de leur assigner une autre chronologie que celle, si vague, des époques géologiques, il faut dire qu'on a l'*histoire*...

A l'époque paléolithique, peut-être dans le tertiaire pliocène, en tout cas dans le quaternaire, dès la première

période, on a trouvé sur la Somme, près d'Abbeville et ailleurs, par le hasard heureux des fouilles dûes à Boucher de Perthes, un habitat certain d'hommes appartenant à l'époque la plus ancienne du développement de l'espèce. Ce ne sont plus de vagues « tertiaires » plus ou moins contestables, qui auraient découvert dans des fragments de pierre portant certaines traces qu'on suppose de travail humain (éolithes) la marque du pouvoir nouveau de transformer en quelque sorte l'outil que la nature présente aux quadrumanes eux-mêmes, et qui auraient pu se munir de pierres brutes et de branches arrachées. C'est déjà l'homme façonnant, dans le sens de l'utilité d'abord, puis dans celui de la beauté, l'instrument qui n'est à cette époque qu'un moyen de défense ou d'agression.

Vivant dans un milieu extrêmement défavorable, dans la compagnie des mammoths et des rhinocéros, ces ancêtres de l'humanité devaient avoir la préoccupation de la nourriture quotidienne obtenue par la chasse donnée à des animaux d'une force de beaucoup supérieure. Un certain degré d'intelligence leur était nécessaire pour pouvoir vaincre et s'entretenir.

Tel est l'état de civilisation que révèlent les fouilles occasionnelles, — car on ne peut pas trouver de directive pour tout un plan scientifique d'explorations, — sur la Somme, à Saint-Acheul, aussi bien que dans les environs de Paris (à Chelles), dans la région de la Dordogne et de la Garonne (aux Moustiers et à Aurignac), dans celle de la Saône et de la Loire (à Solutré) ¹.

A une époque glaciaire, lorsque l'humanité commençante devait restreindre les limites de son habitation dans certains districts plus favorisés par un climat relativement doux, une activité tout à fait exceptionnelle s'est développée pendant un temps assez long, mais dont il est

¹ Voy. Julie Schlemm, *Wörterbuch zur Vorgeschichte*, Berlin, 1908; Nadaillac, *Premiers hommes*, Paris 1881; Retot, *Le préhistorique dans l'Europe centrale*, 1904; Joly, *L'homme avant les métaux*, Paris, 1888; Déchelette, *Manuel d'archéologie préhistorique*, Paris, 1908-1914.

impossible de fixer au moins vaguement l'étendue, dans ces mêmes contrées entre l'Atlantique et le golfe du Lyon (au Nord surtout, mais aussi jusqu'à Santander, au Sud des Pyrénées, et jusqu'en Catalogne¹. Les représentants de l'espèce humaine dont on a retrouvé les traces, des gravures et des dessins d'une haute valeur artistique dans certaines cavernes de ce territoire, de la Madeleine et de Martory, du Tuc d'Audoubert² à Altamira et à Isturitz, ou bien à Cogul en Catalogne², n'habitaient pas sans doute continuellement ces abris recherchés pendant la saison la plus difficile de l'année. C'était un simple refuge pendant les jours les plus mauvais. Du reste, ces chasseurs qui recherchaient le mammoth aux longs poils, le rhinocéros, l'ours, mais aussi et surtout le renne, et qui connaissaient le cheval, sans qu'on ait la preuve qu'ils étaient arrivés à le réduire à l'état domestique, passaient sans doute alternativement du rivage océanique, battu par les vents froids du large, à celui, plus ensoleillé et couvert d'une plus riche végétation, de la Méditerranée. Du côté de Menton, il y avait d'autres établissements et, même plus loin, en Allemagne, à Schussenried. Par leurs efforts si heureux vers l'art, on a cru découvrir qu'ils avaient déjà un essai d'habitations dans le genre des tentes sibériennes ; il est bien certain, ce qui est absolument naturel, qu'ils se recouvraient, au moins pour résister aux fortes intempéries, des peaux et fourrures des animaux qu'ils abattaient. Des ustensiles en pierre encore assez rudement travaillée, et en os de renne, servaient à leurs simples besoins. On pourrait difficilement leur refuser l'emploi des vases tressés de branches, qui précèdent de longtemps et accompagnent la poterie, dont le premier usage, ainsi qu'on le voit en Egypte, a été celui de contenir les restes des morts ensevelis ou incinérés, d'après la coutume locale.

¹ Voy. *le Temps* du 9 septembre 1923 (sculptures d'animaux ; bisons, lions, chevaux).

² Voy. Ferran Valls-Taberner et Ferran Soldevila, *Historia de Catalunya*, Barcelone, 1922, p. 18, d'après Bosch, *Prehistoria catalana* et Hübner, *Arqueologia de España*, Barcelone 1888.

Pour que l'habitation commune dans ces cavernes ait été un phénomène coutumier et durable, il faut bien admettre que des relations voulues, acceptées, respectées ont existé entre les membres, peu nombreux, de cette société de chasseurs et de pêcheurs, qui n'étaient pas même des pâtres et ne pensaient pas encore à associer, dans leur nourriture, aux fruits les produits de la terre labourée. Sans pouvoir rien risquer sur la nature de ces liens sociaux primitifs qui permettaient la défense solidaire contre les bêtes flairant sur le seuil de cette cité de primitifs et entretenaient la paix par une réglementation des relations entre les sexes et par un certain devoir de subordination, il est nécessaire de croire à l'établissement, dès cette phase du développement de la civilisation, des bases d'une vie sociale. On a prétendu attribuer à un outil de cette époque la fonction d'un bâton de commandement.

Comme un loisir était assuré par la rigueur des longs hivers de l'époque glaciaire et même inter-glaciaire, comme il était garanti par ces institutions protectrices, on a pu penser à l'art. Avant de chercher à en saisir le sens et la destination, voici ce qu'il présente à notre curiosité, beaucoup plus même : à notre admiration, car, jusqu'aux artistes assyriens du premier millénium avant notre ère, jusqu'aux grand animaliers du siècle passé, jamais on n'est arrivé à rendre d'une façon plus exacte et plus délicate en même temps certains aspects de la vie zoologique¹.

¹ Voy. *Peintures et gravures murales des cavernes paléolithiques : la caverne d'Altamira à Santillane près de Santander (Espagne)*, par Emile Cartailhac et l'abbé Henri Breuil, Monaco, 1906 ; *Revue archéologique*, 5^e série, XV (1922) (sur la caverne d'Isturitz). — Sur des gravures semblables en Champagne voy. Zaborowski, *L'homme préhistorique*, Paris, 1903, pp. 98-99. — Consulter aussi Cartailhac, *La France préhistorique*, Paris, 1889 ; Breuil, *Evolution de l'art pariétal*, Monaco, 1907 ; De Baye, *Archéologie préhistorique*, Paris 1880, 1888 ; Grosse, *Die Anfänge der Kunst*, Freiburg i. Br.-Leipzig, 1894 ; W. Hoernes, *Urgeschichte des Menschen nach dem heutigen Stande der Wissenschaft*, 1892 et 1898, *Urgeschichte der bildenden Kunst von den Anfängen bis um 500 v. Chr.* Vienne, 1898. Cf. dans l'« Anthropologie », années 1894-1896, les articles sur « la sculpture en Europe avant les influences gréco-romaines », et en plus la « Revue de l'école d'anthropologie », *passim*.

A côté de l'éléphant soyeux de ce rude climat, on a, dans des dessins rouges et noirs, l'ours à l'oblique regard torve et doux, en même temps, le bison dans le plus furieux assaut de sa force déclanchée, le grand cerf, jusqu'à la biche qui penche sa tête vers celle, demandant protection et caresses, de son nourrisson, le renne familier, des vaches aux longues cornes, dont on ne buvait pas encore le lait, des chevaux ressemblant à ceux qu'on trouve encore dans toute la steppe de l'Europe orientale, petits, au gros museau rond, des lièvres, des oiseaux, des poissons, peut-être des petits félins, des renards et des chiens sauvages, des phoques, des rennes, mêlés à des dessins géométriques (cercles, rhombes). Ces types se retrouvent aussi dans les travaux rudimentaires de la sculpture « magdalénienne », travaux en ronde bosse et aux contours découpés. Quant à l'homme, il surgit çà et là, debout, ithyphallique, au corps musclé, à la tête petite sans caractère, plantée négligemment sur le robuste corps de lutteur, — on a cru reconnaître une barbiche et des cheveux en touffe, — et, détail important, toujours, sauf dans les représentations de chasse en Catalogne, de longs corps contorsionnés, vêtus d'un justaucorps et d'une espèce de pagne, à la chasse de la chèvre blessée d'une flèche ¹, — nu, bien que le vêtement eût été imposé par les conditions climatériques. Une fois la femme est représentée dans une posture bizarre, qui pourrait paraître indécente si cette manière de l'artiste n'avait une autre signification. Il est question même d'idoles, d'une difforme « Vénus » primitive.

La valeur artistique de ces esquisses, d'une si simple, mais si sûre exécution technique, avec les outils les plus rudimentaires, a suscité un sentiment général d'admiration. « Jamais burin plus juste, ni plus fier », écrit M. Piette, « n'a entamé l'os pour y tracer les contours d'animaux ; ni les poils, ni les écailles ne sont oubliés. » On a parlé de « traditions artistiques établies depuis des siè-

¹ Valls-Taberner et Soldevila, ouvr. cité, planche 1.

cles », d'un « style transmis de génération en génération »¹, de la « technique parfaitement libre d'un maître qui maniait le burin de silex avec virtuosité »². Et on a raison : c'est un travail qui ne prouve pas seulement un grand don d'observation, l'étude instinctive des mouvements les plus rapides, les plus fugitifs, comme dans l'art étonnant de ces nègres de l'Afrique méridionale qui peuvent donner au passage d'une bande d'autruches un caractère dont la peinture cultivée serait incapable³, ainsi qu'une grande sûreté de trait qui cherche à saisir l'élan que le chasseur primitif découvrait d'autant plus facilement qu'il en était contumier lui-même, mais encore une réelle et fine intuition de la vie intérieure et, par conséquent, la faculté de saisir la grâce d'un mouvement, de rendre l'éclair passager de l'expression⁴.

Pour arriver à ces résultats qui font rêver l'imagination, lorsqu'on pense qu'il s'agit d'états d'âme et de forces créatrices dont nous séparant des dizaines de mille d'années au moins, il n'a pas fallu seulement le caprice d'un maître improvisé et des premiers moyens de l'art initial. Ceux qui parlent de « pratiques magiques » et d'« envoûtement » ne se trompent pas, et on a pu essayer de fixer les premières bases d'une religion préhistorique⁵. Ce qu'on a découvert comme lignes se suivant régulièrement sur une corne de cette époque c'est, indubitablement, déjà une espèce d'écriture servant à rendre une incantation. Devant la force terrifiante des grands animaux antédiluviens, l'homme, aux commencements de sa vie sociale, muni d'outils encore à peine rabotés, était

¹ Cartailhac et Breuil, ouvr. cité, p. 127.

² *Revue archéologique*, loc. cit.

³ On a mis à côté aussi les essais d'art des Esquimaux (sculptures), des Africains du Sud, des Australiens (peintures de cavernes).

⁴ Voy. aussi Sophus Müller, *Urgeschichte Europas, Grundzüge einer prähistorischen Archäologie*, Strasbourg, 1905 ; M. Hoernes, *Urgeschichte der bildenden Kunst in Europa von den Anfängen bis um 500 vor Chr.*, Vienne, 1898.

⁵ Voy. aussi Salomon Reinach, *L'art et la magie, à propos des peintures et des gravures de l'époque du renne*, dans l'« *Anthropologie* », XIV, année 1903.

poussé à chercher, ailleurs que dans ses propres forces et dans la valeur de ses outils, les moyens de se défendre pour vivre et d'attaquer pour se nourrir. La coutume de faire représenter dans une statuette son ennemi pour le « tuer » en cire a été connue au moyen âge dans l'Europe occidentale. En Orient, chez les Roumains et leurs voisins, « prendre l'ombre » de quelqu'un pour la faire entrer dans les murs d'une bâtisse, devenant ainsi maître de son âme, est un usage populaire qui n'a pas encore disparu. Les Juifs de ces mêmes régions se dérobaient au dessinateur et au photographe pour ne pas être asservis ainsi à ceux qui les « possèdent » de cette façon. Au fond des cavernes, on tenait de la sorte l'animal dont on redoutait l'approche.

Mais, en même temps, l'image terrifiante de la mort mettait en mouvement ces pauvres cerveaux naïfs. L'idée d'une disparition de l'être pensant et parlant qui s'était manifesté encore quelques secondes avant que le mystère de la vie eût cessé, leur était incompréhensible ; leur raison se refusait à l'admettre. Le corps impur et profanateur pouvait être, comme jadis, chez les Esquimaux, abandonné aux bêtes ; l'âme, que le rêve avait si souvent montrée libre de chercher d'autres régions et de passer par d'autres lutttes et souffrances, devait se trouver quelque part ailleurs. On n'était pas capable de se la représenter autrement que dans un autre corps vivant, et voici celui des puissantes bêtes féroces dans lequel on pouvait vivre une existence pour ainsi dire inférieure. On n'arriverait pas à concilier autrement avec les idoles animales, que la pensée ajoutait aux figures primitives de l'incantation défensive, les rares représentations, dans une attitude évidemment en relation avec un certain culte, avec l'accomplissement d'un certain rite, du corps de l'homme et de la femme. Des idoles caractérisées représentant des animaux (un mammoth, entre autres) n'apparaissent en sculpture détachée que dans les cavernes de Périgord ou dans telle autre grotte française, de découverte toute récente.

Sauf les outils, encore peu nombreux et d'une exécution rude, sauf l'emploi des animaux domestiques, c'était une civilisation assez complète et ayant des caractères manifestant un haut développement des facultés créatrices. Elle a été brusquement arrêtée dans son développement et brutalement détruite par quelque changement des conditions climatiques, peut-être par un passage vers le Nord, réuni à de grosses difficultés d'adaptation, de la race qui l'avait créée. Çà et là, en Allemagne, en Suisse, à Thaingen, en Italie ¹, en Hongrie et en Serbie, du côté de Soleure, dans les îles de l'Archipel, ont été trouvés des produits d'art, beaucoup plus rares, mais toujours témoignant d'aptitudes remarquables, du même groupe, en migration, ou de groupes voisins.

Celles qui suivirent, sur la même place presque, à Mas-d'Azil (près de Toulouse), ou, ainsi qu'on le verra, ailleurs aussi, présentent le spectacle d'une grande décadence artistique. Une nouvelle civilisation, *pratique*, à l'horizon borné, préoccupée des besoins matériels et très bien outillée pour les satisfaire, se présente à l'époque, qui commence bientôt, du néolithique, de la « pierre nouvelle », qui a pu coexister, ajoutons-le, avec l'emploi dans d'autres régions de la pierre simplement éclatée ou façonnée d'une main encore peu expérimentée.

D'abord, on trouve sur les rives de la Baltique, au Danemark, et sur toute l'étendue de la côte occidentale de l'Europe, jusque dans la péninsule ibérique, ces « débris de cuisine », accumulés dans les dimensions de petits monticules qui, par les armes et outils qu'on y retrouve à côté des coquillages et des restes d'animaux, jusqu'aux chiens comestibles ou aux chiens de sacrifice, placés près de leur maître ², montrent l'existence prolongée dans ces régions d'une population autrement caractérisée. Il s'agit de l'époque où le pin s'élevait sous cette latitude et où persistaient encore des animaux comme l'élan (alca), des oiseaux, comme le coq de bruyère, qui se

¹ *Bolletino paleontologico italiano, passim.*

² D'après Nilsson, *Stone Age*, éd. Lubbock.

sont ensuite déplacés, d'un peuple ou plutôt d'une « humanité » qui, à côté des castors, se nourrissait en grande partie du produit de la pêche dans les eaux septentrionales de l'Europe, sans négliger pour cela l'occupation de la chasse, qui dans ces régions n'était pas aussi rémunératrice que, pour les hommes magdaléniens, dans leur territoire d'une faune terrestre plus riche ¹. C'étaient déjà des navigateurs ayant leurs barques, et la présence d'aiguilles en os montre qu'ils savaient se défendre contre les rigueurs du Nord par des vêtements cousus. Et déjà la poterie apparaît, par des vases qui, cependant, terminés en pointe, ne pouvaient être employés que pour un usage plus restreint, au-dessus du foyer ou fixés en terre.

Des traces de civilisation humaine plus imposantes, témoignant d'un développement complet dans tous les domaines de la vie pratique, se retrouvent en Suisse, sur les bords des lacs de Genève et de Constance, et aussi dans la région de celui de Constance, puis en Bosnie, à Boutmir, à Ripac, dans le même pays, à Donia-Dolina, sur la Save ², en Thrace. Ces hommes de l'époque néolithique habitaient en pêcheurs dans des habitations sur pilotis ou palafittes, auxquelles conduisait un escalier, tandis que leurs voisins, des *terramare* italiens, élevaient, à côté de taudis souterrains, en terre ferme, les terrasses de leurs habitations. Les maisons dont les restes carbonisés ont été trouvés dans le sédiment du lac, étaient bâties en treillis et en planches recouvertes d'argile ; elles auraient compris, paraît-il, deux compartiments, dont l'un destiné aux animaux. Car ces représentants d'un autre type de civilisation avaient déjà à leur disposition ces auxiliaires qu'ils avaient apprivoisés : le cheval, le mouton, la chèvre, avec le cochon, le chien. On fabriquait donc le fromage et le beurre. On a découvert même un joug en bois. Quant aux formidables animaux sauvages

¹ Voy. Sophus Müller, *Grundzüge einer prähistorischen Archäologie*, Strasbourg, 1905.

² Andrieșescu, *Contribuțiuni la « Dacia înaintea de Romani »*, Jassy, 1912, p. 18, note 32.

de l'ère précédente, ils ont disparu sans laisser de traces. Ces habitations, à portes et fenêtres, étaient dûment meublées et, à côté des chaises, des tables, on a reconnu des outils, de toute façon, du métier à tisser le lin, — il n'y a pas encore de chanvre, — jusqu'aux cuillers. Mais les vases du type déjà signalé¹, imitant les anciens surrogats en treillis, bien qu'ornés par des empreintes circulaires au doigt, remplies d'une matière blanche, ne pouvaient pas être, ici non plus, posés sur leur base. Les anciennes armes en pierre, en os, se conservent dans la nouvelle phase².

C'est déjà une cité ouvrière, un rassemblement durable et « policé » de castors humains, se réunissant, se soumettant à des normes traditionnelles, pour pouvoir, non seulement se défendre, mais se développer sous le rapport économique et prospérer. Comme ils connaissaient les céréales ou au moins une assez grande partie, jusqu'aux lentilles, et qu'ils fabriquaient le pain, il faut admettre, aussi bien que pour le motif que leurs animaux demandaient des pâturages, qu'il y avait des cultures de plantes³, que toute une région cultivée était annexée au centre de défense⁴.

L'art n'est représenté que par de vagues idoles sculptées, et on comprend bien que, si d'autres réalisations artistiques ont existé jadis, le limon des lacs n'était pas en état de les préserver, comme le fond obscur des cavernes abandonnées, inabordables. Certains croissants en poterie représenteraient un objet de culte⁵. Mais il faut croire que ces hommes actifs et capables de travailler

¹ Sur la possibilité à cette époque d'une civilisation assez avancée sans poterie voy. *International congress of prehistoric archaeology, the third session*, p. 15 (Tylor).

² Voy. Tröltzsch, *Die Pfahlbauten des Bodenseegebiets*, Stuttgart, 1902.

³ Voy. Oswald Heer, *Die Pflanzen der Pfahlbauten*; V. Gross, *Les Protohelvètes*, Berlin, 1883.

⁴ Cf. Morgan, *Ancient society*, New-York, 1907; Westermarck, *The origin of human marriage*, Helsingfors, 1889; Starke, *Die primitive Familie*, Leipzig, 1888; Sumner Maine, *Early history of institutions*, Londres, 1875; E. Tylor, *Primitive culture*, Londres, 1871.

⁵ Voy. les débats du Congrès d'archéologie de Londres en 1868, pp. 24, 26. Vogt croyait que ces objets servaient pour la coiffure.

ensemble avaient à un plus haut degré encore que ceux de l'époque magdalénienne une famille et une domination supérieure à l'autorité des mères ou pères de famille. Il ne s'agit pas seulement d'un groupement passager permettant de se garantir mieux contre les dangers de toute espèce ; c'est déjà une société ayant son gouvernement. Il y avait indubitablement, étant donnée la richesse de la pêche dans les mêmes eaux, le produit assuré des animaux domestiques, un système de répartition entre les membres de la communauté, premier embryon d'une organisation économique, sinon d'une différenciation sociale aussi ¹. Des relations commerciales n'étaient pas absolument nécessaires, bien qu'on signale l'emploi de l'ambre, ce qui suppose dès ces temps reculés une route venant de la Mer Baltique où végétaient les peuplades des « kjoekkenmoedings ».

Déjà cependant sur la surface de la terre qu'elles encombrant de blocs énormes, transportés, fixés et rangés par des méthodes techniques qu'on ne peut pas même soupçonner, on trouve les témoignages imposants d'une autre vie religieuse que celle des cavernes. Les mouvements mégalithiques, travail de « géants » inconnus, des « Sarrasins », pour l'imagination bretonne, tandis que toute accumulation rude de pierres non façonnées est, dans l'Orient roumain et slave, l'œuvre d'autres « géants » ou des Juifs de la Bible, se rencontrent en France, sur ce vieux sol celte du Nord-Ouest, sur certains points de l'Algérie, aussi bien que dans la montagne de la Strandscha et de la Sakar balcaniques ².

Le culte des morts — ailleurs les chefs reposent dans leurs « manoirs » souterrains, sous un monticule artificiel — y est associé à l'adoration des dieux avides de sacrifice ³. Les menhirs, « longues pierres », ou pierres

¹ Cf. sir Henry Summer Maine, *Lectures on the early history of institutions*, Londres, 1875 ; Mucke, *Horde und Familie in ihrer urchenlichen Entwicklung*, Stuttgart, 1895.

² Andrieşescu, loc. cit., p. 19, note 36.

³ Ici, comme dans toutes les places de ces premières civilisations, on n'a aucune trace de rites funéraires.

levées, forment à Karnak onze rangées, de presque trois mille blocs ; une autre série de plus de mille pierres est dans les environs de cette localité. Les cromlechs aux pierres rangées en cercle contiennent une cour de sacrifices. Les « tables de pierre », les dolmens, qui sont déjà un petit temple, avec la dalle qui recouvre les blocs placés verticalement, se rencontrent partout dans la même région, jusqu'au nombre de dix-neuf mille. Ce sont des tombeaux, pour toute une lignée parfois, mais aussi, bien qu'on l'eût énergiquement dénié comme étant une illusion romantique, des places du culte, des autels pour les sacrifices, humains et d'animaux ; on a cru découvrir même les rigoles servant à l'écoulement du sang. Car les sacrifices sont anciens, et dans les tombes les plus archaïques on a trouvé des crânes desquels on avait retiré une bande d'os des proportions de la tonsure cléricale de plus tard.

Les pierres de Stonehenge, en Ecosse, les monuments de pierre de la Corse, les nourraghis de la Sardaigne, les palacotes des Iles Baléares (*navetes, paules, talalots*), les *specchie* d'Otrante¹, comme les *chulpas* mexicaines, sont dans un rapport étroit avec ces rudes monuments énormes dont les Celtes ont retenu mieux et plus longtemps l'usage.

Déjà l'architecture existe après la peinture et la sculpture des temps magdaléniens. Voici le sanctuaire, avec les fragments de pierre et l'argile qui comblent les lacunes entre les blocs non façonnés. Voici la colonnade dans la succession des menhirs. Voici même, par endroits où les pierres reposent l'une sur l'autre, pour donner un couvercle rond au dolmen, le commencement de la voûte. Voici enfin, en Ecosse, des sculptures ornementales, mais probablement beaucoup plus récentes, représentant des chèvres, des éléphants, etc., qu'on a pu mettre en rapport avec l'ornementation des manuscrits irlandais.

L'humanité avait déjà toutes les notes essentielles des civilisations ultérieures.

¹ Congrès d'archéologie préhistorique cité, p., 34 et suiv.

CHAPITRE II

Races, civilisations et langues¹

Présenter, pour fixer des divisions chronologiques, le perfectionnement — plutôt partiel et unilatéral — des outils dans ce qu'on appelle l'époque du bronze et celle du fer² n'est nullement un procédé historique. L'emploi du matériel dont on fabriquait les armes et les instruments ne détermine pas les phases de la civilisation. Différents matériaux ont pu coexister dans la même région et chez la même race. Pendant longtemps, par cet esprit conservateur qui distingue toutes les religions, on a conservé pour les sacrifices le couteau de pierre, alors que les guerriers portaient au flanc l'épée de métal. Le bronze s'introduisit dans des circonstances inconnues, venant, selon les uns, de l'Asie qui a des mines de cuivre et d'étain, selon d'autres, de l'Espagne, voisine des Iles Casitérides, « îles de l'étain », où apparaîtrait pour la première fois, dans l'état actuel des fouilles, une forme caractéristique de nouvelles armes, sans remplacer dès le début la pierre. On a supposé même qu'un peuple nouveau, migrateur, « aux petites mains », — d'après P. Bataillard les Tziganes ou Bohémiens, des Hindous cependant, dont on connaît les avatars, à une date infiniment plus rapprochée³, — aurait donné à l'humanité la connaissance des métaux. Mais, sans ce changement, l'his-

¹ Cf. Schrader, *Sprachvergleichung und Urgeschichte*, 3^e édition, Iena, 1830.

² Cf. aussi Undset, *Das erste Auftreten des Eisens in Nordeuropa*, Hambourg, 1882, trad. J. Mestorf; M. Much, *Die Kupferzeit in Europa*, 2^e éd., Iena, 1893.

³ Voy. notre mémoire sur cet écrivain, dans les *Annales de l'Académie Roumaine*, année 1922.

toire, celle qui est considérée habituellement la seule histoire digne de ce nom, donnant le nom des peuples qui la forment et la dirigent et s'appuyant sur des documents écrits pour donner une exposition chronologique, a déjà commencé. C'est de l'homme qu'il faut arriver à l'outil, et non de l'outil, presque indifférent en lui-même, qu'on peut remonter vers l'homme.

Après l'anthropologie, préoccupée de ses seules problèmes, la philologie, à partir des travaux initiateurs d'un Bopp, a essayé de donner des solutions pour établir une première étape dans le développement des civilisations anciennes. Elle a répandu la notion d'une race aryenne ou indo-européenne correspondant dans son unité de sang et de provenance géographique à la race sémitique, incontestable celle-là. Le « berceau » de cette race, à laquelle auraient été dues les civilisations indienne, perse, méditerranéenne, thraco-scythe, serait, d'après une opinion plus ancienne, le plateau Pamir en Asie centrale, sur les frontières du désert de Chine¹, d'après une autre la rive gauche du Danube, d'après une troisième le littoral de la Baltique, avec ses dépôts d'ambre et les grandes routes qui s'ouvriraient dans différentes directions. En comparant les termes pour les notions essentielles dans les différentes langues indo-européennes, on arriverait à fixer, avec des racines primitives communes, équivalant à la langue des Aryens supposés, la manière de vivre de cette peuplade mère pour une grande partie des nations de l'antiquité et, par elle, d'une bonne partie du monde moderne.

Or, le plateau Pamir n'a jamais été habité. Il n'y a pas de grands chemins de migration s'ouvrant de tous côtés pour séduire vers de nouveaux séjours. Et l'idée même d'une vieille humanité prête à changer d'habitat doit être

¹ M. Zaborowski a montré que le passage du « Vendidad », partie de l'« Avesta », sur lequel s'appuie cette opinion a été rédigé après les Achéménides. Le commentaire pehlvi parle de l'Aserbaïdjschan. Voy. plus loin.

résolument abandonnée, si l'on tient compte, comme de raison, du fait que les migrations sont déterminées par des conditions qui manquaient à cet âge presque géologique de l'histoire : connaissance des régions voisines ou plus éloignées, guerre mettant en mouvement, pour l'attaque ou pour la fuite, des peuplades entières et, néanmoins, le désir de s'approprier les produits d'une civilisation supérieure, ce qui suppose l'existence de cette civilisation elle-même ¹.

Parler une langue ne signifie pas appartenir à la race qui a créé cette langue. Les Illyres ont abandonné la leur pour en emprunter une autre aux Thraces, leurs voisins et leurs parents. Le grec est devenu un moyen d'expression pour des représentants authentiques de la race slave. Les descendants des anciens Celtes parlent aujourd'hui plusieurs langues d'emprunt, et la famille latine, étroitement réunie par tout ce que peut donner à l'âme la similitude des langages, réunit des éléments ethnographiques assez nombreux et très différents. L'Autriche créait pour le germanisme un champ national nouveau, dans la constitution duquel la race n'entraît pour rien. De combien d'éléments sans aucune similitude sous le rapport anthropologique ne fut pas formée ce qu'on appelle la nation russe ! Et l'Allemand slave ou letton d'au delà de l'Elbe et des rivages de la Mer Baltique, ne serait pas reconnu par les guerriers de la forêt teutoburgique comme de vrais rejetons de sa souche.

Donc, ni race commune, ni, bien entendu, histoire commune jusqu'au moment où, par une œuvre militaire et politique de conquête, ou par une simple assimilation lente, un langage s'est étendu sur un groupe humain dont la langue première, avant cette capitulation d'âme, aurait pu être toute différente ².

¹ Voy. Schrader, loc. cit. ; *Reallexikon der indo-germanischen Altertumskunde, Grundzüge einer Kultur und Völkergeschichte Alteuropas*, Strasbourg, 1901 ; Edward B. Tylor, *Primitive culture : researches into the development of mythology, philosophy, religion, language, art and custom*, 3^e édition, Londres, 1891.

² Cf. Zaborowski, *Comment est résolue la question d'origine des*

Au lieu de demander à des sciences voisines ce qu'elles ne peuvent pas donner, bonne volonté à part, aux études historiques, il vaut mieux tenir compte de cette constatation, facile à faire à travers l'histoire de toutes les régions et de toutes les époques, à savoir que les anciennes races sont très difficilement déracinables. Beaucoup plus aux temps anciens qu'aujourd'hui, car tous les éléments de concurrence internationale acharnée, implacable, qui font désertier des contrées de vieille habitation par les vaincus dans la lutte politique ou économique de nos temps, manquaient presque complètement aux débuts de l'humanité primitive. On vivait trop largement dans les oasis de cette civilisation commençante pour envahir d'autres qui ne pouvaient offrir ni satisfactions matérielles ni sujet de glorieuses victoires.

584841
L'anthropologie a reconnu, d'après le résultat des fouilles, trois races préhistoriques. Les humains du type Cro-Magnon, bien développé, à la face large, au menton prognathe, à la capacité crânienne dépassant celle des Parisiens actuels. Puis ceux du type Néanderthal, aux arcades sourcilières proéminentes sous le front étroit, aux puissantes mâchoires offensives. Enfin le type négrito des premiers habitants de la rivière ligure.

Si on cherche quelles sont les populations se trouvant à l'époque des textes écrits sur les points où nous avons constaté des premiers établissements à l'âge de la pierre, on trouve partout des habitants si anciens qu'ils paraissent s'identifier avec le territoire qu'ils occupent depuis un temps immémorial.

Ainsi, les Basques, c'est-à-dire les anciens Vascons du moyen âge, les Esculdunacs, eux-mêmes descendants des Ibères, détiennent, dans des limites sans cesse plus

peuples aryens de l'Asie, « Congrès d'Angers de l'Association française pour l'avancement des sciences », p. 884 : « Il n'y a dans le massif central de l'Asie que des réfugiés et des émigrés ». Et plus loin, pp. 886-887 : « L'aryanisation de l'Asie a donc été l'œuvre d'Européens qui y ont pénétré en pasteurs nomades ». Selon lui on ne peut pas admettre « une localisation étroite de la patrie aryenne » (p. 88 ss.).



étroites, un domaine national où auparavant leur race avait un champ d'action plus étendu. Si on parle de leur origine africaine, il faut se rappeler que l'ethnographie assigne une patrie espagnole aux Libyens dont les cheveux blonds, les yeux bleus désignent un autre point de départ ; vers la fin de l'époque tertiaire seulement, le détroit de Gibraltar aurait séparé les éléments, jusqu'ici réunis, de ce qui devait former ensuite une Europe et une Afrique, distinctes entre elles. On a constaté que la nomenclature géographique de l'Espagne entière peut être ramenée à des termes basques, qu'un alphabet spécial, de caractère plutôt sémitique, a servi pour d'anciens monuments historiques de cette nation, que des traces d'une religion archaïque subsistaient dans les superstitions indéracinables de ces anciens habitants de la péninsule, depuis longtemps assiégés dans leurs rochers ¹.

Dans leur ancien patrimoine préhistorique les ancêtres des Basques maintenaient l'héritage, dénué des qualités artistiques de l'époque la plus ancienne, des premiers habitants de ces contrées, expulsés ou détruits en partie. Sur l'emplacement des « négritos » de Menton, les Ligures, dont on a tâché d'expliquer le nom par des termes de cette langue « escuera » des Basques, représenteraient un autre de ces îlots primitifs de la civilisation européenne ². Bien qu'on eût constaté sur ce territoire un inextricable mélange de négritos, de représentants du type Cro-Magnon, de brachycéphales, pratiquant un peu l'agriculture et se servant de poteries aux ornements géométriques, à l'époque de la « pierre nouvelle », les Ligures durent arriver à s'imposer comme élément plus nombreux et plus capable. Non-« aryens », ils seraient en même temps différents des Pyrénéens, leurs contempo-

¹ Cf., dans l'ancienne littérature sur les Basques, W. von Humboldt, *Untersuchungen über die Urbewohner Hispaniens*, Berlin, 1821 ; aussi dans ses « Œuvres », vol. I.

Il est curieux de remarquer le manque du *f* dans la langue ibère, manque qui s'est transmis dans l'espagnol, et le fait que le son *p*, voisin, manque dans le libyen.

² Voy. Philippon, *Les Ibères*, Paris, 1909.

rains et, jadis, leurs voisins ¹. A l'Est, ils touchaient aux Euganéens, de race particulière, isolée, eux aussi, et les habitants des îles faisaient partie du même monde italien archaïque ². Quant aux Etrusques, dans la langue desquels Martha a cru découvrir des normes finno-ougres, qui les rattacheraient aux Finnois et aux Magyars, leur établissement, par voie de terre, serait plus récent, en relation avec les premières de ces migrations qui changèrent presque complètement le caractère ethnique de l'Italie.

Les Celto-Italiques ³, car la division entre ces deux races, destinées à jouer un si grand rôle dans l'histoire de l'humanité, ne se prononça que plus tard, et la date approximative à laquelle le rameau italique aurait passé les Alpes appartiendrait à l'époque énéolithique ⁴, formaient un élément ethnographique de l'Europe centrale entre ces races archaïques des rochers pyrénéens et alpestres, d'un côté, et, de l'autre, ces très anciens habitants du littoral baltique qui auraient fait dès lors le commerce rémunérateur de l'ambre dont on fabriquait des ornements et des statuettes d'idoles.

Les Etrusques, comme leurs frères de la Rhétie, seraient venus des Alpes rhétiques par la vallée de l'Inn ⁵. Le berceau des migrations serait donc sur les rives du Danube, où on chercherait vainement plus qu'ailleurs la patrie vague des prétendus Aryens. La culture de la vigne, qu'Hérodote met en relation avec les habitants de ces contrées, serait venue en Italie de ces rives du grand fleuve central, qui, plus que le Rhin du Nord au Sud, for-

¹ Des similitudes dans la nomenclature géographique rattacheraient aux Ligures les Elymes de la Sicile, et les Corses étaient considérés par Sénèque comme apparentés aux Ligures (Ed. Meyer, *Geschichte des Altertums*, I^{er}, 1910, pp. 723-724).

² De Sanctis, *Storia dei Romani*, I, Turin, 1907, p. 66 et suiv.

³ Les Pictes ou « peints », « tatoués », de la Grande-Bretagne, les « Prydein » des Celtes (dont la Bretagne), appartiennent, avec ou sans les Scotes, à une autre race (Ed. Meyer, ouvr. cité, I^{er}, p. 726).

⁴ De Sanctis, ouvr. cité, I, p. 119.

⁵ De Sanctis, ouvr. cité, I, p. 119.

maît la route naturelle des migrations d'Orient en Occident et d'Occident en Orient ¹. « Il y a », écrit M. de Sanctis, « d'étroites relations entre la civilisation du bronze de certaines régions balcaniques et celles de l'Italie septentrionale ². »

L'influence grecque ultérieure serait venue elle-même par la même voie, à côté d'une autre par mer ³.

Une forte et noble race occupait ces territoires danubiens et balcaniques jusqu'en Eubée : les Thraces. Les différentes tribus la composant portaient des noms particuliers ⁴. Il paraît que ceux des Thraces qui pratiquaient l'agriculture s'appelaient des Gètes. Au nom de ceux qui vivaient sur les deux rives du fleuve se rattachent les Tisagètes de l'Oural, les Massagètes de l'Asie centrale ⁵. Toute la civilisation néolithique et énéolithique de ces régions, avec ses armes de pierre polie, très soignée, et de bronze, avec ses vases de terre ornés de lignes dues à l'empreinte des doigts, avec ses idoles animaux et ses bizarres représentations humaines, difformes, avec la richesse de ses silex — dont à Vădastra on a trouvé en deux jours trois mille morceaux, — avec ses belles armes de bronze, absolument semblables à celles qui ont été déterrées dans l'Europe occidentale — telle qu'on l'a trouvée à Petreñi, en Bessarabie, sur les collines du district moldave de Neamț, à Vădastra même, à Sălcuța, en Olténie et sur différents points de la Transylvanie, de la Hongrie, de la Bosnie, — leur appartient ⁶. Les Scythes

¹ Persino la coltivazione della vite, che, antichissima in Italia e in Grecia, è stata trasmessa probabilmente ai due popoli da una fonte commune, da una stirpe cioè abitante la parte settentrionale della penisola balcanica ; *ibid.*, p. 101.

² *Ibid.*, pp. 130-131.

³ *Ibid.*, p. 142. Cf. aussi Gutscher, *Vor- und frühgeschichtliche Beziehungen Istriens und Dalmatiens zu Italien und Griechenland*, Graz, 1903.

⁴ Voy. notre *Geschichte des rumänischen Volkes*, Gotha, 1905, I, chapitre I.

⁵ Voy. Andrieșescu, ouvr. cité, p. 117.

⁶ Cf., en dehors de l'ouvrage d'Andrieșescu, Julius Teutsch, *Das Auri-gnaci von Magyarbodza*, dans la revue « *Barlang-Kutatas* », année 1914, II ; *Prehistorische Funde aus dem Burzenlande*, dans les « *Mittei-*

pasteurs, dont la race dominante porte des noms manifestement aryens, ne firent que grouper, comme les Sarmates, leurs successeurs, les éléments touraniens flottants dans la steppe, sous une civilisation empruntée aux Thraces agriculteurs. Derrière ce rideau thrace, les Germains et les Slaves, participant à une seule civilisation initiale, sur laquelle nous reviendrons, représentaient le même élément moyen que les Celto-Italiques derrière le rideau des Ibéro-Ligures.

lungen der Anthropologischen Gesellschaft in Wien », XXX (Neue Folge, XX), 1900 ; Franz von Pulszki, *Die Kupferzeit in Ungarn*, Budapest, 1884. Cf. B. et V. Khanéko, *Drev nosti pridniéprovia*, I-V, Kiev, 1899-1901.

CHAPITRE III

Les races établies dans leur phase isolée : Chaldéens et Egyptiens avant les guerres asiatiques.

Les anciennes races européennes n'ont pas donné la civilisation progressive, qui était sans doute dans leurs moyens, à cause de leur manière de vivre. C'étaient des chasseurs avançant à la trace du gibier, des pasteurs, plus tard, habitués, à cause de la variation climatérique des pâturages, à ce régime de transhumance qu'on trouve aussi bien dans les Carpathes et les Balcons que dans les Alpes, dans les Apennins et dans les sierras de la péninsule ibérique, mais pas en Asie. Les pêcheurs des palafittes restaient plus ou moins bloqués dans leurs cités lacustres dont ils ne pouvaient pas se détacher pour se risquer dans l'inconnu, et les matériaux d'une culture plus élevée leur manquaient complètement. Pour avoir le progrès il fallait autre chose, à savoir des nations enracinées sur un territoire qu'elles eussent été contraintes de créer pour s'y établir et prospérer.

C'est le cas pour l'Égypte et la Chaldée, le Sénar 1. Si le calendrier égyptien, fondé sur des calculs qui peuvent avoir été rétrospectifs, commence à l'année 4241 2, ceci ne signifie pas que le point de départ de la vie historique de l'Égypte doive être placé à cette date si précise et si éloignée. Pour la Chaldée, qui inventa cependant ces cal-

¹ Ces noms n'ont jamais été employés par les populations de ces deux pays. Celui de la Chaldée vient de la Bible, celui de l'Égypte (A-ka-phta, nom de la ville de Memphis), des Grecs. C'est de fait, par les Hébreux et par les Grecs que nous interprétons en partie jusqu'aujourd'hui le caractère de civilisations différentes des nôtres

² Sur la base des découvertes dans les tombes de la Haute-Égypte, d'autres remontent à 5869 date précise.

culs, sous l'influence des pasteurs sémites qui furent un des facteurs d'organisation politique dans les vallées du Tigre et de l'Euphrate, on ne peut pas avoir un début défini de si près¹. En plus, pour les premières dynasties égyptiennes, l'information reste encore sporadique et confuse ; la localisation chronologique des personnages et des événements peut être discutée. Sous le rapport de la méthode, comme les deux civilisations se ressemblent et que — sans tomber sous la condamnation du dilettantisme par les spécialistes — on peut reconnaître des emprunts², mieux vaut commencer par celle dont le développement fut plus lent, mais, en même temps, les rapports extérieurs plus nombreux, et plus grande, par les Hébreux, l'influence sur la vie des nouvelles nations auxquelles nous appartenons, alors que, par les Grecs, la tradition culturelle égyptienne ne nous a été transmise que totalement transformée et dans des domaines très restreints.

D'un côté et de l'autre, on a une influence sémitique — les « chamites » de l'Égypte parlant une langue identique dans ses éléments à l'hébreu et à l'araméen — superposée sur une première base due à une race différente.

Les Soumériens de la Mésopotamie, dont on trouve les

¹ Cf. Hugo Winckler, *Die babylonische Geisteskultur in ihren Beziehungen zur Kulturentwicklung der Menschheit*, Leipzig, 1918. Du même, *Die Völker Vorderasiens*, : II, Leipzig 1899 « Wenn daher die ältesten uns bekannten Schriftdenkmäler Babyloniens bis vor 3 000 v. Chr. hinaufreichen, so folgt daraus dass Jahrtausende vorher schon dort die Anfänge derjenigen Kultur sich gebildet haben, welche um diese Zeit mit Mitteln zu uns redet wie sie um Grunde bis zum Ende des Mittelalters ohne alle grundsätzliche Aenderung, aber im ganzen Alterthum, das klassische inbegriffen, dieselben geblieben sind » (p. 5).

² Voy. l'opinion de Sarzec dans un ouvrage sur le palais de Tello qui, après avoir constaté qu'il y a « au moins un faux air de parenté avec l'art égyptien, ajoute : « Il n'est certes pas impossible qu'il y ait eu, sur l'art asiatique à cette époque reculée, une influence générale et lointaine des usages et des arts de l'Égypte. Cependant l'étude des détails atteste plutôt l'indépendance et l'originalité de la sculpture chaldéenne et montre un esprit souvent opposé aux principes suivis par les artistes égyptiens » (p. 79).

inscriptions à Tello dès le troisième millénum avant l'ère chrétienne, « aryens » ou non, n'avaient rien de commun avec les Accad¹, qui se réunirent à eux en amis ou en conquérants, et ceci malgré la confusion qui dut se produire nécessairement entre des religions diverses qui ne portaient pas du même principe². Si les dieux de Soumer se présentent avec les traits de l'autre race, les cheveux frisés, la barbiche, caractéristiques, alors qu'il s'agissait de créer une seule mythologie d'Etat, comme celle qui résulta des emprunts faits par la Rome pastorale à l'Helade poétique et philosophique, on distingue facilement leur origine. Ils viennent bien des montagnes où les dieux guerriers résident sur les sommets et donnent des oracles dans les antres et les vieilles forêts mystérieuses : ce dieu de la force, ce dieu de la montagne, ce dieu de l'atmosphère, cette déesse des cimes sacrées, cet Anni, dieu « des pays élevés », « puissants et guerriers ». Si ces dieux ont des formes monstrueuses, des chiens à quatre corps, des boucs qui sont aussi des poissons, des confusions de baleines et de dragons, des figures humaines à plusieurs têtes³, il faut penser aux bizarreries de l'inspiration indienne, dont les monuments sont de beaucoup plus récents⁴, et au dévergondage pareil de la poésie créatrice dans le monde américain des Peaux Rouges, jadis réuni à l'Asie. N'ayant pas la montagne originaire pour les sacrifices, équivalent, surrogat pour la vie de celui qui les offre, on la remplace par les tours dont celle « de Babel » prendra place dans la Bible juive, ou même par des pyramides comme celle d'Oulbar.

¹ Nous n'avons pas pu consulter l'ouvrage récent de M. Charles Jean, *Sumer et Accad, Essai sur l'histoire de la civilisation dans la Basse-Mésopotamie*, Paris, 1922. Cf aussi, Ch. Delaporte, *La Mésopotamie : les civilisations babylonienne et assyrienne*, Paris, 1923.

² Voyez aussi Curtiss, *Ursemitische Religion im Volksleben des heutigen Orients*, Leipzig, 1903.

³ Voy. Maspéro, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, I, Paris, 1895. *Les origines : Egypte et Chaldée*, Paris, 1895, p. 635.

⁴ Sur l'influence de l'astronomie chaldéenne en Inde et en Chinc., C. P. Thiele, *Babylonisch-assyrische Geschichte*, Gotha, 1886-1888, p. 608, notes 2, 3.

Pour fixer des prières en l'honneur des dieux, pour conserver des formules d'incantation, ces mêmes montagnards employèrent la contrefaçon des êtres qui les entouraient et en firent ensuite des signes syllabiques, adoptés par les Egyptiens voisins, alors que la côte phénicienne, dans une conception plus ou moins originale, allait en arriver plus tard à l'écriture phonétique¹.

C'est aussi à cette première couche de civilisation qu'on pourrait attribuer les lignes primitives de la civilisation du Sénaar, telles que nous les montrent les résultats des fouilles dans ces oasis de la Mésopotamie inférieure où les générations successives ont accumulé les débris de leurs fondations fragiles en briques convexes non-cuites, revenues bientôt au limon originaire. Les maisons sont bâties avec ces seuls matériaux qu'offrait une nature avare de ses dons. Rarement la pierre intervient, une pierre qu'on fait venir de loin. Les ustensiles sont en feuilles d'arbres recouvertes d'argile.

La vie politique n'est qu'une dérivation tardive des conceptions religieuses qui dominent tout. Lorsque les bergers de l'Arabie arrivèrent dans leur première poussée accadienne au milieu de cette région, ils apportèrent les dieux cosmiques du désert. Les uns et les autres, bientôt confondus, Outou avec Chamach, Mulléla avec Belou, comme nous l'avons indiqué, dans un type unique, avaient leur possession dans la cité de brique entre les fleuves tutélaires. Le « dieu du monde » est adoré à Our, celui du soleil à Larsa, Mardouc réside à Bab-il, la Babylone des Grecs², Bel à Nipour, la déesse de l'amour, Ninni, l'« Ichtar », la « divine » par excellence, domine Ourouc.

¹ Ed. Meyer, *Geschichte des Altertums*, I; Maspero, *Histoire ancienne des peuples anciens de l'Orient*, Brunengo, *L'impero di Babilonia e di Ninive*, Prato, 1885; Fritz Hommel, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, collection Oncken, 1885-1887; Radan, *Early babylonian history down to the end of the fourth dynasty of Ur*, New-York, 1900; F. Mürdter, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, 2^e édition, Calw et Stuttgart, 1891; Messerschmidt, *Die Entzifferung der Keilschrift*, Leipzig, 1903; Winckler, *Die politische Entwicklung Babyloniens und Assyriens*, Leipzig, 1900.

² Voy. Fr. H. Weissbach, *Das Stadtbild von Babylon*, Leipzig, 1904.

Car ils sont les rois, les seuls rois légitimes que puisse admettre la conception politique de ces premiers fondateurs d'Etat sur la base des idées religieuses, dominantes sans partage. Leur reine siège à côté et l'héritier ne manque pas quelquefois dans la famille. Le « seigneur des tombes », Nergal, est l'époux d'Allatou, ou Erichkigal, à la tête de lionne ¹. Les héros, comme Guilgamich, sont là, avec leurs exploits, pour servir l'idée directrice de la vie entière ; ils appartiennent aussi au monde surnaturel, qui est ici la plus réelle des réalités. Toute une série de légendes, formant la seule littérature de l'époque, se forme autour de ces figures curieuses et terrifiantes : des élévations, sur le dos des aigles, vers le ciel des astres, des descentes dans l'enfer des dieux méchants ², des «rajeunissements». Les rois humains ne sont que des agents terrestres de la divinité. On les voit présenter au dieu, à la déesse, immobiles sous la tiare oblongue, leur hommage comme au vrai maître de leur royaume. Coiffés d'un chapeau de forme basse, barbus, vêtus d'habits modelés sur le corps, ils tiennent d'une main le harpon du guerrier, tandis que l'autre se pose sur le cœur, en signe d'adoration ³ ; en bas, des soldats nus montent à l'assaut.

Une hiérarchie s'impose cependant au milieu de ces familles divines. Elle a été déterminée par les nécessités, immanquables dans la pénurie des matériaux locaux, d'un commerce entre ces villes-Etats elles-mêmes et entre leur lent groupement, pendant longtemps amorphe, et le milieu immédiat, montagnards chasseurs du Nord, pasteurs sémites de l'Ouest. Car c'est seulement de cette façon qu'on peut avoir la pierre et le bronze, l'argent des premiers poids « monétaires », l'encens des autels ⁴.

¹ Alfred Jeremias, *Hölle und Paradis bei den Babyloniern*, Leipzig, 1900.

² Winckler, *Himmels und Weltenbild der Babylonier*, Leipzig, 1901.

³ Gressmann, *Altorientalische Texte und Bilder*, Tubingue, 1909.

⁴ Voy. Moses Schorr, *Alt-babylonische Rechtsurkunden aus der Zeit der ersten babylonischen Dynastie*, dans les Comptes-Rendus de l'Académie de Vienne, 165 (année 1910) ; Thureau-Dangin, *Recueil de tablettes chaldéennes*, Paris 1903.

Une fois cette première hiérarchie établie, le conseil des dieux formé avec son chef, celle des agents humains de la divinité vient d'elle-même. Au-dessus des prêtres-rois et de leurs dignitaires princiers, les « patési », il y a, à Nippon d'abord, le grand-prêtre d'une religion en quelque sorte commune ou en train de le devenir, et au-dessus des rois d'un seul autel, ceux de cette religion qui tend à les comprendre tous. Il y aura dès 2800 un chef du Sénaar dans la ville de Kich¹, qui, à ce moment, a gagné l'ascendant sur ses rivales : le roi Mispilim, arbitre entre deux de ses voisins. Un peu plus tard, de Guichhou, surgira une autre royauté, suprême celle-ci, d'un Ourou-Cadschina, vaincu par son rival, Lougal Zagouisi d'Oumma. Une statue royale présente le roi Goudéa de Lagach assis sur une espèce de trône : un type trapu, aux grands yeux saillants, au nez d'aigle, à la bouche petite et serrée : c'est le même type humain que dans les personnages qui travaillent vers 3000, sous la conduite d'Ournina, au temple de Lagach, ou dans la scène de victoire sur le cylindre du roi Eannoutoum de ladite Lagach². L'art, qui avait dû servir déjà pendant longtemps au culte divin, se consacre maintenant à faire hommage au souverain. Bientôt il représentera, sous la dynastie sémitique, sur des stèles de pierre, non seulement, avec un art délicat, digne d'être comparé à celui de la Grèce, dieux et déesses, groupes humains, figures isolées, scènes de vie pastorale³, mais aussi les guerriers du Chat-el-Arab, luttant sur des pentes de montagne contre les barbares du Nord et ceux de l'Ouest, adorateurs d'autres dieux, dont le culte remonte à l'époque des monuments mégalithiques de Guilgar, près de Jérichon.

¹ Des fouilles ont été pratiquées par Henri de Genouillac, en 1912, et on prépare un ouvrage d'ensemble sur les « Fouilles françaises, Del-Akhmer ».

² Bezold, *Ninive und Babylon*, Bielefeld, 1903 ; de Sarzec, *Découvertes en Chaldée*, Paris 1884 ; aussi dans Winkler-Weber, Helmolt, *Weltgeschichte*, II, p. 4 et à la page 8.

³ Sarzec-Heuzey, *Tello*, p. 109 et suiv., 129 et suiv., 282-288, 298-299, 308-309, 316.

Vers 2500, après tous ces Soumériens qui se succèdent, c'est le tour des Sémites, qui héritèrent ainsi d'une forme politique supérieure, créée par leurs antécresseurs, d'une autre race : le roi Sargon (Charganichari), d'Agane, est déjà un bâtisseur, mais surtout un conquérant, qui transmet avec le pouvoir cette ambition de soumettre et d'annexer à son fils Naramsin (« aimé par le dieu Sinn »)¹. L'Elam, les Amorites sentent le poids de cette nouvelle puissance militaire qui donne à celui qui la détient le droit de s'intituler « dominateur des quatre continents ». Les vaincus sont « transpercés comme des pores », « foulés sous les sabots » ; Anrou le dieu les fait se disperser « comme un berger auquel on a enlevé son troupeau » ; l'or brille dans l'accumulation des trophées². Ce roi des rois porte une haute tiare à cornes comme celle des dieux : vêtu et armé, ses guerriers rangés sous lui sur plusieurs plans entre les rochers et les arbres, il semble se placer sous la protection du soleil, de la lune, des astres qui dominent cette représentation du triomphe³. Si après quelque temps une poussée du Nord élamite attaquera cette royauté impérialiste, le courant vers l'Empire asiatique est déjà parti de cet Est chaldéen. Avant d'en poursuivre les vicissitudes, il faut voir cependant dans l'Ouest égyptien s'est formé une force du même caractère poursuivant les mêmes buts d'ordonnement politique international.

Deux races ont collaboré aussi pour créer et développer la civilisation égyptienne.

La première, celle qui a dû poser les fondations dans la vallée du Nil de même que les Soumériens les ont posées dans le Senaar, ce ne furent pas ces Chamites — pour employer la terminologie ethnographique, commode, de la Bible, — apparentés aux Sémites d'Asie, parce qu'ils dérivait peut-être d'une phase pré-sémitique de la

¹ Il réside aussi à Nippour.

² Winckler, *Die Keilinschrifttexte Sargons*, Leipzig, 1889.

³ Lindley, *Cyrus*, Munich, 1903. Sur cet art, Ed. Meyer, ouvr. cité, 1², p. 478 et suiv.

race commune, originaire, et parlant un langage sémitique, bientôt vicié dans ce nouveau milieu, mais bien les autochtones descendus de l'Éthiopie.

Le fait que, dans la « pierre de Palerme », les plus anciens rois, fabuleux, sont représentés portant la couronne rouge de la Basse-Egypte, que les premières capitales furent dans cette même région, à Thinis et à Memphis, ne prouve pas que c'est sur cette terre nouvelle, surgie plus tard des alluvions du fleuve, que la vie politique du pays fut fondée. Il aura suffi, pour imposer ce centre, de la descente par l'isthme de Suez des Chamites, simples envahisseurs ou même conquérants.

Mais les anciens arguments qu'on a présentés il y a un siècle, au moment où l'égyptologie se formait¹, restent encore valables pour plaider une conclusion en faveur de la race éthiopienne. Elle présente à Méroé et ailleurs des monuments — quatre-vingts pyramides — qui peuvent rivaliser avec ceux de l'Égypte et paraissent plus anciens que ces derniers ; les animaux divins et ceux qui servent dans les hiéroglyphes à rendre la pensée humaine appartiennent à la faune de cette même région ; les habitants de l'Éthiopie conservent les anciennes coutumes égyptiennes ; pour les Grecs enfin Éthiopien et Égyptien se confondent. Ajoutons le caractère plus ancien des dieux du Sud². Sans compter que les civilisations descendent les fleuves au lieu de les remonter³.

L'Égypte préhistorique ne se trouve pas, naturellement, dans la vallée inférieure du Nil, mais bien dans ces régions supérieures où la terre, anciennement consolidée, conserve les restes d'une civilisation néolithique qui ne se distingue pas trop de celle que nous avons constatée en Europe. Maisons de verges tressées, couvertes de

¹ Voy Victor Schoelcher, *L'Égypte en 1845*, Paris, 1846, p. 269 et suiv.

² Cf. Loret, *L'Égypte au temps du totémisme*, Paris, 1906.

³ Pour M. Wilhelm Spiegelberg (*Geschichte der ägyptischen Kunst bis zum Hellenismus, in Abriss dargestellt*, Leipzig, 1903, p. 1), la civilisation de l'Égypte est « eine semitisch-afrikanische Mischkultur », et la race elle-même « semitisierte Nubier ». Cf. Wiedemann, *Ägyptische Geschichte*, dans les « Handbücher der alten Geschichte, I, Gotha, 1884, p. 22.

chaume ; parfois des planches, des briques entrent dans la construction ; des colonnes de bois rudimentaires soutiennent à l'intérieur, élément humble dont partira l'essor des splendides colonnades du temple historique. Un mur d'argile défend le village contre les bêtes et les ennemis humains. On se nourrit du produit des troupeaux, car on dispose du mouton, de la chèvre, du bœuf, de la volaille ; l'âne remplacera pendant des siècles le cheval. On sait fabriquer le vin et la bière. Pour les outils et les armes, on a, à côté de la pierre et du bois, l'alabastrite, facile à travailler autant que belle, et, à la place de la corne des magdaléniens, la solidité et l'éclat de l'ivoire. Des vases, au commencement incomplètement cuits, sont ornés d'une bande de décoration qui évolue vers des formes compliquées. En fait d'art, on sera en état de tracer des scènes de la vie animale ambiante, des autruches, des vaisseaux, etc. Un alphabet primitif ressemblerait, d'après M. Ed. Meyer, à celui des Libyens, des Ibères, des Cariens. On peut admettre dès le début des relations de commerce. Après la mort enfin, au milieu des vases, nécessaires dans la nouvelle existence du double, du « kâ », âme à demi matérielle, inséparable des restes du corps, plus tard de sa forme (mumie ou statue), le défunt est placé, comme dans les tombeaux libyens d'Algérie¹, recourbé, la face dirigée vers ce mystérieux Ouest, qui est le pays des bienheureux. Des tombes de chefs ont été découvertes par M. Petrie, et elles fournissent encore un argument à l'opinion, que de la Haute-Egypte est partie la vie historique du pays².

¹ Congrès d'archéologie préhistorique cité, p. 213 et suiv.

² Petrie (et Quibell), *Nagada and Ballas*, Londres, 1895 ; du même, *Diospolis parva*, Londres, 1901 ; *The royal tombs of the first dynasty*, Londres, 1900 ; *The royal tombs of the earliest dynasty*, Londres, 1901 ; *Abydos*, Londres, 1902-1903 ; du même (avec Quibell et Green), *Hierakoupolis*, Londres, 1902 ; *El Amrah and Abydos*, Londres, 1879-1901 ; du même, *The Pyramids and the temple of Gizeh*, Londres [1883] ; *Six temples at Thebes*, Londres, 1897. Voy. aussi Morgan, *Recherches sur les origines de l'Égypte*, II, *Ethnographie, préhistoire et tombeau royal de Négadah*, Paris, 1897 ; Capart, *Les débuts de l'art en Égypte* (« Annales de la Société d'histoire et d'archéologie de Bruxelles », XVII-XVIII), 1904.

La race nègre ou demi-nègre, qu'il faudrait admettre pour jouer ce rôle d'initiatrice dans la civilisation, si solide et brillante dans son typisme maintenu à travers deux mille ans, n'est pas aussi dénuée de qualités qu'on le suppose : une civilisation primitive complète et extrêmement ancienne se rencontre dans l'Afrique profonde, et les représentations de la vie locale dans les peintures nègres, comme dans le dessin bien connu du défilé des autruches, sont tout aussi étonnantes que les productions artistiques des ancêtres de l'humanité européenne. La race est aujourd'hui même en plein essor vers les formes supérieures de la civilisation.

Comme les montagnards de Soumer ont commencé la vie historique dans la Mésopotamie, ces habitants autochtones, — et la tradition des prêtres égyptiens parle avec obstination d'autochtonie, — descendant de plateaux élevés, ont donné à un pays qu'attendaient de hautes destinées sa première couche de développement cultural¹. Comme en Chaldée aussi, la vie locale domine à l'époque archaïque, et chaque groupe isolé est dominé, régi par le dieu créateur, ancêtre et souverain. Chaque « nome » (en égyptien : hsp) a formé donc au début une individualité politique². Jusque bien tard, chacune a conservé son dieu tutélaire, son drapeau, sa fête particulière, pendant laquelle le protecteur divin voyageait à travers ses domai-

¹ M. Capart (*Les débuts de l'art en Egypte*, Paris, 1904, p. 278) admet une « lente infiltration de groupes plus civilisés dans une population déjà arrivée à un degré de développement assez élevé... De là évidemment il résulte que les Egyptiens pharaoniques ont été amenés invinciblement à continuer la tradition des primitifs en matière artistique comme en matière de croyances religieuses et funéraires ». Il reconnaît de plus que les envahisseurs « avaient une origine commune avec les anciens Chaldéens » (*ibid.*, p. 279). D'autres, attirés par les théories à la mode, du totémisme, présentent la tribu syrienne du Lévrier venant soumettre les Libyens (Victor Loret, *L'Egypte au temps du totémisme*).

² Sur le caractère totémique de l'origine même des nomes, voy., à côté de J. Frazer, *Les origines magiques de la royauté*, Paris, 1920, le livre récent de A. Moret et G. Davy, *Des clans aux empires, l'organisation sociale des primitifs et dans l'Orient ancien* (« Bibliothèque de synthèse historique, Evolution de l'humanité »), Paris, 1923.

nes ou allait en visite aux alentours, dans la barque sacrée, portée par les prêtres.

Ces dieux étaient, ici encore, en première ligne les animaux redoutables ou ceux, bénignes, dans le corps desquels avait pu passer l'âme des ancêtres, l'âme libre, et pas celle qui veillait dans l'éternité à côté des misérables débris du corps. Le lion, le loup, le bœuf, le crocodile, le bélier, l'aigle, l'épervier, l'ibis, le chien et le chat, le scorpion et jusqu'à l'ocapi, récemment découvert dans son dernier refuge africain, étaient, au principe, des dieux. Plus tard, l'idée divine des autochtones se mêlant à celle des envahisseurs avec leurs dieux cosmiques, du soleil, de la lune, du ciel, de la voûte, et s'élevant jusqu'aux conceptions allégoriques, comme celle de la production, qui pouvait cependant dériver de la Terre déifiée, ce qui reste des dieux zoologiques c'est l'emblème, le symbole, mitigé en introduisant dans la nouvelle forme complexe le noble corps humain. Et on aura donc des dieux à tête d'animal jusqu'à ce cynocéphale qui sera dans le christianisme le bon saint Christophe, porteur du Christ enfant.

Comme à Babylone, le dieu ayant besoin des services du prêtre, celui-ci, agent actif de la divinité, s'élève à la situation de son représentant, de son image. Et, comme les dieux combattent entre eux pour la primauté, sinon pour une domination exclusive, les chefs des nomes combattront en leur nom. Telle famille divine, celle d'Osiris (Ousiri), lumineux époux d'Isis, père de Horus, remportera la victoire, à la tête de tout un groupe qu'il est arrivé à conduire contre le sombre Seth, dieu de la nuit, du désert, probablement du passé, vaincu et, sans la remplacer, se l'annexera. Il en sera de même pour le roi qui, à la tête des princes nomarques, parle en son nom. Il réunira sur sa tête, après le règne des dieux et celui des « fidèles de Horus » dont parle la tradition sacerdotale, les deux couronnes, blanche et rouge, du Sud et du Nord, situation correspondante à celle du roi de Soumer et d'Accad en même temps. La reine portera un titre qui réunit les deux dieux Horus et Seth. Il y a deux trônes et

deux portes, même deux tombeaux, deux séries de dignitaires, sauf le lieutenant rouge unique (et même il y a, à partir de la XVIII^e dynastie, deux « vizirs »). A une époque qui serait, d'après le prêtre Manéthon, celle de Ménès de la première dynastie, mais qu'on a cherché à rejeter plus loin dans le passé, il y a donc un seul roi, mais, avec ces deux couronnes, avec ce double titre, ce souverain unique, à crinière de lion, l'oiseau sacré sur sa tiare, présidant le culte réuni, comme les empereurs byzantins leurs synodes, ce « fils de Dieu », qui ne manque pas d'insister sur son origine surhumaine, conserve du passé, dans les fonctionnaires et dans les pompes, ce caractère double qui ne devra jamais disparaître. Les drapeaux des nomes l'environnent et la nomarchie est tellement vivante, avec ses chefs et ses dieux, qu'elle sera plus tard en état, la royauté s'affaiblissant, de donner un régime « féodal » à l'Égypte de nouveau morcelée.

Sur cette terre créée — car ce n'est pas absolument un « don du Nil » pour les hommes — l'histoire, telle qu'elle a été transmise par les listes royales de Manéthon¹ et du papyrus de Turin, plus la réduction en histoire des vieux contes, précurseurs de nos romans, commencerait à une époque très lointaine pour ne jamais présenter de lacunes. De fait, on ne connaît quelque chose de certain sur les deux premières dynasties que par des fragments archéologiques plus récemment trouvés ou par la prétendue tombe de Ménès et de sa femme, découverte due à M. de Morgan².

Voici, sur une boîte à fard présentant, devant l'épervier

¹ Voy. Rougé, *Recherches sur les monuments qu'on peut attribuer aux six premières dynasties de Manéthon* (« Mémoires de l'Académie des Inscriptions », XXV) ; Mariette, *Les mastabas de l'ancien Pépi I^{er}*.

² Ed. Meyer, ouvr. cité, I^{er}, p. 141 ; Cf., avec Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique*, Paris 1895-1899 ; *Études de mythologie et d'archéologie égyptiennes*, 8 vol., Paris 1893-1916 ; *Archéologie égyptienne*, Paris 1905 ; *Au temps de Ramsès et d'Assourbanipal*, Paris 1914, Garstang, *Tombs of the third dynasty*, Westminster 1904 ; P. Mariette, *Le Sérapéum de Memphis*, Paris, 1882 ; *Mastabas de l'ancien Empire*, Paris 1882-1886 ; Sethe, *Urkunden des alten Reichs*, Leipzig, 1903 ; Capart, *L'Art égyptien*, Bruxelles, 1909 ; *Recueil de monuments égyptiens*, Bruxelles, 1902 ; Budge, *History of Egypt*, I, Londres, 1902.

divin et au-dessus d'une scène de duel, le roi Nar ou Nar-Mer — la lecture reste douteuse, — le « pchent » sur la tête, faisant avec sa lourde masse d'armes le sacrifice d'un vaincu qu'il tient, atterré, par le chignon. Voici, sur un manche de massue, devant le dieu soleil rayonnant, plus un dieu scorpion, et au-dessus d'une autre scène de guerre, un roi anonyme, de tout point semblable, transperçant de sa flèche un autre prisonnier. A Négada, un puissant du monde égyptien et celle qui paraît avoir été sa compagne reposent dans un tombeau qui n'a rien de la magnificence des pyramides.

On n'a, de plus, que des noms pour cette époque des deux premières dynasties, Ménès, un ou plusieurs Atothi. Un de ces premiers rois peut être connu par son portrait en ivoire¹. Les inscriptions parlent des dons en or, faits sans doute d'abord au dieu dans son temple, puis à son prêtre devenu roi : le tribut des sujets, l'impôt, destiné à apaiser celui qui dispose du droit de vie et de mort.

Les pyramides, qui commencent avec la troisième dynastie, par celle, à degrés, de Sakkara, due au roi Soser, sont évidemment un emprunt tardif à la Chaldée. C'est l'habitation du roi, accrue chaque année par une nouvelle couche, qu'ajoutent les mains des esclaves, probablement aussi des prisonniers de guerre, pris dans la Nubie, l'Ethiopie, la Libye, à l'occasion des incursions habituelles ; avec le temple, aujourd'hui détruit, qui précédait, cette énorme écorce de pierre du petit réduit où vivait, entouré de tout ce qui formait ici-bas son milieu, le *kâ* du souverain défunt, formait une autre ville, la capitale des ombres, présidée par celui qui était allé rejoindre père et ancêtres. Au point de vue du travail technique, supposant l'emploi du bronze, ainsi que de celui de l'orientation, les pyramides représentent une œuvre collective, de contrainte et de foi en même temps, stupéfiante. Mais, si on a trouvé les lourds sarcophages de gra-

¹ Voy. l'« *Archaeological report* » du « fonds d'exploration égyptienne », et Capart, *Débuts de l'art en Egypte* ; reproductions dans Karl Dyroff, Helmolt, *Weltgeschichte*, 2^e édition, III, 1914.

nit des rois Kéops, Kéfren et Mykérinos (Kouvou, Chaufré et Menkaurah), si la « pierre de Palerme » date du règne de Snofrou, aucune trace d'inscription n'ajoute un témoignage direct, vérificateur, aux faits traditionnels, sujets à caution. L'histoire de l'Égypte reste encore muette à l'époque, commencement du troisième millénaire de l'ère chrétienne, qui a laissé à l'humanité la colossale énigme de ces tombeaux pour les rois résumant dans leur pouvoir et dans leur culte toute une race ¹.

Les obélisques, d'origine chaldéenne, paraîtront bientôt, des tours en miniature, des menhirs travaillés de dimensions colossales, rappelant d'autres civilisations.

Déjà cependant l'idée divine semble dépasser ses représentants sur la terre. Un nouvel élan religieux distingue la cinquième dynastie, avec Ouserkaf, jadis prêtre à Héliopolis, dont le nom rappelle celui d'Osiris. On paraît vouloir se détacher du vulgaire zoomorphisme de jadis, conservé seulement dans l'archéologie immuable de l'écriture sacrée, pour regarder avec adoration le grand dieu nouveau de la lumière éternelle : Ré, le soleil. En son nom, une nouvelle série de rois établit son pouvoir, à la fin du second millénaire. Alors que Sargon et Naramsin, les Chaldéens, commencent, à l'Est, leurs campagnes pour s'annexer jusqu'à la mer les races sémitiques incapables de s'organiser sous le rapport politique, l'Égypte elle-même, attaquant pour être attaquée, conquise pour reconquérir, s'élève aux aspirations de l'impérialisme.

La grande tragédie des guerres pour la domination universelle, chaque nation luttant au nom de ses dieux et sous la conduite de ses rois d'essence divine, a commencé.

¹ Voy. Petrie, *Six temples at Thèbes*, Londres 1897 ; *Egyptian decorative art*, Londres 1875 ; *The pyramids and temples of Giseh*, Londres 1883-1885 ; Vyse, *Pyramids of Giseh*, Londres 1840-1842.

CHAPITRE IV

L'expansion impérialiste des royautés de Chaldée et d'Égypte.

L'offensive impérialiste qui permit à un Sargon et à un Naramsin de prendre le titre imposant de « maîtres des quatre continents » ne pouvait pas être continuée.

En effet, ce que nous appelons, d'après les Hébreux, la Chaldée et qui n'était pour ses propres habitants que le pays, double, de Soumer et d'Accad, ne formait pas une patrie bien définie pour une nation complètement constituée.

D'abord les différents centres, plus importants avec leurs territoires de domination, que les nomes de l'Égypte, n'arrivèrent jamais à une fusion, ni même à une alliance. Ils cherchent à se remplacer l'un l'autre, au nom du dieu qui les protège, pour arriver, en fin de compte, à la domination étrangère : invasion des montagnards du Nord élamite, poussée des Bédouins de l'Ouest. Et la terre chaldéenne reste ouverte de tous côtés, sauf vers ce lointain Orient de l'Inde, de la Chine, qui se maintient et se maintiendra pendant longtemps dans un énigmatique isolement.

Dans ces conditions, la race elle-même reste pendant longtemps double et plutôt vague. On conserve l'alphabet de Soumer, une partie de ses dieux, ses traditions guerrières et même certaines familles, certains groupements qui le représentent comme élément distinct. Ce n'est que très tard, dans la ville, relativement nouvelle, de Babel, après deux usurpations et établissements durables des gens du désert, que le soumérisme sera définitivement liquidé. Tandis qu'en Égypte, dès les premiers temps de

l'histoire, si la dualité initiale se conserve dans les formes, dans toutes les formes, la race est une¹, et elle restera telle, avec, dans les représentations graphiques, le rouge de sa teinte à côté des Libyens pâles, des blancs Sémites de l'extérieur, et des gens noirs de l'Ethiopie.

Donc, le lendemain des exploits accomplis par les deux rois conquérants et éternisés sur la grande stèle de la victoire, alors que le « roi » Goudéa végète à Lagach, bientôt humiliée et déchue, on a un « roi de Soumer et d'Accad » dans la « cité de la lune », à Our : Ourengour (à partir de 2469²), et ce roi, bâtisseur de temples, comme son fils Doungi, est un Soumérien. Plus tard — les siècles comptent peu dans cette uniformité — la « capitale » des rois au titre traditionnel sera à Isin, mais cette fois il s'agit d'une pénétration et prise de possession sémitique, et à savoir de caractère cananéen. Ces nouveaux venus du désert régnèrent jusqu'en 2127, remplissant plus ou moins des fonctions d'hégémonie sur les « rois » ou patési des autres cités. Malgré leur caractère étranger, ils ne représentent pas cependant une autre direction. Cette Chaldée qui a élaboré la forme des rois divins l'impose sans difficulté à tous ceux qui, de leur barbarie errante, viennent s'établir au milieu de son ancienne civilisation, toute pleine de temples et de palais, toute imprégnée de pompes et de souvenirs historiques.

A côté, Larsa, la « cité du soleil », conserve son gouvernement particulier. Mais par-dessus cet éternel et incorrigible séparatisme du pays des cités surélevées au-dessus du terrain inondable, voici l'Elam qui établit une souveraineté brutale de guerriers. Les chefs de conquête qui descendent de Suse, Koudournachoundi (2188), Koudourmabouk (2127), Koudourlaomer et autres au nom semblable³, n'apportent pas plus que les Cananéens

¹ C'est, dit M. Spiegelberg, l'unité même de la vallée du Nil qui l'a fait telle (ouvr. cité, p. 2).

² La chronologie d'après Helmolt, *Weltgeschichte*, 2^e édition. Cf. Mürdter, ouvr. cité, p. 78.

³ Koudour = pierre, stèle.

d'Isin une organisation nouvelle. Ils ne font que s'installer dans un milieu supérieur dont ils acceptent aussitôt, volontiers, tous les caractères. Ils veulent passer pour des rois légitimes dans la patrie de la royauté, ils font aux dieux de leur conquête l'hommage de leurs temples, ils réunissent le titre de Larsa, occupée, à celui des anciens maîtres de la contrée et vont même jusqu'à donner des noms d'Accad : Aradsin, Rimsin à leurs descendants, parfaitement acclimatés ¹.

Mais, contre ces Elamites de Larsa, dominateurs à Our et à Isin, soumises, de nouveaux envahisseurs sémites, des Bédouins du pays des sables, se font un nid dans Babel pour arriver à réunir la Chaldée sous leur sceptre. Leur dynastie elle aussi ne fait que continuer, par l'assimilation logique qu'impose aux barbares toute civilisation supérieure, l'état de choses séculaire en Chaldée. Seulement les anciens titres sont délaissés ou au moins d'autres figurent à côté : il y a quelqu'un qui ose s'intituler « roi des Amoréens », qui rattache son autorité aux dieux du désert, étant « fils de Sin » et « fils de Dagan ». Il paraît que la nouvelle royauté tend à échapper à l'influence absorbante du culte primitif, qui, lui-même, tendant vers une trinité à la manière indienne, vers une suprématie presque monothéiste, subit des changements essentiels. Un des leurs, de ces néophytes plus ou moins d'humeur guerrière, Soumoulaïlou, commencera, dans le sens sémite, impérieux, abstrait, inexorable, étranger aux considérations de relativité et d'humanité et amateur des brèves formules absolues, la codification des coutumes antérieures, peut-être même leur accommodement à la tradition propre des nouveaux venus. Cette œuvre sera menée à bout par son grand successeur Hammourabi (vers 2090), qui s'intitule, au nom de ses dieux Chamach et Mardouc, au nom de « son seigneur Ammisadoug », chef du « peuple de Sippar et de Babylone », « le puis-

¹ Eduard Meyer, ouvr. cité, I, p. 513. Sur les pays vassaux en général, *ibid*, p. 535 et suiv.

sant roi, le roi de Babylone, le sublime, le fidèle de Chamach, le favori d'Aya, celui qui remplit de joie le cœur de Mardouc, son seigneur ».

C'est la première législation connue ¹. Elle récompense vaguement et punit avec cruauté, avec une indifférence complète pour la souffrance humaine et une incapacité absolue du pardon. Il suffit d'avoir volé un mineur, un esclave, d'avoir troué un mur, d'avoir pris quelque chose au foyer, pour mourir. L'erreur, celle d'un médecin par exemple, équivaut à un crime. On tue l'architecte pour avoir bâti une maison qui s'effondre. L'hôtesse qui fait des comptes truqués périt dans l'eau. On perd le champ que pendant trois ans on a négligé de labourer. Le dépositaire infidèle doit rendre au quintuple. L'avoir des soldats est scrupuleusement gardé : ce sont les gens du roi. La concubine répudiée garde de quoi vivre elle-même et ses enfants. On ne devient pas esclave en épousant une femme non libre. On tranche les mains, les pieds, la tête. La faculté du rachat est admise dans ce vieux milieu marchand, mais, comme on pouvait s'y attendre, une distinction franche est faite entre riches et pauvres.

Les lettres du même Hammourabi ², sa correspondance avec tel de ses gouverneurs nous font voir en même temps combien étaient bien agencés les ressorts d'une administration millénaire. Parfois, lorsqu'il est question de biens domaniaux, de mesures d'économie rurale, etc., on croit

¹ Winckler, *Die Gesetze Hammurabis, Kaisers von Babylon um 2250 v. Chr., Das älteste Gesetzbuch der Welt*, Leipzig 1902. Cf. Jérémias, *Moses und Hammurabi*.

² Arthur Ungnad, *Babylonian letters of the Hammurapi period* (« University of Pennsylvania, the University Museum, Publication of the babylonian section », VII), Philadelphie 1915 ; aussi *Babylonische Briefe aus der Zeit der Hammurapi-Dynastie*, Leipzig 1914, du même, *Selected business documents of the neo-babylonian period*, Leyde 1908. Cf. Oppert et Ménant, *Documents juridiques de l'Assyrie et de la Chaldée*, Paris, 1877 ; Strassmaier, *Babylonische Texte*, Letpzig, 1887-1897 ; Peiser, *Keilinschriftliche Actenstücke aus babylonischen Städten*, Berlin 1889 ; *Babylonische Verträge des berliner Museums*, Berlin 1890 ; *Texte juristischen und geschäftlichen Inhalts*. Berlin 1896 ; Kohler et Peiser, *Aus dem babylonischen Fehrtleben*, I-IV, Leipzig 1890-1898.

retrouver l'original asiatique, de très vieille archéologie, des capitulaires de Charlemagne ¹.

Mais les lois strictes, les combinaisons savantes de l'administration, la bureaucratie souveraine ne suffisent pas pour conserver la puissance d'un pays et bientôt, entraînant dans sa ruine les autres centres, Babel, à la fin du XVIII^e siècle, sombrera. Vers 1760, il y aura même à Babel des conquérants, d'une nouvelle façon, venus du pays des Hittites septentrionaux, influencés depuis longtemps dans leur art, dans leurs indéchiffrables hiéroglyphes par la Chaldée : la dynastie, non-sémitique et non-aryenne, des Cosséens, qui, à côté des premiers Sémites de la « Maritime », s'établira à Babel par suite de cette invasion appartenant à un nouveau chapitre de l'histoire. Par la race des nouveaux dynastes cependant, et non par leur caractère, car les nouveaux venus emploieront les mêmes titres que leurs prédécesseurs, jusqu'à celui de « rois des quatre continents ». Très tard seulement les Cosséens remplaceront ordinairement les Soumériens. Le nouveau régime, qui donnera à Accad couramment le nom de Kardouniach, durera des siècles entiers jusqu'au XIV^e (au XV^e le roi Karaïndach).

L'Égypte devait pousser beaucoup plus loin, dans une activité reprise à travers les siècles, cet impérialisme de l'Asie primitive.

Bien que mieux fournie en fait de matériaux, cette autre terre de royauté d'ordre divin a besoin, aussitôt que les grands travaux comme ceux des pyramides commencent, sinon de la pierre, des métaux, qui sont fournis par l'Éthiopie et la Libye, au moins d'un bois plus résistant et plus fin que celui offert par la vallée du Nil. Déjà le roi Snofrou cherchera donc le cèdre du Liban, et, comme à cette époque on ne pouvait pas l'acheter à l'amiable, ni le transporter pacifiquement à travers une mer infestée de pirates, comme les esclaves étaient abso-

¹ Les lois d'Hammourabi ont été commentées tour à tour par Harper, Kohler et Peiser, et Winckler. Sur la correspondance aussi : King, *Letters of Hammurabi*, Londres, 1898-1900.

lument nécessaires pour l'écrasant travail de condamnés que suppose l'immensité des pyramides, il faut admettre une première époque de guerres : vers les Sémites, les Asiatiques — Sétiou, Amou, — vers les habitants des îles, d'une autre race, — les Hanébou. Sous la cinquième dynastie, on peut contempler dans la peinture de Décaché le spectacle de l'assaut à Nétia, ville de Syrie, avec le « roi » vaincu se sacrifiant, lui et les chefs, au milieu de sa défaite. Dans tel temple funéraire de l'époque on voit les captifs arrivant sur les vaisseaux de la flotte égyptienne habituée à tenir la mer.

Passant par la voie de Sinaï, où ils ont laissé dans des graphites le souvenir de leurs campagnes, les rois de la sixième dynastie, vers 2500, poursuivront sur cette voie, sous Pépi I^{er} et Pépi II. Le sphinx tenant entre ses griffes les vaincus pourra devenir bientôt le symbole de la royauté égyptienne. Mais, un peu plus tard, comme la nome reste cellule fondamentale du royaume au double caractère, les princes et grands prêtres de ces fondations premières usurperont le pouvoir royal ou plutôt en reviendront à leurs premiers droits. Ces féodaux, reconnus ou tolérés par le roi et bientôt héréditaires, oseront parler eux-mêmes à côté de leur souverain qui était jusqu'ici le seul en droit de porter la parole. On ne partira donc plus pour le pays des Routounou, on ne coupera plus la vigne et les figuiers de Canaan, on ne brûlera plus les fermes des Sémites agriculteurs et on ne cherchera plus dans le désert, pour les amener en esclavage ou les coloniser, les hommes longs et maigres, à barbe frisée, au long vêtement jusqu'aux pieds, à l'arc pendu au flanc, menant leurs chèvres et l'âne qui porte sur le dos les bâtons du campement.

Pour avoir de nouveau un pouvoir central, il faudra attendre jusqu'au moment où la dixième, la quinzième dynastie, d'Héracléopolis, capitale provisoire et sans autorité, seront remplacées par celle que fonde vers le cours supérieur du fleuve, à Thèbes, au nom du roi local, autre personnification du soleil souverain, Antef, jadis grand prêtre de ce dieu.

Il n'y aura plus de pyramides, de palais et de villes pour l'existence éternelle du roi divin, élevée au-dessus des mystérieuses puissances adorées. Si jusqu'ici le roi a été dieu, le dieu lui-même protégera et dominera la royauté, en lui donnant, comme jadis à l'époque de Ré, mais d'une façon encore plus évidente, son nom même, sous ces Antef (Antef IV vers 2100), sous ces Mentéhotep jusqu'aux Amenemhet de la XI^e dynastie.

Les expéditions de Syrie recommencent, et le récit des aventures de Sinouhit montre combien ces choses « d'outremer » intéressaient le public égyptien, complètement familiarisé à leur égard et capable de voir Osiris même et Isis dans Adonis et sa compagne, dieux des Sémites combattus, pillés et soumis. Ces campagnes se poursuivent sous le règne de ce Senvosref (jadis Ouser-tésem, pour les Grecs : Sésostris I^{er} ; vers 1970), qui est la première figure populaire de cette guerre nationale.

Sésostris III avancera jusqu'au Sichem israélite, mais ceci amènera bientôt un retour offensif. Il partit de l'armée mercenaire de l'Égypte elle-même, dans laquelle, comme dans celle des Mamelouks, se rencontraient sans doute, non seulement des Sémites, et même des Nègres, mais aussi les nationalités, étrangères à leur race, qui étaient cachées derrière le rideau mouvant de ces Sétiou. En étrangers, à leur tête un « prince des jeunes soldats » (comme les janissaires ottomans), un « seigneur des pays étrangers », un « chef des étrangers », ces Hyksos, plus ou moins « pasteurs », continueront, en méprisant Thèbes et Amon, à adorer dans leur nouvelle capitale, dans leur camp permanent plutôt, à Haouarou ou Avaris, leurs dieux, Baal, Seth, conservant les barbares noms exotiques de Buan, Apachuan, Khian, Jakob-her, Anat-her, Apopi¹. Ces « maudits » remplaçant les faibles rois de

¹ Cf. Petrie, *Hyksos and israelite cities*, Londres, 1906 ; Chabas, *Les pasteurs en Égypte*, Amsterdam, 1868 ; Naville, *Bubastes*, Londres, 1891 ; Steindorff, *Beiträge zur Geschichte*, Leipzig, 1894 ; Dümichen, *Historische Inschriften*, Leipzig, 1867-69. Cf. James Henry, Breasted. *A new chapter in the life of Thutmose III*, Leipzig, 1900.

Xoïs furent très durs pour le pays, autant qu'ils réussirent, en partant du Delta, à le soumettre¹.

Après un siècle, l'Égypte échappe à leur joug. Mais ses rois indigènes de la XVII^e dynastie, reprenant fièrement les noms d'Antef, de Menhotep, de Sésostris, héritaient de l'instinct guerrier des barbares. Vers 1600, les Ahmos, puis les trois Thoutmos (Thoutmos III, 1500-1450)² reprendront la guerre de Syrie, menant leurs armées jusqu'à l'Euphrate, à Alep et à Karkémich (vers 1470).

Avec le produit de ces excursions l'art de l'Égypte peut se livrer de nouveau à des travaux énormes. Car la Syrie ne contient pas seulement des Bédouins, des tribus hébraïques qui commencent à peine à s'organiser, — les noms des tribus étant ceux qui désigneront ensuite les héros de la Bible, — mais aussi ces Sidoniens, adorateurs du dieu Sid, ces gens de Sour, le Tyr des Grecs, fidèles d'un autre dieu, de ce nom même, leurs rivaux de Guébel (Byblos), qui, à cette époque déjà, avaient donné à l'humanité la première nation maritime, employant des moyens qu'ils n'avaient empruntés à personne.

Alors que les cadavres embaumés des rois sont déposés, à Biban-el-Molouk (« tombeau des rois »), dans des trous du roc voisin de Thèbes, des peintures se développant à travers plusieurs chambres, avec la représentation de toutes les scènes de la vie coutumière, de la fabrication du pain aux danseuses, à la place des anciennes poupées funéraires, cette riche Égypte d'Amon bâtit des temples au dieu protecteur. Ces temples, à Karnak, à Louqsor, à Havaraat, à Médinet-abou, ont des proportions en largeur qui correspondent à celles en hauteur des pyramides, représentant une autre conception, opposée, des rapports entre le roi humain et la divinité. « Cent trente-quatre colonnes de vingt-trois mètres de haut sur

¹ A cette époque les mots sémitiques s'infiltrèrent dans le langage égyptien « comme les mots français dans la littérature allemande au XVIII^e siècle » (Spiegelberg, ouvr. cité, p. 405).

² Ed. Meyer, ouvr. cité. Cf. Sethe, *Sesostris*, Leipzig, 1900 ; du même, *Beiträge zur ältesten Geschichte Ägyptens*, Leipzig, 1900.

trois mètres soixante-six centimètres de diamètre, avec des chapiteaux de vingt et un mètres de développement... La fresque du Jugement dernier de Michel-Ange, appliquée sur une des murailles, y jouerait le rôle d'un tableau de chevalet. Le Louvre ne paraît plus qu'un admirable bijou, lorsqu'on le rapproche par la pensée de ces constructions surhumaines, qui semblent créées par des géants pour loger des Titans. C'est le plus magnifique et le plus vaste édifice qu'ait jamais élevé la main des hommes ¹. » Des allées de sphinx mènent à l'entrée, ornée de pylones, du temple aux longues et splendides colonnades; des obélisques donnent la dédicace et les notes historiques; les statues des fondateurs flanquent l'entrée.

Ces travaux suffisaient pour englober tous les moyens d'un riche et puissant empire. A côté du dieu Ammon, pour lequel étaient toute la pompe et toute la splendeur, ses desservants, les prêtres, déjà une caste, prospéraient. Ils attiraient vers eux le respect et la puissance. Des dons précieux abondaient dans le temple, qui devait disposer de territoires étendus. La royauté devait s'en inquiéter et ceci amena, comme dans la Byzance des iconoclastes, l'énergique intervention réformatrice et persécutrice qui forme le règne d'Amenhotep (1375-1358) ².

Le roi révolutionnaire adopte comme patron une autre incorporation du soleil, Aton, qui se distingue d'Ammon, de Ré par des caractères qu'on peut saisir tout aussi difficilement que s'il nous faudrait fixer, sans avoir des documents suffisants et sans partager l'état d'esprit des hommes de l'époque, la différence entre la divinité chrétienne du haut moyen âge, celle de l'« Imitation de Jésus-Christ » et celles des Écritures philologiquement interprétées par Luther ³. Une nouvelle capitale est établie à Akhtaton ou Kuniaton (Tell-el-Amarna), célèbre

¹ Schœlcher, ouvr. cité, p. 313.

² Déjà avant les Hyksos Ammon avait dû subir la concurrence d'un dieu du Delta, Sobk, dont le nom entre dans la composition de celui des rois de la XIII^e dynastie (Helmolt, ouvr. cité, p. 266).

³ Ça aurait été, d'après M. Spiegelberg, quelque ancienne croyance discrètement cachée par les prêtres; ouvr. cité, p. 635.

aujourd'hui par le grand recueil de lettres historiques qu'on y a trouvées¹, alors qu'à Thèbes on racle sur la pierre le nom du dieu Ammon. Le révolutionnaire royal va jusqu'à abandonner son propre nom, devenant par rapport à son nouveau dieu Ekhinaton I^{er}. Les prêtres de l'ancienne religion perdront non seulement l'influence, mais aussi la vie.

On se rend compte facilement des motifs, d'ordre très pratique, qui animaient ce persécuteur. Mais on observe à la même époque d'autres caractères tout aussi nouveaux, mais plus durables. Les caractères cunéiformes de la Chaldée pénètrent dans la nouvelle Egypte, et, avec cet emprunt à l'étranger, l'usage des tablettes d'argile pour les archives. Les anciennes formes typiques auxquelles étaient soumises la capacité créatrice et les connaissances techniques des artistes égyptiens commencent à se modeler d'après les normes de la vie elle-même. Le roi apparaît avec ses défauts physiques rendus avec un profond sens des réalités et dans des attitudes d'une liberté hardie : on le voit, à côté de sa femme, l'enfant royal sur les genoux de la mère lui tendant les bras ; les deux filles du prince réformateur sont à côté, se jouant². Et, en même temps, la religion, sous l'afflux des idées directrices du nouvel élan, se spiritualise et s'humanise en même temps. Le problème de la vie future trouve une plus noble solution d'immortalité et la conception d'un jugement dont dépend le sort de l'âme délivrée du corps s'impose : on le trouve fréquemment dans les scènes qui ornent les tombeaux. Le « livre des morts », réunissant et harmonisant d'anciennes formules et prières, qui prennent le caractère d'hymnes enthousiastes à l'immortalité, se trouve désormais dans chaque abri des défunts : tout homme participe à ses consolations, comme il participera d'après ses mérites — quelle grande révolution « démo-

¹ Winckler, *Die Thontafeln von Tell-el-Amarna*, Berlin, 1896 ; Carl Niebuhr, *Die Amarnazeit. Agypten und Vorderasien um 1400 v. Chr. nach dem Thontafelfunde von El Amarna*, 2^e édition, Leipzig, 1903.

² Helmolt, ouvr. cité.

cratique » ! — aux récompenses célestes. Ce n'est plus la conception du peuple : la triste plainte sur le sort misérable de tout être vivant (qui répond aux mêmes doléances du Chaldéen) : « Jouis de la vie, suis tes désirs, autant que tu vis ; verse de l'huile sur ta tête ; recouvre de blanc lin tes membres, suis l'appel de ton cœur autant que la terre te supporte ; bientôt viendra le jour où tu demanderas un sursis et personne ne t'écouterà ; ayant une fois entré dans le temple, jamais tu n'en reviendras. » Du roi jouissant exclusivement des privilèges d'outre-tombe par-dessus le dieu qui veille sur les actions de l'humanité entière, — et pour l'Égyptien il n'y a qu'un « homme » : celui de sa race, — on arrive à l'homme, quel que soit son sort ici-bas, dont l'esprit peut fraterniser avec celui des dieux ¹.

Pour amener ces changements il n'a pas fallu seulement un développement, au gré des vicissitudes historiques, de l'esprit national égyptien. Des influences étrangères se sont exercées sans doute sur l'ancien fonds, pendant longtemps immuable. Elles sont venues naturellement des Sémites, aussi, du marchand « sidonien » au « mamelouk » d'Avaris. Si la fayence d'Égypte envahit, par les scarabées royaux, l'Asie occidentale, les marchandises syriennes abondent sur les marchés de la vallée du Nil. Mais à un moment de l'histoire où, dès la XII^e dynastie, des produits d'exportation égyptienne sont retrouvés jusqu'à la Tarquinie italienne, en terre étrusque, il y a eu aussi des courants venant du côté des Hanébou, de Chypre, de Crète, aussi bien que de ce monde indo-européen qui se tassait, plein d'essor, en Asie Mineure, derrière le front de la défense sémitique contre les grandes civilisations envahissantes.

¹ A. Wiedemann, *Ägyptische Geschichte*, I, Gotha, 1884, p. 238. Du même, *Die Toten und ihre Reiche im Glauben der alten Ägyptier*, Leipzig 1900 ; du même, *Die Unterhaltungslitteratur der alten Ägyptier*, Leipzig 1902. La plainte du Babylonien sur « la maison dont ceux qui la touchent ne reviennent pas » dans Jeremias, *Hölle und Paradis bei den Babyloniern*, Leipzig, 1900, p. 115.

Au XIV^e siècle, l'offensive égyptienne contre la Syrie commence sous les auspices de Baal, adopté, aussi bien que sous ceux d'Ammon, restauré. Sétoé (vers 1313), Ramsès II (1303-1237) mèneront, le pchent au front, les coursiers de guerre trainant le char royal d'importation, et les fils des guerriers indigènes et étrangers suivront vers une victoire assurée leurs armées dans le pays des « Routounou », de plus en plus riche en butin. Mais cette troisième et brillante épopée des Ramessides n'a plus le caractère d'une civilisation isolée attaquant des voisins qui ne lui ressemblent pas. Toutes les nations entrent dans le courant de l'histoire, et il y en a d'absolument nouvelles ¹.

¹ Cf. Max Müller. *Die alten Ägyptier als Krieger und Eroberer in Asien*, Leipzig 1903.

CHAPITRE V

Les nouvelles nations. — Entre Sémites et Aryens.

Au moment où l'Égypte, sous Ramsès III (1200-1169 ; XX^e dynastie des jeunes Ramessides) et son successeur Merneptah, entre dans une époque de décadence, après les triomphes des chars royaux promenés à travers la Syrie jusqu'au Taurus et à l'Euphrate, on lit sur les fresques des temples et des tombeaux des noms comme ceux des Tyrcha¹, des Charda, des Aquaioucha, des Danaoucha, qui, sans désigner certainement des Tyrrhènes de l'Italie, des Sardes de la Sardaigne, des Achaïens et des Danaéens de la Grèce, témoignent de l'intervention dans la vie, jadis exclusivement dominante, des grandes monarchies anciennes de nations nouvelles. Et déjà la guerre de l'Égypte n'est plus faite seulement, au défaut des indigènes, de plus en plus asservis à une lourde tyrannie, par les contingents de la Lybie et de l'Éthiopie, par l'afflux des Sémites du désert, colonisés en bonne terre égyptienne, mais par des mercenaires tout à fait différents des Hyksos et moins dangereux que ces derniers, car ils n'appartiennent pas à un monde voisin : des porteurs de casque à longue crinière, habillés de vêtements serrés sur le corps, aux chaussures d'une forme particulière, qui, cavaliers dans leur patrie déjà, apportent l'avantage écrasant de l'épée de fer recourbée et des longs boucliers de défense.

Mais, pour bien saisir l'importance de ce nouvel apport ethnique pour l'histoire universelle, il faut remonter de

¹ Il y a aussi des Tyrsènes à Lemnos (Ed. Meyer, ouvr. cité, I, p. 708).

deux siècles pour constater dans les tablettes heureusement découvertes à Tell-el-Amarna, en Egypte même¹, les liens qui, au xv^e siècle déjà, relie l'Egypte à tout un monde asiatique formé lentement derrière le front chaldéen, sous l'influence de la royauté rayonnante tout autour et de la civilisation qu'elle a créée et qui l'accompagne, des premiers monarques soumériens aux Cosséens qui emboîtent le pas sur le chemin de la tradition.

On a d'abord, sur le territoire occupé ensuite par la Petite Arménie, ce royaume de Mitani, dont les chefs, des rois d'imitation et de concurrence envers la Mésopotamie, portent des noms aryens, presque indiens, comme Atatarna, Choutarna ou Soutarna, Dousrata ou Touchrata, Artachoumara, Toukhi, Mattiouaza, et font des sacrifices en l'honneur des dieux de la race à laquelle ils ont emprunté ces titres d'une harmonieuse vocalisation. L'un d'entre ces « rois », selon la Chaldée et, de fait, pour la Chaldée, offre sa fille en mariage à Thoutmos IV ; Amenhotep III, épouse Guilouchépa, petite-fille du même, — c'est apparemment la puissante reine Shi ; la princesse de Mitani Tadouképa siégera sur le trône de Thèbes, à côté d'Amenhotep IV. En même temps, des princesses de Babylone ceindront la couronne des reines de cette Egypte, dont l'hégémonie s'étend ainsi du Caucase au Golfe Persique.

Ces gens de Mitani sont sans doute proches-parents ethniques d'autres fondateurs de monarchie simili-chaldéenne dans les régions du Nord : avec cette même tendance d'envahir l'Asie Mineure et la Syrie, de remplacer dans ces régions l'influence égyptienne, ils n'arrivent pas à s'établir comme « rois des quatre continents » à l'embouchure des fleuves de la Mésopotamie. Ce sont les Chétas des inscriptions de l'Egypte, les énigmatiques Hittites, qui, par deux fois, au bout de leurs conquêtes,

¹ Avec Winckler, cité plus haut, cf. Catalogue du British Museum : *The Tell el Amarna Tablets*, 1892 ; Conder, *The Tell el Amarna Tablets* (traduction anglaise), Londres 1893. Cf. *Edinburgh Review*, juillet 1893.

devinrent les voisins et les rivaux des riverains du Nil, agriculteurs, connaissant, à ce qu'il paraît, le maïs même ¹.

Des guerriers portant la haute tiare, comme celle de Cybèle, tiare caractéristique pour toute la région, jusqu'aux Thraces de l'Asie Mineure, qui y apparaîtront bientôt, et à leurs congénères du Danube ; leur large vêtement est orné, sur les bords, de dessins géométriques ² ; le bout de leurs chaussures est recourbé comme au XIV^e siècle en Occident, à l'époque des souliers « à la poulaine », ou comme les sandales balcano-carpathiques ; ils emploient l'épée de fer recourbée, la double hache et la massue, l'arc. Un corps trapu ressemble à celui de la race qui a donné à la Chaldée le roi Goudéa ; le nez aquilin est pareil à celui des Arméniens. Ils portent les cheveux tressés en nattes et la barbe.

Leur langue ressemble probablement — on a réussi à déchiffrer les inscriptions en cunéiformes du grand dépôt archéologique de Bogaz-Keui ³ — à celle qu'on parlait dans le royaume voisin de Mitani ⁴. Rarement leurs chefs

¹ Messerschmidt, *Die Hittiter*, Leipzig 1902, p. 25 ; Jensen, *Hittiter und Armenier*, Strasbourg 1892.

² Spiegelberg, ouvr. cité, p. 57. Cf. les figures données par Wright, *The Empire of the Hittites*, Londres 1886, p. 177 et suiv.

³ Voy. Fried. Hrozny, *Hethitische Keilinschrifttexte aus Boghazköi* (dans la collection « Boghazköi-Studien », de Otto Weber), Leipzig 1919 ; *Die Sprache der Hettiter, ihr Bau und ihre Zugehörigkeit zum indo-germanischen Sprachstamm*, Leipzig 1917 ; *Ueber die Völker und Sprachen des alten Chatti-Landes*, Leipzig 1920 ; H. Schrader, *Die Keilinschriften am Eingange der Quellengrotte des Sebeneh-su*, dans les Comptes rendus de l'Académie de Berlin, année 1886 ; Hirschfeld, *Die Felsenreliefs in Kleinasien und das Volk der Hittiter* (voy. les mêmes Comptes rendus, 1886). Ensuite : G. Hirschfeld, *Paphlagonische Felsengräber*, 1885 ; L. Messerschmidt, *Die Hettiter*, Leipzig 1902, et *Corpus inscriptionum hettitarum*, Berlin, 1901-1906 ; H. Figulla, *Keilinschrifttexte aus Boghazköi*, Leipzig, 1916-1920 ; J. Friedrich, *Die bisherigen Ergebnisse der hethitischen Sprachforschung* (dans *Stand und Aufgabe der Sprachwissenschaft, Festschrift für W. Streitberg*), Heidelberg 1924. Cf. l'article sur les dernières découvertes dans *Le Flambeau* de Bruxelles, 1924.

⁴ Ed. Meyer, ouvr. cité, I, p. 629. Cf. W. Wright, *The Empire of the Hittites*, Londres, 1886 ; Knudtzon, *Die zwei Arzawabriefe*, Leipzig, 1902 ; Lebas, *Voyage archéologique*, Paris, 1847-1868. Humann et Puchstein se sont occupés de l'art hittite.

ont des noms sémitiques, comme celui de Sar (dont la ville de Sardes ¹). Des éléments aryens se sont mélangés à d'autres, d'origine discutable, comme, probablement, pour la nation elle-même ². Parmi leurs dieux, il y en eut, sans doute, comme ceux des étoiles, qu'ils avaient empruntés aux religions de leurs maîtres du Sud, mais une grande partie leur appartient en propre ; tels Tarchou ou Tarkou, Téchoub (Téchoup), la divinité tutélaire de la nation, maître de la foudre, qui devient le Jupiter de Doliché, *Dolichenus* pour les Romains habitués aux religions asiatiques, Soutekh, maître du ciel, et surtout l'épouse d'Attis, la « grande déesse », coiffée d'un chapeau qui rappelle la couronne murale, à côté de laquelle est son époux : les premières Amazones auraient été ses prêtresses. Les montagnes, recelant de l'or et de l'argent, et les rapides cours d'eau ont aussi leur personification divine. L'aigle bicéphale scelle pour la première fois les rochers de ces Kourdes de l'antiquité ³. Le lion figure souvent dans leurs rudes sculptures, appartenant à un art d'emprunt. Quant aux lois, dures et étroites, elles rappellent dans leurs formules sacrées celles de Babylone ⁴.

Sous la protection de cet Olympe tout spécial, les rudes soldats des rois hittites eurent à combattre les bataillons égyptiens dès le règne de Séthoé I^{er}. Beaucoup plus tard, après avoir écarté la concurrence des guerriers de Mitani, ils descendirent de nouveau en Syrie, où ils rencontrèrent de vagues peuples, non-sémitiques aussi, qui, bien avant Israël, donnèrent à la Palestine ces champs, ces vignes, ces fermes florissantes dont parlent les livres historiques des Hébreux pour l'époque avant la conquête de « Josué ». Ourousalim, la future Jérusalem, existait même avant l'apparition de ces premiers colonisateurs sémites, dont on a cru déjà retrouver le

¹ Wright, ouvr. cité, p. 80. Il cite le nom aryen d'un autre chef, Thargotazas.

² Voy. Hrozny, *Die Sprache der Hittiter*.

³ Wright, ouvr. cité, p. 68, d'après Sayce.

⁴ Voy. G. Contenau, *La glyptique syro-hittite*, Paris 1922 ; *Éléments de bibliographie hittite*, Paris 1922.

nom dans les tablettes de Tell-el-Amarna. Les Chorites (Charou pour les Egyptiens) en faisaient partie. Tel vase des Pharaons porte même le nom, nettement aryen, d'Artamaniaï¹.

Après la victoire égyptienne de Kodchou sur l'Oronte, remportée vers 1300, — un grand succès des Ramessides, célébré par le poète Pentaour, — un traité fut conclu entre le vainqueur et le roi hittite vaincu, le « grand prince » Chattouchil, fils de Mourchil², et, après les liens de famille avec ceux de Mitani, cette autre dynastie barbare jouit de l'honneur d'une alliance « fraternelle » avec les monarques de l'Égypte³, auxquels ils fournissent un contingent militaire. Mais pendant longtemps encore on ressentit la puissance hittite entre l'Euphrate, du côté d'Alep, et le rivage de la Méditerranée, jusqu'à l'époque où ce royaume conquérant, remplacé par celui, énigmatique, de Kichchati, dut restreindre ses limites à la possession d'un territoire autour de Karkémich. L'acier des Mosques et des Tibatrènes fut consacré dorénavant à armer d'autres combattants pour la domination de l'Asie occidentale⁴.

Ces nouveaux imitateurs des rois de Babel, les adorateurs du dieu Assour, auprès duquel ils plaçaient Hadad aussi bien qu'Anou, le Dagan des Amoréens, et qu'Ellil du vieux Soumer, avaient fondé, avec les mêmes éléments ethniques et avec les mêmes conceptions politiques, un autre Etat de montagnes, sur la base première d'une simple province chaldéenne, gouvernée par un, patési, un « marquis » de la frontière du Nord (Kalat-Chergat). La capitale ne descendit que plus tard, d'Assour

¹ Ed. Meyer, ouvr. cité, I^{er}, p. 601.

² On a aussi le nom du roi Choubbiloulouma.

³ Cf. Wright, ouvr. cité, pp. 20 et suiv. ; J. Friedrich, dans la « Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft », N. F. 1, et Hrozy, *Boghazköistudien*, Leipzig, 1917-20.

⁴ Le rôle des Hittites est très réduit dans la conception de Puchstein, *Pseudohittitische Kunst, ein Vortrag*, Berlin 1890. Il parle d'une « civilisation simplement rurale », d'un « art naïf », d'emprunts lourds à l'Assyrie. Le « Dolichène » ne serait que Mardouç, Voy. p. 185. Il y aurait aussi les influences cappadociennes, p. 225.

ou d'Arbéla, « ville des quatre rois », à Nimroud, puis à Ninna ou Ninive, elle aussi une ancienne cité des rois de Mitani¹. Dès 2060, le roi Housouma, successeur du « patési » Samsiadad I^{er}, prenait des allures d'indépendance, tendant vers la Chaldée, comme, au moyen âge, les Germains vers Rome et les Slaves de « Bulgarie » vers Constantinople. Après avoir échappé à la domination, subie au xv^e siècle, des Mitani, — ce qui permit à Samsiadad III de s'intituler « roi du monde », — Assourou-balid (v. 1380 --v. 1350), un de ses successeurs, fut admis par le mariage à la parenté avec les rois de Babel : sa fille devint reine de Babel sous Bournabouriach I^{er}².

Mais le moment de la grande monarchie des Assyriens n'était pas encore venu. Les gens de Mitani dominaient encore. Dans l'Asie Mineure, qu'ils devaient essayer de se soumettre, des peuples dont nous n'avons que des notions confuses se partageaient les nombreuses vallées étroites qui ne favorisaient guère la fondation d'un royaume d'après le type de ceux que nous avons rencontrés jusqu'ici, dérivant tous de la même origine mésopotamienne. Si la Thrace y enverra ses Phrygiens, dont le second nom, de Bryges, correspond à celui d'une peuplade de Macédoine, mentionnée par Hérodote, puis ses Mysès, pareils aux habitants de la Mysie ou Moesie danubienne, des nations plus anciennes détenaient depuis l'époque la plus reculée la possession de cette contrée si fragmentée par les accidents du sol. Des Cappadociens (Katpatouka)³, des habitants du Caucase, des Ourartou d'Arménie, jusqu'aux Lyciens⁴, mentionnés dans les sources de

¹ Sur la capitale provisoire de Kar-Toukouth-Ninib, Helmolt, ouvr. cité, p. 47.

² Cf. Maspéro, *Histoire des peuples de l'Orient*, livre III, chap. VII. Sur les Mitani, les Moschi et leurs rois, ainsi que sur toutes les peuplades de ces régions, Winckler, *Die Völker Vorderasiens*, Leipzig, 1899.

³ Voy. Delitzsch, *Beiträge zur Entzifferung und Erklärung der kappadokischer Keilinschrifttafeln*, Leipzig, 1894 (dans les *Abh. d. ph.-hist. Classe d. Kgl. Sächs. Ges. d. Wiss.*, XIV, 4) ; Gustav. Hirschfeld, *Paphlagonische Felsengräber*, ouvrage déjà cité, dans les *Comptes rendus de l'Académie de Berlin*, année 1886.

⁴ Voy. Fellows, *On account of discoveries in Lycia*, Londres, 1841.

l'Égypte, aux Lydiens, aux Paphlagoniens et aux Pisides, aux Maryandiniens, aux Isauriens du littoral, ils appartenaient sans doute, comme les habitants de Mitani et les sujets du roi des Hittites, à cette grande race qui séparait les Sémites de l'Asie occidentale des Aryens de l'Est et Sud-Est européen.

Dans leur nomenclature, dans leur culte, dans leur système militaire, les ressemblances sont frappantes. Les noms de localités finissent, à l'époque hellénique, en — nda, — ndos, — assos, — issos¹. En ce qui concerne les dieux, c'est, paraît-il, la patrie d'Apollon, le nom de sa mère, Létho, pouvant être dérivé du lycien *ladi*. Le dieu de la terre voisine avec celui de la vigne. Mais surtout celle qui domine dans ce Panthéon c'est la Cybèle, la Magna Mater des futurs dominateurs de ces régions². Enfin, à côté des armes que nous avons déjà signalées, apparaît comme caractère distinctif la hache double.

Un seul royaume, à la place de cette poussière de principautés, est impossible aussi à cause des conceptions de ces peuples en ce qui concerne les normes mêmes du groupement politique. On a parlé de tribus dans le monde européen des Thraces et des Illyres, où les noms locaux abondent. Il ne faut pas entendre quelque chose de pareil à la tribu arabe, sémitique en général, qui ne suppose, dans sa formation et son agrégation, aucun lien généalogique, aucune dérivation d'un ancêtre unique. Ici, chez les Thraces aussi bien que chez la race qu'ils ont supplantée en Asie Mineure, ce sont, au contraire, des groupements déterminés par l'identité du sang, donc des clans, comme, plus tard, chez les Écossais, les Albanais ou les Roumains. Les pasteurs ont formé la tribu errante, le clan enraciné est l'œuvre instinctive des agriculteurs et des vigneronniers, chez lesquels l'élevage des bestiaux est

¹ Voy. Kretschmer, *Einleitung in die Geschichte der griechischen Sprache*, Göttingen, 1896 ; August Fick, *Vorgriechische Ortsnamen als Quelle für die Vorgeschichte Griechenlands*, Göttingen, 1905.

² Cf. Perrot, *Exploration de la Galatie et de la Bithynie*, Paris 1872 ; Fick, *ouvr. cité*.

seulement la seconde des occupations habituelles. Il paraît même, — et nous présenterons bientôt des indications, — que l'institution du matriarcat, qui ne se rencontre en Egypte qu'au début, par la succession des fils de la sœur, et qui apparaît aussi dans l'ancienne Assyrie¹, domine ici, au milieu des fidèles de la « Grande Mère » des dieux et des hommes.

Cette famille de nations a dû, nécessairement, chercher un débouché sur la Mer, à côté de la « rivière phénicienne ». Elle l'a trouvé sur le point, très favorablement situé, entre la Mer d'Asie Mineure et de Syrie et la Mer de Thrace, où s'élevèrent les cités dont la succession est reliée, avec plus ou moins de fondement, au nom, glorifié par les poèmes homériques, d'Illion, de Troie².

Les recherches poussées, avec un énorme courage nourri de naïves illusions, par Schliemann et poursuivies avec un meilleur esprit par Dörpfeld, ont mis au jour d'abord une civilisation néolithique que rien ne distingue, sauf la variété des vases, rouges et gris, d'une exécution encore rude, d'une ornementation comme celle qu'on rencontre en Thrace, de celle des stations néolithiques en Europe, ou même en Palestine. Mais bientôt, dans une autre couche archéologique, à côté de vases fabriqués déjà au tour et cherchant à rendre, d'une façon lourde et gauche, la figure humaine ou les rameaux de l'arbre, on a deux caractères d'une civilisation plus élevée : d'abord la profusion des ornements en or, diadèmes, épingles de tête, bracelets, des milliers d'anneaux, et, d'autre part, le palais de résidence du chef, grande bâtisse pour laquelle on emploie des matériaux de qualité très inférieure, des pierres, des planches, de l'argile, des tuiles, mais qui présente, avec le mur d'enceinte, couronné de tours, la balustrade, l'âtre, la salle du trône.

D'un côté on a la joaillerie égyptienne, car, si l'Asie possède des mines de cuivre, d'argent, même d'étain,

¹ Ed. Meyer, ouvr. cité, I, p. 542.

² Des études récentes ont cru trouver dans les inscriptions hittites les noms des héros de l'Iliade.

c'est en Egypte qu'arrive l'or de Nubie servant, dès l'époque archaïque déjà, au paiement du tribut dû au roi. Si dans les proportions du plais princier on a été visiblement encouragé par les œuvres architectoniques des Pharaons, il faut tenir compte de cet élément d'originalité, très important, que *de ce côté ce n'est plus pour le dieu qu'on bâtit un temple, mais bien une résidence pour le chef humain, conçu dans cette seule qualité, de la communauté* ¹.

On ne pourrait pas préciser si l'île de Chypre, vassale de l'Egypte, comme province d'Alachie, présente, dans sa civilisation, remontant, pour les nécropoles, au troisième millénium, ces deux caractères ². Mais, comme l'idée de la mort domine, il faut bien admettre, ce qui est bien naturel, que, dans cette île, influencée aussi, profondément, par la Phénicie, le caractère religieux de l'Egypte s'est imposé. C'est par cette île que les modes égyptiennes, cylindres, surtout faïence, ont passé à Troie. La race est, du reste, dans sa couche la plus ancienne, pareille à celle de l'Asie Mineure voisine.

Les Crétois sont mentionnés parfois dans les inscriptions égyptiennes (Keftiou). Dans leur grande île, le développement commence par d'humbles chaumières d'argile recouvertes de chaume, par des vases comme à Troie dans la première période, par des tombeaux auxquels, comme dans les dolmens, mène un « dromos », un chemin de pierres. Bientôt l'Egypte enverra ses produits, directement ou par les Phéniciens : des objets en faïence, en ivoire, dont l'origine n'est pas douteuse, des cylindres, des vases, des bijoux en métal.

Puis, vers le xiv^e siècle — ce qui est prouvé ³ par la reproduction des œuvres crétoises dans les peintures

¹ Voy. surtout Götze, dans W. Dörpfeld, *Troja und Ilion*, 1902, IV; D. Joseph *Die Paläste des homerischen Epos mit Rücksicht auf die Ausgrabungen A. Schliemanns*, thèse de Berlin, 1894.

² Cesnola, *Cyprus*, Londres, 1877.

³ Dans le nom même de Minos n'y a-t-il pas le souvenir du Ménésois égyptien ?

représentant en Egypte les vassaux porteurs de dons, — le vrai art paraît. La fabrication des vases, visiblement destinés au culte, prend un caractère tout à fait supérieur, la finesse des parois montrant une influence du vase en argent. A côté du type troyen de la figure humaine, avec des anses comme des bras, il y en a qui finissent par un long bec d'oiseau, stylisé. On se plaît déjà à admirer et à reproduire la nature, mais sans la réduire, comme les Egyptiens, dont on s'inspire visiblement, aussitôt aux formes schématiques¹; l'imagination est libre, au contraire, d'ajouter, infiniment, du sien aux résultats de l'observation. Des fleurs sont esquissées avec élégance à côté d'écaillés, de lignes en serpentine, de rosettes d'un dessin parfait. Les vases de Kamarès dépassent tout ce que l'art moderne, si raffiné, peut donner dans ce genre².

Voici maintenant, dans une nouvelle phase, à Phaistos, du côté de l'Orient, à Knossos, vers les Cyclades, les palais, d'une étendue et d'une solidité qui rappellent les modèles égyptiens : des colonnes, au chapiteau d'une forme originale³, les soutiennent. Mais ici comme à Troie c'est une demeure royale, pour le roi, le « Minos » quelconque (d'où le nom de civilisation minoïenne). Dans ce but, on tient compte des moindres détails qui peuvent servir à le rendre habitable. Si le climat le permet, les côtés seuls sont couverts, la lumière descendant sans obstacle sur les salles centrales. Rien n'est négligé de ce qui peut mieux abriter le chef de la nation, trônant au milieu de ses sujets, qui sont logés tant bien que mal dans leurs habitations, de forme ronde, traditionnelle, ou carrée, qu'on dit importée du Nord. On a trouvé les grands vases bosselés d'ornements et jusqu'au siège royal, taillé simplement, mais avec élégance, dans la pierre.

¹ Rizzo, *Storia dell'arte greca*, p. 234 et suiv.

² Ernst Reisinger, *Kretische Vasenmalerei vom Kamares- bis zum Palaststil*, Leipzig 1911 ; Dietrich Fimmen, *Zeit und Dauer der kretisch-mykenischen Kultur*, Leipzig, 1909 (essai de fixer des époques à partir du quatrième millénium).

³ La liberté de l'artiste se conserve cependant dans l'Egypte de cette époque pour le rendu des animaux et des plantes.

Des tablettes à inscriptions qui n'ont pas encore été déchiffrées servaient à commémorer dans quelles conditions a été bâti le palais. Sur les murs, des fresques aux couleurs vives, empruntées aux maîtres de l'Égypte, mais pour être employées avec une technique spéciale, représentent des réalités de la nature et de l'homme, — rien que cela, mais avec une vérité extraordinaire du rendu, qui rappelle pour les animaux, pour leur grâce et leur élan, les dessins des cavernes magdaléniennes, auxquels les rattache vraisemblablement quelque obscure transmission millénaire. Sur tel sarcophage, sur des manches d'armes, même sur les minuscules camées, on a des travaux de la même inspiration. On voit des fleurs largement épanouies, violettes, lys, safran, des poissons ailés fendant les ondes d'une mer bleue, des grenouilles, des coquillages, des oiseaux, des chiens chassant les lièvres, la vache léchant ses veaux, des faisans rouges sur le rocher, des lions et des panthères. Quant aux hommes, ils sont présentés vêtus de costumes d'athlètes, la tête ronde nue, couverte de cheveux courts, ou bien, dans une attitude d'églogue, cueillant les fleurs de la prairie ; les femmes, vêtues strictement, ont de larges nœuds d'étoffe sur le dos. Une procession de moissonneurs, le chef en tête, ne donne pas une simple série d'unités de tout point semblables : il y en a un qui butte sur son voisin, tombé à terre.

Voici, sur le sarcophage, la scène du sacrifice, avec les femmes, chacune vêtue d'une autre façon, qui font les libations ou présentent les animaux devant les deux arbres sacrés ayant au bout la double hache et survolés par l'oiseau mystique ; elles portent des couronnes et jouent d'un instrument à cordes. Dans une *corrida* de taureaux, en dehors du personnage qui fait des bonds sur le dos de l'animal, deux femmes remplissent les fonctions du banderillero et de l'espada. Sur le char traîné par des lions ailés avec le même oiseau voletant au-dessus, ce sont des femmes qui passent sur le char divin. De même que les plus anciennes idoles sur la Méditerranée

aussi bien que chez les Thraces sont féminines, avec un rehaussement évident du caractère sexuel, les statuettes des Crétois pré-helléniques représentent des femmes à haute tiare et à haute colerette, serrées dans leur corset, dans un justaucorps aux très longues manches, la ceinture prolongée en tablier, la robe distribuée en volants. Ne faut-il pas y voir la suprématie de la femme, telle qu'elle ressort de plusieurs traits de cette civilisation intermédiaire si puissante que jamais dans ces domaines spéciaux elle n'a été dépassée, ni même atteinte¹ ?

La présence de l'obsidienne à Milo, du marbre dans d'autres îles égéennes, à Syra, Syphno, Paros, Naxos, Amorgos, a permis aux indigènes, de même origine que les ainsi-dits « Etéo-crétois », d'accomplir des progrès notables dans un art qui est resté primitif, correspondant aux premières périodes de la Crète. Près de Volo, en Thessalie, des bâtisses, comme celles de Troie, ont surgi des profondeurs de la terre, avec des vases néolithiques et des idoles d'une fabrication brutale. Ce qu'on a trouvé à Olympie, à Orchomène, à Chéronée, est du même type, correspondant à celui de la civilisation danubienne et balcanique, aussi bien qu'aux débuts de la civilisation italienne, sans parler d'influences manifestement égyptiennes².

Entre la civilisation orientale pour les dieux, entre ces dernières formes de la civilisation de l'époque de la pierre et du bronze se place ce que la Crète est parvenue à réa-

¹ Cf. Maraghiannis, Pernier et Karo, *Antiquités crétoises*, Candie, 1911-1915 ; Evans, *Early minoian* (essai de classification des époques de la civilisation minoïenne), Londres 1906 ; Burrows, *The discoveries in Creta* ; Lagrange, *La Crète ancienne*, Paris 1908 ; Fimmen, *Zeit und Dauer der kretisch-mykenischen Kultur*, Leipzig 1909 ; Milchhöfer, *Die Anfänge der Kunst in Griechenland*, Leipzig 1883 ; Noach, *Homerische Paläste*, Leipzig 1903. Cf. Ricci, *ouvr. cité*, I.

² Ridgeway, *The early age of Greece*, Cambridge 1901 ; H. R. Hall, *The oldest civilisation of Greece*, Londres 1901 ; Wace et Thomson, *Prehistoric Thessaly*, Cambridge 1912 ; Tsountas, *Αἱ προϊστορικαὶ ἀχρόπολεις Διμητρίου καὶ Σέσκλου*, Athènes 1908 ; Jolles, *Ägyptisch-mykenische Prunk-gefässe* (extrait du « *Jahrbuch des kais. deutschen archäologischen Instituts* », XXIII, 1908).

liser. Ce courant, si original, sera cependant arrêté dans son développement, et l'art du corps humain nu, sans souci de la nature ambiante, réduite à de simples formes schématiques, prendra sa place. Car entre ces progrès extraordinaires et ce que pourra donner cet autre courant de civilisation et d'art se place la nouvelle poussée conquérante des Assyriens.

CHAPITRE VI

Nouvel essor de l'impérialisme asiatique : l'Assyrie. Ses vassaux : Israël.

La race « moyenne » n'avait été capable que de donner des royautes rivales, redoutées au moment du flux de leur invasion, mais bientôt réduites à une existence plutôt pacifique et restreintes dans des limites assez étroites, comme les Mitani et l'Etat des Hettites. Les tribus de caractère généalogique et local de l'Asie Mineure étaient toutes prêtes, — bien que la Lydie, et elle seule, eût donné une nouvelle royauté d'emprunt et d'imitation, mais pas aussi de concurrence, — à se soumettre à n'importe quelle poussée impérialiste. Pour imposer un ordre politique à tout ce monde mouvant, dont l'équilibre sera désormais de plus en plus dérangé par les déversements des races nouvelles et les colonisations des gens de la côte, Sémites et Aryens, il fallait que les émules montagnards de la Chaldée, les paysans libres de l'Assyrie¹, désireux de butin et aussi de terres nouvelles pour leur colonisation guerrière se missent en mouvement.

Dès l'époque des tablettes de Tell-el-Amarna, les descendants des anciens « patési » du Nord ou, pour employer un terme assyrien même, des *ichaccou*, vicaire² du dieu Amour, étaient devenus des rois de concurrence. Bien qu'allié à ces parvenus envahissants, Bournabourriach, roi kouchite de Soumer et d'Accad, intervenait en Egypte pour empêcher des relations directes entre les Pharaons et ces vassaux prêts à secouer leur joug. C'était

¹ Cf. Delitzsch, *Handel und Wandel in Babylonien*, Stuttgart 1901.

² Mürdter, ouvr. cité, p. 143.

l'époque où, sous Cadachmanharbé, cette monarchie des deux fleuves cherchait de nouveau le chemin de la Syrie, pendant qu'Amenhotep IV l'Égyptien était tout pris par sa grande réforme religieuse. Mais Assouroubalit¹, fils d'Assour-nadine-akhé, roi d'Assyrie, était là pour faire voir de quel côté étaient maintenant l'armée et le pouvoir : il fut en état d'écarter à Babel un usurpateur qui avait fait tuer le parent de l'Assyrien et de rendre le trône à la dynastie légitime.

C'était déjà une manifestation, et une manifestation énergique. Le vassal tenait désormais en laisse son suzerain, sans que pour cela les ressources de cette Chaldée, réceptacle successif de toutes les races en mouvement, fussent épuisées pour toujours. Adadnirari I^{er} (1320-1290) dut se détacher de ses préoccupations au Nord, où le royaume de Mitani n'acceptait pas encore la suprématie de ces remuants voisins, pour combattre de nouveau dans les riches régions du Sud. Babel, se dirigeant contre ses anciens ennemis de l'Est, arrivait bientôt, sous Kourigalzou, à se soumettre tout l'Elam, avec Suse elle-même, en attendant la revanche, certaine, des Elamites de cette nouvelle dynastie, celle des Tamanitou, Oummarigach, Téoumman, Indabigach. Au nom d'Assour, de Chamach et d'Enlil, de l'assyrienne Ichtar, d'Adad, de Nergal, de Ninib et de la centuple divinité, tous grands dieux de l'Assyrie, il impose à ces vaincus l'ordre d'un nouvel impérialisme².

Quand cette offensive vengeresse se produit, Nipour, puis Nissim reçoivent des garnisons étrangères, de cette nation non-assimilable — la seule sur le seuil du désert touranien, dont elle paraît concentrer tout l'essor. Mais le roi d'Assur Toucoultinip, successeur du Salmanasar biblique, sans être un allié, domine à Babel, bien qu'elle dût se révolter bientôt contre la présence même d'un

¹ « Assour a donné la vie. » Le nom de son père signifie « c'est Assour qui te donne des frères » ; *ibid.*, p. 144.

² Kohler et Ungnad, *Assyrische Rechtsurkunden*, Leipzig 1913. Cf. P. Jensen, *Assyrisch-babylonische Mythen und Epen*, Berlin 1900.

conquérant qui, étroitement lié à son nid d'Assur, dédaigne ordinairement d'emprunter les grands titres traditionnels.

Mardoucpaliddin reviendra donc comme roi d'après les souvenirs, indéracinables, du pays. Dans tel bas-relief d'une exécution sûre et élégante, il apparaît coiffé du casque, mais dans le costume de ses grands prédécesseurs au cours des nombreuses dynasties qui se sont succédées. Le roi des « quatre continents », c'est, dans la considération des peuples qui habitent et traversent ces contrées, encore lui, le détenteur de l'ancienne légitimité, incontestable, le gardien de la statue vénérée du grand dieu Mardouc, devant lequel Assur n'est qu'un rival tardif et mesquin¹. Combien sont rudes encore les produits de cet art, dérivé, des Assyriens qui s'essaie encore à trouver la formule définitive des monarques coiffés du chapeau de cérémonie, la barbe sémitique frisée descendant sur la poitrine, mais au corps de taureau et aux ailes d'aigle !

Une nouvelle lignée des rois de Babel, venant d'Isin ou de Paché, donne, vers 1180, des guerriers de la valeur du premier Nabuchodonosor, ou bien, dans la prononciation assyrienne, qu'a difformée celle de la Bible, Naboucoudourioussour. Ses possessions touchent à la « grande mer », à la Méditerranée. Et le Babylonien participe un moment à ce grand commerce des Sidoniens, non encore envahis par les Philistins, auquel succède celui de Tyr, dont les rois « regardaient » vers le Pharaon ou l'Assyrien, « et la lumière se faisait » pour eux². Et ces vassaux de l'Égypte, à royauté vassale de concurrence, se dirigent de Kition en Chypre, de la Carthage, ou « Nouvelle Cité », bâtie dans cette île totalement orientalisée, sinon vers les îles et les côtes de la Grèce en formation, au moins vers la Sicile aux trois villes phéniciennes, dont Ziz, vers l'Afrique voisine, où surgira la seconde Carthage, vers la Sar-

¹ Voy. Grossmann, *Altorientalische Texte und Bilder*, Tubingue-1909.

² Niebuhr, *Die Amarnazeit*, pp. 25-27 (roi Abimilki de Tyr).

daigne, dans laquelle est fondée Calaris (Cagliari), bientôt autonome et rivale, et vers Tarsis ibérienne, vers Gadir, où on charge l'étain des vagues îles lointaines ¹.

Le « roi de la Mer » — et tout ce qui s'organise, se consolide, envahit et domine, tend maintenant vers la froide « Mer du septentrion », ou vers cette douce « grande Mer » de l'Ouest — sera cependant bientôt, vers la fin de ce xi^e siècle, Toucoultipilézer I^{er}, roi d'Assour et souverain de la « montagne », chef de ses guerriers ruraux. Au Nord, il combattra contre les gens d'Ourartou ou de Biaina, qui commence déjà à se former à Thouspa (Van) comme continuation de Mitani et des Hettites, à l'aide des dieux du ciel, du soleil, de l'eau, de la terre, Téichbas et ses collègues divins, avec des rois aux noms non-sémitiques, comme Chandouris, Ichpouinis, Ménonas, Argichitis, Oursé ². Et ses exploits seront continués contre la Syrie, contre les Araméens sémitiques, contre le Hettite de Karkémich et la Phénicie, par Assournasirpal (884-859). Le roi d'Assyrie regardera, d'Arad ou Arvad soumise, les ondes bleues de ce chemin des grandes migrations et, comme, plus tard, Charlemagne considérera dans l'envoi d'un éléphant par le calife un hommage de l'Orient musulman, il présentera à ses sujets comme signe du vasselage égyptien, à une époque de décadence dans la vallée du Nil, le présent, qui lui fut fait en grande cérémonie, d'un crocodile ou d'un hippopotame. Son Etat ne s'inquiétera pas trop des efforts que répètent les rois de l'Elam ingouvernable par les étrangers, ni même de l'établissement, plus ou moins violent, des nouveaux venus qui sont les Chaldéens, les « Souti » des inscriptions du

¹ Voy. Friedrich Jeremias, *Tyrus bis zur Zeit Nebukadnezars*, Berlin 1891 ; Wilhelm von Landau, *Die Phönizier*, Leipzig 1901. La Phénicie méridionale avait un autre dialecte que le Nord. Sur l'originalité phénicienne, voy. Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions, année 1924.

² Le roi Sardour II essaiera, sous et contre Toucoultipilézer, la fondation d'un royaume jusqu'à la mer (Albert Šaube, *Die Aramäer*, Leipzig 1902, p. 17). A côté, plus tard, une autre prolongation hettite, la Cilicie, le Chilakkou du roi Syennesis (Messerschmidt, *Die Hettiter*, p. 10 et suiv.).

Nord, dont les « bit », les colonies éparses, sous la protection du dieu Girra, le seul qui leur appartienne en propre, s'étendent sur un large territoire auquel cette race incapable sous le rapport politique n'arrivera jamais à donner l'unité¹.

Contre les Babyloniens d'un Naboupaliddin, du ix^e siècle, Salmanassar, ou Chalmanacharide III (850-824), s'imposera de nouveau comme un maître redouté : il fit son entrée solennelle dans la cité de Mardouc, avec ses chars de triomphe traînés par les chevaux de guerre de ses montagnes.

Il n'avait aucune concurrence égyptienne à redouter. L'autorité des Pharaons, totalement déchuë, avait fait place, sauf les chefs militaires locaux (« Smendès », Pchkhanné), portant, dans le Delta, à Boubastis, à Saïs, le titre royal, au régime des grands prêtres de Thèbes et à celui de leurs instruments éthiopiens. Après l'usurpation du grand prêtre Hrihor (v. 1090), un Pionké, les Pinotem témoignèrent par leurs noms même le changement de race qui s'est accompli dans la vallée du Nil. L'ère des conquêtes en Asie était définitivement close. Si cependant au x^e siècle un Chéchonc (960-939), fils de Namrout ou Némaït, représentant l'hégémonie des Libyens sur la riche terre voisine de leur désert, pénétrera dans cette Assyrie traversée à grand fracas par les Thotmès et les Ramsès, il le fera seulement pour pouvoir présenter à ses sujets la liste des localités qui, pour faire série, apparaissent dans les inscriptions, remplaçant les provinces soumises de jadis.

Les Egyptiens fatigués des rois de Napata, puis ces Assyriens pleins d'élan rencontrèrent tour à tour dans la Syrie de nouvelles royautes d'imitation et de vassalité,

¹ Sur les Araméens, les Achlamé, jadis sujets des Hettites (l'Abraham biblique est un « Araméen errant »). Voy. Albert Šaube, ouvr. cité. La principale « bit » est Bit-adiri, attaquée par Salmanassar II, au x^e siècle ; p. 105. La capitale était un ancien « tel », Til Barsip (*ibid.*). Cf. Winckler, *Abraham als Babylonier, Joseph als Ägyptier*, Leipzig 1903.

établies par la victoire, chèrement achetée, contre les tribus du désert, Moabites, Edomites, Amonites, Madianites, aussi bien que contre la puissance philistine, de ces « Crétois » de la Bible, à la résistance qui paraissait inépuisable et, même, contre les pénétrations à l'intérieur, immanquables, des Phéniciens de Tyr, où les avaient refoulés ces derniers voisins, conquérants de Sidon.

Damas, Dimachki, eut pendant longtemps (1000 - vers 730) ¹, vers l'Euphrate, une situation dominante. La tradition historique des Hébreux, mélangé, rédigé très tard par des prêtres et dans le seul sens de leur caste, de traditions populaires, de chants de guerre et de banquet, peut-être même d'hymnes sacrés authentiques, n'est pas seule à glorifier l'importance militaire, soutenue par toutes ces vagues de pénétration araméennes, d'un Rézon, d'un Benhadad I^{er}, d'un Hazaël, d'un Benhadad III ².

D'une valeur guerrière manifestement inférieure, malgré les milliers de chars et les dizaines de mille de guerriers dans leurs bulletins de victoire, les Hébreux ³, après un séjour en Egypte sous le sceptre des « rois pasteurs », étaient revenus dans la patrie sémitique en tribus errantes sans lien durable entre elles. Certains des noms de ces groupements primitifs se sont conservés seulement comme appellatifs personnels. Plusieurs dieux, originaires, le culte des ancêtres, plus les dieux des pierres, des autels rencontrés en route et ceux des grandes civilisations asiatiques formaient pour une nation encore indéterminée un Panthéon confus et changeant ⁴. Jah-

¹ Il y avait aussi les Etats de Réchob et de Maacha (Šaube, ouvr. cité, p. 10), de Patine et de Hamah (*ibid.*, p. 12), de Gourgoum et de Sam'al (*ibid.* p. 12). A côté, les tribus mésopotamiennes, dont il a été question plus haut.

² Celui-ci finit par payer le tribut aux Assyriens (voy. Šaube, ouvr. cité, p. 10). Damas fut prise en 732.

³ Voy. Winckler, *Die Völker Vorderasiens*, p. 14 et suiv. ; Niebuhr, *Die Amarnazeit*, p. 23 et suiv. ; P. Kampffmeyer, *Alte Namen im heutigen Palestina und Syrien*, Leipzig 1892 ; C. Piepenbring, *Histoire du peuple d'Israël*, Paris-Strasbourg 1898.

⁴ Voy. Piepenbring, ouvr. cité, p. 101 : « Les Cananéens leur étaient de beaucoup supérieurs. »

veh continuait le culte primitif du taureau ou celui du serpent. Le sacrifice d'Abraham rappelle un ancien rite horrible : celui de sacrifier à des divinités aussi implacables que le Melkart de Tyr et de Carthage les premiers nés, et d'Égypte on avait rapporté le rachat de la vie par la circoncision. Il n'y avait pas de centre religieux, d'autant moins de capitale politique. L'arche sacrée, contenant des pierres adorées, correspondait dans ses migrations à travers les invasions et les exodes, les succès et les défaites, aux barques divines que les prêtres de l'Égypte faisaient voyager à l'occasion des grandes solennités nationales ¹.

Alors que les Phéniciens et les Philistins avaient leur roi, les Hébreux ne pouvaient pas s'en passer. La Bible, base écrite de la suprématie des prêtres, fait sacrer Saül par un prédécesseur de son pouvoir, après avoir fait de ces chefs des errements dans le désert qui réunissaient tous les éléments d'autorité d'un chéikh arabe, des « juges ». Mais ce roi adonné aux « superstitions » des peuples qui avant cet établissement avaient cultivé la terre des rives du Jourdain, rencontra l'opposition des pâtres, des brigands, des « Bédouins » hébreux restés dans le désert des premières origines. C'est dans cette qualité que paraît David, le bon berger pieux et brave. Après la défaite de son roi par les Philistins, après la mort de Saül vaincu et de son fils, il devint roi lui-même au nom de Jahveh, son dieu à lui, qu'il apporte de ces régions encore pures de l'infiltration des dieux régnant sur les anciennes cités.

L'Égypte domine longtemps ces rois de misérable vassalité, comme elle le fait pour les chefs de la Phénicie qui « se prosternèrent » cent et cent fois aux pieds du Pharaon. L'Hébreu parle ainsi du maître impérial : « Vois-tu ce pays de Jérusalem? ce n'est ni mon père, ni ma mère qui me l'ont donné, mais bien le puissant bras du roi. » « Voici, je ne suis pas un prince ; je suis le servi-

¹ Cf. Albert Dufourcq, *Histoire comparée des religions païennes et de la religion juive*, Paris 1908.

leur de mon roi, de mon seigneur ¹. » Le suzerain donne une femme à son riche successeur Salomon, dont le temple, à la mode de cette même Egypte, est l'œuvre d'un architecte envoyé par le roi phénicien de Tyr. Dans son harem se rencontrent des femmes venues de toutes les contrées de l'Asie occidentale. Visiblement, s'il ne peut pas emboîter le pas derrière la conquête assyrienne, il joue au Pharaon luxueux et grandiose.

Sous l'influence de cette Egypte du roi Chéchonk le royaume se divise. A la place de Réhabiam vaincu, dix des tribus qui ne sont pas encore attachées définitivement à ce culte de Jahveh, dont dépend, inséparablement, la royauté de la Maison de David, se soumettent à un chef militaire, Jéroboam. Jérusalem et son temple ne sont plus que le centre des tribus fidèles au dieu unique, national. Pour la religion, mêlée d'influences diverses, du nouvel Etat au Nord, on cherchera une capitale à Thirssa, puis à Samarie, de fondation toute récente ². Tyr, maison de Baal, abhorré à Jérusalem, protégera ce royaume de scission, et, dans la dynastie, qui s'impose, d'Omri, Achab, roi d'Israël, sera l'époux de la fille du roi phénicien, Jézabel, au visage peint comme en Egypte.

Sous Chalmanacharid III, l'Assyrie, en progrès vers l'Ouest, se buttera contre Damas et contre ces rois des Hébreux, immobilisés par leur impuissance initiale accrue par les discordes, sur un territoire restreint, respirant par la Phénicie seule. La grande ville araméenne de l'Euphrate ne succombera qu'après six campagnes, alors qu'Alep, voisine, appartenait depuis longtemps aux terribles rois dont les proclamations parlent des massacres qui accompagnaient leur victoire sur des adversaires récalcitrants. Les Hébreux eux-mêmes, directement exposés désormais à ces véhémentes attaques, ne résisteront,

¹ Winckler, *Die Thontafeln von Tell-el-Amarna*, Berlin 1896, pp. 187, 273, 307, 309.

² Ernst Herzfeld, *Samaria*, Berlin 1907.

pendant quelques dizaines d'années, qu'en raison de leur médiocre importance pour les conquérants.

Il y eut, du reste, après Adadnirari et Assourdan, qui continuent les guerres de leurs antécédents plus puissants, un arrêt dans le développement de la puissance assyrienne. L'Ourartou des rois de Thourouspa leur défend l'accès vers les mers du Nord, Caspienne et Noire. La Babylone des Chaldéens semble ressusciter sous Nabounassir, vers le milieu de ce VII^e siècle, et, après lui, un nouveau Mardoucpaliddin fera revivre avec plus d'éclat encore les traditions impériales du passé : ses vaisseaux arriveront à l'Est jusqu'aux rivages de cette « eau amère », qui, correspondant à l'Ophir des Hébreux, serait peut-être une contrée de l'Inde, encore cachée aux regards de convoitise des nations organisées pour la conquête et la domination.

Si maintenant, dans un réveil d'énergie, l'Assyrie de Tiglatpilésér III (ou IV), représentant seulement, comme la Chaldée, une dynastie ambitieuse sur un peuple épuisé et des hordes engagées pour la guerre, conquiert cette Chaldée, qui ne se relèvera plus que vers la fin du VII^e siècle, les nouveaux maîtres de Babel emprunteront des noms nouveaux, à côté des leurs, et se feront appeler Poulou, Ouloulaï, Candalanou, pour cacher en quelque sorte leur origine étrangère.

Une nouvelle dynastie, celle de Sargon ou Charioukine, donnera le dernier assaut à tout ce qui résiste encore aux armes des mercenaires assyriens continuant les traditions des anciens combattants libres des montagnes. Samarie se soumettra à sa puissance, alors que Juda, réconciliée à Israël par le mariage à Jérusalem d'Athalie, fille des rois du Nord, résiste encore dans son insignifiance totalement inoffensive.

Sinachérib, son successeur, sera aussi un grand guerrier, dont les regards se tournent aussi bien vers l'Elam du roi Ounmanminanou, vers l'Ourartou de Sardouri que vers Babylone, qui sera détruite par sa vengeance, vers

la Phénicie agonisante ¹ et vers la faible capitale des rois de Juda. Assourakiddin, qui rebâtit la cité de Mardouc, fait entrer dans son programme de conquête l'Arabie, jusqu'ici intangible, mais, après la fin de l'Elam, l'Égypte elle-même, envahie déjà par Sargon, sera aussi le but des campagnes aventureuses qui furent entreprises par lui-même et par son successeur Assourbanipal (668-626). Le roi Taharca, ou Tahrac, de la vingt-cinquième dynastie, revenu de Thèbes jusque dans le Delta, sera vaincu, chassé dans son Éthiopie, des provinces assyriennes pourront être improvisées dans le pays, soumis, de Mousour (le Missir des Hébreux) et de Patou.

C'était cependant un peu trop loin pour des forces épuisées. L'Égypte nationale opposera aux gouverneurs et vassaux assyriens la royauté de Nékou et de Psamétique dans ce Delta du dernier refuge pour les anciennes traditions. Une vingtaine d'années après ces brillants exploits, les Scythes, auxquels peut-être est due la mort de Sargon, étaient non seulement maîtres de toute la steppe eurasiatique, mais aussi des envahisseurs pour les pays voisins ; les Cimmériens descendaient de leur première patrie au-dessus de la Mer Noire, les Thraces étaient en plein mouvement, poussant devant eux sur la lisière de leur continent les Hellènes. Et enfin ces Mèdes qui apparaissaient déjà vers le milieu du ix^e siècle, ces Aryens de la montagne génératrice de conquêtes, seront en état de donner à Naboupaloussour, roi de Babylone dès 620, la puissance nécessaire, non seulement pour se dégager des liens qui le rattachaient à l'Assyrie, mais d'entreprendre l'action combinée devant mener, en 607, à la destruction de cette Ninive, qui, attaquant de tous côtés, violant toutes les capitales, n'avait jusqu'ici vu jamais un barbare entre ses murs ².

¹ Voy. Pietschmann, *Geschichte der Phoenizier*, Berlin 1899.

² Cf. Tiele, *Babylonisch-Assyrische Geschichte*, Gotha 1886 ; Rudolf Zehnpfund, *Die Wiederentdeckung Nineves*, Leipzig 1903 ; C. Bezold, *Ninive und Babylon*, Bielefeld-Leipzig 1903.

Ainsi finissait un empire qui n'a donné rien, en échange, pour les souffrances des races écrasées, que des bulletins de victoire d'une magnificence de mauvais goût, toujours le même, et — il est vrai — ces grandioses palais, grands comme une ville, hauts comme des rocs, dont la beauté réside surtout dans ces ornements de faïence, dans ces énormes plaques présentant les rois à corps de taureaux ailés, la tête vide d'expression sous le vieux turban chaldéen, ou bien les scènes barbares de la victoire sans pitié, la série des sujets défilant sous le joug¹.

La Chaldée ressuscitée avait recueilli, du reste, tout l'héritage cruel de ses durs maîtres. Dans la ville, où on se saluait au nom de Nabou et de Mardouk du doux titre de « frères », les bulletins de victoire d'un nouvel impérialisme auront le même son de barbare jactance et de féroce appétit du sang : « Mets en feu ses cités, mets en feu ses cités ; porte le malheur sur la ville et le pays. D'après l'ordre du roi mon seigneur, je l'ai fait ; j'ai mis en feu ses cités, j'ai porté le malheur sur la ville et le pays². »

¹ Voy. l'album de Place et Adolph Billerbeck, et Friedrich Delitzsch, *Die Palasttore Salmanassars II von Balawat* (collection Delitzsch et Haupt), Leipzig 1908.

² R. Campbell Thompson, *Late babylonian letters, transliterations and translations of a series of letters written in babylonian cuneiform chiefly during the reigns of Nabonidus, Cyrus, Cambyses and Darius* (collection Luzac, XVII), Londres 1906. Voy. aussi *Die Stellung der Frauen in Babylonien gemäss den Kontrakten aus der Zeit von Nebukadnezar bis Darius*, Leipzig 1902.

CHAPITRE VII

Apparition et expansion des « Aryens ».

On peut essayer de fixer le caractère de ces nations intervenues pour changer d'une manière fondamentale, dans son principe même et non seulement dans ses aspects, les caractères du monde ancien.

Il faut distinguer, sans doute, parmi ces envahisseurs pacifiques ou guerriers, deux groupes d'après le système de leur pénétration.

Commençons par ces Thraces, ces Trères, lesquels, à une époque qui devra rester toujours indéterminée, déversèrent le surplus d'une population groupée par lignées et adonnée à des occupations pastorales et agricoles, douée par conséquent de tendances pacifiques, vers les vallées encombrées de populations allogènes de l'Asie Mineure.

Ils arrivèrent à fonder, sur la base, extrêmement probable, d'une couche antérieure et sous l'influence, bientôt établie, du courant iranien venant des régions intérieures, un Etat en Phrygie, celui des rois Gordios et Midas, ce dernier passé, sous la forme ridicule connue, dans la légende historique grecque, que reproduit Hérodote. Ils amenaient avec eux la religion thrace, toute d'élan mystérieux et de tendances au sacrifice, telle qu'elle apparaît dans la réforme imposée, plus tard, par le prophète thrace Zamolxis, né parmi les Daces, un des principaux rameaux de la race : ils gardèrent surtout le culte de cette déesse de la terre nourricière, adoptée par toutes les nations, qui est Cybèle. On célébrait ses cérémonies sur les hauteurs, « dans la solitude des hauts lieux », sans enceinte de temple autour de l'autel. Les anciennes formules phrygiennes se sont conservées pour

les usages funéraires bien après l'influence iranienne et hellénique et même après celle de l'empire macédonien. Un art sévère et sec, aux traits rectilignes, était consacré à ce culte, tel qu'on le voit dans le « tombeau de Midas ». Des réminiscences hittites s'y ajoutèrent. Les tombeaux creusés dans le roc, près de Sidi-el-Ghâzi et d'Afioum-Kara-Hissar, leurs inscriptions dans un alphabet ressemblant aux premières lettres employées par les Grecs sont tout ce que nous ont légué ces immigrants, d'ancienne origine, venus des vallées balcaniques, avec leur organisation d'un caractère tout particulier, pour chercher dans cette Anatolie un territoire isolé ressemblant à leur ancienne patrie européenne ; ils y ont gardé la coutume de la transhumance, commune aux anciennes nations de l'Europe et qu'elles ont transmise à leurs descendants. Leur royauté doit être considérée comme approximative et venant, en tout cas, d'un emprunt fait aux grandes civilisations politiques de l'Asie. On attribue à ces « Bryges » aussi des talents pour la musique, surtout l'emploi de cette flûte de Marsyas qui est restée jusqu'aujourd'hui populaire chez les descendants des Thraces et des Illyres, Roumains et Albanais. Ils se sont distingués aussi dans le tissage des riches étoffes asiatiques, le « phrygium » des Romains, et c'est encore un élément qui prédomine dans l'art — tissus de vêtements et tapis — de ces représentants actuels de la race à laquelle appartenaient les Phrygiens. La même manière de « styliser » en lignes géométriques distingue cette autre branche de l'art thraco-phrygien. Le « bonnet phrygien » est porté encore par les Roumains et d'autres nations des Carpathes et des Balcans. Mais les lions traînant le char de Cybèle, les figures léonines sur les sculptures dans le rocher rappellent la « porte des lions » de Mycène et l'apport de civilisation de l'ancienne race. L'Hermus, qui allait se verser en Lydie, traversait avec ses ondes, charriant des paillettes d'or, aussi ce territoire d'exploitation agricole ¹.

¹ Avec la « Description de l'Asie Mineure », par Tessier, cf. Ste-

Sous le roi dont le nom chez les Grecs est Adraste, la Phrygie, « molle », c'est-à-dire peu adonnée aux guerres de conquête, passa sous la domination des rois de cette Lydie voisine. Un pays tout à fait différent, dont la population appartenait sans doute à la race « intermédiaire »¹. Contrairement aux Lyciens, incapables de réunir leurs groupements dans un seul Etat, et organisateurs à une époque tardive encore de simples fédérations sous les « lyciarques » qui n'acceptaient que certains membres, se faisant des ennemis dans ceux qu'elles refusaient, les sujets de Gygès, de son fils Ardis, de Sadyatte, d'Alyatte (vii^e siècle), les Mermnades, de Crésus (557) vivaient dans un vrai royaume de contrefaçon assyrienne, que les conquérants de Ninive traitaient du reste avec le mépris dû aux parvenus, lorsqu'ils parlaient de ce « pays des traversées de la Mer, pays lointain, que les rois mes pères » (ainsi écrivait un d'entre eux, Assourbanipal lui-même) « ne connaissaient même pas de nom² ».

Les Lydiens étaient des gens riches par rapport à leurs voisins ; l'or qu'ils employaient largement pour leurs parures ne venait pas probablement des seules eaux de l'Hermus. C'était un pays de grand chemin, traversé de caravanes, et le métal précieux pouvait leur venir de l'Altaï. Ils avaient du reste des relations suivies avec l'Égypte, et c'est par suite d'une alliance avec les rois de cette autre monarchie que l'Assyrien se décida à « prendre les os » de Gygès, le mauvais voisin, capable d'interrompre le commerce vers la Grande Mer de l'Occident. La Lydie avait la capitale qui manquait à la Phrygie rivale : le nom asiatique de Sardes, Sparda, pourrait être aussi mis en rapport avec la Sparte hellénique.

Au-dessus de ces Etats mineurs de l'antiquité essai-

wart, *Description of some ancient monuments existing in Lydia and Phrygia*, Londres 1843, et H. Ouvré, *Un mois en Phrygie*, Paris 1896 (p. 114 : le tombeau de Midas).

¹ Rudolf Schubert, *Geschichte der Könige von Lydien*, Breslau 1884 (surtout p. 177) ; Radet, *La Lydie et le monde grec au temps des Mermnades*, Paris 1892.

² Cavaignac, *Histoire de l'Antiquité*, I, 1917, p. 246.

maient les multitudes des Scythes, que les Orientaux arrivèrent à connaître par leur invasion du VII^e siècle, comme les Achkouza, pour les Assyriens, les Saka ou Chaka pour les Médo-Perses (d'où la Sacasane, comme pays leur appartenant en propre dans ces régions), les Achkénasi des Hébreux.

Ce sont des Aryens ¹, si on veut employer ce terme hindou pour le groupe de nations qui, des Carpathes à l'Altaï, du Danube à l'Hindus, se ressemblent non seulement par leurs langues, se rapprochant de celle de tout un nombreux groupe européen, mais aussi par le caractère de guerriers en mouvement de conquête, cherchant, à cheval, le fer à la main, des nations moins bien armées pour en faire, dans un Etat sans rois originaires, non pas leurs vassaux, mais leurs sujets ou même leurs esclaves.

Il y a eu pour cette famille de peuples, qui ont aussi une religion commune, avec ces dieux des hauteurs, de l'air libre, du sacrifice dont la flamme fend l'obscurité des démons, comme une épée resplendissante les rangs des ennemis, un centre commun. C'est-à-dire, puisqu'il s'agit de pâtres guerriers, sans transhumance, ou bien la pratiquant dans toute la largeur infinie de la steppe, un territoire assez étendu leur permettant d'organiser leurs incursions militaires qui, lorsqu'elles étaient couronnées de succès, arrivaient à créer un nouvel « Etat » et une nouvelle « nation ».

A l'époque où ils envahirent la Susiane, comme Mèdes de l'avant-garde, comme Perses de la réserve farouche dans les montagnes pour créer, contre l'Assyrie, puis contre la Babylone des Chaldéens un Elam d'autre race, et, aussi, au moment où les Dravidiens de l'Indoustan, gens de taille et de force médiocres, aux dieux mystérieux et malfaisants, ont déjà des « royaumes » à leur manière, les Scythes s'imposent eux aussi, comme aristocratie guerrière, à des Touraniens de race inférieure, gardiens

¹ Faut-il voir dans les « Charri » de la tradition historique égyptienne le nom de ces Aryens et doit-on y rattacher celui des Chorites ? J'en doute fort.

de troupeaux sans être aussi des agriculteurs. Les chefs connus par Hérodote, portent des noms qui sont indubitablement iraniens ; la masse appartenait cependant à ces peuples conquis dont la source grecque ne donne ni le nom, ni le caractère, jusqu'aux Issédons qu'on suppose avoir été des Mongols. Parmi les vaincus se trouvent aussi les Thraces et, si, les Gètes restant sur le Danube et les Tyrigètes sur le Tyras (Dniester), il y a des Tyssagètes très loin à l'Orient, c'est par l'effet naturel de la conquête scythe, qui brisa une nation jadis unie et en dispersa les fragments d'un bout à l'autre de la steppe eurasiatique.

Ce n'est pas un Etat, bien que le récit de l'invasion qui en fit les alliés de l'Assyrie contre les Chaldéens parle d'un roi Bartatoua, ou, pour les Grecs, Partatyès, qui épousa la fille même du puissant Assourakidin, et de son fils Madyas. Hérodote distingue, à son époque, un siècle environ après ces événements, entre les Scythes ayant un roi, *βασιλευτοι*, et les autres vivant sous les anciens chefs des migrations pacifiques ou conquérantes. De ces rois, on en trouve du côté de la Scythie Mineure, qui frapperont des monnaies destinées à perpétuer seules leurs noms et, d'un autre côté, sur le rebord de la civilisation des cités helléniques, le long de la côte septentrionale de la Mer du Nord, les rois scythes du Bosphore, ayant à leur disposition un or qui ne venait pas de l'Egypte, peut-être aussi pas de l'Altaï, mais bien de la Transylvanie, de ces Agathyrse dont le nom rappelle par sa finale celui d'un Indothyrse, chef des Scythes. Tout un chapitre de l'art ancien s'occupe des produits de l'orfèvrerie royale qui, avec la technique traditionnelle grecque, donne des scènes de chasse, de guerre, qui n'appartiennent pas aux conceptions des Hellènes. Le titre royal est pris aux royautés de l'Asie, l'art vient des cités de la colonisation hellénique.

Comme ces Bosporans arrivent d'une région cimérienne, il faut admettre que les pillards qui portent ce nom de Cimériens ne sont pas une tribu thrace, qui n'aurait guère eu pour but ni l'établissement d'une royauté

de steppe, ni le pillage des sociétés organisées en son voisinage, mais bien une autre forme de l'invasion scythe. La Lydie fut ravagée, sa capitale subit les outrages de ces bandes, mais le « roi », Dygdanis, finit par être battu dans ces gorges de Cilicie, où la vieille race indigène elle-même avait son roi, un Syennésis.

Mais, en attendant l'apport des autres branches aryennes à la civilisation de l'antiquité, les Mèdes, puis les Perses, étaient arrivés, vers 800 ¹, à détenir le premier rang au milieu des nations guerrières du VII^e siècle. « Scythes », sans doute, les Mèdes étaient par conséquent des Touraniens gouvernés par une classe dominante aryenne ².

Le fils du roi chaldéen Naboupaloussour épousa une « princesse » de ces Mèdes de la montagne, précieux auxiliaires pour l'empire de Babel qui entend reprendre l'héritage historique usurpé pendant quelque temps par les Assyriens. C'est probablement avec leur aide que Naboukoudourrioussour (604-562) arrive à repousser les forces de l'Égypte qui, sous le roi du Delta, Nécou ou Nécam, s'étaient avancées, par la Karchémis hettite, jusqu'aux gués de l'Euphrate.

Les relations de famille, par lesquelles la royauté mésopotamienne adoptait, pour ainsi dire, la race nouvelle de ces barbares victorieux, se continuent par le mariage de Cyaxare (Chwachsara) avec la fille du roi de Babylone. Astyage (Achtouvéga), fils de Cyaxare, participera aux richesses de la Lydie en épousant la fille du roi Alyatte. Les Scythes seront arrêtés dans leur poussée syrienne par ces bandes fraîches des montagnes d'Ecbatane, où des princes descendant des presque fabuleux Déiokès et Phaortès (Fravartis), avaient établi plutôt leur camp qu'une vraie capitale.

¹ Voy. De Saulcy, *Chronologie des Empires de Ninive, de Babylone et d'Ecbatane*.

² Voy. v. Prasek, *Medien und das Haus des Kyaxares*, Berlin 1890; le même, *Geschichte der Meder und Perser bis zur makedonischer Eroberung*, I, Gotha 1906, p. 23.

Bientôt, les Mèdes eurent non seulement la possibilité, mais le devoir d'intervenir dans les affaires de cette Babylone incapable de se maintenir dans ses propres frontières plus restreintes. En effet, après l'emprisonnement et l'assassinat du fils de Naboukoudourioussour, qui porte le nom du dieu Mardouc dans son intitulation royale (Avil-mardouc), une dynastie étrangère à la légitimité chaldéenne s'installe avec Nergalsaroussour, dont le titre a plutôt un caractère assyrien. L'appellation de Mardouc protège son successeur, Labachimardouc, mais Nabou-naïd, qui régnait vers 538, se montre totalement inapte à retenir les provinces qui tendent à se détacher du corps ébranlé de la monarchie. Il reste impassible, perdu dans ses rêves de prince pieux et fainéant, devant les empiétements de ses voisins. Le mur des Mèdes entre le Tigre et l'Euphrate, de Sippar à Opis, n'opposait plus un obstacle infranchissable aux alliés devenus des rivaux, puis des ennemis.

Contre la dynastie de Cyaxare s'élève alors un prince de ces territoires montagneux perses, où l'assimilation avec la Babylone vieillie n'avait pas encore pénétré comme dans les pays, de tradition millénaire, de l'Elam conquise, qui a déjà exercé son emprise sur le roi mède et sa Cour¹. Le rebelle se fait représenter après sa victoire vêtu d'une longue robe brodée sur les bords ; une couronne d'une forme toute particulière, ressemblant à des flammes, survole sa tête plutôt que de la couronner. Cette fois, les ailes d'aigle des rois d'Assyrie sont remplacées par de triples ailes de séraphins comme dans les représentations juives dont allait hériter le christianisme. Il n'y a plus rien d'hiératique dans la figure belle et douce du roi qui adore, d'après les règles d'une archaïque religion traditionnelle, Agni, Varouna et les dieux de

¹ Les Mèdes exposaient les morts, comme les Parsis ; les Perses les mettent en terre (Chantepie de la Saussaye, *Lehrbuch der Religionsgeschichte*, I, Tubingue 1905, p. 168). D'après M. Prasek (*Gesch. der Meder und Perser*, I, Gotha 1906, p. 197 et suiv.), il s'agit d'abord de « gens de Suse » ; la vraie Perse ne vient qu'ensuite, avec Darius.

l'Olympe sereine et ensoleillée. Sans que le moment fût venu d'une révolution radicale contre le passé divin, l'ère humaine s'annonce déjà par le seul aspect de cette représentation royale, d'un tout autre caractère.

La Lydie de Crésus succombe presque sans combattre (547). Bientôt Babylone, défendue par Belcharoussour — encore un monarque au nom assyrien — sera occupée par le général perse Gobryas (Ougbarou). Cyrus y est proclamé roi, peut-être pour la première fois (539). Mais il ne change pas de nom en changeant de capitale et il ne prend pas le titre des « rois de Babel, de Soumer et d'Accad, des quatre continents ».

Il serait mort en combattant les Scythes, dans le pays des Massagètes, près de l'Iaxarte. Son fils sera plus facilement pris par l'héritage chaldéen. La mission de Sargon, d'Assourbanipal et d'Assourchiddin l'attend en Egypte. Il soumettra ce pays vénérable que ne peut pas protéger une dynastie en décadence faisant la garde dans le Delta, déjà envahi par les colons grecs, après la défense du royaume par les soldats de cette même race. Ici encore, Cambyse (Kambouchia) embrassera tout ce qu'un passé de quatre mille ans pouvait transmettre à un conquérant heureux.

Babylonien au début, Egyptien ensuite, il ne peut plus représenter les propres traditions de sa race. A cette race il faut un prince qui lui ressemble, un prince guerrier sans faste et sans morgue, un vrai roi barbare, prêt à s'en prendre au monde entier. Les dieux des montagnes se sentent blessés par la domination nouvelle des divinités de la plaine encensées tour à tour par toute une série de fidèles différents. C'est en leur nom que se lève la tribu des mages, très fidèle et pieuse, et, lorsque Cambyse, partant pour combattre les faux Smerdis (Bardiya ou Gaoumata) mourra d'une façon mystérieuse, les chefs de vallées paraîtront en armes pour établir un roi d'élection d'après leur propre coutume.

Ce sera Darius (Dariavouch), et il aura pour mission historique de demander, en monarque aryen de l'Asie, le steppe à ses vieux maîtres les Scythes, la Mer à ses nouveaux détenteurs, les Hellènes ¹.

¹ Sur la religion, nouvelle, du Zend-Avesta, le zoroastrisme, voy. C. de Harlez, *Origines du Zoroastrisme*, Paris 1879 (Journal Asiatique) ; Ménant, *Les Parsis, Histoire des communautés zoroastriennes de l'Inde*, Paris 1898 ; Darmesteter, *Ormuzd et Ahriman, leurs origines et leur histoire*, Paris 1877 ; F. Spiegel, *Ueber das Vaterland und das Zeitalter des Avesta*, dans la « Zeitschrift der morgenländischen Gesellschaft », 1881. Il en sera question au moment du contact avec l'Inde.

CHAPITRE VIII

Formation de l'hellénisme.

La conséquence naturelle de la formation d'un puissant royaume, sous la conduite des Perses, dont les rois continuèrent à porter, jusqu'à Xerxès, fils de Darius, le titre de « rois de Babylone », fut l'occupation du chemin de commerce vers l'Occident et du débouché de ce chemin sur la Mer ¹.

La Lydie fut donc conquise sous le règne de Crésus et, comme ce roi était un vrai tuteur pour ses « vassaux » les Ioniens, auxquels il faisait le don de colonnes pour leurs temples, cette Ionie elle-même, avec Ephèse et Milet, dut entrer dans le complexe des provinces régies par le monarque de Suse. Le domaine d'Yaouna fut ainsi ajouté à celui de Sparda (Sardes).

Avec l'aide de ces vassaux, le roi perse entreprit bientôt son expédition contre les Scythes. Il ne s'agissait pas de gloire ou de l'envie des conquêtes : le but de Darius ne pouvait être que celui d'assurer les frontières d'un royaume organisé contre les invasions continuelles de bandes ignorant la notion même de l'Etat. Ce fut donc une poussée contre l'anarchie de voisins envahissants pareille aux campagnes de Trajan contre les Daces. La Thrace devait être réduite en province pour maîtriser le steppe des Scythes.

Les Ioniens firent tout leur possible pour faciliter cette

¹ Le beau livre de M. Jardé, *Formation du peuple grec*, dans la Bibliothèque de synthèse historique, Paris 1924, a paru après la rédaction définitive de ces pages.

entreprise. Comme membres de l'organisation monarchique des Perses, ils pouvaient espérer cette exploitation plus assurée des côtes de la Scythie qui leur revint, de fait, aussitôt. Si les soldats de l'Asie durent s'arrêter dans les déserts devant l'impossibilité, qu'ils n'ignoraient pas, de se saisir de cette masse flottante pour en avoir raison, — et la menace exprimée par un apologue que rapporte Hérodote n'est probablement qu'un des ornements à la manière de l'Orient dont il se plaît à émailler son récit, — le but de la campagne était atteint aussitôt que l'immense champ de vagabondage pastoral des barbares était encadré entre des provinces appartenant à la Perse.

Pendant quelques années, les bonnes relations entre le maître royal et ses sujets de la côte se maintinrent. Ces derniers y avaient tout avantage. Des roitelets, des tyrans — le nom vient de la cité de Tyra — administraient des cités florissantes. Ils eurent même des ambitions supérieures à leur puissance. Les Cyclades, où se poursuivait un conflit entre riches et pauvres, les attiraient. Aristagoras, chargé de gouverner la ville de Milet, eut des visées sur Naxos et demanda, naturellement, le concours des gens du roi pour se saisir de cette île. Comme ces puissants auxiliaires entendaient cependant retenir l'île pour leur souverain, l'envahisseur de ses congénères devint un rebelle contre son patron. Une révolte générale de l'Ionie fut bientôt suivie par une attaque victorieuse contre la province lydienne : Sardes brûla.

La revanche ne devait pas tarder. Le principal coupable s'enfuit en Thrace, mais les siens subirent tous les outrages. Et, pour empêcher désormais toute tentative pareille, soutenue par les Hellènes de cette Europe où s'étaient déjà installés les satrapes perses de la Thrace, une nouvelle campagne du côté de l'Occident fut décidée (498).

C'est le commencement de ce que les historiographes grecs, formés à l'école des annalistes et des auteurs d'apologues de l'Orient, appelèrent « les guerres médiques ». Et il faut savoir quelle était au juste, dans ses origines,

son développement et son sens historique, la nouvelle nation de sang « aryen » contre laquelle elles se dirigèrent sans pouvoir la réduire.

Pour avoir une conception réelle des origines helléniques, il faut, à notre avis, employer une autre méthode que celle, capable de susciter toutes les hypothèses et de provoquer toutes les erreurs, qui confond des renseignements, d'une abondance extraordinaire et déconcertante, empruntés à toute espèce de sources, d'un caractère et d'une authenticité absolument différentes, des poèmes d'Homère aux expositions philosophiques d'Aristote.

On admet, sur la base de données postérieures et confuses, créées en grande partie par l'instinct de personifier toute situation et tout événement qui est la caractéristique du génie grec, dont la création (*ποίησις*) est toujours poésie, que, sous la légende des Héraclides descendant, « revenant » vers le Péloponèse, il faut reconnaître un mouvement réel de population, amenant les Doriens des régions froides du Danube vers les côtes ensoleillées de la Mer du Sud.

Or, le nom même de Doriens qui s'applique aux Lacédémoniens, dont la capitale, Sparte, rappelle — nous l'avons déjà dit — la Sparda lydienne des Perses, aussi bien qu'à leurs colons de l'Italie méridionale et de l'Asie Mineure (Halicarnasse), est emprunté à l'appellation d'un dialecte. A ce dialecte qui n'arriva pas à s'imposer comme langue générale, s'oppose le dialecte éolien, des vaincus dans le Péloponèse, et le dialecte de l'Ionie, sans qu'on eût jamais parlé de l'apparition armée d'un peuple — nous l'avons déjà dit — éolien et d'un peuple ionien.

Un dialecte suppose toujours — comme les nombreux dialectes de la Rhétie, si restreinte aujourd'hui, comme les trois dialectes roumains — une base ethnique différente pour l'établissement d'une partie de la nation et une assez longue vie politique séparée. Tout un passé semble se dessiner rien que par l'existence des caractères différents de ces trois dialectes.

Or, dans quel milieu national pouvait-on trouver les bases nécessaires pour l'existence des dialectes grecs ? Et, en posant cette question, il faut supposer nécessairement que, dans la population première, sur les îles, aussi bien que sur le continent, où les noms non-aryens en -isos, -issos et -assos (du Céphise et de l'Ilissos au Parnasse) abondent, il y avait déjà cet élément supérieur, dominateur, parlant le grec et ayant ce type physique, si différent des races de l'Asie, qui se rencontre, au teint blanc, au nez aquilin, dans les peintures même de la Crète ¹.

Venus donc des côtes de la Grèce ou de ces îles, en conquérants ou colonisateurs, amenant avec eux l'art de bâtir, comme à Mycène et à Tyrinthe, le luxe des rosettes de bronze sur les frustes murs de pierre, des bijoux de toute façon et des masques d'or pour les chefs morts, aux yeux oblongs dans la large face et aux longues moustaches, ainsi que la tradition royale, ces proto-Hellènes s'établirent en pays étranger non-aryen. L'invasion amena ensuite, avec leur art géométrique, stylisé, tel qu'on le trouve chez les nations des Carpathes et des Balkans à notre époque, le fonds national thrace (variété « pélasgique » en Thessalie) et illyre. Des conditions différentes du mélange résulta, non seulement la divergence dialectale, mais aussi ces aptitudes spéciales qui différencient essentiellement Ioniens, Eoliens et Doriens. Car, d'un côté, on a des marchands côtiers se tournant dans tout leur élan de jeunesse vers la Mer, de l'autre, de pacifiques agriculteurs à la façon des Thraces, enfin des guerriers organisés en familles et lignées de combattants, d'une stricte discipline, réduisant en esclavage les sujets domptés par leurs armes ².

¹ Cf. R. Weil, dans la *Revue archéologique*, 1904. Cf. Fick, ouvr. cité, p. 4 : « Die Einwirkung der Vorbewohner auf die Griechen, die in der Technik ihre Schüler gewesen und auch in ihren religiösen Vorstellungen vielfach von ihnen beeinflusst sind. »

² Cf. aussi H.-R. Hall, *The oldest civilization of Greece*, Londres 1901, p. 41 : « Surely it is not going too far if we see in the conquering Dorians the rude iron-using people of the geometrical

Chercher d'autres ancêtres « doriens » sur le Danube et même au delà est inutile. Il n'y avait de ce côté — la nomenclature géographique le prouve aussi — rien autre chose que les Thraces et, derrière leur front, les Slaves (Budini ?) et les Germains. Ce sont eux, comme leurs voisins et cohabitants, les Iraniens, du steppe et du Caucase, qui importèrent la civilisation militaire, conquérante, du fer. La descente thraco-illyre vers le Sud a, du reste, un parallèle dans celle, au XVIII^e siècle, de ces Albanais qui peuplèrent la plaine de l'Attique et les îles.

Ce procès de développement a trouvé une expression poétique dans l'Illiade d'Homère. Recueil de chants des aèdes, mis ensemble et organisés à une époque ultérieure, — car la rédaction sous Pisistrate est sujette à caution et jusqu'à Héraclide du Pont et à Xénophon les poèmes homériques ne sont pas cités dans la littérature grecque ¹, — l'Illiade, plus ancienne, évidemment, que l'Odyssée, présente, avec des inconséquences et des répétitions qu'on a remarquées, un double conflit. Si, d'un côté, il s'agit de la guerre que les Achéens — dont le nom supplée celui des Ioniens et précède celui des Hellènes ² — font aux

period, who, armed with superior weapons, overwhelmed the more highly civilised Achaians and so, while bestowing on Greece the knowledge of iron, at the same time came a temporary set-back in the development of civilization. » Cf. Ridgeway, *The early age of Greece*, 1901, p. 92, et la *Prehistoric Thessaly*, Cambridge 1912, de MM. Wace et Thomson, avec Milchhoeffler, *Die Anfänge der Kunst in Griechenland*, Leipzig 1883. Voy. surtout, p. 24, où est notée la décoration des tapis dans les ornements du tombeau de Midas, l'« urälteste nationale Typik ». Les Phrygiens auraient rendu cette « bilderlose Kunst », cet « erstarrte geometrische Stil, wie ihn z. B. die Dipylonvasen zeigen », « d'une façon phantastique tout originale » (p. 28 ; p. 52, note 1) : six des tombeaux de Mycènes sont du type phrygien. Cf. aussi *ibid.*, pp. 31, 51.

¹ Hérodote, qui connaît cependant l'Illiade, commence son récit, destiné à expliquer le conflit entre la Grèce et l'Asie — pas seulement les Perses — par des considérations dans lesquelles n'entre rien du contenu d'Homère. Cf. Helbig, *Das homerische Epos*, 2^e éd., Leipzig 1887, et plus haut.

² Milchhoeffler serait disposé à voir dans ce nom d'Achéens celui de plusieurs tribus ensemble (ouvr. cité, p. 28).

Troyens du roi Priam et de son fils Hector, d'un autre côté, on assiste aux manifestations violentes de la colère d'Achille le Thessalien contre le « chef des hommes », l'ἄναξ ἀνδρῶν, pas un βασιλεύς, un roi, qui est Agamemnon. L'antagonisme apparaît donc aussi entre l'ancienne Grèce, dominante et riche dans ses bourgs de pierre ornés de bronze et d'or, et la nouvelle initiative de cette Thessalie, réservoir d'une race plus active et plus entreprenante.

Cette race a pu donner aux proto-Grecs des qualités qu'ils n'avaient pas encore. Elle leur a imposé d'abord une discipline en fait de vie aussi bien qu'en fait d'art, de pensée même. L'Etat formé sur la base des liens de sang, au-dessus des familles, des grandes familles de village, des plus grandes familles de vallée, avec son représentant qui, sans ressembler au « roi » asiatique, est un chef d'armée respecté, capable à chaque moment de mener les siens au combat, absorbera à Sparte, avant les guerres médiques, comme seule organisation militaire sérieuse, les principautés des ἀνακτες, perchés sur leurs rochers péloponésiens, ayant sur les leurs une autorité patriarcale qui ne dépassait pas celle du bon « roi » Priam. L'instinct belliqueux des Illyres, qui reparaitra dans les Macédoniens d'Alexandre et dans les pirates combattus par Rome, fera de l'armée une communauté politique destinée aux combats de parfaite solidarité et de partage mathématique de la proie. Les assemblées du peuple, *apellai*, les conseils des vieillards (γερονσίαι), l'organisation par lignées (les γένη du Péloponèse, ou les φυλαί de l'Attique), se rencontrent jusqu'aujourd'hui, — et pas seulement à cause du développement parallèle des sociétés humaines, — chez les Albanais et dans l'ancienne tradition roumaine.

En même temps, l'abondance d'un art touffu et varié, copié directement sur la nature, qu'il imite, est remplacé par des formules nouvelles, qui appartiennent visiblement à une autre inspiration nationale. La conception thrace, stylisée en lignes géométriques, que nous avons déjà signalée, envahira le champ. L' « art géométrique »

remplace dans les vases les scènes si intéressantes de combats, de jeux, de sacrifices, de processions, de visions empruntées sans changement au milieu naturel. Les vases, plus récents, de Dipyle à Athènes, réduisirent les lignes des figures jusqu'aux carrés et aux triangles juxtaposés, et ces représentations seront encadrées presque comme élément supplétif dans des cadres rectilignes et curvilignes d'un caractère typique, permanent¹. La nature animée ou inanimée a perdu désormais, et pour toujours, le droit d'être objet de la création artistique. L'homme se suffit à lui-même, et bientôt, en relation avec d'anciennes conceptions religieuses et usances artistiques, il paraîtra nu dans la pureté absolue de ses contours, ou bien il drapera ces contours dans les lignes, qui dessinent plutôt qu'elles ne cachent, d'un élégant et harmonieux vêtement conventionnel, surtout pour les femmes.

Visiblement imité d'après des modèles de l'Asie, de la civilisation égyptienne, le temple où loge le dieu — et nous verrons bientôt la manière dont se développe et se perpétue la rivalité entre deux conceptions religieuses et deux mythologies totalement différentes dans leur essence, — n'a rien de compliqué, d'inconséquent, de confus. C'est le développement mathématique d'une pensée simple et claire. Lignes horizontales, largement développées, des gradins qui mènent sur le parvis, où les colonnes doriennes, d'un élan sévère, soutiennent l'architrave qui souligne et résume d'un trait énergique. Au-dessus, rien de plus que le triangle du fronton, ornementé d'abord assez rudement de figures en défilé, qui à Sélinonte sont trapues et difformes comme des dieux hittites. Sur les côtés, des représentations de dimensions plus restreintes seront comprises dans une espèce de prolongation de ces mêmes colonnes qui, dans le temple périp-

¹ Dumont, *Céramiques de la Grèce propre*, Paris 1888-1890 ; Kroker, dans le *Jahrbuch des archäologischen Instituts*, I, année 1886 ; Furtwängler, dans l'*Archäologische Zeitung*, année 1885, p. 139 et suiv. Aussi Cesnola, ouvr. cité, p. 101.

tère, forme supérieure et définitive de l'édifice religieux, entourent l'habitation sacrée, devant laquelle, sous le ciel libre, que les Aryens osent contempler et évoquer, la multitude accomplira le rite du sacrifice, cher à la race. Car ici on ne vit pas enfermé individuellement, mais bien en plein air, ensemble, dans l'espace lumineux de l'agora.

Le style même de la pensée et de l'expression littéraire se dégage des exagérations et du vague heurté de la façon asiatique. La ligne, la proportion, l'harmonie, cette même mathématique précise et immuable s'impose. A la place de l'hymne égyptien, du bulletin de victoire babylonien et assyrien, des divagations fantastiques, il y aura donc le développement rectiligne de la logique qui paraît dans la phrase qu'on s'évertue à fixer, avec l'équilibre parfait de ses pendants. Mais avec ces caractères, qui doivent se développer, on n'a pas encore le Hellène et la civilisation hellénique. On ne les aura pas même lorsque certains sanctuaires archaïques s'imposeront, — à Délos, séjour d'Apollon le Lycien, à Olympie, où domine Zeus, dieu de la lumière et des voûtes célestes pour l'Aryen, à Delphes, où règne un autre Apollon peut-être, d'origine manifestement septentrionale, — à la vénération de tous ceux qui formeront bientôt une seule nation, et une nation indestructible. Cette nation, qui n'entend pas seulement continuer, comme celles qui l'ont précédée, les traditions de la civilisation asiatique, la même au fond, malgré la diversité des noms nationaux et des capitales changeantes, ne dépendra ni d'un culte commun, enfin unifié par la fusion des religions locales, ni d'un territoire géographique donné, dans des limites nettes, ni d'une seule origine sociale. Purement humaine, la civilisation qui la crée, — car c'est la première fois que la civilisation, prise de partout, crée une nation, — ne tient étroitement et exclusivement à aucun élément matériel. Mais, en même temps, où qu'elle soit, elle entretient le sens d'unité de la nation. On est Hellène au moment où les courants d'influence auront fini de se rencontrer, de se transformer réciproquement, de se fondre dans une nouvelle formule où, à

travers les dieux humanisés, presque sans autres attributs que leur beauté, tout part de l'homme pour revenir à l'homme. A l'homme lui-même, créateur de ses dieux et leur transformateur perpétuel, par la poésie des fables et par celle de l'art qui les revêt de réalité visible.

Il s'agit donc de poursuivre d'abord les contacts avec tous les territoires, toutes les races et toutes les civilisations qui résumeront l'antiquité, dans une forme capable des plus hauts développements, sur cette terre hellénique, dispersée à travers toutes les mers ouvertes de l'antiquité.

CHAPITRE IX

Colonisation grecque.

La fusion entre les trois races : non-aryens, indiqués par une partie de la nomenclature géographique ; proto-Hellènes, adonnés dès le début à la navigation — car le changement des occupations principales d'une nation est moins admissible qu'on ne se l'imagine, — qui sont autochtones sur la terre ionienne d'Asie comme sur le continent européen en face et dans les îles, et, enfin, organisateurs politiques et militaires venus du Nord, avait amené aussi des conséquences politiques d'une haute importance, que nous avons déjà signalées. Ce n'est pas cependant la poussée des septentrionaux, d'un autre sang, qui amena cette dispersion des Hellènes — nous employons le terme avant le moment historique où il a sa vraie et son entière valeur, — qui n'eut lieu qu'après l'accomplissement entier de l'œuvre de fusion ethnique.

Il y eut probablement dans ces migrations l'influence du défaut de territoire, admissible surtout en tenant compte du continuel déversement vers le Sud des peuples du Nord barbare et de l'accroissement rapide d'une population grecque qui n'eut, pendant longtemps, à subir, en Europe, aucune attaque de la part de ses voisins, et d'autant moins des monarchies asiatiques, pendant qu'en Cilicie les bandes guerrières de Sénachérib chassaient déjà devant elles les premiers Grecs rencontrés dans leur avance.

Tout peuple côtier se cherche en outre des points d'appui sur les rivages opposés à son premier habitat, car la vraie patrie est la Mer et tout son pourtour est ouvert aux navigateurs de vocation et de carrière.

Mais il est admissible aussi que derrière ces premières créations coloniales dont il s'agira bientôt de fixer le sens il y a eu aussi autre chose que l'instinct de marins grecs, la séduction des rivages inconnus ou l'étroitesse d'un territoire incapable de nourrir sans cesse des habitants en progression rapide.

On a vu les excellentes relations qui s'établirent dès le début entre les Grecs, encore timides dans leur initiative, et les grandes ou petites monarchies asiatiques, qui les avaient précédés dans l'histoire. Depuis des siècles, ils fournissaient, — avec leurs voisins de Carie, hétérogènes, mais probablement déjà gagnés par la langue grecque, de circulation internationale, et par les commandements de cette civilisation grecque qu'on reconnaît dans les frontons en triangle surplombant la porte et les colonnes de soutien des tombeaux de Lydie, — ils fournissaient, dis-je, des soldats, d'un nouveau caractère, et avec les nouvelles armes à feu, tirées du Caucase, aux rois de l'Égypte, devenue particulièrement accueillante. Rappelons les relations entre les républiques italiennes du moyen âge et l'Empire byzantin, dernier terme du développement de ces monarchies.

Ne faut-il donc pas admettre que ces États de l'Asie, disposant de vastes territoires, contenant des routes de commerce de la plus grande importance et ayant besoin de débouchés assurés sur les mers libres se sont cherché des auxiliaires de commerce parmi ces Grecs que tout le monde oriental était parvenu à connaître ? Surtout après que les Phéniciens, marchands de « pacotille », incapables de créer quelque chose pour eux-mêmes ou par leur moyen pour leurs suzerains de l'intérieur, eussent fini leur mission historique. Pensons à cette Naukratis dans le Delta égyptien qui, fondée sous Psamitic I^{er}, arriva à une grande prospérité sous le roi remplacé par la conquête de Cambyse, Ahmat II, que ces marchands n'avaient pas cependant soutenu dans la concurrence avec un rival et qui finit par épouser une femme de

Cyrène ¹. Cet autre centre florissant, de Cyrène, fondé par des « Doriens » sous une dynastie royale, celle des Battiades, qui, ayant à son service des indigènes libyens, paraissait vouloir créer une espèce d'Égypte hellénique sur la lisière maritime du désert d'Occident, ne s'était pas, sans doute, établie et développée, dans ses continuels conflits intérieurs, sans une espèce de privilège des Égyptiens eux-mêmes et des princes de Libye. Il faut se rappeler sous ce rapport les relations avec les seigneurs tatars de la steppe russe, qui permirent aux Génois du XIII^e siècle de fixer à Caffa un de leurs principaux centres de commerce sur la Mer Noire.

Sur ce même Pont Euxin, la colonisation grecque, d'entente avec les chefs des Scythes, prédécesseurs de ces Tatars, gagna, dès le VIII^e siècle, au moins la possession du littoral entier, pour y faire le troc avec les produits, en grains et fourrures, de l'intérieur, pour fabriquer à l'usage de leurs patrons barbares des objets d'or représentant une morale et servant un goût tout à fait différents (des scènes de chasse, des combats) et frapper monnaie en leur nom et avec leur effigie. Il y eut donc une Grèce de Scythie, de la Grande Scythie et de la Scythie Mineure, rangeant sur la côte, pour un paisible travail en commun, et parfois pour une vive concurrence, qui allait jusqu'aux conflits armés, en partant du Sud : Sélymbrie, Cyzique, Byzance, Chalcédon, Sinope, Trébizonde, — par lesquelles on touchait à d'autres groupements barbares, ceux des Colches et des Caucasiens, — Dionysopolis, Kallatis, Tomi, Histria, Tyras, Olbia, Panticapée, Phanagorie. C'est par ces régions des Bosporitains qu'Hérodote arriva à gagner des données exactes sur le fouillis de nations qui s'avancait vers le Nord, jusqu'aux Budins et Gérons, jusqu'aux Issédons et Agripéens, jusqu'aux Hyperboréens au delà des régions où, pendant le dur hiver, « il pleut des plumes blanches ».

La Thrace aussi était bordée, avant et après l'établissement des guerriers perses de Mégabaze, par des Grecs

¹ Maspéro, ouvr. cité, p. 590.

à demi gagnés, comme au Nord scythe, par les coutumes indigènes. Les gens de Chalcis avaient gagné la péninsule qui s'appela donc la Chalcidique. Il y eut des Asiatiques à Enos, aussi bien qu'à Potidée et à Olynthe, à Maronée. Par ces ports, on avait le contact avec les sujets du roi illyrien de Macédoine, Amyntas, vassal des Perses, mais étroitement lié par tous ses intérêts aux colons qui lui fournissaient, en échange des produits de ses Etats, les fabrications d'une culture supérieure.

Il n'y avait pas de séparation distincte, à ce moment de l'histoire, entre la côte illyrienne, où d'autres princes indigènes que ce roi macédonien d'imitation régnaient, et le littoral italien de l'Adriatique, où, des Vénètes aux Iapyges et aux Ménapes, les Illyres avaient leur patrie. Les plus anciens habitants de la Sicile, Sicanes et Sicules, déjà visités par les Phéniciens, qui avaient établi des stations de commerce sur leurs côtes, étaient tout disposés à accueillir de nouveaux hôtes qui n'apportaient pas, comme leurs prédécesseurs, la seule demeure passagère du marchand d'aventure, mais bien un établissement durable, capable de servir aux intérêts des indigènes.

De Corinthe, point de départ pour les découvreurs de terres dans la Mer occidentale, de même que Chalcis l'était pour les régions de l'Est et du Nord-Est européen et des régions asiatiques voisines, les essais entreprenants se dirigèrent donc vers ces points où s'établirent Zanklé (Messine), Géla et Syracuse, Arigente, Mégara Hyblaia, Héracléa, Minoa, Sélinonte, Métaponte, Rhégion, Siris, Locres, Sybaris et Crotona, la Tarente dorienne, et Néapolis. Une nouvelle et « grande » Grèce se formait ainsi, qui, à son tour, devait coloniser un Occident encore plus lointain, sur les mêmes traces des Phéniciens.

En Italie, le contact eut lieu d'abord seulement avec les Illyres et les anciennes races du Sud et des îles¹.

¹ Mommsen, *Die unteritalischen Dialekte*, Leipzig 1850 ; Zwetlaieff, *Inscriptiones Italiae inferioris dialecticae*, Moscou 1886.

A l'intérieur les peuplades qui s'étaient depuis peu séparées des Celtes, Ombriens, Osques, Sabins ou Samnites ¹, Ausones, Enotriens, Italiens (Vitalii) ², Latins, mentionnés déjà dans Hésiode, venaient à peine de descendre et étaient sur le point de s'organiser : la variété des noms rappelle la diversité des appellations de tribus illyres, et à travers les Balcans, des influences « mycéniennes » avaient pénétré depuis longtemps dans cette autre presqu'île.

Toute autre était l'importance des Etrusques, des Rascariens. Ils n'ont probablement rien à voir avec les Tourcha des inscriptions égyptiennes, ni avec les Tyrrhènes du bassin occidental de la Méditerranée ³. S'ils étaient venus par mer, on les trouverait d'abord maîtres des ports, alors que leur descente de l'intérieur vers les côtes est évidente. Employant un alphabet tout particulier, emprunté cependant dans ses éléments aux Chalcidiens de Cumae, conservant de leur origine mystérieuse des dieux terribles (Maüto, Sethlans, le monstre Tuchulcha, etc.), avec des rites religieux et funéraires sombres et bizarres, persécutés plus que toute autre nation par la préoccupation d'un monde souterrain, ténébreux et menaçant, ils n'avaient sans doute rien des qualités nécessaires pour exercer une hégémonie que leurs moyens militaires n'auraient pu imposer à des races plus fortes ou pour établir, en même temps qu'une domination maritime, un système colonial. Mais, détenteurs d'une partie du rivage qui d'après eux s'appelle encore tyrrhénien, ils durent s'opposer, en Corse, en Sardaigne, dans les Baléares, îles habitées par d'anciens Ligures et Ibères, à l'avance des Car-

¹ Voy. les monnaies battues pendant la guerre sociale avec l'inscription Sabinini (Sabineis, Sabini, Sabinites = Samnites), cf. De Sanctis, ouvr. cité, I, p. 104, note 2.

² Cf. Husterbergk, *Über den Namen Italien*, Freiburg-in-Breisgau, 1881. Le livre de M. Homo, sur l'ancienne Italie, dans la collection de M. Berr, a paru après la rédaction définitive de notre synthèse.

³ On a proposé aussi de reconnaître des Sicules dans les Chakalacha égyptiens et des Sardes dans les Chardina.

thaginois, descendants et successeurs des Phéniciens. Car la Sicile elle-même allait devenir carthaginoise, empêchant l'expansion grecque dans ces parages et interposant des eaux de domination sémitique entre le bassin grec de la Méditerranée orientale et celui conquis par les colons hellènes en Occident, jusqu'à Marseille, la Massalia phocéenne, à Nice (Niké), à Antibes (Antipolis), aux îles Hyères et aux établissements sur la côte ibérique, comme Sagonte (Zakynthos).

Les relations entre la cité initiale et ses créations en terre étrangère restent très étroites, au contraire de ce qui se passe dans le monde phénicien. La métropole, la « cité-mère » n'abandonne jamais son autorité sur les fondations dues au surplus et à l'initiative créatrice de sa population. Les liens du sang sont tout-puissants ; ils déterminent souvent la direction politique. Il y a des cas, tels ceux de Mégara Hyblaïa, de Naxos, de Zacynthe, où le nom d'origine est conservé fidèlement par ces émigrants qui ne sont pas des expatriés, car ils emportent avec eux la notion même de leur patrie. Ce ne sont pas des éléments devenus étrangers, mais seulement des ἀποικοί, ceux qui « ont quitté leur maison ». Une comparaison s'impose avec ces paysans des Balkans et des Carpathes qui, partant de villages dont les habitants ont des rapports nécessaires de consanguinité ou au moins d'adoption par mariage, perpétuent dans des établissements du même type le nom de la localité qui a été leur berceau. C'est encore la tradition thraco-illyrienne, des « Doriens » organisateurs du monde proto-hellénique, qui s'est continuée. Grâce à ce fait essentiel, tous ces citoyens dispersés dans des grands ou petits centres de colonisation ne forment pas des groupes différents, réunis tout au plus par des intérêts d'ordre matériel, mais bien une seule et grande nation, possédant une immense étendue d'îles et de côtes et disposant en grande partie des moyens fournis par les habitants, éveillés à la civilisation, des régions intérieures. On a déjà des Hellènes, et la mer qu'ils traversent en tout-

sens les réunit au lieu de les séparer. Une nation d'un tout autre caractère que celles qui ont soutenu les monarchies de l'Orient a donc surgi au VIII^e siècle déjà, et elle sera en état, riche et bien armée, de se mesurer avec la dernière forme des organisations royales asiatiques.

Au début, toutes ces cités, anciennes ou de fondation plus récente, étaient régies — nous l'avons vu — par des rois ou des « tyrans », dont le caractère n'est pas du tout le même que celui des *ἀνακτες*, batailleurs et conquérants, dont les exploits étaient chantés dans l'Arimaspéa perdue, aussi bien que dans l'Iliade et dans l'Odyssée¹. On trouve ce régime non seulement à Sparte, avec les deux lignées royales des Agides et des Eurypontides, qui n'admettaient pas même l'« intermariage », représentant deux courants autonomes dans l'invasion « dorienne », en Afrique, où les Battides retinrent pendant longtemps le pouvoir, mais aussi au Nord, à Panticapée, en Crète, en Chypre aux sept rois, à Samos, « royaume » de Polycrate, à Naxos, en Sicile, à Chalcis comme à Sicyone et Argos, en Achaïe, en Arcadie, en Eolide, où se conservaient de très anciennes traditions, à Corinthe et dans la Thessalie, où des chefs exerçaient à l'époque historique le pouvoir illimité dont avait disposé le légendaire, le représentatif Achille. Il ne manque pas de tyrans à Ephèse et à Milet, dans l'Athènes des Médontides, de Pisistrate et de ses fils, tels qu'ils sont présentés par une transmission historique dont l'authenticité n'est pas de premier ordre.

Un moment vint cependant, vers la fin du VI^e siècle, où les royautés, les tyrannies doivent quitter le pouvoir qu'elles ont, pendant si longtemps, exercé. Hérodote rapporte d'après des récits locaux les circonstances dans lesquelles l'ancienne despotie cessa de régner à Cyrène, où on fit venir un homme de l'Occident, déjà « révolutionné », pour ordonner la nouvelle « démocratie ». A

¹ Cf. D. Joseph, ouvr. cité ; du même, *Das homerische Epos aus den Denkmälern erläutert*, Leipzig 1887 ; Rodenwaldt, *Tyrins*, Athènes 1912.

Athènes, il y eut des luttes sérieuses avant d'y arriver, sans que pour cela il faille nécessairement admettre tout ce que la tradition met au compte du législateur Solon et de ses premières institutions, plus ou moins correspondantes à ce qu'il y a de plus réel dans le domaine des lois helléniques, le code de Gortyne, rédigé en Crète dès 500. Hipparque et Hippias, dont l'un fut sacrifié aux violentes passions de parti, ne purent pas conserver l'héritage de leur père, le bon tyran qui aurait été un protecteur pour la grande civilisation naissante, capable à cette époque de donner seulement les rudes métopes de Sélinonte et les décorations du plus ancien temple de l'Acropole athénienne. Il y eut même une intervention de la nation spartiate armée en 510, et Cléomène occupa Athènes. La démocratie, que Hippias poursuivait de ses ressentiments, ne put plus en être délogée, et, du roi de jadis, il ne reste que l'attribut de βασιλεύς ajouté au titre d'un des archontes, chargé peut-être d'accomplir certaines fonctions religieuses qui avaient appartenu exclusivement à la royauté.

D'où est-il venu, ce mouvement qui changea si profondément, mais non sans un long et épuisant conflit entre Athènes et Sparte, l'aspect et l'essence même du monde grec ? Probablement des colonies. Les émigrés ne pouvaient emporter avec eux que leurs dieux, leurs principes politiques, leurs souvenirs, pas aussi des rejetons d'une dynastie liée au sol. Ils durent s'organiser démocratiquement, et leur exemple influa naturellement sur la métropole.

Mais celle-ci ne restait pas pour cela sans un chef. Ce chef, c'était la divinité tutélaire elle-même. Athènes ne revint jamais aux Pisistratides ; elle resta toujours fidèle au culte de Pallas-Athéné, la déesse *πολιὰς* et « promachos », ayant charge de défendre, casque en tête, lance en main, la ville qu'elle régit.

Il y a eu chez les Hellènes beaucoup de dieux. Leur origine est très diverse. Leur fusion correspond à celle

des races et des formes politiques. On admet aujourd'hui que Zeus a eu jadis, auprès de lui, comme épouse, une Dioné, remplacée ensuite par Héra ; que Héraclès, connu aussi par les Etrusques, s'est confondu avec un Aegimios ; qu'Apollon le Lycien est un immigré de l'Asie ; qu'Arès vient de Thrace et Hestia probablement des plus anciens habitants du territoire. Parmi les héros et les personnages épiques, il y aurait assez d'anciens dieux. Des influences étrangères ont amené dans Œdipe un reflet du sphinx égyptien, dans les Centaures une imitation assyrienne (cf. les légendes mexicaines sur les soldats de Cortez) ; dans Deucalion, une image du Noé biblique, venue probablement de la Chaldée qui a élaboré la première cette grande légende de la création et du péché¹. La poésie s'en mêla, et elle accrut sans cesse, personnifiant, ajoutant, compliquant, le nombre des dieux, le cycle de leurs légendes. Il y eut de par cet esprit sans cesse créateur, sans responsabilité religieuse, une atmosphère générale hellénique, qui fut encore un des éléments communs de la race, comme la littérature, l'art qui en vécurent. Mais, devant chaque cité les dieux, les dieux tutélaires faisaient bonne garde, leur *cella*, religieusement close au vulgaire, remplaçant l'oublié *mégaron* du roi détrôné.

Les Perses devaient trouver devant eux cette force invincible.

¹ Cf. Gruppe, *Griechische Mythologie*, München 1897-1906.

CHAPITRE X

Premier conflit entre le monde méditerranéen et la civilisation asiatique.

Vers la fin du v^e siècle, le monde méditerranéen, sous la forme hellénique, était déjà constitué. Des gorges du Caucase au détroit de Gadès, de Cyrène jusqu'à la dernière prolongation au Nord des influences exercées sur les barbares par les cités grecques du Pont Euxin, s'était formé l'unité de conscience qui permettait une défensive énergique contre les instincts conquérants de l'Asie monarchique. Ou plutôt contre les tendances, bien naturelles, des Perses, du roi perse, héritier et représentant de toutes les formations antérieures, d'accomplir une intégration de tout le monde civilisé sous le sceptre de sa royauté divine.

Ce milieu asiatique, les Hellènes le connaissaient parfaitement par des relations de commerce déjà plusieurs fois séculaires et par ces importants emprunts de civilisation qui leur font dériver de l'Égypte Cécrops, fondateur royal fabuleux des institutions et des cultes de l'Attique, et de la Phénicie ce Cadmus, qu'on a identifié avec un dieu « pélasge » de Samothrace. Aucun sentiment d'antipathie ne divisait ces deux sociétés de plus en plus différentes et dont la plus ancienne exerça une influence décisive sur la formation même et le développement de l'autre. Grecs et Asiatiques se rencontraient aux mêmes comptoirs de commerce, dans les rangs des mêmes armées, à la Cour des mêmes rois, sans caractère national, que les Ioniens au moins considéraient comme leurs

souverains légitimes, comme les seuls souverains qu'il fût possible d'avoir. Aussi quelquefois, devant les mêmes autels, car, s'il n'y a pas de preuve, ni de probabilité que les Hellènes eussent sacrifié aux dieux des « barbares », comme les Hébreux se plièrent au culte des « baals » syriens, les rois asiatiques et égyptiens ne négligeaient pas, dans leur tendance de se rallier tout élément divin, de combler de leurs dons les temples de ces innovateurs dans le domaine religieux.

Les premières histoires des Hellènes, les *λόγοι*, prirent leurs modèles en Asie et, avant Hécateé de Milet, auteur d'un livre sur « l'Europe », et d'un autre sur « l'Asie ou la Lybie », ou à son époque même, un autre Milésien, Denis, plus tard un citoyen de Lampsaque, Charon, écrivirent l'histoire de la monarchie perse, alors qu'un Lydien, au nom grec, Xanthos, donnait des informations en grec sur sa patrie ¹.

On a vu que le régime monarchique fut assez longuement pratiqué par les Hellènes eux-mêmes pour qu'ils n'eussent aucune raison d'abhorrer ces Mèdes de Babylone seulement à cause de la couronne de leurs rois. Ces rois avaient, en outre, le très grand avantage d'assurer non seulement à leurs sujets, mais à toute nation entretenant des relations pacifiques avec leurs Etats, la faculté de faire le commerce d'un bout à l'autre du monde civilisé : un seul pouvoir disposait ainsi de toutes les voies de caravanes qui traversaient ces immenses étendues unifiées sous le rapport politique.

Les deux grands groupes qui s'étaient formés, au cours du développement des civilisations de l'antiquité vivaient encore en grande partie dans une certaine communauté intellectuelle. On a observé qu'aux poèmes d'Homère ont pu correspondre des créations analogues dans la Perse, qui a eu plus tard un splendide développement de la poésie épique. Entre les hymnes de la Babylone et les

¹ Wiedemann, *Ägyptische Geschichte*, I, p. 108 et suiv.; Ed. Meyer, ouvr. cité, II, p. 103. Il y avait eu des Κοπριακά, des Σχοθικά, des Αουδιζά (Wiedemann, loc. cit.).

premiers chants lyriques des Grecs il y a sans doute des liens de dérivation qu'il est impossible de fixer aujourd'hui : ce n'est pas sans aucun modèle que Terpandre, Tyrtée, Alcman, Chilon, des Doriens, ou Archiloque de Paros, les poètes de l'époque plus ancienne, ont trouvé leur inspiration et leur rythme. Alcée est originaire de Mitylène et il avait fait son voyage d'Égypte, alors que son frère servait en Chaldée ; c'est dans cette même île que chanta, pendant ce même VII^e siècle, Sappho. Les lois de Gortyne et les rouleaux de Solon, du VI^e siècle, n'auraient probablement pas existé si Hammourabi n'avait pas donné un code de réglementations précises, dans tous les domaines de la vie, à son royaume de Babel. Les études mathématiques, très avancées, de l'Égypte, celles d'astronomie, d'un haut progrès, de la Chaldée, ont fourni aux philosophes des « nombres » et des rythmes musicaux. Pythagore établit dans l'Italie méridionale, à Crotone, Locres, Métaponte, une partie de ses arguments précis et, comme on lui attribue aussi le mérite d'avoir répandu en Europe la doctrine de la métempsychose, il n'est pas difficile d'y reconnaître de lointaines influences venues peut-être de l'Inde même, dont les représentants se trouvaient à côté des marchands grecs à la Cour de Darius, mais dont l'apport principal à la civilisation générale tardera longtemps encore. Le père de Pythagore, qui serait lui-même originaire de cette île de Samos où le « tyran » Polycrate avait attiré tout ce que pouvait lui donner la vieille civilisation de l'Asie voisine, aurait eu pour patrie Tyr la phénicienne. Les propagateurs tardifs de sa doctrine, des philosophes de l'époque hellénistique, attribuèrent au maître légendaire d'une croyance devenue une religion des voyages dans tous les pays de l'antiquité orientale, sans oublier, avec la Judée, l'Inde aussi. Le caractère profondément mystique du pythagorisme rappelle certainement cet Orient asiatique; la communauté des croyants, avec ses rites d'imitation, les castes fermées des prêtres de l'Égypte et des Brahmanes de l'Inde, certains rites d'enterrement devraient avoir la

même origine, de même que ce qui, dans les mystères d'Eleusis, n'est pas, comme l'occultisme orphique, de millénaire origine thrace.

Cette première philosophie hellénique, dont les documents, comme l'œuvre d'Héraclite d'Ephèse ou celle de Xénophane¹, étaient déposés dans les temples, apparaît comme une prolongation des doctrines religieuses, en pleine évolution philosophique, et depuis longtemps, de cette Asie, maîtresse et dominatrice. Un Xénophane, un Thalès, un Anaximandre sont des produits de cette terre d'Asie, imprégnée de pensée religieuse évolutive. Héraclite déclare, du reste, ouvertement, que « toutes les lois humaines se nourrissent de la loi divine », et c'est un dieu unique sous des noms différents, comme ceux du feu pénétrant des matières diverses, qu'il reconnaît dans le jour et la nuit, la guerre et la paix, dans la richesse abondante et la plus dure des pauvretés. Ces initiateurs de la pensée hellénique n'ont, du reste, bien qu'ils la distinguent, avec un sentiment de supériorité qui est plutôt d'ordre moral, aucune conception exacte de leur race et du rôle qui pourrait lui revenir dans le mouvement de l'humanité. Héraclite, qui considère tout comme un moment dans le développement, une forme passagère dans le jeu des ombres variées recouvrant successivement une réalité qui est cette éternelle transformation elle-même, cet esprit rebelle à toutes les contingences et toutes les relativités, nationales et autres, refusa énergiquement sa participation à la vie politique de son temps, bien qu'il eût consacré à la politique un tiers de son ouvrage. Il ne se sent pas en fonction de l'hellénisme seul, qu'il ne savait pas du reste où trouver, mais bien en fonction de l'humanité entière comme partie de la nature unique, et cette humanité il pouvait la contempler plus nettement dans l'organisation monarchique qui était arrivée à l'en-

¹ Et même des chroniques, comme celle de Paros ; Cavaignac, ouvr. cité, I, p. 428.

glober. Un autre de ces constructeurs de système, encore un Asiatique, Anaxagore de Clazomène, fut même considéré comme partisan des « Mèdes ».

L'Hellade européenne, celle de la monarchie lacédémonienne et de la nouvelle démocratie d'Athènes, jouait, du reste, dans cet hellénisme, un rôle encore secondaire, sauf le respect qu'on avait des troupes couvertes de fer, défendues par le casque et le bouclier, de ces Spartiates, dont l'Etat cependant était, dans l'opinion du temps, malgré les succès contre la Messénie et Ithôme, malgré son intervention dans l'île de Samos, beaucoup moins prisé que cette royauté lydienne, à un seul chef, riche du produit des caravanes, qui s'était si facilement effondrée au seul contact avec les armées perses. Cette région intermédiaire de la terre grecque en pleine évolution, capable d'envoyer à l'Est et à l'Ouest les essaims de ses colons, était comprise entre l'Ionie, florissante par un commerce qui manquait à ses congénères et voisins et entre l'Italie méridionale, la Sicile, où on rencontre assez tôt des vestiges importants de l'art hellénique avant l'époque de sa cristallisation définitive, en même temps qu'une école philosophique différente répond au panthéisme des cités d'Asie Mineure. Hérodote s'adresse, ainsi qu'on l'a fait remarquer¹, à ces émigrés créateurs d'une nouvelle Grèce, qui avaient accueilli aussi les rêveries métaphysiques de Pythagore.

Il ne faut pas oublier non plus que, à côté d'Athènes libre, maîtresse de l'Eubée et capable d'envoyer des colons vers les rivages orientaux de la Mer Egée, à côté de Thèbes, gouvernée par de grandes familles féodales et réduite par sa situation géographique à un rôle assez modeste, à côté de Mégare et de son ancienne métropole Corinthe, qui, s'étant débarrassée de ses tyrans dont l'un porte le nom du roi égyptien Psammétique, dominait deux mers et imposait jusque bien loin le respect de ses

¹ Cavaignac, ouvr. cité, I², 1919.

riches citoyens, des « timocrates », et de Sicyone voisine, il y avait déjà en Europe une Grèce du roi asiatique, dans cette Thrace dont la conquête, presque générale, avait amené nécessairement aussi l'influence perse sur le littoral de l'Archipel.

C'est entre ses limites, dans le cercle d'influence et d'action des satrapes, un Mégabaze, un Otanès, que Miltiade, un des nobles athéniens, disposant de bienfonds héréditaires, essaya — et il réussit pendant quelque temps — de se tailler une « tyrannie » dans le Chersonnèse, dont il défendit l'entrée par un mur. Les tribus indigènes l'avaient appelé ou accepté, les Dolonques, puis les Apsinthes ; il eut cependant à lutter, sans pouvoir gagner la partie, avec les rivaux grecs de sa seigneurie, les gens libres de Lampsaque. Soutenu par Crésus au temps de sa puissance, qui s'étendait donc sur la rive européenne, le fils de Kypsellos, le descendant d'une lignée princière participa à l'expédition, suivie par des ingénieurs grecs, de Darius, pour intriguer ensuite contre son maître et chercher enfin un dernier abri dans sa cité natale.

Miltiade avait eu à redouter les dénonciations d'un Asiatique, Histiée, tyran de Milet, qui, resté fidèle au roi, en eut pour récompense une ville sur le Strymon, Myrcine. Lorsque les affaires de Naxos inspirèrent à Aristagoras l'idée de pouvoir retenir pour lui-même cette île conquise avec les forces du satrape voisin, — donc une nouvelle tentative de principauté aux allures royales, d'après le modèle de celle que Polycrate avait eue à Samos, — Athènes elle-même fut menacée du même sort. Hippias, le seul fils vivant de ce Pisistrate qui avait été le protecteur de Miltiade, espérait rétablir la monarchie à Athènes, encore enivrée du récent triomphe de sa démocratie. En Thrace, en Ionie, dans les îles, c'était un vrai système d'organisation sous un seul chef responsable des cités qui avaient goûté au régime démocratique des colonies. Le *dème* n'est d'abord que le village, la *κώμη*, et il paraît que le premier sens du mot signifiait le gouvernement par les assemblées traditionnelles des villages, encore

reconnaissables, dont la réunion avait créé la cité, la πόλις ; mais bientôt, sous le temple de la divinité protectrice, l'agora, la place centrale, que l'art devait orner de ses produits d'une beauté éternelle, réunissait dans une seule enceinte tous les habitants qui participaient au droit de cité, généalogique et religieux, par le culte commun. Une parfaite unité d'intérêts et de conceptions politiques animait ces centres helléniques décidés à repousser, quel que fût leur risque, une immixtion étrangère, capable de relier définitivement aux monarchies de l'Orient le nouveau système économique qui venait à peine de se former.

Sparte refusa d'abord, par localisme aussi bien que par antagonisme envers cette démocratie, de soutenir Aristagoras rebelle, libérateur des villes régies par les tyrans ; il trouva cependant à Athènes l'appui qu'il lui fallait pour se saisir de Sardes. Allait-il y avoir donc, après une Ionie dominée par les rois de Lydie, une Lydie « démocratisée » par les Grecs d'Ionie et formant la base d'un nouvel empire, de tout autre essence ?

L'attaque contre Sardes amena la ruine de l'ancienne capitale du roi Crésus, mais les Grecs durent se retirer. Ils avaient cependant des alliés, des amis ou des sujets dans Byzance et les villes de la côte du Pont, ainsi que dans les grandes îles de Chios, de Samos, de Rhodes et de Lesbos. L'idée de l'Etat ionien, ayant son centre sur la rive asiatique, n'avait donc pas été abandonnée.

Si un grand effort du satrape de Lydie amena la dispersion de la flotte ionienne et ensuite la destruction de Milet (497), enfin la réduction du littoral, en « démocratie » cependant, et pas en simple province du roi, la Thrace restait sous la menace d'une attaque de la part des Hellènes d'Europe. Les Bryges, une des tribus indigènes, étaient alliés à ces voisins, dans les villes desquels ils trouvaient ce qui était nécessaire pour relever et orner leur barbarie. Pendant que la flotte royale, qui s'était saisie de Rhodes, était dispersée par la tempête, les habi-

tants de la Thrace rebelle ou pas encore soumise résistèrent à l'invasion de Mardonius, gendre de Darius.

Une nouvelle expédition, celle de Datis et d'Artapherne, conduite par Hippias, réduisit en ruines la cité coupable d'Erétrie, dans l'île d'Eubée. La flotte, composée en partie de Phéniciens, en partie peut-être de Grecs fidèles, put débarquer sur les côtes de l'Attique une petite armée, qui se dirigea sur Athènes. Elle fut battue par les seules forces d'Athènes, — c'est du moins la tradition athénienne rapportée par Hérodote, le seul à raconter ce triomphe — dans la plaine de Marathon, où jadis quatre villes, réunies ensuite à l'État, à la « cité » d'Athènes, avaient formé, sous la protection du dieu Thésée, devenu plus tard un simple héros, une confédération. Les Perses, cavaliers habitués à gagner la victoire par l'assaut de leurs rapides coursiers, mais incapables d'affronter, avec leurs corps sans défense, l'attaque de guerriers couverts de fer, « ayant des boucliers sur la tête », furent battus et repoussés. Hippias fut tué. Mais, pendant quelque temps encore la flotte royale menaça Athènes, mal défendue par ses anciens murs. L'arrivée des Spartiates et une nouvelle tempête décidèrent enfin le départ de l'armée royale.

CHAPITRE XI

L'épreuve de la nouvelle civilisation hellénique

Les expéditions des satrapes de l'Empire perse dans les lointaines régions de l'Ouest ne signifiaient pas un acte essentiel de la part de cette nouvelle forme de la monarchie asiatique. Elles n'étaient pas même en relation avec un désir de gloire, inadmissible à cette époque et dans ce milieu, avec une tendance d'expansion, peu naturelle dans un Etat disposant de territoires si étendus, dont les provinces dépassaient de beaucoup en extension les maigres administrations assyriennes et représentaient la perpétuation de la vie locale. Il s'agissait plutôt d'un motif économique.

En effet, ce qu'on appelle la Perse avait le chemin des caravanes à travers la Lydie et son débouché naturel sur la Méditerranée. Mais, des rivages de l'Ionie, tout un pont d'îles menait au littoral grec et, par Corinthe et Coreyre, sa colonie, on passait au bassin occidental de cette Mer. Dans cette région de la thalassocratie presque établie des Hellènes il y avait une autre Puissance maritime, qui pouvait servir aux intérêts de commerce du « roi des rois ». A savoir le monde punique et la cité qui avait réussi à le dominer : Carthage.

La « nouvelle » fondation, bâtie près de l'« ancienne », qui est Utique, s'était facilement détachée de la métropole tyrienne pour en hériter la possession des colonies de l'Afrique, des îles voisines, du rivage oriental de la péninsule ibérique. Malchus (mélek est en sémite : roi) avait représenté dans cette œuvre d'envahissement l'ancienne coutume du gouvernement par les lignées des fon-

dateurs ; Magon, son adversaire, avait emprunté des idées démocratiques à la Grèce. Sous un régime ou sous l'autre, l'avance vers l'hégémonie dans ces eaux de l'Ouest fut rapide.

Les concurrents devaient être aussi les Etrusques, qui, arrivés au littoral tyrrhénien, s'étaient formé une flotte, d'après l'exemple même de ces précurseurs sémites. Mais, si à l'égard des grandes îles voisines, de la Sardaigne, de la Corse, des Baléares même, l'Etrurie joua un rôle comparable à celui de Gênes au moyen âge, alors que le rôle des Africains musulmans était rempli pendant l'antiquité par ces gens de « Kartchadacht », les Grecs de Sicile, où Syracuse florissait sous le sceptre de tyrans aussi énergiques que Gélon, les Phocéens qui, établis sur la côte provençale, avaient fondé aussi une colonie corse à Alalia, se présentent de la même façon que, plus tard, les marins du roi normand des Deux-Siciles.

Darius était empêché dans les projets européens que lui imposaient les nécessités mêmes de la vie économique de son vaste Empire par l'existence et les progrès de cette autre moitié du monde hellénique. Il eut des rapports avec Carthage, comme les monarchies asiatiques les avaient eus avec ses antécresseurs, les Phéniciens. Par l'extension de cette jeune métropole de l'Orient sur tout ce qu'il y avait de « punique » dans le bassin occidental de la Mer Méditerranée, il pouvait espérer la prolongation des chemins de commerce, terrestres et maritimes, de son Empire jusqu'à ce détroit de Gadès, dont depuis longtemps se dirigeaient parfois des navigateurs hardis, pour chercher l'étain dans les îles Cassitérides (Archipel Britannique). Entre les vaisseaux des sujets asiatiques, Phéniciens et pirates de Cilicie, aux légères embarcations, et la flotte, d'une unité absolue et d'une connaissance parfaite des eaux méditerranéennes, dont disposaient les Carthaginois, animés de cet esprit guerrier qu'incorpore d'une manière permanente la dynastie oligarchique des Barkides, la thalassocratie économique et politique de l'hellénisme aurait sombré.

Tel était donc le but, tels les moyens de la dernière parmi les formes changeantes de la monarchie asiatique.

Elle se trouva cependant empêchée de réaliser ce vaste programme, — ce qui, sans doute, étendant les mêmes formes de l'échange international de la Mer des Indes à l'Océan Atlantique, aurait rendu un service énorme au développement de la civilisation matérielle et morale de l'antiquité, — par l'instabilité des relations intérieures dans la royauté impériale de Darius.

En effet, les Perses eux-mêmes ne représentaient pas, avec leur nombre très réduit et l'usure naturelle par des guerres dans lesquelles ils se trouvèrent engagés, une parfaite unité nationale. Ceux qui s'étaient mis en contact dès le commencement avec les anciens foyers de culture asiatique, dans la vieille Chaldée, avaient perdu en grande partie, non seulement leurs vertus guerrières, mais aussi l'énergie de leur conception politique, rurale et pastorale. C'est pourquoi ceux qui étaient encore indemnes de la contagion, les « francs » à l'égard de cet héritage de civilisation, avaient établi sur le trône, à la place de Cambyse, « roi des quatre continents » et « pharaon » d'adoption, la rude lignée des Achéménides, bientôt gagnée cependant par le même milieu. Il resta néanmoins pendant quelque temps un antagonisme sensible entre ces « Austrasiens » de vie simple et de mœurs pures et les « Neustriens » qui avaient découvert les charmes de Babylone.

Comme les Perses ne formaient, pas plus que les Mèdes et les Assyriens, une grande nation, ils n'étaient pas en état de faire la guerre avec leurs seuls moyens. Chacune des satrapies dont les limites plus larges avaient été fixées par Darius donnait un certain contingent, dont l'armement, les usages militaires, la valeur combattive restaient les mêmes qu'à l'époque où ces districts nationaux représentaient des Etats libres. Il en devait résulter, à côté d'une flotte dénuée d'unité et de tout esprit moral, une armée de caractère bariolé, dont les unités n'étaient guère

habituées à combattre ensemble, dans un même système, pour un but qui fût compréhensible à tous et à tous sympathique. Les quelques milliers d' « immortels » — on ne saisit pas le sens de cette dénomination — ne pouvaient signifier, avec leurs turbans orientaux, leurs robes flottantes aux couleurs vives, leurs molles sandales asiatiques, qu'un élément de dernière résistance ou de première attaque, peut-être même pas plus qu'un point de ralliement.

Et, dans ces satrapies, vivait, non seulement l'ancienne tradition, sous tous les rapports, que les Perses ne pouvaient pas ambitionner de supplanter, mais aussi des souvenirs d'indépendance, des désirs d'hégémonie. Sans interruption se succèdent des révoltes qui ont des essais de restitution intégrale. L'Elam élève sur le bouclier un Athrina, un fils d'Oummani, rejeton de la vieille dynastie locale. Deux prétendants portant le nom glorieux de Naboukoudourioussour surgissent dans la cité offensée par l'éloignement du palladium divin qui était la statue de Mardouc, et Samasirba est le candidat de la plèbe babylonienne toujours inquiète. En Médie, on acclame quelqu'un qui a pris le nom historique de Fravartich (Phraorte). Le satrape de Sardes croit pouvoir ressusciter la royauté de Crésus. Quatre fois, avec un autre satrape, avec le « roi » Kabaset, avec ceux que les Grecs, leurs conseillers et leurs auxiliaires, ont appelés Inaros et Amyrtaios, l'Égypte, où rien ne pouvait changer dans l'héritage plusieurs fois millénaire d'un passé majestueux, l'Égypte réclame le droit de vivre sans aucune immixtion étrangère et attaque les maigres garnisons de ses dominateurs. Au milieu des Perses mêmes, qui ne voulaient pas seulement un roi de leur race, résidant parmi les nations soumises, plus précieuses pour son ambition et pour ses convoitises, mais le maintien de la coutume d'un prince guerrier vivant sans faste parmi ses camarades, surgit un nouveau pseudo-Bardiya.

Chaldéenne et égyptienne par sa civilisation politique, généralement asiatique par ses besoins économiques et

par ceux qui les servaient, employant dans ses actes d'administration courante cette facile langue araméenne que parlaient en Egypte même les colons juifs, — alors que le persan, avec son alphabet cunéiforme, n'apparaît que dans des inscriptions royales solennelles, comme celle de Béhistoun, — habituée au grec comme à une autre langue d'usage commun, tolérant tous les dieux dans son propre foyer divin sans pouvoir les confondre dans une seule mythologie d'Etat, et gardant pour les seuls nationaux de la conquête ce vague mazdéisme, ce culte de l'unique dieu du bien, Ahouramazda (Ormouz), opposé au dieu du mal, Ahriman, culte qui n'était pas encore fixé dans des Codes sacrés, cette « Perse » de Darius et de son fils Xerxès, Kchaïarcha, n'était guère capable de détruire ou de se soumettre une civilisation nationale longuement élaborée et arrivée presque à sa formule définitive.

Le nouveau roi essaya cependant de ramener sous son autorité les Grecs rebelles, et, pour y réussir, il ressentit la nécessité de fouler le sol de la Grèce et d'affronter cette armée de Sparte, cette flotte d'Athènes qui pouvaient se vanter d'avoir vaincu les forces de frontière de l'Empire.

On ne connaît, malheureusement, pas ces campagnes d'Europe par des sources perses. On n'a pas même le témoignage immédiat des « logographes » grecs, et il ne paraît guère qu'Hérodote, plus récent de quelques dizaines d'années, reproduise les données, d'autant moins la forme, de sources directes. Ce qui nous est donné comme l'histoire de cette guerre contre l'expédition personnelle du roi asiatique contient en même temps les informations naturelles d'une épopée nationale et les nécessités de construction dues à l'esprit systématique de la nouvelle philosophie. Ce n'est qu'en diminuant le ton, en réduisant les proportions, en revenant du diapason héroïque, qui s'était imposé à l'historien vivant au milieu de la légende spontanément créée, au niveau de l'humana-

nité, qu'on arrive à tirer une certaine authenticité pour des événements qui paraissent cependant si nettement définis dans leurs moindres détails.

Xerxès amène avec lui, en 480, quelques dizaines de mille de combattants. On a remarqué depuis longtemps, contre les exagérations ridicules de la tradition poétique, que des forces plus importantes n'auraient pu guère être alimentées au cours d'un long voyage à travers des pays ayant une agriculture rudimentaire et habités par des races indigènes peu accueillantes pour un étranger; un maître et un devastateur. Ses vassaux et sujets dirigent une flotte nombreuse d'embarcations légères, qui n'a pas même des chefs perses pour lui imposer l'unité de mouvement, vers les côtes de l'Attique, coupable d'avoir provoqué, résisté et vaincu.

Les tribus thraces, la royauté d'imitation des Macédoniens, à l'intérieur, n'opposent aucune résistance et n'accordent aucun appui réel à l'expédition.

On avait pensé d'abord à défendre l'entrée des Perses en Thessalie : les moyens militaires dont disposait Athènes, la première menacée et dénuée de tout secours efficace dans son plus proche voisinage, ne l'aurait pas permis. D'autant plus que ces Thessaliens de la race d'Achille, capables de combattre sous leurs chefs de tribus illyres ou thraces, étaient tout disposés à donner passage au « roi ». Les Béotiens suivirent cet exemple, n'ayant rien à opposer au monarque asiatique, dont la vengeance ne les cherchait, du reste, pas. L'oracle même de Delphes paraissait ne pas vouloir servir la cause de ceux qui dépendaient en quelque sorte de ses sentences. On essaya plus tard seulement de donner un sens « national » aux termes ambigus dans lesquels Apollon parla aux Hellènes en détresse.

De tous ceux qui furent appelés au secours par les Athéniens — Crétois, Argiens, gens de Corcyre, le tyran même de Syracuse, — les Spartiates seuls accoururent pour défendre, non pas des alliés, mais des conationaux qu'ils considéraient certainement comme des vassaux.

Car, à ce moment, il a dû y avoir contre Athènes et Lacédémone un contrat politique et religieux pareil à celui qui, en 570, réunissait dans une « confraternité », une « phratría », les Eléens et les Héraïens, leur imposant, sous la peine d'une amende payée à « Zeus d'Olympie », la défense commune, la *συμμαχία*¹. Les Lacédémoniens amenaient avec eux les villes du Péloponèse qui faisaient partie de leur ligue ; de la Grèce continentale seules Thespie et Platée fournirent leurs contingents.

Le roi spartiate Léonidas fut plutôt surpris à Thermopyles, où il n'avait aucune raison de se dévouer avec les « trois cents » guerriers qui le suivaient. Il ne pouvait pas être question pour le moment d'une défensive dans les plaines qui s'ouvraient librement à l'invasion de ceux que les Grecs appelaient, sans prétendre pour cela méconnaître une civilisation dont ils avaient si essentiellement profité, des « barbares ». Athènes fut occupée et détruite de fond en comble, comme, auparavant, Milet.

Le rôle que jouait Sparte dans cette guerre est visible par le droit qu'elle s'arrogea, alors qu'Athènes avait des commandants de la valeur d'un Thémistocle et d'un Aristide, de mettre un des siens, Eurybiade, à la tête d'une flotte de composition plutôt athénienne. Les vaisseaux de Xerxès avaient essuyé déjà une tempête : ils furent battus et dispersés devant l'île de Salamine, en octobre 480. Un frère du roi perse aurait été tué à cette occasion. Laissée sans appui sur mer, l'armée asiatique dut se retirer. Mardonius, auquel fut confié le commandement des troupes restées en Europe, dut prendre ses quartiers d'hiver en Thessalie.

Il revint au printemps en Béotie. Voyant, prétend la légende patriotique, ses offres de paix, dont il faudrait connaître la teneur, refusées, il ravagea de nouveau la plaine de l'Attique et mit le feu à ce qui restait de la vieille Athènes.

¹ Dittenberger-Purgold, *Inscripfen von Olympia*, Berlin 1896, n° 9 ; Cauér, *Delectus*, Leipzig 1883, p. 258, etc.

Sparte n'attendit pas l'apparition des ennemis sur l'isthme de Corinthe, qu'elle avait déjà fortifié. La première grande bataille sur le continent eut lieu à Platée même. De nombreux auxiliaires grecs se trouvaient dans les rangs des Perses. Des troupes athéniennes avaient pu se former pour participer à la lutte décisive. Mardonius y finit sa vie dans la défaite. Et c'est encore sous les auspices de Sparte, dont un des rois avait le commandement suprême, que fut brisée, à Mycale, devant la côte d'Ionie, la tentative des satrapes de l'Asie occidentale de préparer une nouvelle flotte pour une autre invasion.

Mais les fruits de ces victoires répétées restaient assez maigres. Il ne fallait pas même penser à une expédition de revanche. L'infanterie grecque n'avait ses chances que sur ce territoire étroit, raviné par des vallées profondes et souvent coupé par des gorges. La « symmachia » n'était pas fondée sur des perspectives d'expansion militaire et d'envahissement. On se borna à occuper la côte de Thrace, jusqu'à la Chersonèse, puis, vers l'Est, jusqu'à Sestos et à Byzance, mais avec des moyens militaires si réduits qu'il fallut attendre pendant de longs mois la reddition d'une de ces places. Les Thraces durent changer de politique.

Et la conscience d'eux-mêmes gagnée par les Grecs victorieux était encore si faible, leurs attaches à la monarchie de Suse si forte et si naturelles dans leur opinion même que Thémistocle fut soupçonné d'entretenir, dès le début, des relations avec la Cour royale, où il allait chercher, en dernière instance, persécuté par ses compatriotes, un asile. Le roi spartiate Pausanias, chargé de poursuivre les hostilités, dans la compagnie d'Aristide, le rival « aristocratique » du « démocrate » Thémistocle, et de Cimon, fils de Miltiade, lui-même soumis aux pires injures par les siens, aurait désiré épouser une fille de Xerxès pour gouverner à côté d'elle, royalement, cette Grèce défendue par les armes des Lacédémoniens. Les

modes asiatiques envahissaient les villes de l'Hellade restée libre. Pausanias fut enfermé dans le temple où il avait cherché un refuge et y mourut de faim. Sous la conduite de Cimon, la guerre continua, mais sans aucun plan. Des secours qui furent accordés à l'Égypte rebelle ne furent pas suffisants pour empêcher la vengeance des Perses. Plus tard on pensa aussi à la conquête de la grande île de Chypre. S'il y eut ou non, après la bataille de l'Eurymédon, gagnée sur mer, un traité avec les Perses, on peut en douter. Comme les Turcs ottomans n'accordèrent jamais aux Vénitiens eux-mêmes que des privilèges, des concessions, le roi de l'Asie n'aurait pas consenti à humilier son pouvoir devant ces petits États dont la discorde permanente avait déjà pris la forme d'une guerre intérieure.

CHAPITRE XII

Effets de la victoire hellénique Civilisation athénienne

Les résultats heureux de la défense grecque durent avoir des conséquences dans ces domaines de l'art et de la littérature qui donnèrent à l'Hellade sa gloire éternelle.

Seulement, avant de passer au caractère de ce développement de la civilisation classique sur le sol grec, certaines distinctions nous paraissent nécessaires.

Il n'y avait pas vers le milieu du v^e siècle, sous le rapport du territoire, du voisinage, des particularités, une seule Hellade, mais, — en laissant de côté ce monde grec sur les rivages de la Mer Noire qui vivait dans la compagnie des Scythes, relevant leur civilisation, mais parfois descendant vers le niveau de ces barbares, — trois régions différentes.

D'un côté, l'Ionie, considérée ordinairement comme berceau de la civilisation grecque et qui l'a créée sans doute, dans plus d'un de ses domaines. Sa prospérité matérielle, son essor moral dépendaient, indubitablement, de cette grande voie de commerce qui atteignait la Mer sur ce littoral de Milet, d'Ephèse, à côté duquel la dorienne Halicarnasse avait un rôle plus modeste. Comme elle fut interrompue pendant longtemps par la guerre pour ne jamais regagner son importance, les villes grecques de la côte déchurent bientôt et sans pouvoir jamais se relever complètement. Détruite par la vengeance des Perses qu'elle avait imprudemment attaqués, Milet, mé-

tropole de Cyzique et de Sinope, ainsi que d'Abydos, fut rebâtie aussitôt, mais seulement pour végéter comme vassale des frères du continent européen auxquels elle devait sa délivrance et pour retomber plus tard sous la domination royale. Ephèse ne put rien ajouter ensuite à la splendeur unique de son temple d'Artémis, bâti avec les contributions des Lydiens et d'autres « barbares » respectueux pour le culte, largement répandu, des Hellènes, temple qui devança les créations de l'architecture athénienne au v^e siècle. Aucune de ces cités qui avaient donné de grandes personnalités à la culture grecque ne put s'honorer d'autres représentants du génie de la race. Les noms de Colophon et de Téos, de Magnésie n'apparaissent pas non plus dans les pages des historiens d'une nouvelle époque

Les îles voisines partagent le même sort. Samos, le royaume de Polycrate, qui avait des rapports jusqu'à Cyrène, tombe dans l'insignifiance la plus absolue. Chios, Lesbos ne contribuent en rien au développement de l'hellénisme. Egine, qui avait frappé, la première parmi les communautés grecques, des monnaies, au type de la tortue, cesse de combattre contre Athènes, pour tomber dans l'insignifiance. Naxos n'est plus un objet de convoitise pour ses voisins. Les grands centres de l'Eubée ne progressent pas plus. Sauf Délos, avec son trésor d'Apolon, tel est aussi le rôle de ces îles de l'Archipel qui avaient participé jadis d'une manière essentielle aux progrès de la civilisation crétoise. Et les Crétois eux-mêmes, indifférents en 480 aux vicissitudes d'Athènes menacée par l'étranger, restent en dehors de tout ce qui agite désormais le monde grec.

En fut-il autrement, — ainsi que le laisserait croire la façon de présenter les événements et les situations dans les sources, bien postérieures, de notre information, — de la Grèce continentale et péninsulaire, où bientôt Athènes et Sparte seront aux prises, et jusqu'à l'épuisement complet des rivaux infatigables pour l'hégémonie dans l'hellénisme ?

Athènes avait été deux fois pillée par les Perses. Rien n'était resté de ses anciens monuments, d'une construction peu solide et assez rude. On a trouvé à peine des fragments du temple primitif de la déesse tutélaire, qui couronnait l'Acropole ; l'art y est encore dans sa phase gauche et lourde. Les cimetières contenant des urnes d'époques différentes, à partir de celles de Dipylon, pour arriver aux produits de la nouvelle industrie, dans laquelle le rouge et le noir alternent dans les fonds et dans les scènes, auraient été ravagés. Dans une cité habituée à ostraciser les chefs de partis continuellement en lutte et sans aucun scrupule pour le bien même de la communauté, il fallut du temps pour arriver, sous la « présidence » sans titre et sans faste d'une personnalité supérieure comme Périclès, à la création d'une nouvelle ville d'après les formules d'un art nouveau.

Quant à Sparte, qui avait voulu, à plusieurs reprises, faire entrer toute cette Grèce balcanique entre les frontières plus larges de sa royauté traditionnelle, elle ne nous a laissé aucun monument digne d'intérêt, et, lorsque le « périégète » Pausanias parcourait le territoire hellénique pour y étudier l'art et recueillir la tradition qui s'y rapporte, il signale plutôt les faits historiques que les traces artistiques du passé.

Il est évident que de ce côté le développement a été arrêté par les suites économiques de la guerre pour l'indépendance. La richesse d'Athènes est due à un commerce qui ne se rattache plus au chemin des caravanes et aux mines d'argent du Laurion. C'est une ville de bourgeois qui retiennent en esclavage leurs auxiliaires dans l'agriculture et l'industrie et empêchent de progresser une population des campagnes rattachée à l'organisation urbaine et soumise aux empiètements des prêteurs favorisés jadis par la loi. Les centres voisins ne reconnaissent son hégémonie que dans certaines conditions, et les traités nous prouvent qu'en 446-445, encore, si Chalkis consentait à prêter serment de vassalité et à se maintenir dans la « soumission », elle demandait que les pry-

tanés de la cité suzeraine s'obligeassent à lui accorder tout ce que pouvait réclamer la dignité des Chalcidiens ¹.

Il faut tenir compte aussi de ce fait que, pour Athènes comme pour les autres cités, le caractère ethnique et politique de l'intérieur avait une importance décisive : en Thessalie même, d'autant plus en Macédoine et dans les vallées de la Thrace les indigènes, tout en puisant largement dans la civilisation hellénique, gardaient leur ancienne indépendance et préparaient, en s'assimilant des éléments de culture supérieure, leur hégémonie future.

Il en est tout autrement de la Grèce occidentale, de Sicile et d'Italie, de la « Grande Grèce » et de ses annexes ².

Si Rhégion, Crotoné, Sybaris — qui entretenait des relations avec Milet, dont elle faisait passer les étoffes de laine jusque chez les Etrusques ³, — Tarente représentaient, de même que Sélinonte et Akragas (Agrigente), des centres de commerce florissants, elles le devaient au fait que les mers occidentales n'avaient pas de maître royal et que les populations de l'intérieur, comme les Iapyges, avec lesquels il y eut un seul conflit, en 473, ne pouvaient pas créer un organisme politique durable ou menaçant. Si les Etrusques, prenant à pleines mains dans le trésor d'art grec pour donner des représentations intéressantes en relation avec leur culte étranger, bizarre et ténébreux, sur des vases d'une exécution tout à fait soignée, arrivèrent à entretenir une flotte et à faire marcher des troupes, leurs cités, parmi lesquelles, au commencement, à côté de Clusium, de Veii, la Rome des Tarquins, ne purent jamais se fondre dans une forme supérieure, politique et militaire. Devant la Kymai des Grecs, Capoue étrusque

¹ Dittenberger, ouvr. cité, p. 117, etc.

² Voy. Brunet de Presle, *Recherches sur les établissements des Grecs en Sicile*, Paris 1845 ; H.-G. Plass, *Die Tyrannis in ihren beiden Perioden beiden alten Griechen*, Brême 1852.

³ Ed. Meyer, ouvr. cité, II, p. 537.

reste isolée, en avant-poste perdu d'une expansion brusquement arrêtée pour toujours. Sybaris disposait de vingt-cinq clans barbares qui suivaient sa direction et lui fournissaient sans doute des mercenaires.

En Sicile, si les Carthaginois avaient, sur la côte occidentale, des comptoirs qui ne devinrent jamais des cités indépendantes, la plus grande partie de l'île appartenait à cette lignée de tyrans syracusains qui comprend Gélon et Hiéron, puis leur faible successeur, qui perdit un splendide héritage de domination.

Au moment où Xerxès attaquait dans les eaux de l'Archipel la Grèce orientale, Hiéron faisait avancer contre les soudoyers et la flotte de Carthage ses hoplites et ses vaisseaux, qui remportaient, sinon à la même date de mois, ainsi que cherchent à le faire accroire les combinaisons « nationales » d'une époque ultérieure, au moins pendant la même phase de cette lutte décisive, la victoire d'Himéra. Elle fixait d'une manière définitive les limites entre les deux sphères d'influence dans cette région des eaux méditerranéennes.

Or, cette victoire n'avait coûté aucun sacrifice à la richesse et à la civilisation grecques, telles qu'elles s'étaient développées sur ce territoire. Aucune armée ennemie n'avait foulé le sol de la Sicile ou de l'Italie méridionale. Les cités florissantes n'avaient pas racheté par leur ruine la défaite et le départ de l'envahisseur. Les temples plus anciens, tel celui de Sélinonte, étaient encore en place, profilant sur leurs frontons les figures lourdes et trapues de la légende commune.

Cette prospérité ne fit que s'accroître sous le régime des tyrans respectés d'un bout du monde hellénique à l'autre, le maître de la Sicile hellénisée, qui s'appuyait sur les tribus dociles des Sicules et des Sicanes, apparaissant pour sa race comme un rival heureux du « grand roi » de l'Asie. Son hégémonie recouvrait Eubée, Mégare, Zanklé-Messine, Agrigente, Léontias, Naxos, Catane et Rhé-
gion ; Crotone, qui avait été gagnée pour la lutte contre

Xerxès, était son alliée. Tout un riche parti de propriétaires terriens, les « géomoriens » que Gélon avait soutenus dans la lutte contre la bourgeoisie démocratique et qui avaient soutenu eux-mêmes cet homme de Géla pour se saisir de la riche Syracuse, lui fournissait en même temps de riches subsides et de bons soldats. Son frère Hiéron continue, avec un autre tempérament, cette activité dominatrice.

L'un et l'autre apparaissent comme principaux protecteurs de cette Olympie, fameuse par ses concours et ses jeux, par son trésor, où, dès 472, un temple avait été élevé au dieu qui présidait depuis longtemps la vie politique du Péloponèse. Les principaux représentants d'une nouvelle littérature grecque, à laquelle la victoire nationale avait donné un nouvel essor, s'honorent d'être les hôtes choyés de ce tyran au faste royal que fut Hiéron (477-467). Il accueille ainsi toute la famille richement douée de talents qui donna à l'hellénisme Eschyle le tragique, les lyriques Bacchylide et Simonide. Le premier, après avoir essayé vainement de s'imposer au public athénien, qui finit par préférer au rude évocateur des dieux, des héros, des Perses vaincus, contre lesquels il avait combattu lui-même, l'argumentation plus subtile et l'harmonie de Sophocle, fut le commensal révérend du tyran sicilien, auquel il consacra les derniers produits de sa muse tragique, de même que dans sa trilogie perse du commencement il avait chanté la victoire d'Himéra. Celui auquel, pour offense portée aux mystères qu'il prétendait ignorer, le « peuple » d'Athènes, aux préjugés étroits et aux passions violentes, voulait préparer la fin du vainqueur de Marathon, se sentit obligé de célébrer par une nouvelle tragédie la fondation de la ville d'Ethna. C'est, du reste, sur cette terre que la comédie, avec son sérieux dorien solennel, d'Epicharme, né à Mégare, présente des problèmes qui dépassent de beaucoup les limites du genre, et qu'un natif de Syracuse même, Sophron, inaugure les « mimes » au caractère trivial. Le palais de Syracuse retentit de l'harmonie des hymnes de Simonide († 468), venu de l'île

de Céos, sa patrie, sans avoir passé par Athènes, qui n'était certainement pas, à cette époque, le centre intellectuel et artistique de tout le monde hellénique. Pendant qu'il donnait une forme supérieure aux anciens « thrènes », d'origine thrace, qui accompagnaient de leurs plaintes les convois funèbres, tels qu'on les voit sur les vases de Dipyle, son neveu Bacchylide ornait du charme de ses strophes doriennes les chœurs et les festivités de Syracuse. Le protecteur d'Olympie devait être aussi l'ami du poète qui célébra les triomphes des jeux réunissant la jeunesse de toutes les provinces de la race, Pindare, le descendant des joueurs de flûte thébains, qui fut un des membres de la confrérie mystique des pythagoriciens. Si Athènes réussit à gagner des éloges dans ses hymnes, elle ne sut pas retenir, contre sa rivale, Thèbes, celui dans lequel la Grèce entière admirait l'unique poète capable de célébrer les exploits des éphebes. Bien reçu en Macédoine, chez le roi Alexandre, invité à Agrigente par un autre tyran, il resta avant tout le commensal de Hiéron.

Non content d'être le patron de ces poètes, le roi hellénique, opposé à celui de l'Asie, invitait à sa Cour, pour bâtir et décorer les nouveaux édifices de Syracuse, des artistes de toute contrée. Polygnote de Thasos travaillait vers 470 à ses gages.

Mais, dans cette autre Grèce des forces originales surgissaient sous ce régime intelligent qui reposait surtout sur une paix intérieure assurée sans ce que les passions de parti peuvent apporter de nuisible au développement normal d'une civilisation. La célèbre statue du conducteur de chars, découverte à Delphes, était un don de Polyzélos, successeur d'Hiéron. Si Agéladas, le maître de Myron, un Thessalien, et de Polyclète, de Sicyone, est un Argien, — pas un Athénien comme Alcamène, — si Calamis, plus ancien, travaille pour les villes du Pont (Apollonia), Pythagoras de Rhégion appartenait à ce monde occidental dominé par le prestige de Syracuse.

Déjà, après la physique d'Anaximène et d'Anaximandre, des Ioniens, une philosophie anti-poétique, oppo-

sée à la fabrication du mythe par le mythe, s'était formée par l'école d'Elée, où un émigré de Colophon, Xénophane, avait apporté les doctrines asiatiques, telles qu'elles se retrouvent, sous une forme étroite et sèche, dans le « livre » des Hébreux, fixé après leur retour, sous Cyrus, de la « captivité babylonienne ». Le dieu unique, abstrait, mais, ici, sans action sur le gouvernement du monde réel, est à la base de ses conceptions, qui refusaient toute foi aux oracles. Mais, pour ce précurseur déjà l'être, par le seul fait de son existence, est divin. Après lui, Parménide ajoutera : par le fait de sa pensée raisonnante, unique, paisible, parfaite, et dans la « sphère » initiale, les dieux n'existaient pas encore. Enfin la puissance de création de cet Occident hellénique paraît s'incorporer dans la figure héroïque, presque divine pour ses contemporains, de cet Empédocle (v. 440), d'Agrigente, qui pouvait être, au bout de ses efforts politiques, le « roi » de sa patrie, et qui préféra n'être qu'un philosophe et un poète révéré d'un bout à l'autre du monde grec. S'attribuant lui-même une qualité surhumaine, osant opposer dans sa personne à la divinité le summum de perfection intellectuelle et morale auquel peut arriver la nature humaine, utilisant la grande magie d'un talent auquel personne ne pouvait résister, il caractérise toute la nouvelle conception de la valeur de l'homme, qui s'était fortifiée après la grande victoire inespérée sur la massive majesté de l'Asie religieuse (il avait écrit lui-même un poème sur le « passage » de Xerxès). Sa fin même, que différents récits légendaires exposent, fut une apo théose voulue, une dernière usurpation contre les dieux qu'il avait, dans son orgueil souverain, détrônés. Dieu est relégué par lui dans le domaine « ineffable » de l'esprit ; les seuls vrais dieux sont identifiés aux éléments de la nature, l'amour et la haine, propulseurs du monde, — influence du dualisme perse, comme sa métempsychose et ses « purifications » viennent, ainsi que nous le montrerons plus loin, par Pythagore, de l'Inde ; — tout ce qui tient aux formes c'est

l'homme, l'homme compréhensible, sujet aux lois certaines de la raison, capable d'être rendu par la ligne et le rythme. Malgré sa théorie suprême, des apparences qui se meuvent comme le brouillard sous le vent, changeant de forme et de sens, l'homme reste pour lui, par sa réalité que ne domine aucun élément supérieur, autant qu'elle subsiste, le centre de ces apparences au-delà desquelles il n'y a que le mystère insondable agité par le mouvement sans fin, au lieu de l'Olympe des conceptions vulgaires, avec son fouillis de dieux.

C'est d'après cette conception que furent bâtis et ornés ces chefs-d'œuvre de l'architecture dont la plupart se trouvent à Athènes, où, au milieu des préoccupations de la guerre étrangère et des conflits pour l'hégémonie, Cimon commença l'œuvre de réfection artistique qui fut terminée sous la « royauté » discrète de Périclès.

L'Acropole avait perdu son ancien temple de l'Hécatompédon ¹. Le Parthénon, habitation de la déesse-vierge, protectrice de la cité, s'éleva sur le rocher stérile dominant la plaine et la mer, avec ses colonnes de marbre doré légèrement inclinées pour en paraître plus hautes, avec son fronton présentant les scènes de la légende, dans une forme infiniment supérieure à celles de combat, qui figuraient en haut du temple dorien, avec les groupes des triglyphes et des métopes, avec sa *cella* close contenant la statue de Pallas Athéné, les trophées, le trésor. Une grâce que ne connaissaient pas les graves temples doriens, aux nombreuses colonnes trapues, creusées de cannelures, à Sélinonte, Locres, Métaponte, Syracuse, Ségeste, Agrigente et Paestum. L'architecte, Iktinos, était-il un Athénien de naissance ? Les plus anciens maîtres viennent d'ailleurs : ainsi le bâtisseur du nouveau temple de Delphes, Spintharos, était un Corinthien, le théâtre de la Skias à Sparte est dû à Théodore de Samos, où Héra avait le grand sanctuaire qu'admire Hérodote ; des Cré-

¹ Pisistrate avait élevé un temple à Zeus.

tois de la vieille Knossos¹ avaient été appelés à Ephèse pour le temple de Diane².

Cet harmonieux ouvrage d'Iktinos ne se présentait pas dans un isolement solitaire au-dessus des modestes habitations privées, dont on n'a guère retrouvé les traces, bien qu'une bourgeoisie riche eût sans doute employé d'autres matériaux que le bois des constructions primitives. Le temple d'Apollon à Milet, orné de la statue colossale du dieu, œuvre de Kanachos de Sicyone, était précédé par une série de statues de rois, de héros, de lions et de sphinx, d'après la coutume égyptienne³. Les Propylées d'Athènes, bâties par Mnésiklès, remplissent envers le Parthénon la même fonction introductrice, avec la longue série de leurs colonnes ascendantes. Peut-être est-ce à la même époque que fut complètement refait le temple qui abritait comme fétiche la statue du héros légendaire Erechtee ; des caryatides, élément d'innovation hardie, remplacent, pour soutenir le fronton d'une belle simplicité, les colonnes. Thésée, le dieu annexé des voisins du côté de l'Ouest, avait déjà regagné son temple dans la métropole. Ajoutons le temple d'Athéné Pallas et le sanctuaire de la Pandrosos. L'Odéon, dans les mêmes formes, était destiné pour les représentations d'un théâtre qui, après qu'Eschyle eût introduit, à côté du chœur primitif, un second acteur individualisé, pouvait donner expression à ces mêmes figures de la légende qui figuraient sur le sommet des temples et autour des vases peints. Déjà à l'Erechteion et au petit temple de la Niké, de la Victoire, la colonne dorienne fait place aux volutes graciles de la nouvelle mode ionienne.

¹ Sur le caractère tout particulier de cette vie crétoise, voy. surtout ses bizarres inscriptions, dans lesquelles le serment est prêté sur le Τῆνα βιδάταν, le Βριτόματις. Le Zeus Βιδάτάος est celui du mont Ida, l'Ἐρατήριος est un ἑρατήριος (*Hermes*, IV, Berlin 1870, pp. 226 et suiv., 273).

² W. Lübke, *Grundriss der Kunstgeschichte*, Stuttgart, éd. de 1866, p. 135.

³ Newton, *A history of the discoveries at Halicarnassus*, Londres, 1862.

La place du dieu est aussi bien déterminée que son rôle, d'après les nouvelles doctrines qui tendaient à fixer un terme définitif à l'élaboration poétique agissant depuis des siècles. Il a tout ce qui distingue la beauté humaine typique, et rien de plus. Les restes des cultes zoomorphiques ou même zoologiques ont complètement disparu. Les artistes ne trouvent pas même nécessaire de trop insister sur les attributs caractéristiques. L'humanité célèbre le triomphe de ses belles formes idéalisées et harmonisées, dans les caractères de l'art, aussi bien que dans ce « Prométhée enchaîné » d'Eschyle, où est représentée la séparation, douloureuse, mais féconde, entre l'ère divine — des anciens dieux et des nouveaux, qui les ont vaincus et remplacés — et l'ère humaine, qui commence à la lumière du feu dérobé par le Titan martyr.

Pour trouver les formules permanentes, qui ne seront plus abandonnées, ces formules qui se dispensent de tout ce que peut ajouter le milieu naturel, si bien connu en Egypte et en Crète, des maîtres étrangers, partant des essais naïfs que sont les plus anciennes pierres tombales, les monuments commémoratifs consacrés aux grands sanctuaires, les idoles tutélaires comme l'Apollon de Ténéa, près de Corinthe, stylisé à la manière orientale, de l'Egypte, des Crétois encore, Dipoinos et Skyllis, trouvèrent des méthodes meilleures de travailler le marbre, alors que des Samiens coulaient en bronze des statues d'une autre tournure.

La grande école de sculpture au v^e siècle est celle d'Argos, où, ainsi qu'il a été déjà dit, Agéladas forme des élèves que lui envoient les différentes régions de la Grèce. De qui a-t-il été lui-même le disciple, on ne pourrait pas le dire : le Péloponèse ne donne qu'un seul sculpteur spartiate, et en tout cas ce n'est pas le pays grec où se forme la tradition des représentations divines. Pour avoir la grande statue, en ivoire et or, de Zeus d'Olympie, il faut recourir à l'Athénien Phidias, qui apprit son métier, avec Myron et Polyclète, chez le vieux maître argien.

Si, dans les frises du Parthénon, le plus grand sculp-

teur de l'époque, dont les traces furent suivies par toute une école, entre autres : Alcamène, Agoracrite, dut présenter, à côté des scènes mythologiques, le défilé des guerriers à cheval, sa mission principale fut celle de fixer le type, dans des exemplaires de proportions colossales et avec les matériaux les plus riches, des divinités complètement humanisées. Il fallait les avoir ainsi pour être réparties à leur fonction de fétiches défenseurs des cités, devant lesquels s'accomplissait un rituel archaïque auquel on changeait tout aussi peu qu'au caractère même de la représentation matérielle, alors que la prière individuelle n'existait pas, étant remplacée par le libre essor de la raison qui cherche le pourquoi des choses.

L'école du Péloponèse s'essaiera, à côté de ce devoir de l'art envers les dieux mis à l'écart du développement de la pensée hellénique (statue colossale de la Héra d'Argos), à reproduire ce qu'il y avait de plus caractéristique dans la vie environnante. Après avoir revêtu les dieux de sa forme, l'homme ose la porter lui-même dans ce domaine de l'art réservé jusqu'alors à la religion et à ce qui, dans la vie humaine — rois, héros, guerriers, — s'y rattachait. Polyclète donnera ainsi le porteur de lance, l'homme à la bandelette (le « diadoumène »), la femme blessée (l'« Amazone »).

C'est déjà un signe du temps nouveau, complètement humanisé, dans ses aspirations, ses ambitions, et, en même temps, dans ses faiblesses et ses discordes.

CHAPITRE XIII

Disparition de l'hellénisme politique

Les guerres médiques n'avaient guère laissé, ainsi qu'on pourrait le soupçonner par le ton d'Hérodote et surtout par des explications ultérieures qui vont jusqu'aux commentaires « nationalistes » de Diodore de Sicile et aux panégyriques de Plutarque, des vaincus incapables d'actions politiques plus importantes et des vainqueurs ayant le sens de leur situation supérieure.

Il est bien vrai qu'après la mort de Xerxès, qui, dans un certain sens, avait réussi par ses campagnes, puisqu'il avait arrêté l'expansion de la thalassocratie hellénique et qu'il avait isolé et appauvri les Grecs, la monarchie asiatique dominée par les Perses offre souvent le spectacle de mouvements révolutionnaires. Il y aura la révolte de Mégabyze, en Syrie, contre Xerxès II, l'assassinat du roi par son demi-frère, l'usurpation contre ce dernier du satrape d'Hyrcanie, qui sera pour les écrivains grecs Darius II Nothos, « le bâtard », la nouvelle apparition d'un prétendant de sang royal, des séditions en Lydie, en Carie, à Amorgos, en Médie, en Egypte, l'ancien royaume des Pharaons regagnant même, avec Amuarta, en 404, son indépendance complète et reprenant, avec Hakoré, la lutte contre l'Asie pour la possession de la Syrie.

Mais le règne de Darius, celui de Xerxès avaient déjà enregistré des événements de tout point semblables sans que pour cela la solidarité de l'Etat en fût durablement ébranlée. L'ancienne Assyrie, la Chaldée qui l'avait précédée n'avaient pas été exemptes de ces secousses, bien naturelles quand on pense que les satrapies n'étaient pas

des districts créés à volonté par le pouvoir central, mais bien les anciens Etats conservant leur nationalité, leurs cultes, leurs coutumes spéciales, et que derrière elles, en Paphlagonie ou Scythie, dans l'Orient plus lointain, continuaient les vagues agitations des barbares que personne ne pensait plus à soumettre.

Lorsque, vainqueur sur son frère Cyrus le Jeune, ancien satrape de Lydie, Phrygie et Cappadoce, qui s'était avancé — nous verrons avec quel appui et sous quelle influence — jusqu'à cette place de Kounaxa, sur le chemin de Suse, où il succomba au milieu de sa victoire (401), Artaxerxe Mnémon occupa le trône des Achéménides, il ne faisait pas médiocre figure. Déjà Tisapherne, un de ses officiers, avait réclamé la possession des cités ioniennes que la Grèce, en pleine guerre intérieure, depuis plus d'un demi-siècle, ne pouvait qu'ignorer. Les Spartiates étaient aux ordres d'un Pharnabaze. Le nouveau roi renouvela la prétention de dominer toute la côte méditerranéenne de son Empire, et, dans le chaos grec, il put se mêler en maître. En 387, la paix d'Antalcide sera un décret impérial du monarque dont l'hellénisme avait cru s'être séparé pour toujours.

Si cette immixtion perse put célébrer de pareils triomphes, la faute en était à ces Grecs eux-mêmes. Sparte restait immobile dans son ancienne organisation généalogique. Aucune influence ne pouvait la faire sortir de son système. L'art, la littérature, le théâtre qui posait, devant le « dème » d'Athènes, devant les quelques milliers payés pour y faire comme un devoir de citoyens, les problèmes du moment, restaient étrangers à ce refuge renfermé des traditions immuables.

Minée par le mécontentement perpétuel de ses sujets, hélotes et périèques, les « ânes portant le lourd joug de l'esclavage » (Tyrtée), que le mouvement de liberté avait dû rendre plus nerveux, et qui étaient sans doute travaillés par des intrigues étrangères, les Lacédémoniens durent soutenir une révolte formelle, qui se prolongea

par le siège d'Ithome, dont les derniers survivants furent abrités par les rivaux de Sparte, à Naupacte. D'un autre côté, la cité traditionnelle, maîtresse elle-même d'un vaste territoire d'exploitation, était incapable d'offrir à ses alliés un autre traitement que celui qui, conservant à chaque partie une autonomie absolue, d'après tous les souvenirs du passé, empêchait toute amalgamation. Il y eut, dans les conflits qui éclatèrent bientôt, des Péloponésiens dans le sens géographique opposés aux Athéniens, mais pas aussi une formation nouvelle animée d'un nouvel esprit.

Ce qui manquait à Athènes elle-même pour exercer d'une façon conséquente l'hégémonie sur les cités grecques, au moins sur celles qui redoutaient l'envahissement du rude militarisme lacédémonien, c'était un esprit politique normal, une conscience civique éclairée, par-dessus la différence entre les classes et l'animosité entre les partis.

Le « dème » souverain, s'appuyant sur le travail domestique des esclaves et de femmes, était bientôt devenu une oligarchie salariée qui, avide de spectacles, confondait les débats de la place publique, de l'Agora, le comique ricanant du vieux Kratinos, d'Eupolis, de Phrynichos et, enfin, d'Aristophane, devant lequel aucun homme et aucun parti n'obtenait grâce, avec la vraie politique. L'aréopage avait été écarté, comme un souvenir désagréable de l'époque où on respectait les institutions déraisonnables du passé religieux ; les archontes n'avaient qu'un pouvoir douteux, les prytanes se bornaient à présider et à couvrir de leur nom les décisions capricieuses de la multitude. Les vrais chefs, lorsqu'il n'y avait pas pour les tenir en respect l'infinie habileté, le tact délicat d'un Périclès, qui, comme les Médicis à Florence, pouvait être tout pour n'avoir jamais été rien, étaient les chefs improvisés, les « démagogues », qui ne devinrent ridicules qu'après avoir passé par les pièces du grand

comique. Ils s'installèrent de fait, légitimement, à la tête des partis, disposant du talent d'une argumentation facile, telle qu'elle ressortait de la gymnastique exercée des sophistes, et d'un style que préparaient soigneusement, avec tous ces artifices, les écoles de rhéteurs.

Dans Périclès, pendant quelque temps, ce monde incapable de se fixer, de découvrir l'*indiscutable* sur lequel repose l'existence assurée de toute société politique, avait trouvé ce qu'on pourrait appeler un chef d'opinion publique. Il gouverna, à force de beaux, mais rares discours, flatteurs pour les oreilles des milliers de maîtres d'Athènes, par des impulsions discrètes et aussi par son influence dans ce domaine, déterminant, du capital, en prodiguant de toute façon le sien propre. Il faut ajouter le prestige, bien naturel dans cette oligarchie de naissance et de tradition, de celui qui réunissait le sang du vainqueur de Mycale et celui du réformateur démocratique Clisthène. Mais c'est par la réfection artistique d'Athènes saccagée qu'il s'imposa, comme ordonnateur de ce grand travail d'initiative civique, qui forme la grande et la seule vraie gloire d'Athènes. Il paraît bien que certaines ambitions exagérées rêvaient, le lendemain des victoires contre les Perses, des tentatives aventurières du côté de la Sicile, on a dit même : du côté de la lointaine et prestigieuse Egypte. Celui qui conduisit les siens en Eubée et à la Chersonèse de Thrace, qui consentit à diriger la campagne de Samos, refusa d'encourager des projets que les forces militaires mal assurées d'Athènes n'auraient jamais pu mener à bonne fin. Mais il assista sans les désapprouver aux débats de la fatale guerre « du Péloponèse » (431).

Des démêlés de caractère colonial entre Corinthe, « mère » de Coreyre et ayant le droit de lui députer, aux grandes festivités, celui qui devait ouvrir (*κατάρχεσθαι*) la cérémonie, et entre cette seconde cité, florissante, par rapport à Epidamne, colonie de Coreyre elle-même, au

milieu des barbares illyriens, encore inconnus à l'histoire ¹, mit le feu aux passions locales qui entretenaient une rivalité toujours inflammable.

L'idée même de la cité grecque ne comprenait pas l'incitation à l'hégémonie, et Athènes se contentait d'une « soumission » (πειθελν) de la part de tels voisins comme les bourgeois de Chalcis en Eubée, « soumission » garantie par un serment réciproque, et d'un « tribut » (φόρος), en plus d'un secours militaire en cas d'attaque contre la cité protectrice ². C'était encore l'alliance seule, d'après la formule qui s'était déjà établie. Mais le danger perse demandait une concentration, et c'est pour la réaliser que de nouvelles conceptions arrivèrent à s'imposer.

Dès 478, il y eut une ligue athénienne, alors que Chios, Lesbos conservaient contre cet essai de thalassocratie démocratique leur flotte propre, absolument autonome ³. Aristide, prédécesseur de Périclès, dans ce rôle d'organisateur moral de la conscience politique athénienne, avait réussi à la former et à la faire entrer, aussitôt, en lutte contre les Perses, vaincus à Mycale. Athènes, cherchant, comme Venise au moyen âge, à se gagner une base continentale plus large, dirigeait ses forces du côté de la Thrace, vers les rives du Strymon, alors qu'en Sicile, Hiéron remportait sur les Etrusques, les Tyrsènes, sa première grande victoire. Un nouveau succès naval, à la bouche de l'Eurymédon, témoigna de la valeur de cette ligue maritime (466), dont les rebelles, Carystos, Naxos, Thasos, plus tard Samos aussi, ne tardèrent pas à être châtiés. Pendant ce temps, Sparte, réduite à se défendre contre la révolte des Messéniens, qui, après des siècles, n'avaient pas oublié leur ancienne indépendance et en

¹ Thucydide, I, §§ 21-26.

² Décision athénienne de 446-445, dans l'Ἔργα de 1876, puis dans les collections de Dittenberger, Hicks, Roberts-Gardner, Nachmann, Janell, Gercke-Norden (*Einleitung in die Altertumswissenschaft*, III), puis dans Helbing, *Auswahl aus griechischen Inschriften*, coll. Göschen, Berlin-Leipzig 1915, pp. 40-42.

³ Thucydide, I, § 19.

relevaient le drapeau à Ithome, devait recourir au secours de cette rivale plus heureuse, que jadis elle avait dominée. L'Égypte elle-même, en révolte contre les Perses, apprit le chemin qui menait à Athènes.

Les Spartiates avaient accueilli avec un sentiment d'orgueil froissé les auxiliaires sans le secours desquels ils parvinrent cependant à soumettre leurs sujets révoltés. De nouveau, leurs guerriers parurent au Nord de l'Isthme de Corinthe, et on essaya du côté des Athéniens de leur interdire au retour le passage qu'ils s'ouvriraient par une victoire. (457). Athènes combattait déjà pour la possession de la Béotie. Si une trêve de trente ans empêcha pendant longtemps les hostilités, elle fut rompue avant son terme par le conflit pour Epidamne et l'influence sur cette côte de l'Illyrie, qui commençait à avoir une importance.

Tous ceux que l'expansion athénienne avait dommagés ou menacés se réunirent à Sparte pour s'en venger : Béotiens, villes du littoral de la Thrace, comme Potidée, royauté de Macédoine, contre laquelle fut demandé le secours des Thraces du roi Sitalkès, grandes îles lointaines comme Lesbos. La mort de Périclès, au milieu des ravages de la grande peste, était aussi une perte essentielle pour la cause à laquelle il avait prêté jusqu'ici son prestige. On vit plusieurs fois en Attique les fortes bandes d'infanterie péloponésienne et le général spartiate Brasidas essaya même une campagne de Thrace, du côté d'Amphipolis et de Potidée.

En 415, lorsque l'influence sur la capricieuse démocratie athénienne passa entre les mains de ce « prince de la jeunesse » que fut Alcibiade, le philosophe, l'ami de Socrate et l'imitateur des modes d'Asie, l'expédition en Sicile fut décrétée dans le but de donner une forte base permanente à cette action contre Sparte, dans le Péloponèse, qui ne pouvait pas s'appuyer sur la seule faiblesse des Argiens. Cette tentative hardie ne réussit pas, et le chef continua ses aventures, à Sparte même, puis ailleurs aussi, pour revenir enfin aux siens, qui, dans l'état d'es-

prit de cette époque, étant capables de tout pardonner en action, comme ils admettaient tout dans la pensée, l'acceptèrent et s'en servirent : il devint commandant suprême de ceux qu'il avait trahis et le front cynique du « surhomme » fut orné de couronnes d'or. Plutarque prétend que les masses populaires, après qu'il eût renversé le gouvernement passager des quatre cents « riches », voulaient en faire plus qu'un tyran à l'ancienne mode : un roi dans cette Athènes envahie sous tant de rapports par l'esprit de l'Asie monarchique qu'elle avait si longtemps combattue. Il est vrai qu'au même moment presque, les Spartiates, n'ayant pas de flotte à leur disposition, malgré la déclaration en leur faveur des grandes îles de Lesbos et de Chios, n'hésitèrent pas à demander au grand roi de l'Asie le concours de ses vaisseaux phéniciens. Le commandant lacédémonien sur la côte d'Asie, Lysandre, employait l'argent des Perses pour payer ses mercenaires.

La vie même d'Alcibiade, cet « homme représentatif », montre bien quelle était, alors, à l'exception de Sparte, immobile dans son conservatisme, la psychologie du monde hellénique. Le caractère de la cité avait complètement disparu : personne n'y croyait plus. Les souvenirs historiques qui fortifient la conscience d'une communauté politique signifiaient si peu que Thucydide trouve à peine de place, dans ses considérations générales sur l'origine de la guerre du Péloponèse, pour le drame de Marathon et de Salamine. Il est, du reste, prôneur de la politique lacédémonienne et, si le sévère historien croit pouvoir juger par-dessus les intérêts de sa patrie, les actes d'Alcibiade n'en sont que plus compréhensibles. L'individu résultat du *γνώθι σεαυτὸν* de Socrate, était complètement maître de sa destinée ; il avait le droit d'y employer toutes ses forces et le seul critérium de ses mérites était le succès. Le meilleur était celui qui se faisait admirer le plus, et on n'épargnait aucun moyen, fût-il le plus ridicule ou le plus criminel, pour l'être. Le peuple lui-même, après avoir suivi ceux qui le flattaient, puis ceux

qui le payaient plus largement, en était arrivé à se donner à celui qui l'amusait le plus. Sous ce rapport personne ne dépassait Alcibiade, qui, réfugié, une seconde et dernière fois, chez les Perses, et destiné à mourir sous leurs coups, d'après l'instigation de Lysandre, son ennemi personnel, — aussi peu Spartiate lui-même qu'Alcibiade était Athénien d'âme, — trouva la force de jouer, comme Charles XII à Bender, avec éclat le dernier acte de la pièce. L'armée de Samos, qui l'avait fait son chef contre les « quatre cents » en 411, représentait exactement la manière de sentir des contemporains dans toutes ces « démocraties » auxquelles manquaient également et la tradition et l'idéal.

Athènes dut subir, conquise par Lysandre, tous les outrages, et le disciple de Socrate, le camarade d'Alcibiade, Xénophon, lui-même un guerrier, applaudit à la victoire du principe d'autorité.

Il y eut, au moment où les garnisons, les *φρουραὶ* lacédémoniennes s'installaient dans toutes les cités, comme armée d'occupation, sans essayer de remplacer les anciennes institutions par une imitation du système spartiate, — ce qui aurait été aussi absurde qu'impossible, — un régime imposé à Athènes, celui des Trente, qui aurait pu garantir la paix de soumission. Ce qui lui succéda fut un décemvirat installé par les masses, mais tout aussi peu durable. La nouvelle « démocratie » de Thrasybule, en 403, rétablit les anciennes lois, mais sans pouvoir faire revivre les anciennes mœurs.

Sparte, la « vieille Grèce » victorieuse, prit sur elle la tâche de renouveler au profit de l'hellénisme la guerre contre l'Asie. Le roi Agésilas débarqua en Phrygie et établit à Ephèse son quartier général. On vit les Lacédémoniens en Lydie (398) ; le roi thrace de Paphlagonie, Cotys, devint son allié, peu après les aventures en Thrace européenne d'Alcibiade lui-même. Il était question d'une ligue avec l'Égypte. Rappelé par la nouvelle action continentale

des Athéniens, qui, instigués par le Rhodien Timocrate, s'étaient gagné le concours de Thèbes, alors un simple bourg, de Corinthe et d'Argos, et disposaient d'une puissante flotte, commandée par Conon, Agésilas gagna la victoire de Coronée, mais les vaisseaux d'Athènes se maintinrent dans la possession de la Mer, par la bataille de Cnide. Il fallut bien, le lendemain des succès en Ionie et en Lydie, tendre aux Perses une main presque imploratrice : Antalcidas se présenta à la Cour du « roi » pour demander grâce, alors que les subsides perses permettaient la reconstruction hâtive des murs d'Athènes, détruits jadis par Lysandre, et qu'Aristophane présentait dans une nouvelle comédie la caricature de la paix définitive aux acclamations du vulgaire. Conon, traité en simple mercenaire des Perses, fut arrêté par le satrape Tiribaze, vrai maître de l'Asie Mineure, et envoyé en Chypre pour y mourir, et Thrasybule, l'auteur de la révolution démocratique, périt misérablement en Ionie, comme simple chercheur de fortune. Le plus important des généraux athéniens, Chabrias, sera — comme nous le verrons, — dès le début, un condottière. Dans ces conditions, le traité de 387 livrait aux Perses tout ce que l'hellénisme avait eu jusqu'alors sur la côte d'Asie.

L'Hellade est libre, d'après les termes de la paix d'Antalcidas, dans chacune de ses cités, mais sa mission historique en est définitivement brisée. La liberté sera employée seulement pour les nouvelles luttes dans lesquelles Thèbes gagnera une certaine supériorité passagère, sans aucun rapport avec cette mission. D'autres devront la reprendre en son nom.

CHAPITRE XIV

L'Hellade hors de l'Hellade La tyrannie créatrice

Ce ne seront pas les Grecs disséminés à l'étranger, à travers tout le monde oriental, d'un bout à l'autre de la monarchie universelle, qu'ils pénètrent, qui hériteront de cette mission.

Ils sont nombreux. Et les occasions qui s'offrent à leur initiative hardie, à leur désir de gloire et à leur avidité de gain, très fréquentes.

En effet, la « *basileia* » qui porte maintenant le nom des Perses, en tant que nation dominante, n'a jamais connu — pas plus que Babylone et l'Assyrie, du reste, — la paix intérieure et l'ordre dynastique assuré. Artachta, qui s'intitule Xerxès II, est tué par son propre frère (424), qui, à son tour, est renversé par un Hyrcanien, Ochos, dont le nom royal sera Darius II, le Nothos, « le bâtard » pour les Grecs qui le servent. D'autres Grecs soutiendront son rival, Arsitès, qu'ils finirent par livrer au souverain légitime. Les satrapes rebelles troubleront, tout aussi bien que l'Égypte rappelée à la liberté, le règne du vainqueur, et le gouverneur de Carie trouvera appui parmi les aventuriers, les « grandes compagnies » d'Athènes¹. On a vu le rôle que les Grecs, rivaux entre

¹ L'Anabase de Xénophon donne la formule pour ces *μισθοφόροι*, préoccupés uniquement de l'accroissement de leur solde : *στρατηγεῖν τὴν στρατηγείαν* est le devoir du chef. Les groupes sous les commandants qu'ils se sont choisis sont prêts à s'entre-détruire. Ils acceptent aussi des fiefs pour s'y établir. Cependant ils ont une vague notion de l'Hellade (cf. οὗτος γὰρ καὶ τὴν πατρίδα καταισχύνει καὶ πᾶσαν τὴν Ἑλλάδα, ὅτι, Ἑλλήνων ὢν, τοιοῦτός ἐστιν, III, 1). Il y avait aussi des Thraces, des Odryses, un Miltokythes, un Seuthès (II, 11; VII, 1), buvant du vin à leur façon (VII, 2).

eux, arrivèrent à remplir au service du tout-puissant satrape de l'Ouest, Tissapherne. La Phrygie se révolte elle aussi, sous cet Ariobarzane, qui avait pris la βασιλεία de Mitridate, et, à côté Mausole, était encore seigneur indépendant de Carie, à Halicarnasse ¹.

Les satrapes de Mysie, de Lydie, de Cappadoce, qui sont des Perses, suivent le même exemple, aussi bien que les Lyciens, les Pisidiens, les habitants de la Pamphylie et de la Cilicie, à côté des villes phéniciennes ². La Médie elle-même aura un chapitre de révolution, presque au moment où les Athéniens risquent leur grand coup de Sicile ; et en ce moment l'enfant royal Cyrus, tout en soutenant Lysandre, emploie en Lydie des bandes grecques en quête d'aventures. Bientôt, il allait lier plus étroitement encore son nom à l'expansion hellénique en Asie. En 405, Arsikias, frère aîné de Cyrus, mais ayant des droits d'une légitimité douteuse, devient le « grand roi » Artaxerxe II, surnommé en grec : Mnémon. Cyrus ne se posa pas d'abord en prétendant : il fit semblant seulement de vider une ancienne querelle avec Tissapherne, qui l'empêchait d'être le maître dans sa vice-royauté d'Asie Mineure, où les Grecs étaient son principal appui. Il recruta des troupes dans les environs de Sparte, aussi bien qu'en Béotie et en Thessalie même, qui commençait à s'agiter. Cléarque, Ariée, commandants de sa petite armée, appartiennent aux bandes helléniques dont il a été question ; un jeune officier grec, Xénophon, qui a recueilli en Asie son information sur l'enfance et l'éducation de l'autre Cyrus, le grand, et qui racontera ensuite la retraite de ces auxiliaires, les « dix mille », fait partie de cette organisation guerrière. A côté des rois, des généraux à la solde des Asiatiques, sans perdre leur situation dans la cité qu'ils représentent, on a donc d'autres exemplaires entreprenants de leur race qui ne sont rien en dehors du drapeau, quelconque, qu'ils suivent.

¹ Καρίας δυναστεύων ; Diodore de Sicile, XV, § 90. Dans la même chronique : Καρίας βασιλεία. Sur Idrigue, nouveau « tyran » de Carie *ibid.*, XVI, §§ 42, 45.

² *Ibid.*

Voici donc, avant Agésilas, une première invasion des Grecs dans les provinces du monarque de l'Asie. Cyrus conduit ses fidèles compagnons, dont sans doute il connaissait la langue et la manière de vivre, contre la capitale même de l'Empire. Arrêté à Kounaxa par son frère, il gagne la bataille, mais perd la vie. Les camarades de Xénophon furent cependant laissés libres d'accomplir, à travers des difficultés énormes, leur retraite.

L'officier philosophe et historien ne répétera pas l'aventure. Mais l'éclat même dont fut entouré cet acte de courage et de persévérance déterminera d'autres à entrer dans une carrière aussi rémunératrice.

Conon, après avoir été l'amiral des Athéniens, consentit à entrer au service du roitelet de Salamine en Chypre, Evagoras, qui, dans sa situation de révolté, s'était arrogé la couronne de monarque indépendant¹. Il eut des relations étroites avec le satrape Pharnabaze, et un de ses émissaires fut le médecin Ctésias, auquel est dûe une histoire des Perses en langue grecque. Tout en servant sa patrie contre Sparte, il fut mêlé à toutes les ambitions et à toutes les intrigues de ce monde asiatique auquel il s'était complètement assimilé. Agésilas l'eut comme adversaire, au nom du « grand roi » que le Spartiate avait attaqué avec de grandes espérances.

La guerre des Egyptiens redevenus libres offre un nouveau champ d'exploits à l'esprit d'aventure des Grecs, esprit qui ne peut pas se dépenser sur le territoire restreint, déchiré de discordes infinies, de l'Hellade elle-même. Voici maintenant l'Athénien Chabrias, qui avait imaginé dans sa patrie elle-même une autre manière de combattre, le bouclier sur le genou. Auxiliaire d'Evagoras, lui aussi, il passe aux gages de l'« Akoris » égyptien, alors que la cause des Perses est soutenue par Iphicrate, un conational, un concitoyen, qui est considéré comme le créateur des peltastes aux boucliers courts, aux longues lances et épées, qui remplacèrent les hoplites². Ce

¹ Il est prêt à donner un tribut au monarque perse, mais « comme un roi à un autre » (Diodore de Sicile, XV, § 8).

² *Ibid.*, § 29 et suiv.

dernier avança vers Memphis, et son action hardie ne fut empêchée que par la mésintelligence qui éclata entre le Grec et le satrape perse, commandant des troupes asiatiques, le même Pharnabaze.

Bientôt, sous le nouveau roi d'Égypte, Tochos (Tséchor), puis sous son successeur, le Nectanébo des Grecs, Chabrias revient, contre la volonté du gouvernement populaire de sa cité, et trouve devant lui le roi Agésilas, qui finira bientôt ses jours dans la cité grecque de Cyrène.

Sur la même scène paraîtra ensuite l'Athénien Charès, malgré les efforts de la République, qui ne veut pas irriter le roi perse dont sous tant de rapports elle a besoin ¹. Des Thébains sont appelés à l'heure de la grande révolte des satrapes contre le même, par leur chef, Artabaze ; la métropole elle-même ne dédaignait pas l'or perse : bien au contraire, elle le demandait, et Argos était dans les mêmes sentiments.

Lorsque la révolte de la « tripolis » phénicienne (Arad, Tyr, Sidon) éclate pour finir par la trahison du roi sidonien, après un long siège tragique, le roi égyptien envoie un contingent de 3.000 mercenaires grecs à la tête desquels se trouve un personnage particulièrement entreprenant, Mentor, un Rhodien, de ces grandes îles méditerranéennes qui, à cette époque, montrent une vitalité singulière (Samos a eu même un historiographe, Denis). 3.000 Argiens sous Nicostrate, les Thébains de Lakratès, beaucoup d'Ioniens servent sous les drapeaux perses ². C'est Mentor qui soumet Sidon.

L'expédition royale en Égypte, contre Nekhtnébet, est faite surtout avec des mercenaires grecs, et le Pharaon est défendu par des soldats, nombreux, de la même nation, parmi lesquels s'étaient trouvés un moment l'Athénien Diophante et le Spartiate Lamios, puis Kleimas de Chios. Mentor se saisit de Boubastis ; Pélousion, où commandait Philophron, capitula parce que ses défenseurs grecs

¹ *Ibid.*, XVI, § 21.

² *Ibid.*, § 44.

avaient la promesse d'être renvoyés à leurs foyers européens. Le chef des Asiatiques, Bagoas, le vrai roi perse, est contraint de se soumettre à la volonté turbulente de ces étrangers. En échange pour des services si importants, Mentor prend la place d'un Tissapherne, d'un prince Cyrus comme gouverneur de l'Anatolie, comme chef militaire presque indépendant.

Son frère Memnon, qui se réfugiera près du Macédonien Philippe, fait partie lui aussi de l'organisation de l'empire ; leur sœur a épousé Artabaze ¹.

A ce moment, Eubule de Bithynie occupe tout un territoire en face de Lesbos. Son successeur, Hermias, sera l'ami de Platon, et, après que Mentor l'eût fait périr crucifié, sa fille épousera Aristote.

Couvrir tout ce grand monde asiatique d'une influence grecque : des marchands, des artistes, des médecins, des soldats était une grande action historique. Mais, tout en représentant la civilisation grecque dans ses différents domaines, ils n'en exprimaient pas la conscience. Pour le faire il aurait fallu une organisation, solide et durable, et les « démocraties », au gré des « démagogues » régnant dans les *ἐκκλησίαι*, ne pouvaient pas la donner. Il était de toute nécessité qu'elle se produisît ailleurs.

On l'eut d'abord, et forte, de nouveau en Sicile. Denis y renouvelait les traditions de Gélon et d'Hiéron, défenseur de l'hellénisme contre les Carthaginois et même contre les Etrusques, dont il osait piller les sanctuaires révéérés, et protecteur des poètes qui, comme Philoxène, recherchaient sa cour hospitalière, de Platon, qui y fut de passage. Parti de Géla, dont il devint général, il s'oppose à l'avance d'Imilcar, de Magon, et conclut un pacte avec ses voisins italiens de Campanie, pour soumettre à son pouvoir les villes voisines de Naxos, de Catane, de Léontini, mais pas de Rhégion aussi. Il se rend maître de la phénicienne Mothya, dont on vient d'explorer les rui-

¹ *Ibid.*, XV, § 46 et suiv.

nes. Des Gaulois, des Ibères se rencontrent dans son armée, et ils apparaissent aussi dans les querelles de l'Hellade ¹. Tout en jouissant de la « paix durable et de répit » ², il occupe, comme plus tard les Normands de Sicile et les Angevins, des points sur la côte de l'Épire, à Lissus, et ses trirèmes dispersent bientôt les humbles barques des Illyres ; d'après son incitation, les gens de Paros fondent dans l'île de Pharos la colonie qu'il défendra de toutes ses forces ³. Les Molottes ou Molosses d'Alcétas, des pâtres, ancêtres des Albanais, sont ses alliés là-bas.

Mais le successeur de ce fondateur de règne, son fils, portant le même nom, n'eut pas aussi les mêmes qualités. Fondateur de deux villes nouvelles en Pouille, le second Denis, ennemi des Carthaginois, lui aussi, finit sa carrière comme réfugié à Corinthe. Timoléon, un Corinthien, transplanta la « démocratie » à Syracuse, continuant l'œuvre de colonisation. Et il faut remarquer qu'au même moment de l'histoire le Spartiate Archidame combattait contre les Messapes italiens. Tel des tyrans de Thessalie chercha lui aussi ce chemin de l'Italie dans l'espoir de créer quelque ville nouvelle ou de trouver emploi comme condottière.

Si la Sicile ne pouvait pas, malgré l'apparition de son avant-garde sur les côtes de l'Épire, réaliser l'unité hellénique combattante pour donner une forme aux infiltrations asiatiques comme à la base européenne elle-même, un Etat à demi-hellénique y réussit, la Macédoine.

Dans le développement historique de ces régions, on peut observer au iv^e siècle un changement du centre de gravité. La vitalité du Nord, intact comme population, s'accroît, alors que le Péloponèse, l'Attique, dépeuplés par les longues guerres, perdent de leur importance.

C'est aussi le sens de cet avènement de Thèbes, qui,

¹ *Ibid.*, § 40.

² Πολλὴν εἰρήνην καὶ σχολὴν εἶχε ; *ibid.*, § 7.

³ *Ibid.*, § 14.

depuis quelque temps, est le principal événement historique de l'Hellade. Sparte y avait placé, dans la citadelle de la Cadmée, une garnison et un harmoste, comme de coutume, après que, par un coup de main de ses armées dirigées vers le Nord, ce vieux bourg à demi rural, sans aucun passé de civilisation, sans aucun mouvement d'art, lui avait été soumis. L'énergie thébaine, à l'époque de Pélopidas — au nom généalogique, traditionnel, paysan — et d'Epaminondas — qui porte un nom analogue — arriva à écarter les étrangers dominateurs¹, suivant en ceci ce grand mouvement qui, après la paix d'Antalcidas, tendait à rendre les cités d'usurpation spartiate, *αὐτόνομοι καὶ ἀφρουρήτοι*, « autonomes et sans garnison ». Une longue série de conflits en résulta, et les combats victorieux de Leuctres et de Mantinée consolidèrent cette indépendance de Thèbes, maîtresse de toute la Béotie.

Mais cette éclosion politique du Nord à demi barbare ne s'arrête pas ici. Phocée n'avait joué presque aucun rôle, malgré le voisinage du temple de Delphes. Voici maintenant que les cités obscures de cette région s'unissent pour se mettre en possession, à une époque où la superstition populaire ne gardait plus avec le même soin les sanctuaires jadis révéérés, des richesses de l'oracle, que les amphyctions seuls sont incapables de défendre. Un chef, un ἡγεμῶν phocéen, Philomèle, s'empare donc de Delphes, dont il transmet le domaine, comme un fief politique quelconque, à ses successeurs, Onomarque, Phaylle, Phalaïque, Thèbes et Athènes interviendront pour ou contre eux.

La Thessalie voisine compte à ce moment des riches et puissantes familles, d'importance traditionnelle, comme les Alévades². Or, à Phères s'élève contre l'influence de ces nobles, ayant certainement des ancêtres barbares, un

¹ Cf. Von Stern, *Geschichte der spartanischen und thebanischen Hegemonie*, Dorpat 1884 ; Pappritz, *Epaminondas und seine Genossen*, Gütersloh 1909.

² Καλούμενοι παρὰ τοῖς Θετταλοῖς δι' εὐγένειαν δέ, ἀξίωμα ἔχοντες περιβόητον. Diodore de Sicile, XV, § 47 et suiv. Οἱ δι' εὐγένειαν Ἀλευάδαι προσαγορευόμενοι.

tyran, Jason, commençant une lignée (Polydore, Alexandre, Lycophon, Peitholaos), dont la vie est un tissu de crimes et d'actes de brutalité. En conflit avec ces Alévades et avec les bourgeois libres de Larisse, ils font intervenir les Thébains, et Pélolidas y trouvera la mort, Epaminondas seul pouvant sauver les restes de l'armée vaincue.

Le long du rivage de l'Adriatique, les barbares indigènes vivent, de plus en plus influencés par l'hellénisme, sous la domination des rois de clans de très ancienne origine et d'apparence probablement très simple. Les Epirotes, les Molosses en ont un, et, chez ces derniers, Alcétas sera remplacé par un autre prince. Les Illyres ont leur chef royal aussi, comme Bardylas ou Pleurios.

Il y a aussi les Triballes, qui ont l'habitude de remédier au manque de provisions, à la *σιτοδεία*, par le pillage des pays voisins ¹, les Péoniens du roi Agis ². Les Thraces, très nombreux aussi, combattent avec le même bruit guerrier ³, se rangeant sous les ordres royaux d'un Cotys, d'un Kersoblepte. Diodore de Sicile connaît lui aussi les Scythes, ayant des rois mentionnés dans Hérodote, et la royauté du Pont, sous un Leukos et un Spartaque, un Paryside, joue déjà un rôle ⁴.

Dans des vallées plus riches, capables de former un Etat, la Macédoine, sous une dynastie hellénisée de nom, de langue et de tendances, a une tout autre importance, bien que disposant de forces qui ne sont pas supérieures et ne pouvant pas employer encore les riches mines d'argent de Philippe pour faire concurrence en fait d'alliés au « grand roi ». Déjà le roi Amyntas, fils de Tharrhalée, représente, malgré les attaques des Illyres, l'élément de concentration. De ses trois fils : Alexandre, Perdikkas et Philippe, le premier ne règne qu'un an. Le troisième,

¹ Diodore de Sicile, XV, § 23.

² *Ibid.*, XVI, § 4.

³ Μετά βοῆς πολλῆς, d'après le même.

⁴ *Ibid.* XVI, § 31. Cf. E. Meyer, *Geschichte des Königreiches Pontus*, Leipzig 1879.

prisonnier des Illyres, avait été cédé aux Thébains et il avait été élevé — comme plus tard le Goth Théodoric à Byzance, — dans la maison d'Epaminondas. Grec d'éducation, barbare d'énergie et de discipline, il avait tout ce qu'il fallait pour accomplir à cette heure de l'histoire, malgré les fulminations de Démosthène, le grand rhéteur athénien qu'on soupçonnait avoir des attaches secrètes avec la Perse, la mission que jadis, mais sans succès, s'était attribuée le roi spartiate Agésilas, et bien plus encore.

Créateur de la phalange, il cherche d'abord, comme les rois serbes des XII^e et XIII^e siècles, le rivage de la Mer. Il s'attaquera à Amphipolis et, allié d'Olinthe et de Potidée, il soumettra Pydna. Une nouvelle guerre, contre le tyran de Thessalie, amènera la « libération » de Larisse. Delphes sera vengée contre les profanateurs : Phocée perdra ses droits à l'amphyctionie au profit du Macédonien, comme Corinthe perdra le sien aux jeux pythiens au profit du même roi vainqueur et de ses alliés ; à la place des cités phocéennes il n'y aura que des villages de cinquante maisons, clairsemées. Déjà, après la défaite des trois chefs principaux des barbares (l'Illyre Grabos, le Péonien Lyppeios et le Thrace Kétriporis), Kersoblepte, autre Thrace, a abandonné presque toute la Chersonèse¹. Comme on était au lendemain des ambassades thébaines (avec Pélolidas lui-même), spartiates, athéniennes, à la Cour de Perse, pour en obtenir le règlement des affaires grecques en Messénie aussi bien qu'en Thrace², c'était sans doute une décision qui pouvait trouver des partisans enthousiastes. Si Athènes, qui, depuis si longtemps, en poursuit la possession, s'avise de résister, si elle entend défendre la liberté des villes du littoral, Philippe passera par-dessus le véto éloquent du « rhéteur » Démosthène, et, si les forces de la Grèce désireuse d'autonomie se

¹ Cf. August Fick, *Hattiden und Danubier in Griechenland*, Göttingue, 1909.

² Droysen, *Geschichte Alexanders des Grossen*, Berlin, édition de 1917, pp. 26-27.

rassemblent pour le combattre, il pourra facilement leur infliger la défaite, décisive, de Chéronée (338) ¹.

Ce qu'il ambitionne n'est pas la domination directe et de fait dans ces cités épuisées par leurs longues luttes et auxquelles la liberté d'action, avec ses terribles responsabilités, est devenue un lourd fardeau. Il entend seulement « protéger » l'Hellade dans son principal sanctuaire, dans ses jeux. Il reconnaît comme devant décider de son action la réunion des délégués de cette Grèce pacifiée pour la première fois et composée de villes « libres ». Et, reprenant la tradition de la poussée contre l'Asie, il lui demande une seule chose : d'être lui aussi un « *imperator autonome* » ². A la veille d'une nouvelle et plus grande entreprise, Arymbas, roi des Molosses, dont le fils s'appelle Eacide, devra reconnaître son autorité, de même que l'Illyre Pleurias.

¹ Voy. Schäfer, *Demosthenes und seine Zeit*, 2^e éd., Leipzig 1885-1887.

² A partir de ce chapitre, voy. aussi Niese, *Geschichte der griechischen und makedonischen Staaten seit der Schlacht von Chaeronea*, II, Gotha 1899.

CHAPITRE XV

La monarchie universelle de la Macédoine

Philippe se préparait donc à accomplir ce qu'un auteur grec ultérieur, qui a employé de bonnes sources contemporaines¹ caractérise comme devant être « la revanche sur les Perses pour leurs sacrilèges »².

C'était donc, sinon la même conception religieuse, au moins l'utilisation habile des mêmes sentiments tenant aux anciens cultes qu'on rencontre à l'occasion de cette « guerre sacrée » contre les profanateurs phocéens qui est au début et à la base de l'action du Macédonien à l'égard de cette Grèce divisée et épuisée. Ce demi-barbare du Nord entend donc restituer les anciens fondements, tenant au surnaturel divin, de cette patrie qui n'était devenue la sienne que par une adoption imposée, par l'affiliation à ce que ces cultes archaïques avaient de plus respectable.

Il partira « avec l'assentiment des dieux »³. Après avoir envoyé comme avant-garde ses généraux Attale et Parménion, il consulta l'oracle, qui lui donna cette réponse ambiguë sur le taureau qui sera bientôt sacrifié, dans laquelle on a voulu voir la prédiction de sa fin tragique, qui approchait. Son second mariage avec Cléopâtre, une Macédonienne, lui permit de développer la même pompe empruntée aux époques héroïques, dont parlaient la légende et les chants épiques. C'est alors qu'une ven-

¹ Voy. là-dessus Cavaignac, *Histoire de l'antiquité*, III, 1914, p. 2, note.

² Ὑπὲρ τῶν Ἑλλήνων... λαθεῖν παρ' αὐτῶν δίκας ὑπὲρ τῆς εἰς τὰ ἱερὰ γενομένης παρανομίας; Diodore de Sicile, XVI, § 89.

³ Μετὰ τῆς τῶν θεῶν γνώμης; *ibid.*, § 90.

geance privée, une vraie « vendetta d'Albanais », mit fin à ses jours.

Son fils Alexandre lui succéda, non sans avoir vaincu un concurrent, de même que son père avait dû, à ses débuts, en écarter deux. Cette royauté macédonienne n'avait pas d'ordre dans la succession dynastique, de même qu'elle n'était jamais à l'abri des conspirations et des coups de main, — situation qui rappelle les querelles entre les prétendants slaves et roumains des Balkans et de Carpathes au moyen âge, et jusqu'à l'époque moderne.

Un élève d'Aristote, un initié dans la civilisation philosophique de l'époque, qui avait passé par tous les systèmes pour en arriver à ranger par catégories bien déterminées les résultats de la pensée humaine. Mais en même temps le fils de cette Olympiade, descendante des rois barbares de l'Épire qui n'oublia jamais les mystérieuses superstitions des Illyro-Thraces, les cérémonies occultes qui, à Samothrace, lui avaient donné l'occasion de connaître celui qui allait être son mari.

En même temps, il partageait les idées ardemment démocratiques de sa génération. Après le cynisme plein de défi des contemporains d'Alcibiade, une réaction s'était produite dans le monde hellénique, de nouveau accessible aussi bien au souvenir historique de la guerre « nationale » contre les Perses qu'au charme des poèmes homériques, avec cette opposition entre l'Asie troyenne et cette Europe grecque, dont était venu en conquérant, à côté de Ménélas et d'Agamemnon, ce héros de Thessalie, cet « Achaiën » de la première souche qui fut Achille. Se rattacher au guerrier incomparable, au chevalier de cette vieille « chanson de geste » était pour tous ces chefs du monde rural, des vallées de montagne au-dessus de l'Hellade, un titre de gloire et comme un devoir essentiel. Il paraît même que ce que disait le poème vivait encore comme tradition orale au milieu des Thessaliens, des Thraces et des Illyres. Penser à l'Asie était tout aussi naturel pour cette jeunesse de 340 que pour les épigones

de la Révolution française et de l'Empire rêver de croisades en Syrie et de grands coups d'épée pour la délivrance du Saint Sépulcre.

Mais, pour accomplir la mission qu'il s'était imposée, ou plutôt que tout contribuait à lui imposer, Alexandre n'avait guère que les moyens qu'il se serait procurés lui-même. Car la situation de Philippe en Grèce n'était pas transmissible à son fils ; résultée de certaines circonstances et produite par des actions personnelles, elle était de nouveau discutable au moment où un jeune homme de vingt ans prenait possession d'un trône disputé sans qu'une assemblée de la Grèce pacifiée eût pensé à le charger de ce qu'elle n'avait pas trop été disposée à accorder au puissant père lui-même. Les barbares de la péninsule considéraient aussi que leurs rapports avec Philippe n'avaient aucune autre base que la situation toute particulière de celui-ci.

Il fallait donc combattre, et sans retard.

Alexandre commença cependant par rappeler à ses voisins et alliés ce qui le reliait à eux : aux Thessaliens il parlait de l'ancêtre commun, Hercule, aux amphyctions de son droit sur le sanctuaire de Delphes, de liberté aux villes qui souffraient d'une occupation étrangère. Comme cependant les réponses n'étaient guère amicales, il employa la force. Son armée était toujours disposée à combattre et Thèbes aussi bien qu'Athènes, séduites par son grand orateur, n'avaient rien à lui opposer. On se soumit, on s'excusa ; on ajourna les projets de revanche. A Corinthe bientôt le jeune roi fut élu chef de la guerre contre les Perses, pour punir « leurs péchés à l'égard des Grecs ». La « croisade » pouvait donc de nouveau être mise en train. Sparte seule, dont, peu de temps auparavant, le roi était mort sur la terre d'Italie, combattant, à la manière d'Agésilas, pour une cause étrangère, se tint à l'écart, étrangère à une entreprise que, jadis, elle avait tentée vainement¹.

¹ Cf. l'exposition de Droysen, et Arrien, I, § 1.

Les Illyres du roi Kleitos, fils de Bardyllis, les Taulantii du roi Glaukias, les Autariates, les Triballes du roi Syrmus, déjà apparus sur les bords du Danube, où ils cherchèrent un refuge, dans l'île de Peuce, les Gètes, riverains permanents du fleuve, les Scythes du roi Atéas, les chefs de Thraces : Maidés, Besses, Corpilles, Odryses de l'héritage du roi Térès et de Kersoblepte¹, combattant derrière leurs chars, des Péoniens, des Celtes « du golfe ionien », sauf les « agriens » du roi Langaros, n'avaient pas encore baissé leurs drapeaux devant le nouveau roi de Macédoine. Il suffit d'une nouvelle visite militaire à travers les défilés sauvages du Rhodope et du Balcan pour leur faire renouveler leurs anciens pactes d'amitié. Mais, comme cette longue absence avait encouragé des bruits de défaite et de mort, Alexandre dut livrer bataille aux Thébains et imposer pour la seconde fois aux Athéniens la reconnaissance de son autorité comme chef suprême de l'hellénisme militant pour sa revanche. Le spectacle de Thèbes, complètement dévastée, malgré les souvenirs d'enfance du conquérant, suffisait pour faire disparaître toute velléité future de résister à celui qui avait prouvé être bien le maître.

Ayant sacrifié à Hercule et à Zeus, ainsi qu'au dieu-fleuve sur les rives du Danube, au même Zeus à Aigai, où il fit célébrer les jeux olympiques, Alexandre partit vers l'Asie, dans l'attitude de quelqu'un qui veut faire revivre une épopée sur le territoire où elle s'était jadis développée. Partout, des victimes étaient immolées aux dieux qu'Athènes avait oubliés et aux figures divinisées de la légende troyenne. A Troie, ayant déposé ses propres armes, il prit en échange celles qui lui furent présentées comme venant du conflit entre Hector et Achille. Des couronnes furent déposées sur les tombeaux des héros. L'âme de Priam aurait été suppliée de pardonner à celui qui avait le sang de Néoptolème et de favoriser l'entreprise².

¹ Cf. *Bulletin de correspondance hellénique*, XX (1896), p. 467, et Hoeck, *Das Odrysenreich in Thrakien*, dans le « *Hermes* », XXVI (1891).

² Arrien, I, § 11.

Le roi des Perses, Darius, dit Kodomanos, descendant d'Artaxerxe, avait été une simple créature du tout-puissant Bagoas, dont il avait réussi à se défaire par un meurtre, ainsi qu'Alexandre lui-même le fit plusieurs fois avec certains de ses meilleurs généraux, devenus suspects. Mais, comme de coutume, la partie maritime, méditerranéenne de ses Etats jouissait d'une vraie autonomie sous les satrapes chefs de provinces, et ils se servaient de mercenaires grecs. Parmi ceux-ci, auxquels du reste manquait l'ombre même de ce que nous appelons sentiment national, Charès, seigneur de Sigéion, accourut au devant du chef armé de l'Hellade, alors que Memnon, inébranlable dans sa fidélité, était d'avis qu'on laissât l'envahisseur hardi se perdre le long des régions dévastées, et, en s'appuyant sur les îles amies, essayer un coup sur la Macédoine.

L'armée dont disposait Alexandre avait été transportée sur des navires grecs, dont il ordonna la destruction pour signifier ainsi le caractère irréparable de l'expédition. Mais sa composition n'était guère hellénique. Diodore de Sicile, copiant des sources anciennes, compte 5.000 Odryses, Triballes et Illyres, mille archers et « paysans », agrianes. (ἀγριανοί), 1.500 chevaliers de Thessalie, de beaucoup supérieurs aux « spahis » de Darius, mobilisés sur leurs fiefs d'Etat, 1.500 Macédoniens, formant la phalange redoutée, 900 Thraces d'avant-garde (πρόδρομοι) et Péoniens, sous le commandement de Cassandre, et seulement 500 Grecs, ayant à leur tête Erigyos¹. C'était bien l'invasion des septentrionaux employant la cause grecque pour se donner une devise et un drapeau, et la guerre balkanique d'Alexandre avait eu pour but de se gagner ces combattants précieux, d'anciens bergers vêtus de peaux, auxquels ne pouvaient guère être comparées les milices urbaines douteuses de la Grèce avilie. Les trophées qui seront bientôt envoyés à Athènes porteront cependant cette inscription : « Alexandre, fils de Philippe, et les

¹ XVI, § 17. Voy. cependant Droysen (ouvr. cité, pp. 588-589), qui admet 7.600 Grecs de la ligne de Corinthe (avec Antigone) et 5.000 mercenaires grecs (avec Ménandre).

Hellènes, à l'exception des Lacédémoniens, pris sur les barbares qui habitaient l'Asie¹. »

Déjà l'avant-garde avait paru à Cyzique, qui fut occupée, sans qu'on pût cependant poursuivre du côté de l'Hellespont, où Memnon cherchait à conserver le pays à son maître. L'apparition d'Alexandre détermina la première victoire contre les troupes anatoliennes, parmi lesquelles beaucoup de Grecs, des Thébains surtout, sur les rives du Granique.

Aussitôt Sardes fut occupée ; Amyntas, un des Macédoniens qui avaient trahi leur pays, ne réussit pas à défendre Ephèse, patrie du peintre Apelle vivant encore, ville qui avait déjà tenté une révolution « démocratique » au nom du roi Philippe. Memnon s'était empressé de fortifier Halicarnasse. Les grandes îles, Chios, Lesbos, suivaient le mouvement de l'Ionie libérée, qui chassait l'oligarchie amie de l'étranger. Milet, défendue par un Grec, ne fut pas sauvée par l'intervention de la flotte perse, qui n'osa pas livrer bataille aux vaisseaux grecs. Smyrne fut refaite, comme Troie elle-même, des travaux ordonnés à Clazomène. Bientôt treize cités furent réunies dans la « commune », le *κοινὸν* d'Ionie, qui célébrait la fête d'Alexandre le libérateur par des jeux. La Carie de Mausole, d'Artémise, d'Idriéus et de sa sœur Ada, qui, sous le frère de cette dernière, Pixodaros, avait espéré gagner l'indépendance à l'aide de Philippe, ayant fait même frapper des monnaies d'or, était maintenant sous les ordres du Perse auquel le dernier seigneur indigène avait dû marier sa fille. Alexandre eut tout le concours de l'ancienne princesse Ada, aussi bien que des « démocrates » ; Memnon défendit longuement la capitale, Halicarnasse, mais il dut chercher un refuge dans l'île de Cos, d'où il réussit à lier des relations à Chios et à Lesbos. Il aurait renouvelé, avec la participation de Sparte, l'opposition aux projets du Macédonien si la mort ne l'avait pas surpris pendant ses préparatifs.

¹ Diodore de Sicile, I, § 16.

La Lycie, qui opposa une certaine résistance, conserva son ancienne organisation des vingt-trois cités avec les stratèges et le « lyciarque » à leur tête. La Phrygie fut seulement traversée, mais la Pisidie soumise de force. Un Grec recueillit l'héritage d'influence que laissait après lui Memnon : l'Athénien Charidème, mais ses conseils de retarder sa bataille décisive furent négligés, comme l'avaient été aussi ceux du Rhodien. Tout en se servant de Grecs, comme le fils de Mentor envoyé en Syrie, comme Lycomède de Rhodes, Darius suivit la direction que lui avaient imposée ses généraux asiatiques. Alexandre, sans tenir compte des progrès de la flotte ennemie, Chypriotes et Phéniciens contre Mitylène et Ténédos, se dirigea sur la Cilicie. Trouvant à Issos l'armée du « grand roi », il brisa son opposition énergique dans ces gorges de montagne : le harem royal resta en son pouvoir.

Mais, comme son but était de transformer la monarchie entière d'après ses intentions, il ne poursuivit pas le vaincu, se bornant à faire occuper Damas. La Syrie était reliée par toutes ses traditions à l'Égypte. Le conquérant prit le chemin des Hyksos pour imposer au royaume des Pharaons une nouvelle domination étrangère. Les villes de Phénicie ne résistèrent pas à ses efforts, sauf Tyr la neutre, dont le siège se prolongea. Les Juifs ne firent pas mine de refuser leur obédience.

Pour ces nouveaux sujets qui frappent la monnaie en son nom, il est déjà « le roi ». En Égypte même, il fut reçu comme le restaurateur des temps anciens : son attitude envers les prêtres lui gagna l'appui de cette caste puissante. Alexandrie fut bâtie sous la direction d'un Grec de Naucratis, avec des sanctuaires pour Isis aussi bien que pour les dieux de l'hellénisme¹, pour consolider une domination que tout préparait. Chypre salua Alexandre, son maître, et Crète dut accepter son hégémonie.

Ce n'est qu'après avoir occupé toutes les routes qui

¹ Arrien III, § 1.

menaient aux capitales de l'Asie perse qu'Alexandre affronta sur celle de Babylone la grande armée de Darius (331). Son pèlerinage au temple d'Ammon, transformé en Zeus hellénique, lui avait donné une nouvelle consécration pour pouvoir s'en prendre à la royauté religieuse du monarque asiatique. Il était maintenant « fils » du grand dieu de l'ancienne Egypte, de taille à livrer la dernière bataille à l'héritier des rois divins. A Gaugaméla, sur l'Euphrate, elle fut gagnée contre tout ce que l'Asie pouvait mettre ensemble de nations diverses. Babylone lui ouvrit ses portes, et ici, comme partout ailleurs, il s'ingénia à réveiller tous les souvenirs nationaux que les Perses dans les derniers temps avaient négligés. Suse avait accepté le nouveau maître. Une marche rapide lui donna aussi les vieux nids perses de Persépolis et de Pasagarde.

Darius dut quitter la capitale mède d'Ecbatane. En chemin, vers le centre hyrcanien de l'Asie, les siens le tuèrent. Personne ne fut proclamé à sa place. Ici, comme en Syrie, en Egypte, « le roi » était désormais Alexandre. Déjà, à Suse, l'hommage lui avait été prêté, à lui qui avait fait expier au palais de Persépolis l'incendie d'Athènes¹, dans les formes traditionnelles. L'avait-il voulu lui-même ? Cet Orient savait bien la manière dont on gagne et on assimile les vainqueurs.

¹ *Ibid.*, II, § 18.

CHAPITRE XVI

Système de la monarchie helléno-asiatique

Le chef des conspirateurs qui mirent à mort Darius, Bessos pour les Grecs, ceignit la tiare, il porta le bonnet royal à pointe et se fit appeler, dans le petit groupe de ses adhérents, Artaxerxe. Plus tard, un autre « roi national », Baryaxès¹, sacrifia aux dieux², manifestant de cette manière traditionnelle son intention de continuer la monarchie asiatique par les Perses. Les deux tentatives échouèrent.

Ceci non pas parce que l'étranger avait compris cette Perse internationale, réunissant tous les souvenirs et satisfaisant, jusqu'à un certain point, toutes les ambitions, mais parce que cette Perse avait conquis dès le début l'envahisseur qu'elle considérait comme un aventurier de plus³. Le caractère religieux qu'avait conservé Alexandre à son entreprise, ce caractère qui s'accommodait de toutes les nuances locales, en fait de superstitions du culte et en fait de traditions politiques, ne l'y rendait que plus accessible.

Il chercha, après sa victoire décisive, après la mort d'un roi dont il a respecté la famille, — la mère de Darius se suicidera le lendemain de la disparition prématurée du vainqueur, — et dont il épousera la fille aînée, Statire,

¹ Arrien, VI, § 29. Cf. *ibid.*, III, § 25. Darius lui-même l'aurait désiré comme βασιλεὺς Ἀσίας; *ibid.*, IV, § 20.

² Τοῖς θεοῖς ἔθυσσε; Diodore de Sicile, XVII, § 83.

³ Gobineau l'a bien saisi dans son *Histoire de la Perse* : « Alexandre fut », dit-il, « au début plutôt le chef d'une conspiration contre les Acheménides qu'un grand conquérant dans la véritable acception du mot. Ainsi s'explique ses rapides succès et le peu de résistance qu'il rencontra » (II, p. 463).

puis Barsine, veuve de Memnon, et aussi Parysatis, fille d'Ochos¹, il chercha, dis-je, à se faire accepter par tout ce monde asiatique, envers lequel il a complètement oublié qu'il a des comptes à demander. Rien ne se rattacherà à la revanche dont il était question dans ses propres proclamations et dans les déclarations préliminaires de son père. Si à Persépolis, le palais de bois s'enflamme, il faut être trop pénétré par le point de vue romantique des Hellènes ralliés au Macédonien pour admettre que c'était de la part d'Alexandre lui-même un moyen de paraître au moins accomplir son vœu. Les pillards qui ont violé le temple de Suse en sont punis².

Ceux qui ont touché à la tombe révéérée de « Cyrus, fils de Cambyse », pour le larcin seront recherchés aussi. De même que, contre les Perses aussi, Alexandre prendra la résolution de rendre, d'accord avec la secte religieuse des « Chaldéens », qui lui prédirent sa fin prochaine, au dieu Bel, le temple dont, dans sa Babylone même, l'avait expulsé une conception religieuse moins large.

Il est arrivé au centre de ses possessions asiatiques gagnées par une triple victoire dont il ne se vante guère et dont il n'entend pas abuser, avec le prestige de l'oracle de Delphes qui l'avait salué « invincible » et avec la qualité de descendant d'Hercule, en relation avec les légendes des Macédoniens sur les Héraclides, dont ils faisaient descendre leur maison royale. En Egypte, le dieu demi-indigène, demi-hellénique de l'oasis, Zeus-Ammon, l'avait reconnu comme fils, condition indispensable pour régner sur l'héritage des Pharaons, et il pouvait dire désormais à ceux parmi les Orientaux qui doutaient encore de son étoile qu'Ammon lui a accordé la domination de la terre entière³. Tous les dieux sont, pour ainsi dire, à la suite de son armée, et il n'entend accomplir aucun acte sans

¹ Diodore de Sicile, XVII, § 107 ; Arrien, VII, § 179, cf. C. Müller, *Fragmenta historicorum graecorum*, p. 98. Elle aurait été la fille d'Artabaze et d'une princesse royale.

² Arrien, VI, § 27.

³ Τὴν μὲν γὰρ Πυθίαν ἀνίκητον αὐτὸν ὀνομακάναι, τὸν δὲ Ἄμμωνα συγχεωρηκέναι τὴν ἀπάσης τῆς γῆς ἐξουσίαν ; Diodore de Sicile, XVII, § 93.

se les concilier, ni en finir aucun sans leur témoigner, en très attentif observateur des rites, sa reconnaissance. Il « sacrifie » jour par jour jusqu'à la semaine de son agonie ; dévoré par la fièvre, affaibli par les bains dont il espère sa guérison, il se fait porter devant les autels. Aux extrêmes limites de ses conquêtes dans l'Inde, sur lesquelles nous nous arrêterons bientôt, il offre la boisson de sa coupe d'or aux douze dieux ¹. Les fleuves qu'il passe rentrent, comme Neptune, leur chef, dans le vaste cercle des divinités qu'il adore. Lorsqu'il dépassera la frontière occidentale de l'empire de Darius pour cette longue série de merveilleuses entreprises qui entreront aussitôt dans le monde de la légende asiatique, conservée par le texte du Pseudo-Callisthène et devenue pendant des siècles une lecture favorite pour toutes les classes populaires de la terre, il croira marcher, le bouclier de Troie devant lui ², non seulement à travers la conquête de la légendaire Sémiramide, mais aussi et surtout sur les traces de Bacchus, auquel ses Macédoniens, pour lesquels le culte orgiastique du dieu de la boisson enivrante est une vraie tradition nationale, vouent une vénération toute particulière, et on prétend qu'une fois les vallées de ce si lointain Orient retentirent des cris enthousiastes qui perçaient à certaines dates de l'année l'air des régions montagneuses dans le pays des Bacchantes et des Ménades ³. Alexandre, qui parfois se parait des cornes de son « père » égyptien, pour porter dans d'autres occasions sur ses épaules couvertes d'un costume archaïque l'arc d'Arthémise, se présente dans ces terres, où la fable hellénique avait placé une partie de ses créations les plus hardies et où l'exploration scientifique des voyageurs et des navigateurs commence à peine, comme le descendant d'Hercule ⁴, et en même temps le continuateur de son œuvre. En cherchant de ce côté les sources du Nil, qu'il crut

¹ Arrien, VI, § 3.

² Arrien, VI, § 9.

³ Arrien, V, § 2. Dans les mêmes régions, il trouvera aussi l'autre de Prométhée ; ailleurs « la pierre d'Hercule ».

⁴ C'est un προπάτωρ ; Arrien, VI, § 3.

même avoir trouvées alors que ses explorateurs arrivaient jusqu'à la grande île de Taprobana-Ceylan, il avait la conscience d'accomplir comme des rites sacrés, en dieu qui cherche la trace d'autres dieux. Devant ses yeux surgissait peut-être le mirage de ces Colonnes d'Hercule, aux limites extrêmes du monde. Il savait, du reste, qu'une peuplade indienne, celle des « Sives », représentait un reste oublié en Orient des camarades de cet ancêtre des Héraclides ¹.

Aussi, le même respect divin dont les Asiatiques avaient entouré la personne sacrée de ces rois, de n'importe quelle nation, qui s'asseyaient sur le trône de Cyrus et de ses innombrables prédécesseurs assyriens et babyloniens se tourne sans hésitation vers cet homme jeune et beau, vaillant et généreux, qui leur apparaît comme une nouvelle et brillante incorporation de leurs divinités tutélaires elles-mêmes. Alors que sa suite contient même un Brahmane, Calan, qui se fera brûler devant toute l'armée pour éviter, conformément à sa religion, les souillures de la maladie, il a dès le début autour de lui la plupart des conseillers et des chefs militaires de cette Perse qu'il a vaincue, mais qu'il ne songea pas un moment à détruire, ni même à subordonner à la Macédoine de ses premières années, qui n'entraît que médiocrement dans ses préoccupations. Ces principaux représentants de l'Asie millénaire ne le considéraient plus, comme ils avaient dû le faire jusqu'à la mort de leur roi, comme le chef d'une armée d'aventuriers, ayant ce titre royal, pour les siens, qui avait été porté par Agésilas, roi de Sparte, et cependant dans ces parages simple chercheur de fortune, de gloire et de butin, mais bien comme celui qui, loin de vouloir créer un nouvel ordre des choses, se pliait à leurs coutumes, à leurs lois, à leurs usages religieux et surtout à ces pompes imposantes dont il était fier d'être le chorège. Il alla jusqu'à accepter la lourde, l'encombrante étiquette de l'Asie, et des eunuques muets, immobiles, veillaient autour du trône sacré ².

¹ Diodore de Sicile, XVII, § 96.

² Arrien, VII, § 24.

Cette « nouvelle direction » avait été bien saisie dès le début par ce satrape de sang macédonien, Peukesta, dont le nom rappelle celui de la grande île danubienne de Peucé : il se fit vêtir d'après la mode perse et réussit même à apprendre la langue de cette noblesse dont les châteaux sur les hauteurs représentaient encore un moyen de défense que n'aurait pas pu briser la seule énergie guerrière de ces conquérants qui ne devaient pas se targuer d'être les maîtres¹. Alexandre lui-même porta la robe des Mèdes². Les rudes Macédoniens étaient enchantés de suivre la recommandation et l'exemple de leur roi en épousant les filles des satrapes : il y eut une seule fois quatre-vingts noces, qui furent brillantes³. En total, le nombre de ces unions se serait élevé à dix mille. Parmi ces nouveaux mariés, il y avait l'ami intime d'Alexandre, cet Héphaïstion, dont il voulut faire après sa mort un dieu et qu'Ammon, par la voix de son oracle, accueillit parmi les héros dignes des honneurs divins.

L'armée elle-même devait être transformée conformément à la nouvelle situation de son chef. Alexandre, qui acceptait volontiers les contingents asiatiques se présentant à lui et qui les sollicitait même, admit dans la composition de la phalange elle-même ceux qu'il appelait les « épigones ». Si certains des Perses conservaient leur ancien costume et les armes traditionnelles, il permit à d'autres d'adopter les « sarisses », les longues lances de son infanterie⁴. Il y eut 30.000 Perses portant les armes qui avaient fait la gloire de l'armée macédonienne. Des écoles devaient donner l'éducation militaire aux bâtards de ses soldats⁵.

Ses anciens compagnons restaient, bien entendu, à ses côtés. Il gardait ses hétaires et buvait du grand hanap d'Hercule aux banquets offerts par le riche Thessalien Medios⁶. Un Grec de Callatis sur la Mer Noire était à

¹ *Ibid.* VI, § 29.

² *Ibid.*, VII, § 6.

³ *Ibid.*, VII, § 3.

⁴ *Ibid.*, § 6 ; cf. § 23.

⁵ Diodore de Sicile, XVII, §§ 108, 110.

⁶ *Ibid.*, § 117.

ses côtés¹. Des Thraces furent établis comme gardes-frontières au bout indien de ses conquêtes².

Mais l'ancienne armée était profondément mécontente : ses Macédoniens de vieille souche, habitués à presque tutoyer leur roi, à critiquer ouvertement sa conduite, à lui donner des conseils et à lui faire des reproches sans lui rien épargner. S'il leur rappelait leur ancien état de pâtres, de bouviers vêtus de peaux, dont les avait tirés Philippe pour en faire les héros de la plus extraordinaire des légendes, ils se rassemblaient dans leurs « conseils » militaires, dans leurs assemblées de camp, les ἐκκλησίαι, pour crier hautement contre un roi qu'ils considéraient un peu comme un général victorieux par leurs sacrifices, comme un camarade que toutes les couronnes décernées par les sujets, jusqu'aux Grecs qui commençaient par l'« adorer », selon l'usage nouveau, n'arrivaient pas à élever aux hauteurs où trônent les dieux³. Ils se moquaient publiquement de ce fils de Zeus Ammon qui s'appelait jadis tout simplement « Alexandre, fils de Philippe ». Ceux qu'il licenciat se groupaient par bandes pour piller le pays, et certains d'entre eux se réunirent même à des satrapes perses en fuite pour former dans le voisinage de Sparte, irréductible et insensible aux triomphes de l'hellénisme, cette armée révoltée du Ténare qui, ayant proclamé pour chef Léosthène, « stratège autocrate », au même titre que, jadis, Philippe et Alexandre, commença une guerre formelle de concert avec d'autres ennemis qui ne consentaient pas à accepter le nouvel ordre des choses, les Etoliens, nouvelle manifestation des énergies fraîches du Nord hellénique⁴.

Ces choses de l'Hellade impressionnaient du reste médiocrement un jeune homme exalté par son bonheur, qui passait son temps entre les expéditions, les voyages

¹ Il s'appelait Créthée ; Arrien, VI, § 23.

² *Ibid.*, § 15.

³ *Ibid.*, § 108-109.

⁴ *Ibid.*, § 111.

pompeux et les buveries à la macédonienne. Il avait confié l'Europe, toute l'Europe, avec ses dissensions mesquines, incessamment répétées, à son général Antipatre, comme « stratège ». C'était à ce plénipotentiaire qu'était confié, absolument et exclusivement, le soin de pacifier ou de briser les rebelles, s'il y en avait. Quant à lui-même, qui avait restitué aux Grecs le butin de Xerxès 1, ses décrets pour le retour des exilés, pour la restitution de leurs biens, tout en conservant l'illusion de la « démocratie » et l'« opinion », le δόγμα des Hellènes, imposaient des contingents et des garnisons 2. En échange, il y eut au dernier moment un important apport de soldats grecs envoyés par les cités de l'Hellade 3, et des pèlerins grecs venaient vers lui comme vers une incorporation de la divinité, pour l'honorer 4. Au fond, pour lui, la Grèce c'était l'Iliade, qu'il portait avec lui, les vers d'Euripide, qu'il déclamait sur son lit d'or ou d'argent aux repas solennels 5. Il avait avec lui, de ce monde qui avait entouré son enfance, des philosophes qu'il méprisait comme Callisthène, ou des hétéaires qu'il faisait venir directement de cette Athènes, dont certains « flatteurs d'Alexandre », correspondant, dit la source contemporaine, aux « flatteurs de Bacchus », lui souhaitaient l'éclatante conquête 6.

Celui qui, créateur d'Alexandrie en Egypte, projetait d'agrandir, pour sa grande « thalassocratie » future, le port de Babylone, destiné à abriter mille vaisseaux, colonisait pour le futur Empire de toutes les races. Il fondait un peu partout des cités dans lesquelles étaient menés et établis, de gré ou de force, des hommes appartenant à toutes les races : les mercenaires grecs, les soldats

¹ Arrien, VI, § 19.

² Voy. celui pour Chios, dans les collections citées.

³ Diodore, XVII, § 95. Il avait fait envoyer des milliers de bœufs dans sa Macédoine ; Arrien, IV, § 25.

⁴ Ὡς θεωροὶ δῆθεν εἰς τιμὴν θεοῦ ἀφιγμένοι ; Arrien, *in fine*, § 23.

⁵ C. Müller, *Fragmenta*, p. 126.

⁶ *Ibid.*

licenciés pour vieillesse ou inaptitude, ses « vétérans », les habitants des régions voisines.

C'est ainsi que furent bâties, surgissant spontanément par des décisions inflexibles comme celles auxquelles depuis des siècles cette Asie était habituée à se soumettre, des cités qui traverseront les siècles. Il y aura des Alexandries en Gédrosie, en Sogdiane, sur le Tanaïs asiatique (l'Iaxarte), chez les Parapamises, en Arabie, et, en outre, sur l'Hydaspe une Nicée et une Boucéphalie, cette dernière rappelant le nom d'un cheval favori. Parfois les colons se révoltaient, détestant leurs nouvelles conditions de vie ¹.

Des projets plus vastes agitaient l'esprit de celui dont le but dernier était comme *l'intégration politique de tout ce qu'avait créé l'antiquité*. Dans ses résidences magnifiques, il accueillit, le lendemain de son retour de l'Inde prestigieuse des envoyés des Chorasmiens, de toutes les régions de la Thrace et de l'Illyrie, de l'Italie (Bruttiens, Lucains, Etrusques, sinon Romains aussi), des Scythes d'Europe et des Ethiopiens, de Carthage ², des Galates, « nation connue pour la première fois par les Hellènes », et des Ibères ³. Une expédition en Arabie était déjà en préparation, et les navigateurs grecs du conquérant avaient reçu la mission de trouver de nouveaux chemins à ses conquêtes, en même temps que des voies nouvelles au commerce grandiose qui pouvait se développer entre les limites de cette énorme fondation politique. Mais le vent qui emporta sur l'Euphrate son diadème pour en recouvrir les tombeaux des anciens rois d'Assyrie, était, dans l'opinion superstitieuse, un pronostic du sort qui attendait leur successeur.

La mort d'Alexandre, dont le corps trouva, après un

¹ Diodore de Sicile, XVII, § 99. Il est question de celles de la Bactriane à la mort d'Alexandre. Cf. *ibid.*, § 113.

² Un projet contre Carthage, en Sicile ; Arrien, VII, § 1.

³ Ὡν τότε πρῶτον τὸ γένος ἐγνώσθη παρὰ τοῖς Ἑλλησι ; Diodore de Sicile, XVII, § 13. Cf. *ibid.*, 15.

long retard, un abri dans son Alexandrie, mit fin à l'unité de l'Empire. Ce qu'avaient réuni et tenu étroitement tour à tour les « rois des quatre continents », les farouches guerriers de l'Assyrie, la lignée de Cyrus le Perse et de Darius revenait au plus ancien état de choses, aux fatalités géographiques, aux nécessités de race. La province nationale, entre ses limites naturelles, devint indépendante par les guerres qui éclatèrent aussitôt entre les généraux, dont aucun ne voulait, n'avait raison de reconnaître un autre comme supérieur. Ils croyaient déterminer eux-mêmes, — Perdicas, Antipatre, Ptoloméé l'Égyption, Lysimaque le Thrace, Polysperchon, Antigone, — le sort du monde qu'ils se partageaient à grands coups d'épée, alors que, de fait, c'était par leur moyen que se rétablissait l'ordre naturel des choses elles-mêmes, violentées par le jeu changeant des violences millénaires.

Mais ce qui resta unitaire de l'épopée d'Alexandre ce fut le contact entre les civilisations isolées. Et, en première ligne, après celui entre l'hellénisme et la Perse, le contact entre la civilisation de l'Occident, réuni sous le sceptre du Macédonien, et cette forme toute particulière de l'organisation humaine, des conceptions religieuses, sociales et politiques qui était l'Inde.

CHAPITRE XVII

L'Orient indien et la conquête d'Alexandre.

Les documents contemporains manquent complètement pour la plus ancienne histoire de l'Inde (en aryen : Sindou). Les indigènes n'ont pas d'annales, la classe des lettrés, des prêtres, des brahmanes, qui avaient raffiné d'une génération à l'autre sur les vieilles croyances aux dieux d'une splendide nature, Indra (Ἰνδῖρα), sur son char lançant la foudre, père du soleil (Sourya) et de l'aurore, Agni (Ignis), le feu éternel¹, revêtues du vêtement brillant de la poésie des Védas, de la « science » inspirée, était trop préoccupée des problèmes éternels, de la racine et de l'origine des choses, l'humain se perdant sans trace dans l'ubiquité et l'éternité du principe divin, pour penser au passager hasard des choses d'ici-bas. « Tu passeras comme les autres et ton règne glorieux n'aura pas plus d'importance que toutes les ombres qui ont glissé sur la surface de cette terre, elle-même passagère », telle est l'essence des réponses que les représentants de la caste sacerdotale donnèrent à la curiosité des envahisseurs.

Les Perses connaissaient bien ce monde, beaucoup moins fermé que celui de la lointaine Chine, encore sans histoire, dans son isolement local, avec une religion du simple devoir abstrait. On a relevé des similitudes entre la première religion « animiste et pastorale » du parsisme et les cultes indiens : les dieux Ahoura et Yima de la

¹ Voy. P. Reynaud, *Matériaux pour servir à l'histoire de la philosophie de l'Inde*, 2 vol., Paris, 1876-1878 ; Gough, *The philosophy of the upanishads*, Londres, 1882 ; Ed. Lehmann, dans Chantepie de la Saussaye, *Lehrbuch der Religionsgeschichte*, II, Tubingue, 1905, p. 4 et suiv.

Perse étant évidemment parents des dieux Asoura et Yama¹. La nouvelle croyance de l'Avesta, avec l'antagonisme entre Ourmouzd (Ahouramazda) et Ahriman, avec l'adoration d'un historique Zoroastre, le révélateur et le purificateur d'une foi plus ancienne, avec l'avènement ultérieur de nouvelles divinités de création nationale, avait rompu dans le domaine moral des liens que rien ne pouvait relâcher dans le domaine économique de la caravane.

Quant aux Grecs, en dehors des souvenirs de Bacchus et d'Hercule comme conquérants de l'Inde, de la trouvailla des Béotiens perdus dans les vallées de l'Indus², ils se trouvaient devant un monde nouveau, dont le passé leur était tout aussi inconnu que la géographie elle-même³.

Ils se rendirent compte cependant, dès le début, que dans cette immense nation, très civilisée, d'un sens tout à fait différent du leur, il y avait, avec plusieurs rois, les radschahs de l'époque, des peuplades, des nations mêmes différentes, et, en outre, que dans chacune de ces régions, traversées tour à tour par la marche victorieuse d'Alexandre, il y avait des classes qui ne correspondaient pas à celles qui formaient la société hellénique.

En effet, ces classes, des castes nettement et rigoureusement délimitées, sans droit d'intermariage, parce que,

¹ Aussi la contrition indienne, *tapas*, et la malédiction persane, *gapa*. — Lehmann, ouvr. cité, pp. 181-182. Cf. *ibid.*, pp. 162 et suiv.; Menant, *Les Parsis, Histoire des communautés zoroastriennes de l'Inde*, Paris, 1868; Darmesteter, *Ormouzd et Ahriman*, Paris, 1877; *Coup d'œil sur l'histoire de la Perse*, Paris, 1885; F. Spiegel, *Ueber das Vaterland und das Zeitalter des Avesta*, dans la « *Zeitschr. d. deutsch. morgenl. Ges.* », 1881; cf. Casartelli, *La philosophie religieuse du mazdéisme*, Paris, 1884 (le vrai mazdéisme est une nouvelle formule, du III^e siècle av. J.-C., de la religion de l'Aouramazda). Aussi Harlez, *Introduction à l'étude de l'Avesta*, Paris, 1881; *Origines du zoroastrisme*, Paris, 1879; *Manuel du pehlvi*, Louvain, 1880.

² Sur ces *δελφῶνοι*, Diodore de Sicile, XVII, § 110.

³ Cependant Arrien (Ἰνδική) rapporte la chronologie indigène des 153 rois de Bacchus à « Sandrokotos » (Chandragoupta), au cours de 6.042 ans.

au fond et au commencement, elles avaient des cultes différents, ennemis sans être rivaux, venaient d'une longue série de luttes dont la chronique ne pourra jamais être faite. Pauvres Dravidiens de race inférieure, de conceptions religieuses primitives, à la base, foulés au pied par leurs maîtres successifs qui s'entre-déchirèrent longuement avant de se confiner chacun dans son domaine inviolable et non-expropriable. Ils subirent la nouvelle invasion comme toutes les autres, osant à peine lever leurs humbles yeux vers le dieu Alexandre passant au galop des chevaux à travers leurs villages de boue ou descendant, avec la pompe d'une divinité parue sur la terre, le large cours des fleuves sacrés.

Lui, le « roi » ne jeta pas même un regard de pitié sur ces déshérités, çoudras et parias¹. Cependant, depuis longtemps déjà une nouvelle doctrine avait trouvé pour eux aussi une consolation. Devant les prêtres, les moines, les représentants inébranlables de la doctrine sur la liberté des choses terrestres et sur les avatars de l'âme destinée au bout de ses épreuves au suprême et éternel repos, s'était élevé un « illuminé », le Bouddha, un « sauveur », le fils de prince Siddharth ou Gautama, qui, en pleurant la douleur qui dérive naturellement de tout acte de volonté, avait trouvé le même repos sans aucune protection des dieux, atteints eux-mêmes du sort fatal de l'infélicité². Avec ses disciples, des moines d'un nouveau type, vrais « frères mendiants » devant les enrichis et les puissants d'une religion dominatrice, et, de ce fait, ankylosée et corrompue, il allait prêchant la délivrance de tout joug dans la société aussi bien que dans la concep-

¹ Cf. aussi Baudry, dans l'*Encyclopédie moderne*, XVIII, col. 121 et suiv.

² Voy. Senart, *Essai sur la légende du Bouddha*, 2^e éd., Paris, 1882 ; Burnouf, *Introduction à l'histoire du bouddhisme indien*, Paris, 1884 ; Kern, *Annales du Musée Guimet : Histoire du bouddhisme dans l'Inde*, trad. Huet, Paris, 1901-1903 ; Schrœder, *Indiens Literatur und Cultur*, Leipzig, 1887 ; Scherman, *Philosophische Hymnen*, Strasbourg, 1887 ; Oldenberg, *Le Bouddha, sa vie, sa doctrine, sa communauté*, trad. de A. Foucher, Paris 1894.

tion. Si les dschâinas mettaient à la place des dieux les prophètes qu'ils posaient en piliers du monde, la première doctrine pure du bouddhisme, recommandant le même détachement de toute action que l'ancienne religion officielle, s'en distinguait, non seulement par son « anarchisme » sentimental et pacifique, mais aussi par le sentiment de fraternelle compassion avec lequel elle se dirigeait vers les esclaves et les honnis, vers les faibles et vers les femmes, donnant, pour la première fois dans l'histoire du monde, une croyance qui n'était en aucune relation avec le sang d'une classe, ni même avec celui d'une race¹. Car, si pour croire à Atman, « le souffle de la vie² », à Prajapâti l'initiateur, à Brahma le créateur, à Vichnou le metteur en œuvre, à Siva le rédempteur et le libérateur, il fallait avoir le sang bleu et la bonne race aryenne, dominant l'Inde dès le deuxième millénium avant notre ère, quiconque, de n'importe quelle race, venant même des bas-fonds méprisés de la société antique, pouvait se sauver selon les doux enseignements du Bouddha, dans la pauvreté, la soumission, le renoncement total et absolu³.

De pareilles masses se laissent facilement subjuguier : elles n'osent pas esquisser le geste même de la résistance. Les *vaïcya*s, les laboureurs libres, de race aryenne, gens portant de riches ornements, ἐν κόσμῳ πολιτευόντες⁴, accueillirent avec soumission l'inévitable, l'envoyé des dieux. C'était ce que pouvaient faire des gens « aimant la musique et les richesses »⁵. Les Malliens s'accommodaient

¹ Cf. Lehmann, ouvr. cité, p. 77 : « Der Uebergang vom religiösen Egoismus zur Sympathie ».

² De lui vient « le Rig-véda, le Yajour-véda, le Sâmâ-véda, les hymnes des Ahharvams et des Angiras, le conte et la légende, la science et la doctrine sacrée, les stances, les préceptes, les glosses et les commentaires » (Oldenberg, pp. 34-35).

³ Prêche de Bénarès. — Il apporte, dit Oldenberg, « un mode de salut où l'homme se sauve lui-même et une religion sans Dieu » (ouvr. cité, p. 51). « Les dieux eux-mêmes, dit le Bouddha, comme jadis Empédocle, nourri peut-être lui-même de vieilles doctrines asiatiques, ne sont ni immortels, ni sans douleur » (*ibid.*, p. 203).

⁴ Arrien, V, § 25.

⁵ *Ibid.*, VI, 3 : φιλωδοὶ γάρ, εἴπερ τινὲς ἄλλοι, Ἴνδοί, καὶ φιλοχρήμονες.

tout aussi bien d'une liberté entière que d'un satrape, qui aurait payé le tribut à son suzerain¹. Quant aux brahmanes eux-mêmes, qui avaient encore tout le pouvoir et qui allaient bientôt imposer leurs dieux, leurs sanctuaires, leurs statues, leur culte des reliques au bouddhisme rapidement dégénéré, ils dépassèrent la quiétude de leur doctrine pour combattre. On voit telle « cité des brahmanes » qui tient tête à l'étranger, considéré comme un profanateur. L'informateur du Sicilien Diodore croit même que cette ville d'« Harmatélia » était une des capitales d'une vraie nation portant le nom de cette caste sacerdotale² et que les guerriers parus pour la défendre avec leurs armes empoisonnées lui appartenaient. Certains des vaincus de la caste se réconcilièrent même avec le roi de leurs rois, et l'armée macédonienne accompagna des sons de ses trompettes comme pour une grande parade la fin de Calan, déjà mentionné, qui n'avait pas voulu abandonner sa décision de se purifier par les flammes. Des bûchers furent allumés sous les yeux des nouveaux maîtres pour des veuves qui n'avaient pas le droit de survivre à leurs maris défunts. Devant la religion qui demandait de tels sacrifices avec un calme aussi étonnant, les envahisseurs furent saisis de respect. Il paraît même qu'Alexandre, bien qu'ayant fait tuer certains « brahmanes sophistes » trop opiniâtres³, disposé comme il l'était à s'annexer toute religion, en se soumettant à ses prescriptions et en adoptant les formes vénérées, montra le désir de passer à la place d'une des figures de la Trinité indienne, car il voulut s'associer comme troisième au culte du Ciel et de Bacchus⁴.

Les guerriers de l'Inde, les Kchatriyas, ne fléchirent pas cependant devant ce successeur des rois de Perse qu'ils étaient depuis des siècles habitués à affronter, et

¹ *Ibid.*, VI, § 14.

² Τὸ ἔθνος τῶν ὀνομαζομένων Βραχμάνων ; XVII, §§ 102-103. Βραχμάνων πόλις ; Arrien, VI, § 7.

³ Arrien, VI, § 16.

⁴ Arrien, VI, § 19.

non sans succès, puisque, jusqu'à ce moment, aucun d'entre ces derniers n'avait pu établir une satrapie indienne. Mais, malheureusement pour eux, ils n'étaient que les défenseurs de royautes locales qui ne s'entendaient dans des conditions toutes spéciales, comme celle des mariages de centaines de vierges d'un royaume à l'autre¹, que devant l'imminence du danger. Il y avait aussi les gens de Gandhara, les Melliens, les habitants de Salmounti, les Adraïstes, les Abastènes, les Ossades, les Pattales, les Sives, descendant des camarades d'Hercule², les Oxydraques (Çoudras ?), etc. Des fortifications peu solides défendaient les cités éparses. Mais, lorsque le roi sortait à la tête de ses fantassins, de ses chars de guerre, flanqués de ces tours ambulantes qui étaient les éléphants redoutés, il fallait du côté des Macédoniens livrer une bataille sérieuse, bien que les chances n'en fussent pas douteuses. Car, comme plus tard les autres « Indiens », du Nouveau Monde, ces Orientaux à peine couverts d'armes défensives et combattant l'arc ou le couteau à la main contre des hoplites, des peltastes, maniant la terrible « sarisse », avaient, en général, l'horreur des chevaux, qu'ils n'avaient jamais vus auparavant.

Diodore parle de telle cité, Hyala, dont le régime ressemblait à celui de Sparte³, non seulement parce qu'il y avait, pour la guerre, deux rois appartenant à deux maisons différentes, mais aussi parce que les affaires étaient ordinairement décidées par les anciens. De fait, il y avait une « assemblée du peuple », la Samiti⁴. Mais, à la tête des guerriers est toujours un roi aux pouvoirs illimités, faisant partie d'une série dynastique. Tel ce Taxyle, maître du « royaume » de Taxyle (Takchascilâ)⁵, dans le

¹ Diodore de Sicile, XVII, § 98.

² *Ibid.*, § 96.

³ Ἀὐτῆ δὲ τὴν πολιτείαν εἶχε διατεταγμένην ὁμοίως τῇ Σπάρτῃ; XVII, § 104.

⁴ Helmolt, *Weltgeschichte*, I, p. 372.

⁵ Cf. A. Foucher, *L'origine grecque de l'image du Bouddha* (Bibliothèque de vulgarisation du Musée Guimet, XXXVIII, Chalon-sur-Saône, 1913, p. 13).

nom duquel on a cru rencontrer celui d'une tribu scythe, ce qui ne serait pas impossible dans un pays où le dieu de la Perse, Zarathoustra, avait fait depuis longtemps son entrée et où des princes aussi portent des noms appartenant à l'Iran. Tel, chez les Pourous, les « habitants des villes », le roi Porus (Pourava), appelé par les Grecs, d'après la dénomination de sa « nation » elle-même. Il a, en effet, un neveu du même nom. D'autres rois sont mentionnés aussi : un Mophis, fils de Taxyle, un Mousikânos, un Oxykanos, un Xandramas (Chandrâma), un Abisares (Abisâra), un Moeris (Mauriya), un Sopâithès, un Phégée, un Gambos, ayant pour résidence Sindimana. Alexandre se rendait bien compte que ce n'était pas un pays à tailler en satrapies ; c'est pourquoi il confirma en vassaux les princes qu'il ne se sentait pas en état de remplacer. Porus, l'ancien, régna sur sept peuplades et deux mille cités ¹.

Il alla jusqu'à s'adjoindre des soldats que lui avaient fournis ces « rois » de l'Inde, et il envoya Mégasthène, le principal de ses agents d'exploration, auprès de ce dynaste que les Grecs appelaient Sandrakotos, ce Tschandragoupta des Indiens, qui, surtout après que Porus fut tué par un officier macédonien, devait rallier, vers 316, pour un règne d'une vingtaine d'années, une assez grande partie de la nation.

L'apparition d'Alexandre dans l'Inde ne laissa, pour le moment, dans ce monde vaste et vague aucune fondation durable². Entre les conceptions des envahisseurs et celles des nations envahies la distance était, pour le moment, trop grande. Dans cet immense océan d'indifférence qu'était l'âme des Indiens brahmanes et bouddhistes, cette onde violente ne laissa aucune trace appréciable. Et la pensée grecque elle-même ne fut pas fruc-

¹ Arrien, VI, § 2.

² Voy. *Le Bouddhisme et les Grecs*, dans la « Revue de l'histoire des religions », janvier 1891 ; Sylvain Lévi, *La Grèce et l'Inde, d'après des documents indiens*, dans la « Revue des études grecques », 1891, p. 24 et suiv. (« l'expédition macédonienne a moins pénétré qu'affleuré le pays »).

tifiée par ce que pouvait donner cette civilisation si différente. Tel Brahmane nu, sans abri, couvert de haillons, plein de mépris à l'égard de tout ce que le monde pouvait lui offrir pour le séduire, jugeait la philosophie hellénique comme un jeu vain, parce que la vie même de ceux qui la professaient n'en était pas dirigée, et l'attitude de cette caste fut jugée par les Grecs d'après les signes de respect envers Alexandre, imposés par une nécessité passagère.

Au moment du suprême sacrifice accompli selon les rites de sa patrie, Calan (Kalyamas) chantait des hymnes. Les hymnes, l'élévation de l'âme vers la divinité, l'accompagnement obligatoire du sacrifice, forme la partie la plus ancienne, sinon aussi la plus importante, de la littérature des Indiens. S'il s'agit d'interpréter le sens des figures et des formules religieuses, il y aura les « livres de la Sagesse », les védas, toutes pleines de fortes images fraîches de beauté spontanée et, à l'usage des initiés seuls, les Oupanichades. S'il y a eu, sans doute, des lois anciennes, la codification de « Manou » précède de peu l'ère chrétienne. Il est impossible de fixer au moins une date de siècle aux deux grands poèmes qui racontent la lutte pour la possession de l'Inde, la Ramayana et la Mahabharata, collection de morceaux épiques en grande partie plus anciens.

Ce n'est pas de cette littérature et pas plus d'un art qui pourrait difficilement être distribué en périodes, que partit, grâce aux voies de commerce universel, de circulation générale, ouvertes par la conquête d'Alexandre, l'influence de l'Inde sur l'Occident, qui devait ressentir fortement cette influence. Elle vient entière, non pas du formalisme des Brahmanes, bien qu'ils eussent excité la curiosité des compagnons d'Alexandre, mais bien de cette nouvelle religion du pardon et de l'amour entre tous les membres de la race humaine qui est le bouddhisme.

Passa-t-il dès lors aussi du côté de cette énorme Chine ¹,

¹ Le nom vient de T'sen, celui de la région autour des lacs Youn-

qui aurait formé déjà un colossal Empire fondé deux mille ans avant l'ère chrétienne, qui aurait eu une dynastie bien établie, les Tschasu, tatars, dès la fin du XII^e siècle, qui pourrait présenter des annales, dès 2357 et toute une littérature précédant de bien loin les productions analogues de l'Inde¹? Ce qu'on peut découvrir, pour l'époque la plus ancienne, est un mélange confus d'animisme, de légendes cosmogoniques, de culte des ancêtres et surtout de principes politiques². Ce souci de l'Etat finit par dominer : on a remarqué avec raison que l'empereur sacrifiant au son des cloches, n'est que le fonctionnaire suprême du devoir civique et que la prière est un compte rendu officiel. Le taoïsme de Lao-ssé, ou Lao-tseu (né en 604 av. J.-Chr.), serait une innovation révolutionnaire, maintenue par des besoins d'Etat, « la magie précédant la mythologie, la mythologie la philosophie, la philosophie l'organisation religieuse ou la discipline », et le nouveau système réunissant seulement les anciens éléments existant dans ces différents domaines³.

Mais le philosophe des Chinois, Koung-fou-tsé (Confucius, † 478), naquit presque au même moment du VI^e siècle où le Bouddha finit ses jours, et ce n'est pas sans doute dans les textes pleins de sécheresse de sa patrie qu'il put trouver l'inspiration pour des formules comme celle-ci : « Et avec quoi peut-on se revancher du bienfait qu'on a reçu ? Payez le mal par la justice et le bien par le bien. »

nanfou et Tch'angkiang. (Terrien de Lacouperie, *Western origin of the early chinese civilisation from 2.300 B. C. to 200 A. D.*, Londres 1894, p. 63. Cf. du même *Early history of the chinese civilisation*, Londres, 1880, et *The languages of China before the Chinese*, Londres, 1887 (traduction française, Paris, 1888).

¹ Helmolt, *Weltgeschichte*, I, pp. 111, 117.

² Otto Messing distingue, dans son étude *Ueber die chinesische Staatsreligion und ihren Kultus*, « *Zeitschrift für Ethnologie* », XLIIf (année 1911), p. 348 et suiv., une époque monothéiste, puis une autre dualiste (ciel-terre), yang, chaleur, lumière, virilité ; yin, froid, ténèbres, féminité ; cf. J.-J. M. de Groot, dans Chantepie de la Saussaye, ouvr. cité, I, p. 92. Puis une période matérialiste, à partir du VI^e siècle, avant l'ère chrétienne.

³ Bazin, *Recherches sur l'origine, l'histoire et la constitution des ordres religieux dans l'Empire chinois*, Paris, 1856.

C'est, sans doute, beaucoup moins que ne le voulait le réformateur indien, mais, en tenant compte des coutumes archaïques de la Chine, c'est toujours quelque chose. Ses pérégrinations mêmes, dans lesquelles il était accompagné de nombreux disciples errants comme lui, rappellent celles de Gautâma. Un caractère « démocratique » distingue, alors même qu'Alexandre, le créateur de « démocraties » helléniques, arrivait aux frontières orientales de l'Inde, la prédication d'un autre réformateur, Meng-Tsé (371-289), et on ne peut pas s'interdire de rapprocher ces deux faits historiques.

L'influence de l'Inde bouddhique, après l'influence macédonienne fut cependant beaucoup plus forte du côté de l'Occident. Et surtout sur les Juifs.

Déjà, pendant la captivité de Babylone, ils avaient pu goûter aux fruits d'une autre philosophie religieuse moins passionnée et moins bruyante, en même temps que la Chaldée leur donnait le goût des codes religieux complets et invariables (le Deutéronome), des notations chronologiques exactes¹. Revenus dans leur pays, avec un idéal de théocratie absolutiste, ils durent se contenter de l'humble existence d'une satrapie perse, avec un grand prêtre à leur tête, d'un tout autre esprit que celui des prophètes, comme Jérémie. A travers cette tyrannie sans avenir, les infiltrations indiennes du « Bouddha », qui proclamait hautement que « sa loi est une loi de grâce pour tous », s'ajoutant à la très ancienne attente du Messie restituteur et rénovateur, du « fils de David », roi dans le sens où les prêtres étaient dominateurs, firent pénétrer dans les masses populaires asservies au Temple de la tradition immuable l'idée du « sauveur » et celle d'une religion toute d'abdication envers le monde, de soumission envers la divinité, — que le peuple juif, fidèle au culte de Jahveh, continuait à concevoir personnelle et dominatrice, — mais envers une divinité aimant les hommes d'un amour paternel infini et de fraternité entre

¹ Helmolt, *Welgeschichte*, II, p. 204-205.

ces hommes, sans distinction ni de classe, ni de nation. Cet état d'esprit populaire aura bientôt des conséquences uniques pour le sort des civilisations religieuses, sociales et politiques. Mais seulement après que le monde cultivé eût passé par cette phase de l'hellénisme matérialiste, fier de son intelligence, conscient de sa force, phase qui venait à peine de commencer.

CHAPITRE XVIII

Les « royautés » nationales.

Des années s'étaient passées depuis la mort d'Alexandre ou, pour employer les termes d'une lettre aux Grecs envoyée par Polysperchon, au nom de l'héritier royal, méconnu et négligé : depuis « sa disparition d'au milieu des hommes ¹ », lorsqu'un de ses héritiers par la violence, Eumène, eut un rêve : « Il lui sembla voir dans son sommeil le roi Alexandre vivant et gouvernant, orné de la pompe royale, donnant des ordres aux généraux et conduisant avec énergie tout ce qui concerne la royauté. C'est pourquoi, dit-il, il faut préparer du trésor royal un trône d'or, sur lequel, posant le diadème et le sceptre et la couronne et les autres ornements, tous les généraux doivent lui sacrifier et prendre place près du trône, et recevoir les ordres au nom du roi, comme s'il avait été en vie et à la tête de l'Empire qui lui appartient ². » Les généraux vénérèrent donc comme un dieu, ὡς θεόν, leur ancien camarade couronné. Mais, aussitôt la cérémonie terminée, chacun revint à son ambition et bientôt de nouveau ils se rencontrèrent les armes à la main. Car celui qui avait voulu libérer les villes helléniques avait contribué, sans pouvoir s'en rendre compte, à libérer ces vies nationales que ne menacera qu'après plus d'un siècle la conception d'un nouvel empire, celui-là capable d'imposer sa propre forme aux royautés découronnées, aux provinces conquises aussi bien qu'à l'hellénisme annexé.

Cependant, on continuait à écrire des lettres au nom

¹ Diodore de Sicile, XVIII, § 56 : Ἀλεξάνδρου μεταλλάξαντος ἐξ ἀνθρώπων.

² *Ibid.*, § 61.

du fils d'Alexandre : c'est par son ordre qu'on restitua aux Grecs cette liberté qu'avait détruite Antipatre, en établissant une oligarchie de cens (ceux ayant un revenu supérieur à 2.000 drachmes) et en colonisant en Thrace 12.000 citoyens pauvres ¹. On s'attendait à voir les « rois » apparaître en Macédoine, à laquelle ils n'avaient pas touché, pour restituer Olympiade, la mère du héros, dans la situation qu'avait eue leur maître ². Mais dans tout cela il n'était question que de la patrie d'origine, du point de départ pour cette étonnante création, pour cette magnifique conquête : de la Macédoine rurale, à demi-sauvage, où la vieille princesse, revenue de son Epire, tua la reine Eurydice, sa rivale, et son mari, Philippe, pour être elle-même massacrée, avec cette froide indifférence dans la vendetta qui, après les Illyres de toute époque, caractérise encore leurs descendants authentiques, les Albanais. Ce fut en vain que Cassandre, conquérant du Péloponèse, épousa une fille du père d'Alexandre et fit enfermer à Amphipolis Roxane, veuve du conquérant, et son fils. Ce fut en vain que Polysperchon donna à son propre fils le nom révérend d'Alexandre. Enfin, ce fut en vain qu'Antigone parut à Babylone, demandant compte de sa gestion financière au satrape qui était alors Seleucus, que Seleucus lui-même, réfugié en Egypte, fit son entrée solennelle, en vainqueur, dans la capitale d'Alexandre, que Démétrios, fils d'Antigone, le remplaça bientôt. Malgré les essais répétés des généraux d'en arriver à l'unité de l'Empire, la séparation était définitive. Elle était définitive parce qu'elle était naturelle.

L'acte infâme accompli par l'ordre de Cassandre contre le fils du conquérant et contre sa mère, assassinés en secret ³, ne faisait que laisser une plus libre carrière aux ambitions de ceux qui, rois de fait, n'avaient pas encore ceint la couronne. Le nouvel ordre des choses commence de fait en ce moment. L'apparition du fils de Barzine, âgé

¹ Diodore de Sicile, XVIII, § 18, 56.

² Cf. J. Kaerst, *Geschichte des hellenistischen Zeitalters*, 2 vol., Leipzig, 1901-1909.

³ Diodore de Sicile, XIX, § 105.

alors de dix-sept ans, un Héraclès, d'après l'origine légendaire de son glorieux père, cette mise en scène de Polysperchon, qui fit venir, de Pergame, l'« enfant », τὸ μετράκιον, ne recueillit que l'adhésion, du reste très importante au point de vue militaire, de la « communauté » (κοινὸν) des Etoliens¹ : le prétendant finit par l'ordre même de celui qui l'avait suscité².

Parmi ceux qu'on a appelé les « diadoques » le plus digne de la grande succession que, poussé par la conscience de ses propres mérites de même que par la tradition immuable de l'unité monarchique en Orient, il cherche plusieurs fois à réunir entre ses mains, fut Ptolomée, le « sauveur » d'Alexandre à un moment de suprême danger. Il dut sa situation prépondérante aussi, et en très grande partie, au caractère plus solide de la base territoriale qu'il s'était choisie, de cette Egypte dont le caractère politique plusieurs fois millénaire n'avait pas été trop profondément changé même par la domination étrangère des Perses, qui, du reste, en comparaison avec celle des « Pasteurs » et des Ethiopiens, avait été assez courte et souvent troublée, interrompue par des révoltes et des dominations nationalistes.

On s'étonne du peu d'originalité politique que témoigne après l'invasion macédonienne cette Perse, cette Médie, dont les capitales, Persépolis, Pasargadès, Suse, Ecbatane, ne seront plus mentionnées pendant longtemps sur les pages de l'histoire. La nouvelle religion « mède », pleine de résidus touraniens et d'aspirations indiennes, du mazdéisme n'était pas assez consolidée pour pouvoir produire ce que nous appelons le « patriotisme » : elle attendra des siècles avant de s'organiser définitivement et de pouvoir dominer les âmes de toute une nation.

On se contentait là-bas de la vice-royauté, très respectueuse du passé, de ce satrape macédonien qui sut main-

¹ *Ibid.*, XX, § 20.

² *Ibid.*, § 28. Antigone fit tuer à Sardes la sœur d'Alexandre (*ibid.*, § 37). Voy. Flathe, *Geschichte Makedoniens*, Leipzig, 1832-34 ; Mahaffy, *Greek life and thought from the death of Alexander to the roman conquest*, 323-146 B. C., 2^e édition, Londres, 1896,

tenir son pouvoir à côté des luttes furieuses qui se poursuivaient pour la possession de Babylone. L'ancienne capitale de Nabouchodonossor, la ville sacrée de Bel ne montrait aucune tendance à faire revivre ses propres traditions, maintenant archaïques : elle voyait avec indifférence telle armée étrangère en chasser une autre, telle garnison remplacer la précédente dans son « acropole ». Les « Chaldéens », les prêtres avec leurs prédications semblaient y représenter la seule force vraiment vive.

Il en était autrement en Egypte, après comme avant la fondation d'Alexandrie. On ne pouvait pas y devenir le maître sans ceindre bientôt — en 195 ; au commencement on datait « sous le règne d'Alexandre fils d'Alexandre, Ptoloméé étant satrape »¹ — le pchentt des Pharaons et sans rattacher, comme l'avait fait Alexandre lui-même, son origine aux dieux tutélaires, changeants de nom, éternels d'essence. Il paraît que ce fondateur d'une dynastie durable et très brillante témoigna dès le début de ses sentiments « patriotiques » envers « son » Egypte en y ramenant la proie faite par Cambyse² ; comme ses grands prédécesseurs il crut de son devoir d'envahir la Syrie et dans une de ses dernières campagnes il poussa jusqu'au delà des gorges du Taurus en Cilicie. L'Arabie, nouvelle pour l'histoire, avec ses bédouins errants, avec ses troupeaux et ses caravanes de chameaux, avec ses surprises et ses dangers que décrivit pour la première fois à ce moment Hiéronyme, voyageur militaire comme Mégasthène, ne resta pas au pouvoir de Démétrios, fils d'Antigone, qui l'envahit deux fois au nom de son père ; elle échut au roi de la grande monarchie voisine³. Déjà son fils, du même nom, était non seulement

¹ Robert Helbing, *Auswahl aus griechischen Papyri*, Berlin-Leipzig, 1912, p. 39. Cf. Mitteis et M. Wilken, *Grundzüge und Chrestomathie der Papyrskunde*, Leipzig-Berlin, 1912, 4 volumes.

² Robert Helbing, *Auswahl aus griechischen Inschriften*, coll. Göschen, Leipzig, 1915, p. 62-63.

³ Voy. Sédillot, *Histoire générale des Arabes*, Paris, 1854, et Huart, *Histoire des Arabes*, I, Paris, 1912.

un « grand roi », mais aussi un « dieu »¹, de même que sa femme et sœur, Arsinoé, « dieux frères » qui appelaient aussi Ptolomée I^{er} et sa femme Bérénice « dieux », à savoir « dieux sauveurs », car ils descendaient d'Hercule et de Dionysos². Rhodes, secourue contre une autre tentative de conquête, ayant consulté l'oracle d'Ammon, « honora comme dieu » Ptolomée I^{er}³.

Se faire appeler « grand roi » ceci signifiait une prétention à la domination unique sur toute la monarchie. C'est pourquoi les successeurs du premier Ptolomée comptèrent parmi leurs provinces, avec l'Égypte et la Libye, « la Syrie, la Phénicie, Chypre », dont les rois avaient été attaqués avec un tel acharnement, que la famille de Nicoclès de Paphos fit tuer jusqu'aux enfants pour échapper au suprême déshonneur, puis la Lycie, la Carie, les Cyclades, plus tard, aussi — après les expéditions de Ptolomée II et de son fils homonyme — « tout le pays en-deçà de l'Euphrate, la Cilicie, la Pamphylie, l'Ionie, l'Hellespont et la Thrace et toutes les puissances (δυνάμεις) dans ce pays et les éléphants de l'Inde ». Enfin, à la suite des dernières victoires, aussi « la Mésopotamie et la Babylonie et la Sousiane et la Perse et la Médie et tout le reste jusqu'à la Bactriane »⁴, Samos, Chios et Lesbos

¹ La monnaie de son père porte la tête de Sérapis (Mahaffy, *The Empire of the Ptolemies*, Londres, 1895, p. 58 ; cf. *ibid.*, p. 53 ; R. S. Poole, *Coins of the Ptolemies*, Londres, 1883). Ptolomée Epiphane fut le premier « Pharaon » sacré à Memphis ; Bouché Leclercq, *Histoire des Lagides*, Paris, 1903-1907, 3 vol ; Jean Lesquier, *Les institutions militaires de l'Égypte sous les Lagides*, Paris, 1911 ; W. Otto, *Priester und Tempel im hellenistischen Egypt*, Leipzig, 1905-1908 ; A. Moret, *Du caractère religieux de la royauté pharaonique*, Paris, 1902 ; Jouguet, *Les Lagides et les indigènes égyptiens*, dans la « *Revue belge d'histoire et de philologie* », II, 1923, p. 419 et suiv.

² Niese, *Geschichte der griechischen und makedonischen Staaten*, II, Gotha, 1899, p. 148 et suiv. ; aussi Helbing, *ouvr. cité.* p. 59 et suiv. Sur le luxe de sa cour, sur les bêtes de son jardin, Athénée, V, p. 196 et suiv.

³ Diodore de Sicile, XX, § 100.

⁴ *Ibid.*

entrèrent dans le domaine maritime de la dynastie. Déjà Ptolomée I^{er} avait occupé d'une manière passagère Sicyone et Corinthe, qui étaient considérées comme « réunies » à son Egypte. Samothrace, Thâsos durent lui appartenir pendant quelque temps. Un moment viendra (266-265) lorsque Sparte aussi bien qu'Athènes reconnaîtront que le roi d'Egypte, maître de Crète, est un patron naturel contre les ennemis des « lois et des institutions traditionnelles »¹. Rien n'aurait manqué que la Macédoine seule, de l'immense héritage d'Alexandre.

Antigone, le chef de « l'Asie », avait toute une longue carrière de lutttes derrière lui, lorsqu'après une grande victoire en Chypre, contre Ptolomée, il posa sur son front le diadème, associant à la dignité royale son fils victorieux, Démétrios². Diodore de Sicile assure que ce fut le premier cas où un héritier d'Alexandre eût osé prendre le titre qu'avait porté avec tant de gloire leur maître à tous. L'exemple fut adopté pour Lysimaque³ « roi en Thrace » — pas de Thrace, — par Séleucus et par Cassandre⁴. Le « Thrace » qui parut en Asie comme défenseur de Cassandre contre l'attaque de Démétrios en Europe et se rendit maître d'Ephèse et de la côte d'Ionie pour se retirer ensuite devant les forces d'Antigone, montrait, du reste, assez bien des intentions correspondantes à celles de Ptolomée, qui était, parmi les rois, le « grand roi ». En effet il épousa dans ses quartiers d'hiver une nièce de Darius, Amestris, veuve de son camarade Kratéros⁵. Son adversaire, le « roi d'Asie » — Séleucus l'était des « Babyloniens », — périt au milieu

¹ Le décret dans Michel, *Recueil d'inser. grecques*, n° 150.

² Diodore de Sicile, XX, § 53. Cf. Bouché-Leclercq, *Histoire des Lagides*; Mitteis et Wilken, *Grundzüge und Chrestomathie der Papyruskunde*.

³ Voy. Walther Hünerwedel, *Forschungen zur Geschichte des Königs Lysimachos von Thrakien*, Zurich, 1900; F.-P. Possenti, *Il rè Lisimaco di Tracia*, Turin, 1901 (un article sur lui dans les *Atti de l'Académie de Turin*, XXXIX, années 1903-1904).

⁴ Diodore de Sicile, XX, § 53.

⁵ *Ibid.*, XX, § 109.

de ses luttes sans qu'il eût pu s'imposer comme supérieur des autres « rois ».

Séleucus Nicator, « le Victorieux », tué par Ptolomée « la Foudre », ne porte pas encore le titre de « roi des pays », « roi des quatre points cardinaux », que s'attribua le demi-Perse Antiochus Soter (à partir de 281) ¹. Ce titre est cependant celui des anciens monarques babyloniens. S'il n'adopte pas en tout les signes distinctifs du pouvoir suprême chez les Perses, il règne à l'orientale, à côté de sa femme, appartenant au monde des vaincus, Apama (fondatrice de la ville d'Apamée). Plus tard, un des membres de cette dynastie des Séleucides se fera appeler « le Dieu » (Théos). Ce n'est pas sans le même sens que les figures typiques de Zeus, d'Hercule, d'Apollon se retrouvent sur les monnaies de ces Séleucides ; la dynastie aurait prétendu même explicitement, pour avoir une originalité en fait de descendance divine, venir d'Apollon ².

En Syrie, à Babylone, en Perse, les trois grands blocs de leurs possessions, ces rois ont hérité des coutumes asiatiques différentes, des législations archaïques spéciales, mais partout ils s'en tiennent au passé ; on a fait observer que sur l'Euphrate on continuait à maintenir les principes et les formes juridiques de l'époque d'Hammourabi ³. On conservait aussi les anciens impôts. La religion seule, en décadence et depuis longtemps réduite à des rites et à des calculs, à de simples gestes officiels et officieux à l'égard de tout maître donné par le destin, n'était plus en état — ayant aussi à combattre contre celle de la Perse voisine, en cours de développement celle-là, — de gagner les Macédoniens d'Asie comme ceux d'Égypte avaient été gagnés par la religion pharaonique.

¹ Cavaignac, ouvr. cité, p. 97.

² Cf. Bouché-Leclerc, *Histoire des Séleucides* ; Revan, *The house of Seleucus*, Londres, 1902, 2 vol. ; Babelon, *Catalogue des monnaies grecques de la Bibliothèque Nationale. Les rois de Syrie, d'Arménie et de Commagène*, Paris, 1890.

³ Cavaignac, ouvr. cité, p. 109.

Ceux des « rois » qui avaient eu leur lot en Europe, Macédoine, d'un côté (Cassandre, Antigone Gonatas¹), et Thrace, de l'autre (Lysimaque seul), avaient échappé, par les conditions mêmes dans lesquelles ils se trouvaient, à l'influence toute-puissante de la monarchie « millénaire » ; ils revenaient aux traditions balcaniques que leur imposaient des sujets qui étaient ici des parents et des camarades, au nom desquels ils se croyaient obligés de parler dans leurs bulletins de victoire. Ils intéressent, avec les cités, les ligues de la Grèce, et surtout les autres « rois » de la péninsule, Epirotes, Illyriens, Gètes, Dardiens, Péoniens, comme élément qui participe à un autre développement, celui d'un Occident qui, tout en étant pénétré de l'idéal « héroïque » d'Alexandre, n'a rien perdu de ses traits distinctifs. Si Lysimaque fit sa campagne d'Asie, s'il rêva de réunir sous un sceptre d'usurpation les deux rivages de la Mer thrace, sa défaite, sa mort, dans la bataille de Kouroupédion en 281, mit fin, non seulement à un règne, mais à un royaume : il n'y eut désormais à côté de la Macédoine, qui avait de bien autres bases, qu'une seule Thrace, celle des barbares, ses anciens habitants « autonomes ».

Mais dans cette Asie le gouvernement des diadoques créa, d'après une inspiration et des modèles qui venaient de la Grèce, un monde nouveau.

Jusqu'ici, malgré les grandes agglomérations urbaines des capitales et des villes-foires pour les caravanes, malgré ce qui pouvait se rassembler en fait de population variée sous la garde des châteaux, ces vastes contrées n'avaient pas connu la cité, la vraie cité, ayant un régime préalablement établi ou s'inspirant d'une idée capable de lui donner l'unité durable. Cette cité, les Macédoniens avec leurs collaborateurs et auxiliaires helléniques cherchèrent à la donner aux régions qui ne l'avaient pas eue comme centre de rayonnement, en même temps qu'ils soutenaient, par le rétablissement

¹ Voy. Woodthorpe Tarn, *Antigonos Gonatas*, Oxford, 1913.

des « démocraties », les anciennes villes historiques de l'hellénisme.

L'Égypte, très bien peuplée sur un territoire restreint, n'eut, à côté de Naucratis et d'Alexandrie, que Ptolémaïs, d'après le nom du roi fondateur, qui avait voulu rivaliser avec Alexandre. Antigone créa une Antigonie, dont les habitants furent plus tard transportés dans une autre colonie par l'héritier de la province. La Lysimachie du roi thrace fut reliée à d'importants événements militaires avant de disparaître. Cassandre laissa après lui la ville florissante de Cassandrie. Une Démétrias rappelle le Poliorcète, beaucoup mieux connu pour avoir détruit que pour avoir fondé des cités. Des noms de reines sont perpétués aussi par des colonies comme Stratonicee, Bérénice, Apamée, Arsinoé (une ville de ce nom jusqu'en Argolide). Mais ce fut la lignée de Séleucus qui couvrit plus largement de créations urbaines le territoire, si vaste, qui lui avait été confié. On a fait le compte que seul le premier de cette dynastie a enrichi la série des cités grecques de seize Antioches, six Laodicées, neuf Séleucies, trois Apamées, une Stratonicee¹. D'anciennes villes sémitiques du côté de la Judée ne changèrent pas seulement de nom, mais aussi de caractère. Des généraux même suivirent, dans quelques cas isolés, l'exemple de leurs souverains. Les tribus, les dèmes, les phratries étaient copiées d'après des modèles grecs et dans des gymnases d'imitation se formait une puissante bourgeoisie d'implantation que l'Orient n'avait pas connue.

La plupart de ces cités, d'une assiette régulière, avec de beaux monuments de style grec et parfois de splendides palais, étaient si bien placées, que leur existence, sinon leur développement, en fut garantie. Plusieurs arrivèrent bientôt à une extraordinaire prospérité et elles dominèrent la dernière période de l'antiquité aussi bien par leurs gains de commerce que par l'éclat de leur civilisation philosophique, littéraire, scolaire. Une nou-

¹ Cavaignac, loc. cit., p. 137.

velle phase dans l'histoire de la civilisation grecque reste attachée au nom d'Alexandrie¹.

En même temps, on créait des établissements ruraux, plus ou moins en dépendance des centres urbains du voisinage, en y fixant des soldats émérites, d'après le système d'Alexandre, qui cependant avait mis ensemble ces dépôts de vétérans avec les colonies proprement dites. Il y eut sur des points nombreux de l'Égypte et de l'Asie séleucide des clérouques, ayant des terres, des « stathmes » d'habitation et des catèques ; le bien-fonds qui leur était donné venait du domaine royal ou du produit des expropriations ordonnées dans ce seul but.

Enfin ce qui était hellénique, c'était la route de commerce, largement ouverte et, malgré les guerres intestines, parfaitement garantie. A travers ces voies qui menaient d'un bout du monde civilisé à l'autre passait victorieuse la nouvelle langue de communication, devenue internationale, la seule possible, le grec. Elle s'imposait aussi par l'administration, par les actes publics jusqu'aux moindres contrats, en Égypte, à la manière de Naucratis, par l'enseignement dans les écoles privées, par la cohabitation dans les Musées-internats, par les discussions des philosophes, tellement nombreux, qu'un des Séleucides dut expulser ces « corrupteurs » de la jeunesse, et par les conversations de Cour, par les légendes des monnaies et, il ne faut pas l'oublier non plus, par les formules de commandement militaire. On arriva bientôt à employer la langue d'Alexandre même en dehors du cercle de la conquête ou des limites de ces royautes « successorales ». Elle était parlée ainsi dans le royaume du Bosphore scythique, dans celui du Pont, dans le royaume de Bithynie, consolidé par Nicodème, dans la Cappadoce, encore un pays « royal », et dans la Paphlagonie indépendante, dans toute cette vaste région environnante qui empruntait aux Macédoniens, ainsi qu'elle l'avait fait jusque-là aux vieilles « monarchies », les éléments de son organisation et de sa culture.

¹ Voy. Süsemihl, *Geschichte der griechischen Literatur in der alexandrinischen Zeit*, Leipzig, 1891-1892, 2 vol.

L'Inde même fut transformée par l'irrésistible courant d'amalgamisation dans l'hellénisme. Chandragoupta était déjà sous Séleucus le mari d'une femme grecque ; Pâtalipoutra, autre roi indien, fut l'allié des « diadoques ». Le bouddhiste Açoka, « qui joua dans l'histoire indienne un rôle aussi considérable que Constantin dans l'histoire de l'Occident », entretient des relations d'amitié avec « Antioko, roi des Yavans », avec Tourâmayo-Ptolomé, Maka-Magas, Antikini-Antigone et « Alikacoudara » d'Épire. Son successeur, le Scythe Kanichka, vit à la lisière de la même civilisation. Les Grecs pénètrent¹, après la destruction du royaume de Mauryas, dans le Pendschab, dans le Dekkan, dans le Gujerat, avec leurs princes, Démétrias, Ménandre, ces « Yavanes méchants et puissants », haïs par les Brahmanes. Des pirates grecs s'installèrent en maîtres. En Bactriane, on frappe des monnaies grecques, mais plus tard des lettres indiennes donnent une autre forme des noms helléniques, alors que Hermaïos, prince hindo-grec, et le Scythe Kadphisès sont commémorés par des monnaies aux inscriptions indiennes, avec une légende chinoise de l'autre côté². Il y aura dans l'immense péninsule une ère grecque, un théâtre à la façon grecque, des héros grecs dans l'épopée nationale, des mœurs grecques, des ordres grecs dans l'architecture ornée de sculptures grecques, et il y aura même un type grec du Bouddha².

Une nouvelle force d'unification s'était ainsi formée pour des siècles, et elle aura une influence extraordinaire sur tout le développement ultérieur de l'humanité. Avant d'en poursuivre cependant les effets, il faut examiner les phénomènes politiques produits par l'imitation directe des actions militaires d'Alexandre, par la tendance de changer « héroïquement », d'une façon brusque, révolutionnaire, l'état actuel des choses.

¹ *La Grèce et l'Inde, d'après les documents indiens*, dans la « Revue des études grecques », année 1891, p. 24 et suiv.

² A. Foucher, *L'origine grecque de l'image de Bouddha*, Chalon-sur-Saône, 1913.

CHAPITRE XIX

Les imitateurs étrangers d'Alexandre-le-Grand.

Il y eut d'abord une émulation, tendant à fonder de nouveaux Etats ou d'accroître les limites de ceux qui existaient déjà, dans les régions mêmes qui avaient donné à Philippe et à Alexandre-le-Grand la base d'action et les collaborateurs militaires.

Dès les débuts de l'action macédonienne, Alexandre, roi d'Epire, époux de Cléopâtre, fille de Philippe, s'était dirigé du côté de l'Italie, où déjà s'élevait, vers le Nord, du côté de la Mer des Etrusques, la puissance romaine, confinée encore, avec ses institutions patriarcales, avec ses superstitions « tursènes », formant le fondement même de tous les pouvoirs, dans un territoire très restreint, dont l'issue était défendue en même temps par les cités étrusques très anciennes et par les bandes « sabinnes¹ », samnites de la montagne de l'Appenin. L'Epirote, qui aurait disposé d'une quarantaine de vaisseaux, était intervenu en faveur de la ville grecque de Tarente, menacée par les barbares voisins. Il fut tué en combattant et aucun de ses successeurs n'eut ni le courage, ni les moyens de reprendre une aventure qui devait rester unique.¹

Mais ce fut dans cette Sicile, qui elle-même avait essayé plus d'une fois et essaiera encore de dominer la côte orientale de l'Adriatique, que s'éleva le plus remarquable des imitateurs du conquérant de l'Asie.

Fils d'un potier, Agathocle passa ses premières années

¹ Voy. C. Klotzsch, *Epirotische Geschichte bis zum Jahre 280 v. Chr.*, Berlin 1911.

dans une des villes dominées par les Carthaginois, par les « barbares », sacrificateurs d'enfants, crucificateurs de rebelles, adversaires de l'hellénisme, dans les principes aussi bien que dans les méthodes et dans les mœurs. Il commença par être mercenaire et, s'étant enrichi à Syracuse, il éleva plus haut son ambition, combattant un tyran pour le devenir lui-même. Evitant les embûches d'un autre mercenaire, Corinthien d'origine, il se posa en défenseur du peuple de Syracuse contre l'oligarchie prétentieuse des riches, les « six cents ». Rassemblant une bande de soldats dévoués et tous les miséreux en quête de gain, il organisa un massacre de tous ceux qu'il aurait pu craindre et devint de ce fait, en 317, par vote du peuple, maître absolu de la riche et puissante cité, dont il allait faire pendant de longues années l'instrument parfois frémissant de ses projets grandioses.

Sa première campagne contre les Carthaginois, qui détenaient une grande partie de la Sicile et qu'il était habitué dès l'enfance à haïr, échoua. Camarina, Leontini, Catanie, Taormine, puis Messine, acceptèrent l'hégémonie des « barbares », qui semble n'avoir pas été trop pesante. Dans leur nouveau chef — les commandants militaires étaient vite disgrâciés et persécutés dans le monde soupçonneux de ces marchands, — Amilcar, le Sicilien avait rencontré un adversaire redoutable, qu'il retrouvera plus d'une fois sur les champs de bataille. Ceci ne fit cependant que l'inciter à une entreprise d'une hardiesse sans pareille.

Connaissant la faiblesse de la base sur laquelle reposait le pouvoir des Carthaginois, sans armée permanente, sans possibilité d'engager ces mercenaires grecs qui étaient le principal facteur des guerres de l'époque, d'un camp à un autre, sans unité de sentiments et sans autorité suprême dans leur vie politique, médiocre, enfin à la merci des Nomades du désert, auxiliaires avides et inconstants, et des sujets qui détestaient ces maîtres à cause de leur impitoyable dureté, il eut l'intui-

tion du succès que pouvait avoir une expédition fortement organisée et énergiquement conduite en Afrique elle-même, devant les murs de la riche et fière cité. Prenant toutes ses mesures pour empêcher des mouvements après son départ, séparant les membres des principales familles, dépouillant jusqu'aux temples, il débarqua sur la côte africaine. Aussitôt les vaisseaux furent incendiés pour empêcher tout espoir du retour. Déjà on voit l'imitation d'Alexandre, et on peut l'observer aussi dans le geste de commencer la guerre contre ces mécréants, adorateurs du terrible Melcart de Tyr, en sacrifiant aux divinités protectrices des villes siciliennes, Cérès et Proserpine. Aussitôt, la Mégalopolis africaine, la « Tunis Blanche » furent occupées, presque sans résistance. Les « Libyo-Phéniciens » de Diodore, les Libyens, les « Nomades » n'étaient guère disposés à se sacrifier pour une domination tyrannique. On crut découvrir plus tard, comme à Meschéla, même d'anciens Troyens égarés dans ces parages¹. De riches plaines s'ouvraient, séduisantes, devant ces envahisseurs, parmi lesquels il y avait sans doute des Hellènes de toutes les contrées de la Grèce et surtout beaucoup d'Italiens, de toutes les races, de toutes les organisations politiques et militaires, de la catégorie de ces Mamertins, de ces « fils de Mars », qui feront bien parler d'eux dans la suite. Diodore, principale source pour cette entreprise, calcule, en effet, 5.000 Syracusains, 3.000 mercenaires grecs, 3.000 Samnites, Etrusques et même Celtes, qui déjà, de leur grande province du Nord de l'Italie, essaïmaient vers le Sud, de ce côté de l'Italie et même de l'Afrique, et vers la Grèce, où leurs exploits seront présentés plus loin².

Carthage, ébranlée, essaya de leur opposer les mercenaires, en grande partie Numides, « Nomades », recueillis à la hâte par Hannon, qui mourut en vaincu, incapable d'empêcher cette violente poussée des cupidités siciliennes. Comme, chez les Perses de Darius,

¹ Diodore de Sicile, XX, § 57.

² *Ibid.*, XX, § 11.

Memnon avait eu l'idée de transposer la guerre dans la Macédoine de l'ennemi, le successeur de Hannon, Hamilcar, connaisseur depuis longtemps des choses de Sicile, essaya de rappeler l'ennemi chez lui, par une contre-invasion dans l'île.

N'y ayant pas réussi, il retira ses maigres troupes, après avoir essayé de répandre le bruit, d'abord impressionnant, d'une catastrophe sicilienne en Afrique, et Agathocle poursuivit son chemin de conquérant. Les cités indigènes se livraient à lui par haine des Carthaginois. La « Nouvelle Cité », Hadrymète, Thapsos, « deux cents » autres places se soumirent. Elymas, roi des Libyens¹, se réunit au vainqueur pour être ensuite soupçonné de trahison et écarté par un meurtre. De nouveau, les troupes de Carthage subirent une défaite, et la tête de Hamilcar fut présentée au tyran.

Les projets de ce dernier en prirent un plus large essor. Il jeta ses yeux sur Cyrène, où régnait en roi un des « amis » d'Alexandre, Ophellas. Pour le gagner, on lui offrit la possession de la Libye entière, dont il voulait bien. Des Athéniens soutenaient cet autre tyran, qui par sa femme avait des attaches à la maison, glorieuse, de Miltiade. Ses troupes auraient compté jusqu'à dix mille fantassins, avec 600 cavaliers et cent charriots de guerre; toute une multitude les suivait, car on croyait procéder à un vrai établissement, qui aurait complété l'hellénisme dans ces contrées. Bien entendu, Ophellas, devenu aussitôt « traître », eut le sort du roi libyen. Car pour ces soldats la personne du chef était plus ou moins indifférente : Agathocle, qui *pensait même à s'annexer cette Italie* dont il menait les guerriers sur le sol d'un monde nouveau, propice à leur expansion², les intéressait sans doute.

A ce moment, celui qui depuis longtemps paraissait en public orné de la couronne, du *stéphanos* d'or, *se fit*

¹ Sur la tribu des « Zouphones », pillards, voy. Diodore de Sicile, XX, § 38.

² Diodore de Sicile, XX, § 40. Cf. § 41.

appeler roi, bien qu'il dédaignât de ceindre le diadème qu'avait porté son modèle Alexandre¹ ; une certaine *ἱερωσύνη*, un « caractère sacré » l'entourait, lui donnait cette auréole dont avait usé le Macédonien et qui était le principal élément de prestige pour les Orientaux de toute espèce.

Rappelé en Sicile, après la conquête d'Utique aussi, il ramena au devoir Héraclée, Thermos, même la ville latine de Centoripae, la Kentoripa des Grecs, et soutint l'attaque du rival qui lui était surgi dans la personne de Dinocrate. Entre temps son fils aîné, Archagathos, avançait, non sans difficulté, en Libye même. Lorsque le vieux « roi » reparut, le nombre de ses mercenaires grecs avait doublé et, tout en gardant Samnites, Etrusques et Celtes, il avait sous ses ordres 10.000 Libyens (306)².

Il fallut une révolte des Syracusains, le meurtre des fils d'Agathocle, dont l'un portait le nom, significatif, d'Héraclide, les dispositions pacifiques des Siciliens pour mettre fin à cette épopée. Empêché désormais de donner suite à ses projets, le tyran rivalisa de cruauté avec ses ennemis, taillant et brûlant les révoltés. Occupé avant tout des compétitions de Dinocrate, il marchanda avec les marchands de Carthage la possession des cités qu'il s'était gagnées au prix de tant d'efforts. Des dédommagements, maigres, seront cherchés du côté des îles Lipares. Le « roi » conservait cependant son faste — un de ses fils, envoyé à Démètre le Poliorcète, fut honoré d'un vêtement royal³ — et pensait à une nouvelle campagne d'Afrique, lorsqu'il mourut.

La Grèce lui envoya un rival, cette Grèce soumise aux stratèges macédoniens, en échange d'une « liberté » nominale, d'une « autonomie » formelle, promise tour à tour par les « épigones » qui retenaient avec opiniâtreté ces clefs du monde hellénique qui étaient Sicyone et Co-

¹ Διάδημα οὐκ ἔκρινεν ἔχειν ; *ibid.*, § 54. — Il épousa une fille de Ptolomée (Justin, XXIII, §§ 2, 6).

² Diodore de Sicile, XX, § 64.

³ *Ibid.*, XXI, § 49.

rinthe et se faisaient décerner, comme Démètre le Poliorcète, le « conquérant des cités », des statues d'or à côté de celles d'Harmodios et d'Aristogéiton, des autels aux « sauveurs », de nouvelles « tribus » à leur nom, des jeux et des sacrifices¹. Après avoir envoyé le roi Akrotatos en Illyrie, pour sauver Apollonia attaquée par les barbares de l'intérieur², puis en Sicile, à Akragas (314), Sparte en laissa partir un autre à la conquête de l'Italie.

Tarente étant menacée, le roi Cléonyme fut envoyé pour la défendre. Il n'apporta pas avec lui des soldats, de ces Lacédémoniens dont la tradition paraissait être disparue. Ses auxiliaires il les trouva en Italie même, parmi les mercenaires sans emploi ; il fut suivi aussi par « la plupart des Grecs d'Italie » et même par des bandes de Messapes italiens. Et le chroniqueur de Sicile, qui expose son action à Corcyre, ses rapports avec Démètre Poliorcète et Cassandre, sa défaite finale dans un combat contre les « barbares », caractérise dans ces mots sa politique guerrière : « Il n'a accompli rien qui fût digne de Sparte. Car il avait formé le plan de combattre en Sicile, sous prétexte de dissoudre la tyrannie d'Agathocle et de fait pour détruire l'autonomie des Siciliens³ ».

Pendant ce temps l'intérieur de la péninsule des Balcons était dans un continuel mouvement, dû en partie à l'accroissement normal des forces de ces « barbares » et en partie à l'exemple de création militaire spontanée qu'avait donné Alexandre.

Les Illyres maintenaient leur domination sur la côte de l'Adriatique. Glaukias, leur roi, qui avança jusqu'à l'Hèbre, sut la défendre contre les tentatives de Cassandre et attaqua même Apollonie. Les Corcyréens empê-

¹ *Ibid.*, XX, § 46.

² *Ibid.*, XIX, §§ 65-67.

³ Οὐδὲν τῆς Σπάρτης ἄξιον ἔπραξεν. Ἐπεβάλετο μὲν γὰρ ἐπὶ τὴν Σικελίαν στρατεύειν, ὡς τὴν τυραννίδα μὲν καταλύσων τὴν Ἀγαθοκλέους, τὴν δ' αὐτονομίαν τοῖς Σικελιώταις ἀποκαταστήσων ; Diodore de Sicile, XX, § 104. Nous ne pouvons pas admettre le témoignage de Tite-Live (X, § 2) qu'il fit une incursion du côté de Padoue.

chèrent le Macédonien de s'établir dans cette place aussi bien que dans celle d'Épidamne¹. Mais Cassandre réussit à vaincre Autoléon, roi des Péoniens, et à coloniser 20.000 de ces « barbares » près du mont Orbellos².

Les Thraces, le rameau gète à leur tête, venaient de s'organiser militairement suivant l'exemple des nouvelles armées. Lorsque Lysimaque, qui avait nommé son royaume d'après cette race énergique, voulut soumettre Kallatis, devenue métropole des villes du Pont, il ne rencontra pas seulement l'opposition de son rival Antigone, qui envoya une flotte dans le Bosphore, mais aussi tout un « système » défensif comprenant, avec ces colonies grecques, dont Istros, les Thraces et les Scythes du roi Seuthès, qui dès le commencement s'était posé en concurrent. Après s'être saisi d'Odessos et d'Istros, le roi grec rencontre à Kallatis même une résistance qu'il lui fut impossible de vaincre³. Plus tard, Dromichète, « roi des Thraces », se saisit, non seulement d'Agathocle, fils de Lysimaque, mais du vieux prince lui-même, qu'il mena, le refusant à la vengeance de ses Thraces, à Hélis, sa capitale ; il le traita comme son « père » et lui offrit un banquet pour lui faire voir la différence entre les Macédoniens habitués déjà aux repas de l'Asie et ses propres sujets, mangeant des mets rustiques dans des écuelles de bois⁴.

D'autres rois scythes, comme Ariopharne ou Agoros, entretenaient des relations continuelles, très étroites, avec l'Etat à demi barbare, encore un royaume, du Bosphore cimmérien, où, à la mort du roi Parysade, une guerre acharnée éclata entre ses fils Eumèle, Satyre, Prytanis, soutenus par les différents clans des barbares voisins, qui combattaient « à la manière des Scythes », sans compter des mercenaires grecs et des tribus thraces. C'é-

¹ Diodore de Sicile, XIX, §§ 67, 76, 78.

² *Ibid.*, XX, § 19.

³ *Ibid.*, XIX, § 73-74.

⁴ *Ibid.* XXI, § 45-47. Cf. Hünerwadel, loc. cit. ; Tacchella, dans la « Revue numismatique », année 1900, p. 402.

fait une formation politique bien organisée, ayant des villes de l'importance de Panticapée, de Gargaza, et des fortifications de bois. Byzance, Sinope entretenaient des liens de commerce avec ces Bosporitains¹, maîtres de la Mer, contre les pirates « éniques, tauriens, achaiens », et 1.000 des habitants de Kallatis, pressés par Lysimaque, furent établis sur les terres du roi, à Psoa. A côté de ce royaume dont hérita Spartakos, Mithridate, vassal d'Antigone, dominait dans le Pont asiatique, en relation avec les peuplades libres du Caucase².

Par sa situation, par ses étroites relations avec la Macédoine, à laquelle il avait donné la mère d'Alexandre le Grand, l'Épire jouait cependant le premier rôle dans les régions du Balcan et du Pinde. Après l'assassinat du roi Eacide, Alcétas, fils de Krybilos, sut lui aussi résister aux attaques de Cassandre. C'était déjà un prince dont l'ambition émulait celle du conquérant macédonien, son parent : il donna à ses deux fils les noms significatifs d'Alexandre et de Teukros³. Ayant déjà des cités dans ses vallées habitées par les pâtres⁴, il tendait à la possession des ports du littoral.

L'exemple du roi de Sparte séduisit son successeur Pyrrhos, du côté de l'Italie même. Mari d'une fille d'Agathocle, Lénessa (plus tard femme de Démétrios), il avait certaines traditions de famille qui l'appelaient en Sicile, et lui aussi il avait cru devoir nommer Alexandre son fils. Après une campagne victorieuse contre les Romains (280), dont l'apparition dans ces contrées rentre dans un autre chapitre, il parut à Catane, où on le couronna d'or comme le héros macédonien, à Syracuse même, à Akragas ; on l'invita à Léontini. Il prit Sélinonte, Egeste, Pa-norme, ne tenant aucun compte des droits carthaginois ;

¹ Voy. Théodore Reinach, *Trois royaumes de l'Asie Mineure (Cappadoce, Bithynie, Pont)*, Paris, 1888.

² Diodore de Sicile, XX, §§ 22 et suiv., 100, 111.

³ *Ibid.*, XIX, §§ 74, 88.

⁴ *Ibid.*, XX, § 88.

Lilybée seule, qui avait remplacé Motyé, se maintint. Son ambition se dirigeait vers la Libye elle-même, sur les traces du grand tyran sicilien. En Macédoine il avait occupé Aigai, la vénérable capitale des anciens rois, dont les tombes furent violées¹.

Mais déjà, pour contrecarrer cet impérialisme macédonien, de nouvelles forces se levaient.

¹ *Ibid.*, XXI, §§ 63-64, 68-69. Cf. Klotzsch, *Epirotische Geschichte*.

CHAPITRE XX

Les nations nouvelles : Celtes et Romains. Tentative d'un empire carthaginois.

On ne pourra jamais reconstituer l'histoire primitive des Celtes, qui apparaissent dès l'époque d'Alexandre-le-Grand dans l'histoire. Mais ils n'avaient pas, sans doute, abandonné leur première patrie occidentale, du côté de l'Océan encore à peine deviné, lorsque les peuples du centre de la péninsule italienne, dépassant ceux de la péninsule ibérique et donnant naissance à une autre organisation politique que leurs voisins de l'Est, les Balcaniques, Illyres et Thraces, se groupèrent dans des formes nouvelles.

Pour y arriver il leur fallait échapper à la sombre domination, de caractère plutôt religieux, en relation avec de très anciennes coutumes superstitieuses, de ces intrus qui avaient été, et étaient restés, les Etrusques, dominateurs de l'intérieur jusqu'à l'Apennin, aussi bien que de la côte et de la Corse voisine.

Les Rasénas, avec leurs rois de cité, — douze en tout, comme les dieux, — et le chef suprême qui conduisait la nation, ne furent jamais une nation militaire, et, bien qu'ils eussent emprunté aux Grecs du Sud italien des dieux comme Aplun et Hercles, et, sinon les thèmes, au moins la technique d'un art de la céramique qui montre un certain progrès sur leurs modèles¹, ils se tinrent dans une attitude toujours isolée, qui fut leur force et leur

¹ Il y en a cependant qui portent des noms d'artistes grecs ou qui dans leurs inscriptions montrent avoir été importées d'Athènes ou même avoir été en relation avec les jeux célèbres dans cette ville. — Sur des vases « géométriques », voy. de Sanctis, *Storia dei Romani*, I, p. 149. Cf. O Müller, *Die Etrusker*, 1825, revu par W. Deecke, 2 vol., Stuttgart, 1876-1877.

malheur. Les colonies, fondées d'après le même système duodécimal, avec les mêmes rois, les mêmes « lucumons », patriciens-prêtres, les mêmes assemblées dans les temples, n'avaient pas plus le caractère entreprenant qui aurait seul, au milieu du fouillis des populations rurales et pastorales aborigènes et devant le front résistant des cités helléniques, mené à la formation d'un empire étrusque. Quelque chose comme les associations lyciennes — et il y a des similitudes aussi dans d'autres domaines — se rencontre dans ce système tout particulier d'un monde pour soi, clos aux infiltrations étrangères. Le système monétaire même des Etrusques, celui des poids et des mesures, le calendrier étaient tout à fait originaux. Dans le culte des morts, dans l'importance prépondérante, écrasante du tombeau, il y avait, avec certains éléments caractéristiques des civilisations mystérieuses de l'Asie, une sombre tendance de race, qui éloignait de la vie, de ses luttes et de ses triomphes.

Autour des cités étrusques, avec leur enceinte tracée d'après des rites invariables, d'une solennité grave, qui la rendaient inviolable sous peine de mort, avec leurs rangées de tombeaux, souvenir des défunts et orgueil des vivants ¹, avec leurs sanctuaires où augures et haruspices fixaient tous les détails de la vie publique d'après l'aspect des entrailles des victimes et le vol des oiseaux, avec leurs places pour les jeux publics, avec leurs maisons, elles-mêmes des temples de la famille, contenant les petits autels des lares, des pénates, avec les moyens d'incantation contre les manes, les lémures, les esprits de l'enfer, autour de cette vie urbaine, présentée à l'imitation, — il y avait des régions rurales sur lesquelles s'étendait la puissance des dieux qui présidaient aux travaux de l'agriculture, le Vertumnus des Romains à leur tête. Ici même tout était entouré des prescriptions les plus variées, les plus minutieuses, d'après des normes non écrites, dont le secret appartenait à la classe des prêtres.

¹ Voy, sur la nécropole de Caere l'ouvrage de Francesco Rosati, *Cere e suoi monumenti*, Foligno, 1890.

Mais au delà il y avait le territoire des barbares non soumis, non réduits au servage : Opici ou Osques, Ombriens, Latins, Rutules d'Ardea, d'Aricia, de Lavinia, vivant d'après d'autres normes, infiniment plus simples, mais capables d'un plus large essor. Ils n'eurent aucune vie historique avant cet avènement de Rome qui fut fixé bien tard, arbitrairement, à une date quelconque du VIII^e siècle avant l'ère chrétienne.

Le village primitif¹ sur la route de l'Etrurie en Campanie, de l'Appennin à la Mer, pouvait avoir un sens généalogique. Aussitôt que son importance s'accrut, les Etrusques durent chercher à s'en rendre maîtres. Ils le furent pendant longtemps. Et tout ce qui était sacré pour les maîtres le fut aussi pour les disciples, cet élément de mystère insondable et en même temps de rituel étroit s'ajoutant à l'ancien culte patriarcal du divin accompagnant chacun des actes de la vie et en tirant son nom pour chacun de ses représentations. Si certains des grands dieux étrusques (Sethlaus, Véjovis, Manto) ne s'établirent jamais dans cette nouvelle patrie, d'autres passèrent, avec lares² et pénates³, à côté des divinités indigènes d'un culte naturaliste et zoomorphique (cf. les Lupercales, la louve nourricière⁴, la truie sur les premières monnaies), pratiquement agraire, et de Mars-Mavors, de Vesta, de Jupiter et de Jovina ou Jovia-Junon, de Vénus⁵, dans le Panthéon touffu de ces adorateurs plus récents.

¹ Entre Rome et Stroma on a essayé d'établir un rapport (De Sanctis, ouvr. cité, I, p. 190). Notre texte était établi à l'apparition de l'intéressant ouvrage de M. Homo, *L'Italie primitive et les débuts de l'impérialisme romain* (dans la « Bibliothèque de synthèse historique »), Paris, 1925.

² Dont on a rapproché l'Acca Larentia de la légende des origines romaines ; Holwerda, dans Chantepie de la Saussaye, ouvr. cité, II, p. 419.

³ De *penus*.

⁴ On a cité l'ancien étendard portant la figure d'un loup (Pline, X, v ; Holwerda, ouvr. cité, p. 456 et suiv. Mais d'après d'autres, comme Maury (voy. plus loin), ce serait encore un emprunt à l'Etrurie ; Jupiter même aussi.

⁵ Holwerda, ouvr. cité, p. 425-426. Cf. Mommsen, *Inscriptiones latinæ antiquissimæ*, numéros 809-810 ; Lange, *Römische Alterthümer*, 2^e éd., Berlin, 1863-1867.

Tels Menerfa-Minerva, Thana-Diana, Nethuns-Neptune, Janus, plus tard identifiés aux divinités de l'Hellade. Le *templum* était tout aussi étrusque d'origine que l'*oppidum* lui-même et l'*urbs* (*urvus*). Le calendrier fut adopté sans aucun changement, avec son *seclum* et ses *itis* (dont les *ides*). De la chaise curule à la toge de pourpre ornée d'or, au sceptre terminé par l'aigle, tout fut emprunté à cette vieille civilisation rituelle¹. Le prêtre fonctionnaire, le *pontifex*, soumettant à son joug, avec les incantations prescrites pour le pacifier, le dieu de l'eau courante, s'établit de même que les augures et les haruspices. On continua à tondre les « sacerdotes » avec des ciseaux de bronze, et non de fer².

Aussitôt après cet emprunt décisif, la première conception généalogique de l'organisation est dépassée. Avec la participation, maintenant prouvée, de la plèbe, d'origine controversée, mais différente de la clientèle étrangère, les patrices, correspondant au début à ceux de l'Etrurie, se distribuent en curies et en tribus, de caractère étrusque, comme le montre la désinence : Ramnes ou Romains proprement dits, Tities et Luceres (cf. les « lucumones »)³, qui sont d'ordre purement artificiel, voulu, imposé. Le sénat venait des institutions primitives. A la tête de la cité, devenue, en rompant avec le passé, purement « urbaine », le roi, avec sa pourpre, son sceptre, sa chaise curule, les licteurs et ses trompettes, c'était encore l'étranger. Les noms de Romulus (« le Romain »), de Numa Pompilius, fauteur des rites (ce nom ne vient-

¹ De Sanctis, ouvr. cité, I, p. 453 et suiv. Cf. Denys d'Halicarnasse, III, §§ 61-62.

² Lydus, *De mensibus*, I, § 35. Cf. Tite-Live, I, § 20. Les prescriptions les plus minutieuses fixaient jusqu'à la durée des deuils (Plutarque, *Numa*, § 19).

³ Voy. Maury, *Mémoire sur le véritable caractère des événements qui portèrent Servius Tullius au trône et sur les éléments dont se composait originairement la population romaine*, dans les « Mémoires de l'Académie des Inscriptions », XXV (1866), p. 107 et suiv.; Ambrosch, *Studien und Andeutungen im Gebiet des altrömischen Bodens*. Maury (loc. cit., p. 157 et suiv.) met en rapport les curies avec le Quirinal et le dieu Quirinus avec les Curiaces, avec le nom sabin pour la *hasta*, « curis ».

il pas de νόμος, et de *pompa* ?), de Tullus l' « étranger » (« Hostilius », de *hostis*), d'Ancus, « fils de Mars » (Martius), de Servius Tullius, un Latin portant aussi un nom étrusque (Mastarna), qui paraît être historique et dont l'œuvre aurait été l'établissement de tribus territoriales et de centuries, de classes censitaires, à la grecque, puis de Tarquin, dont le nom est évidemment étrusque (Tarchienies) ¹ — sa personnalité a été dédoublée — ont été employés pour donner à la Rome agrandie, glorifiée un cours d'histoire sans lacunes ². Après que ce dernier fut écarté, les fonctions royales, purement religieuses, passèrent au *sacerdos rex*, les autres au dictateur ³. Même dans le double consulat qui suivit il y eut (cf. le sens primitif du verbe « consulere », consulter les dieux) ⁴ une signification religieuse. Comme la plèbe seule était en dehors de la religion, du *pomoerium* moral, elle avait des représentants, plutôt des délégués d'après les régions, les nouvelles tribus, des *tribuns*. Les « poursuivants » des crimes étaient les questeurs (de *quaerere*). En cas de guerre, le chef était celui « qui marchait devant », le *praetor*, ou préteur ⁵.

Les Etrusques résistèrent ; c'est pourquoi l' « histoire nationale » romaine expose à ce moment toute une série de luttes avec les habitants de Tarquinies, de Veii, de Clusium, avec leur « porsenna » ou roi ⁶. Rome fut réduite

¹ Cf. la ville de Tarquinies, le Tarchonion des Grecs.

Sa garde, les *celeres*, serait de la même origine (Maury, loc. cit., p. 180). Vibenna, Mastarna (Servius Tullius), Tanaquil sont des noms rappelant la même Etrurie inspiratrice et dominatrice (*ibid.*, p. 185-186, 217, note 2).

² Pour M. de Sanctis (ouvr. cité, I, p. 452-453), Rome n'a jamais été étrusque.

³ De Sanctis, ouvr. cité, I, p. 344-345. Sur le dictateur et ses rapports avec le *lars* étrusque et le *magister populi*, voy. Maury, loc. cit., pp. 219-222.

⁴ Aussi le dieu Consus, les *dii consentes*, dans Maury, loc. cit. pp. 171, note 1, 217.

⁵ Cf. les *comitia*, ceux qui « vont ensemble ».

⁶ Sur la vraie interprétation de la légende de Coriolan, voy. *Die Erzählung von Cn. Marcus Coriolanus*, dans le « Hermes » de Hübner, IV, 1870.

à l'obéissance, probablement pillée, mais abandonnée ensuite. Le conflit dura au moins un siècle. A la fin, au commencement du iv^e siècle, après la destruction de la flotte étrusque par les Grecs de Sicile, Veii fut conquise par les Romains, sans que cet événement, important sans doute pour l'Italie, eût une trop grande notoriété, au moins à travers ce monde occidental. Depuis longtemps par Ostia, « les bouches » du Tibre, Rome, déjà non seulement une *civitas* locale, mais une cité politique, un Etat, avait l'accès à la Mer, en face des grandes îles qui, jadis visitées par les Grecs, avaient été conquises par la puissance de ces Etrusques qu'on pourra bientôt déloger.

A ce moment déjà, vers 400, Rome avait subi, en avançant vers le Sud, une influence grecque. On attribue à la moitié du v^e siècle la rédaction, par des décemvirs élus, des premières lois écrites, destinées surtout à défendre la citadelle des patrices contre les invasions des *hostes*, devenus en partie des plébéiens. La forme définitive est peut-être postérieure à la conquête de Rome par les Gaulois : c'est alors qu'on a dû ressentir le besoin de refaire tout ce qui avait été détruit par cette occupation d'un caractère singulièrement sauvage.

Des noms de localités, comme celui de Bononia (Bologne) et de Senagallia (Sinigaglia), montrent bien les limites extrêmes vers le Sud de la pénétration celte, sans qu'on puisse indiquer même approximativement la date à laquelle elles furent atteintes. Mais il est bien certain qu'une grosse bande de Gaulois, après avoir pris Clusium, attaqua Rome et que la cité fut conquise, sacquée, brûlée, une partie de ses habitants massacrée.

Jamais plus un pareil malheur ne devait se répéter. Une série de mesures furent prises pour donner à l'Etat une organisation définitive, invariable sous tous les rapports. Les douze tables, dont les prescriptions peuvent être rapprochées de celles de la loi « osque », contiennent les principes du droit romain, qui arrivera à dominer le monde.

Les anciennes coutumes naïves sont abandonnées : on ne paiera plus par le don d'un bélier un homicide¹, on ne vouera plus aux dieux celui qui écartera les bornes dédiées à Jupiter Terminus², celui qui aurait frappé de verges son père³. Mais, dans une forme dure, — des ordres d'un caractère général, inflexible, — les nouvelles normes fixent une jurisprudence qui innove sans doute, d'après l'exemple des cités grecques voisines, mais n'abandonne pas la précision méticuleuse des rites archaïques dans la procédure, au delà de laquelle il n'y a encore aucune autre conception⁴. On va jusqu'à indiquer le poids exact des chaînes qui seront attachées aux membres du récalcitrant. Des pratiques cruelles, comme celle de l'exposition des enfants difformes, de la triple vente, permise, du fils par le père, étaient encore conservées. L'éternelle tutelle des femmes reste dans les douze tables pour former ensuite une des bases les plus injustes du droit des nations civilisées. Des clauses qui témoignent d'une vie rurale encore primitive établissent ce qu'il faut faire de l'arbre du voisin que le vent ploie au dehors de sa cour, du fruit qui tombe ailleurs que sur son terrain ; elles infligent des sanctions contre les *carmina*, les enchantements, et les larcins en terre labourée, les incendies. Pour les coups, les blessures il faut choisir entre le dédommagement et la peine du talion. Tout un titre était consacré — ce qui est bien naturel chez les disciples des Etrusques — aux rites des funérailles, jusqu'à la détermination de l'or servant à relier les dents du défunt. La seule monnaie étrusque, d'airain, était imposée à un monde encore fier de sa pauvreté.

Après la descente des Gaulois vers les cités de l'Etrurie et contre Rome elle-même, leur protectrice, il dut y avoir un continuuel mouvement dans ces masses de barbares enthousiastes, pleins d'élan, capables cependant, non

¹ Servius, Gloses aux Géorgiques de Virgile, III, 387.

² Denys d'Halicarnasse, II, § 74.

³ Festus, sub verbo : plorare : « puer divis parentum sacer esto ».

⁴ Bruns, *Fontes juris romani antiqui*, Tubingue, 1871.

seulement de détruire, mais aussi de s'établir, de coloniser, de fonder des « Galaties » : sur le Danube, où Singidunum, Capidunum, Noviodunum, peut-être Durostorum (Silistrie), puis à l'embouchure du Dniester dans la Mer, ainsi que le nom de leurs tribus dans les annales de l'histoire, commémorent leur passage et leur établissement dans la péninsule balcanique, jusqu'au bout, et dans l'Asie Mineure, qui a conservé le nom qu'ils ont donné à toute une province.

D'un côté Rome, la vieille Rome de bois¹, dont le Capitole, la citadelle avait résisté sept mois, — s'étant rachetée des envahisseurs, qui, attaqués par leurs voisins, les Vénètes², ont peut-être dédaigné sa pauvreté rurale, — cherchait encore les voies de son expansion, à travers les groupes de Sabinites ou Samnites, guerriers de montagne, capables de défendre avec acharnement, pendant de longues années, les gorges de l'Apennin et de faire passer sous le joug de leurs fourches de pâtres les soldats vaincus et prisonniers de cette première république latine conquérante. De l'autre, l'ondée des Celtes envahit l'Orient.

Après avoir servi dans les querelles de la Grèce, ils se présentent cette fois en armée organisée pour une guerre sur leur propre compte. Sous des chefs comme « Kambaulès », Bolgios, Brennus, ils arrivent, brisant toute résistance des tribus illyro-thraces, d'un esprit militaire inférieur, ainsi que des Macédoniens de Ptoloméa « la Foudre » (Kéraunos), des « diadoques » d'Asie, à fonder ce « royaume » de Tylès, et cet état barbare mena pendant quelques années une existence obscure, en marge de Byzance, dans des contrées particulièrement fertiles, qui avaient retenu ces barbares, habitués depuis longtemps

¹ Pline (*Hist. naturalis*, XVI, 10), d'après Cornelius Nepos, cite la porte *querquetulana*, l'*aesculetum* et admet que cette Rome de *scandulæ* dura jusqu'à l'invasion de Pyrrhus. Les Etrusques avaient des boutiques de bois (Maury, loc. cit., p. 145).

² Polybe, I, § 18.

à se nourrir du produit des champs. Or, le dieu duquel ils avaient voulu profaner le sanctuaire, à Delphes, dont les éloigna la terreur sacrée, ne les toléra pas longtemps sur le sol où il était adoré. Après avoir recueilli comme tribut les talents d'or des riches Byzantins, qui rachetaient ainsi leurs récoltes, leur chef perdit, vaincu par les Thraces, la domination qu'avait gagnée « Komontorios », le premier « roi »¹.

Mais la première poussée des Gaulois les avait menés en Asie, où la guerre entre des concurrents à la possession d'une satrapie sur la Mer Noire leur ouvrait la porte. Ils furent vaincus par les troupes du roi Antiochus, mais ceci ne les contraignit pas à partir. Peut-être même le souverain de l'Asie occidentale trouva-t-il avantage à peupler de cet élément si énergique, toujours disposé à combattre, les régions plus ou moins désertes de sa Bithynie. Les mercenaires devinrent donc de paisibles habitants du sol asiatique, si lointain de leur patrie initiale; et, presque complètement hellénisés, ils devaient donner, après plus de deux siècles passés sous l'administration de leurs chefs, quatre par chacun des trois districts (« les tétrarques »), un royaume plus passager que celui de Thrace : l'Etat du roi Déjotare, destiné à devenir une nouvelle province des Romains.

Cette entreprise orientale des Celtes ayant dégagé les Romains, qui plus tard devaient se saisir de leur Gaule transpadane et cispadane, transalpine, ceux-ci continuèrent d'autant plus librement leur mouvement vers la grande Mer, dont la domination venait de passer des Grecs aux Carthaginois².

Ils n'étaient pas les seuls à la chercher de leurs efforts opiniâtres. Tout ce monde barbare derrière le front des cités helléniques s'agitait pour prendre l'héritage d'un brillant monde affaibli et dégénéré. Et ceci même au

¹ Cf. Polybe, IV, §§ 45-46 ; *Bulletin de correspondance hellénique*, 1896, p. 485. Cf. Cavaignac, ouvr. cité, III, p. 43-45.

² Voy. Camille Jullian, *Histoire de la Gaule*.

risque d'affronter les masses d'une autre « barbarie », soudoyée par les marchands de Carthage et conduite par les généraux de source royale de ces « Puns ». Campaniens, Lucaniens, Japyges, Messapes n'étaient pas seulement des mercenaires infatigables dans les campagnes pour la possession de l'Italie méridionale, de la Sicile, de la côte septentrionale de l'Afrique et des îles intermédiaires ; ils formaient aussi le [nouvel élément d'histoire universelle, venant du Nord — comme dans la péninsule balcanique les Macédoniens — pour s'infiltrer, pour gagner du terrain, pour transformer et dénationaliser. Ces ruraux arrivaient à obtenir la suprématie dans les villes, pour leurs coutumes, pour leur langue même. On a cité le cas, si instructif, de cette ville de Poseidonia, bientôt un Paestum romain, latin, dont les habitants avaient réduit les anciennes fêtes helléniques à une assemblée, annuelle, des souvenirs et des regrets, au cours de laquelle ils « parlaient du passé » pour se séparer en larmes comme, pour employer un parallèle contemporain, le faisaient hier encore les Serbes d'Arad devenue magyare au centre, roumaine à la périphérie, qui déploieraient en roumain à la sortie de l'église le sort de leur nation évincée.

Tarente seule se maintenait par ses relations continues avec la côte balcanique en face, d'où elle faisait venir ses défenseurs, Archidame, fils d'Agésilas, Cléonyme, Agathocle, Alexandre le Molosse¹. Appeler Pyrrhus, le roi d'Ambracie², gendre des rois des Péons et Illyres³, et aussi Agathocle, l'« aigle » des Epirotes, l'ennemi de Démétrius le Macédonien, à son secours c'était ce qu'il y avait de plus naturel au moment où les Romains avaient déjà Néapolis-Naples et fondaient leur citadelle avancée à Venouse.

¹ Strabon, VI, III, § 4.

² Voy. sur sa capitale Tite-Live, XXXVIII et surtout § IX. Son souvenir fut conservé dans le nom du quartier de la Pyrrhée.

³ Le premier s'appelait Autoléon, l'autre Bardyllios (sa fille Birkenna) ; Plutarque, *Pyrrhus*, IX, 1. Ses fils furent nommés Ptolémée, Alexandre et Hélénus (*ibid.*).

Le « roi », qui emmenait la splendide cavalerie des Thessaliens, trouva devant lui une armée d'un caractère tout nouveau. Comme celle des cités grecques, elle n'était pas permanente ; probablement même on ne connaissait pas le système lacédémonien des garnisons. Les mercenaires n'étaient pas de mise. De la vieille Etrurie on avait emprunté les armes de bronze ; l'origine généalogique de la ville amenait avec elle le système des groupes apparentés combattant en bloc, matériel et moral. Une fois convoqués, « recueillis », *lecti*, les membres de la « légion » — membres plutôt que soldats, comme les Macédoniens aussi — formaient une parfaite unité au point de l'esprit aussi que les animait.

Les longues guerres contre les « voltigeurs » paysans de la montagne, les Samnites, avaient amené cependant l'abandon d'une forme trop strictement liée, trop gênée dans ses mouvements, trop sujette à être tournée et cernée. Le *manipulus* parut, les légers soldats de cavalerie des *velites* manœuvrant sur les ailes, employant probablement des chevaux plus agiles et faciles à mener que les lourdes bêtes à labour du Latium. Les éléphants de l'Épire produisirent à la première rencontre un désarroi, mais non une catastrophe (280)¹ ; quelques mois plus tard, Pyrrhus s'étant avancé sur le chemin de Rome, il paya chèrement un second succès. Ce n'était pas évidemment un monde à détruire en passant. Carthage paraissait offrir une proie plus riche et plus facile à saisir. Elle réussit à lui tenir tête — nous l'avons vu — mieux qu'à Agathocle de Syracuse. Revenu de nouveau en Italie méridionale, le « héros » à la façon d'Alexandre n'osa plus risquer une grande bataille. Content d'avoir sauvé, pour le moment, Tarente, il alla chercher occupation à moins de frais en Grèce, — où les Gaulois continuaient leurs ravages et Sparte dégénérée était tourmentée par des discordes civiles, dépouillant jusqu'aux sépulcres des rois. Dans ces conflits mesquins, vainqueur

¹ Plutarque, dans son *Pyrrhus*, emploie, en dehors de Denis, le récit d'un Hiéronyme (XVII, 7).

cependant d'Antigone ¹, et vrai roi de toutes ces contrées sans un vrai maître, il perdit son fils Ptolomée et trouva lui-même une mort misérable.

Avec lui finissait la dernière tentative de l'impérialisme macédonien du côté de l'Occident. Carthage allait en essayer un autre, pour s'épuiser à la tâche et laisser à Rome un héritage que, fondée sur d'autres principes, elle n'avait pas convoité.

¹ Justin, XXV, § III et suiv.

CHAPITRE XXI

Entre Rome et Carthage.

Le lendemain du départ de Pyrrhus, Carthage¹ n'était guère préparée pour une politique de plus haute envergure : son pacte avec Rome n'avait pour but que la défense réciproque contre les aventuriers de l'espèce du roi balcanique. Et la cité latine qui avait forcé au départ l'émule d'Alexandre était encore si peu arrivée à l'organisation de ses moyens d'offensive que des soldats de la république, ayant à leur tête le Campane Décius, avaient répété à Rhégion l'exemple donné par d'autres Italiens, les Mamertins, à Messine, dont ils avaient détruit la population masculine, selon le procédé mis en pratique d'abord par Agathocle. Il fallut, pour les soumettre, un siège en règle par les légionnaires ; et on vit dans le forum de Rome le supplice de ces déserteurs devenus d'ignobles assassins et des usurpateurs². Ce n'était pas tout juste ce qu'il fallait pour marcher à la conquête du monde. Et cependant il était nécessaire de doubler, de tripler le nombre des légions pour écraser la coalition des Gaulois du Nord avec les Etrusques de l'Ouest et liquider contre les rebelles et les traîtres l'aventure épirote.

Sur mer, la cité, qui avait vaincu dans le conflit avec Pyrrhus sans avoir à sa disposition qu'une flotte d'essai, comme celle qui avait paru devant Thurii, essayait à

¹ Voy. Otto Meltzer-Kahrstedt, *Geschichte der Karthager*, III (218-146), Berlin 1913 ; Gsell, *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, IV, *La civilisation carthaginoise*, Paris 1920.

² Polybe, I, § 7.

peine d'empêcher les exploits des pirates qui avaient leurs nids sur les deux littoraux de la péninsule.

L'ordre intérieur n'était pas encore définitivement établi. Avec les villes étrusques il y avait encore l'ancien conflit de race, malgré le pacte de cent ans. Une partie seule des vaincus samnites s'était résignée. Le nombre des cités dont les habitants avaient le droit romain était encore réduit, et une grande partie n'avait pas aussi la participation au suffrage. Avec certaines nations du Sud, avec les villes grecques on avait adopté le système hellénique des « alliances », les « alliés » étant ici des *socii*.

A côté de l'assemblée du peuple par tribus, à côté des comices centuriates et à l'encontre de l'autorité « royale » des deux consuls, représentants initiaux de deux « nations »¹, le sénat, façonné un peu à la façon des « lucumons » d'Etrurie, un peu d'après le système censitaire d'Athènes, n'arrivait pas à s'imposer comme autorité unique. Les tribuns de la plèbe, qui ne sera pas de longtemps confondue avec l'ancienne société fondatrice de l'Etat, étaient un élément de trouble plutôt qu'un facteur d'évolution. Le système de partage des terres donnait des soucis à une oligarchie ombrageuse : on le changeait d'après les nécessités du moment. Il fallait un équilibre très délicat entre des organes d'origine différente, dont chacun avait sa raison d'être et on n'y pouvait arriver qu'à force d'expériences douloureuses, qui paraissent parfois catastrophales.

La première apparition des Romains en Sicile, dont la fréquentation leur avait été formellement interdite par deux traités avec Carthage, ne fut pas celle de conquérants voulant se former un Empire. Ils se bornèrent à soutenir l'infâme engeance des « Mamertins » de Messine, qui étaient « des Sicules » pour Rome², contre les Carthaginois et leur allié en ce moment, Hiéron, nou-

¹ Maury, loc. cit., p. 213.

² Sur leur nom cf. celui du tyran de Catane Mamercus, Μαμέρκος, dans Plutarque, *Timoléon*, XIII, 1 ; XXXIV, 1. Le vin « mamertin » Sicile, Pline, *Hist. naturalis*, XIV, §§ 6, 15.

veau « roi » de Syracuse¹ et personnage de plus en plus important au milieu des Hellènes, mais sans rien des tendances d'un Agathoclé.

Cette intervention réussit, et Hiéron tourna casaque, sans pouvoir défendre aux Africains l'accès de son île. De nouveau des Celtes, des Ligures furent enrôlés sous les drapeaux carthaginois ; comme déjà l'Espagne était attaquée par la colonisation carthaginoise, des « barbares » de cette autre péninsule se réunirent à ces forces ; des Numides, des éléphants de guerre furent envoyés aussi en Sicile. Mais, comme les provisions manquaient, comme par une machine de leur invention, « les corbeaux », les Romains, ayant organisé une flotte, étaient arrivés à transformer la bataille navale en un combat d'infanterie, la campagne fut perdue par Hannon et Hannibal. Et beaucoup plus que cette campagne : la Sicile elle-même, bientôt la Sardaigne, et, dans un court espace de temps, la domination sur la mer occidentale.

Les vainqueurs, conquérants d'Akragas et de Myttistratos, parurent en Afrique sur les traces d'Agathoclé. De nouveau Tunis fut prise et de nouveau l'esprit capricieux des Numides se tourna contre les anciens oppresseurs. Le consul Régulus, procédant royalement, sans consulter le sénat, espéra pouvoir soumettre avant la fin de sa magistrature Carthage aux lois les plus dures. Mais l'intervention d'un condottière spartiate, Xantippe, qui sut employer l'avantage des éléphants indiens et de la nombreuse cavalerie restée fidèle, amena une catastrophe de l'armée romaine, qui fut presque détruite ; le consul lui-même se trouva parmi les prisonniers et il dut subir les tortures les plus cruelles de la part de ceux qui avaient cru un moment que leur cité ne pourra pas lui résister.

La côte d'Afrique fut évacuée. Une seconde tentative, mal conduite, ne réussit pas, bien que Xantippe eût aban-

¹ La ville elle-même et ses produits en avaient pris le nom ; Strabon, VI, II, § 3.

donné aussitôt le théâtre de la victoire. La flotte romaine ne resta pas longtemps dominatrice de la mer. Hasdrubal conduisait en Sicile une nouvelle armée, dans laquelle ne manquaient pas les éléphants redoutés.

Mais Rome avait l'avantage d'une armée unitaire sous le rapport national et qui pouvait se renouveler sans cesse ; elle n'avait pas à craindre comme sa rivale la révolte de sujets¹ qui jouissaient, aussitôt après avoir accepté sa « société », de droits très étendus et qui déjà envahissaient, grossissant les rangs d'une plèbe hardie à réclamer sa participation aux affaires, la cité métropole, devenue une des plus grandes villes du monde.

Aussi, dans cette île dont la possession leur était si nécessaire, les Romains purent-ils occuper et retenir Panorme et s'essayer même contre ce centre de la domination carthaginoise qui était Lilybée. Déjà la terreur des éléphants avait disparu avec une nouvelle victoire (254).

Il est vrai que la flotte romaine, encore inexpérimentée, subit bientôt, à Drépane, une seconde défaite. Mais on disposait déjà des moyens nécessaires pour refaire les forces maritimes comme les autres. Après chaque désastre de nouveaux vaisseaux étaient construits dans les ports de l'Italie méridionale ; ayant épuisé les fonds publics, on demanda aux particuliers d'y contribuer. Et on continua le siège de Lilybée.

Pour rendre aux Romains leur invasion, Hamilcar Barca, retenant les mercenaires, en partie grecs, qui formaient presque en entier l'armée carthaginoise, passa en Italie, dévastant le pays des Locriens, des Bruttians. Mais, comme de nouveau les vaisseaux de la république avaient paru dans les eaux des Iles Egades, il dut abandonner le siège d'Eryx et livrer au consul Lutatius un combat naval qu'il perdit (241).

La paix conclue aussitôt donnait aux Romains toute la Sicile. Carthage s'engageait à ne pas molester le « roi »

¹ Cependant, sous l'influence grecque, Carthage aussi accordait certains droits à une faible partie de ses subordonnés ; Cavaignac, ouvr. cité, III, p. 170.

Hiéron, ami des Romains, et à payer pendant vingt ans un tribut de 2.200 talents d'argent de l'Eubée¹. Il fut diminué de moitié en échange pour les îles intermédiaires. La révolte des Africains avait déterminé l'abandon de la Sicile par Carthage : elle s'était enfin aperçue que les moyens de poursuivre une guerre dans laquelle était engagée toute l'opiniâtreté, inconnue encore dans l'histoire, des Romains, lui manquaient².

Rome, dont la victoire fut adulée par l'apparition entre ses murs, comme spectateur des jeux, du roi sicilien Hiéron³, put donc penser à mieux établir sa domination dans la péninsule. Bientôt, ayant réglé ses comptes avec les adversaires intérieurs de sa politique, elle se rendit maîtresse des grandes îles de la Mer d'Occident, Corse et Sardaigne. Mais jusqu'ici il n'y avait dans les intentions du Sénat rien qui eût ressemblé à un appétit d'impérialisme.

Cet appétit fut réveillé chez les Carthaginois, qui croyaient avoir trouvé les moyens permanents d'une expansion rémunératrice. Aussitôt après le départ de Sicile l'armée de plusieurs nations et de plusieurs langues, Ibères, 2.000 Celtes sous Autarite, Ligures, Baléares, Campaniens, comme Spandius, « Mixhellènes » de bas étage, jusqu'aux esclaves, Africains en majorité⁴, sous Mathos, sevrée de soldes et menacée dans le paiement de ce qui lui était dû, se révolta. Les indigènes, sollicités de se réunir au mouvement, y acquiescèrent d'autant plus que jusque-là ils avaient été toujours à côté des ennemis de

¹ D'après Polybe, I, I, jusqu'au § 62. Il est à regretter qu'on n'ait aucune source nationale et contemporaine simple et sincère.

² Les traités dans Polybe, III, § 27. Voy. Meltzer-Kahrstedt, *Gesch. der Karthager*, III.

³ Eutrope, III, 1.

⁴ Polybe, I, § 67. Ils se servaient de mots de commandement grecs, comme βάλλει, *ibid.*, § 69. Sur le grec parlé à Carthage par la noblesse, Cavaignac, *ouv. cité*, II, p. 464 ; III, pp. 160, 217. Cf. Thieling, *Der Hellenismus in Kleinafrika*, Leipzig-Berlin, 1911, et Gsell, *Histoire ancienne de l'Afrique*.

leurs maîtres et que la guerre avait accru notablement leurs charges¹ ; les femmes mêmes sacrifiaient leurs ornements pour permettre la continuation de la guerre. Il fallut, pendant trois ans, tous les efforts d'Amilcar Barca, soutenu loyalement par Hiéron et les Romains, qui se contentèrent de la Sardaigne et d'un supplément de tribut, pour mettre fin à cette terrible anarchie ; les chefs des rebelles furent mis en croix.

Le lendemain de la victoire, Hamilcar commença à exécuter son projet de donner à sa patrie une armée permanente de barbares plus fidèles que ceux qui avaient mis Carthage à deux doigts de sa perte. Le vaste pays des Ibères était depuis longtemps entamé par les siens ; la côte contenait de nombreuses colonies (dont Ampurias), qui envoyaient à la métropole sa subsistance même. Il s'agissait, une fois la Sicile, la Sardaigne perdues, de faire de cette péninsule le dépôt principal de soldats qui n'auraient eu ni l'avidité, ni les vices des mercenaires et en même temps une base pour la future revanche contre cette Rome dont venaient tous les maux.

Mais le moment où le neveu et successeur d'Hamilcar devait déclencher de ce côté, sans le secours d'une flotte que Carthage possédait de moins en moins, une attaque qu'on croyait pouvoir être décisive contre l'Italie romaine, était encore très lointain. A Rome, qui concluait avec sa rivale un traité reconnaissant les possessions carthaginoises dans la péninsule ibérique et fixant comme frontière l'Ebre, on ne pensait guère à reprendre une offensive qui avait été inutile, ni à se préparer pour une nouvelle attaque de la part des vaincus qui paraissaient avoir définitivement abandonné les anciens projets d'expansion.

Il s'agissait d'abord de créer une Italie foncièrement romaine et d'en régler les nouvelles institutions, et, en même temps, de mettre fin, le lendemain de la construction de la grande chaussée vers l'Est, de la *via flaminia*,

¹ Polybe, I, § 72.

s'arrêtant à Ariminum, aux pirateries des Illyres dans l'Adriatique, qui elle aussi, ou plutôt au moins elle, devait être une mer romaine.

Les Etrusques vieilliss n'existaient que de nom. Mais les Celtes qui les avaient remplacés dans les régions du Pô, Laïens, Lébèques, Insubres, Cénomans, Ananes, Boïens — qui s'avancèrent jusqu'à la Bohême, alors que les Taurisques, les Scordisques gaulois devenaient aussi riverains du Danube inférieur, — Ligures, Sénones¹, étaient encore une forte nation, capable de défendre le territoire occupé par ses tribus. Et surtout ce territoire offrait des possibilités de placement pour le surplus d'une population agricole dangereusement remuante. Sans compter qu'il fallait passer sur le corps de ces Celtes d'Italie pour arriver, compensant de cette façon l'avance carthaginoise du côté de la péninsule ibérique, dans cette vaste région, dans ce grand monde nouveau des Gaulois, capable de nourrir de ses céréales et de son bétail les villes en continuel développement de la patrie romaine, sans cesse agrandie.

Les incursions des barbares, dont se servaient les rancunes étrusques et samnites, avaient demandé depuis longtemps, impérieusement, une intervention militaire décisive ; des échecs passagers devaient être réparés, des injures, comme le meurtre des ambassadeurs, punies. Avec cette espèce d'adversaires on avait pu employer d'autres méthodes qu'avec des voisins plus civilisés, dont le maintien après la conquête était utile à l'Italie romaine. On avait donc tué et expulsé, pour établir des citoyens romains dans les riches contrées du Pô, aux dépens des usurpateurs, plus tard aussi des aborigènes, qui, évincés, vivaient encore dans les vallées protégées des Alpes².

Pour la première fois les tribus gauloises, habituées

¹ Polybe, I, §§ 15 et suiv.

² Polybe, I, § 18.

aux guerres intestines, se réunirent, pour défendre leur possession de terres et leur existence même, le lendemain du triomphe romain sur Carthage. On s'adressa même aux frères restés sur l'ancien territoire, mercenaires habituels des Carthaginois, qui, sous deux de leurs rois, consentirent à accepter la solde de leurs propres conationaux. Une formidable invasion nouvelle descendit tumultueusement sur les plaines italiennes.

Mais le danger commun créa pour la première foi, sous la conduite des Romains, une conscience défensive de tous les peuples de la péninsule. Les Etrusques et les Samnites, les Ombriens, les Marses, les Apules, les Messapes, les Lucaniens, jusqu'aux Vénètes illyriens, anciens ennemis de la race celtique, et aux Cénomanes, qui y appartenaient, accoururent à côté des légions ou détournèrent de leur côté l'attention des Gaulois. Pour prévenir des tendances offensives de la part des Carthaginois, deux légions furent établies à Tarente et en Sicile.

Le butin recueilli par les envahisseurs, conduits par Viridomare, qui pénétrèrent jusqu'à Clusium et à Fae-sulae et réussirent à vaincre une des armées romaines sans pousser plus loin les conséquences de leur succès, fut énorme. Ils pensaient plutôt à le mettre en sûreté dans leurs établissements, lorsqu'une seconde armée, venant de Sardaigne, leur coupa le chemin près du lac Télamon. Le massacre des pillards fut terrible ; un des rois de ces mercenaires « gaisates » périt dans la mêlée, l'autre se donna la mort pour ne pas survivre à la catastrophe des siens. Le tumulte guerrier par lequel ils accoutumaient de terrifier l'ennemi ne leur avait pas servi cette fois ; les grands corps nus, mal défendus par les boucliers étroits, avaient servi de cible facile aux dards des Romains. Les glaives fragiles des barbares ne les avaient pas suffisamment protégés. Les colliers, les bracelets d'or, les « maniaques » des vaincus ornèrent ce Capitole qui avait, jadis, si héroïquement résisté à leurs ancêtres.

C'était, après tant de triomphes romains, la première

victoire *italienne*. Rome en tira tout ce qu'elle pouvait donner. L'œuvre de dévastation, destinée à faire place aux colons qu'elle fut seule à envoyer, fut accomplie avec persistance. S'ils voulurent tenter de nouveau le sort des armes, les Celtes d'Italie en furent de nouveau châtiés. Mediolanum (Milan), capitale des Gaulois Insubres, fut prise, non sans difficulté, puisque cette engeance était particulièrement tenace.

Néanmoins le pays celte n'appartenait pas encore en entier aux Romains. Des chefs gaulois figuraient, sinon comme alliés, au moins comme sujets tolérés de la république¹. Au moment où les barbares renonçaient à leur revanche, un des leurs mettait fin à la vie du second des conquérants carthaginois de la péninsule ibérique, Hasdrubal. Cette arme gauloise ouvrait par le meurtre une ère nouvelle dans les guerres entre Rome et Carthage, car le nouveau chef sur l'Ebre, Hannibal, hanté par le souvenir d'Alexandre-le-Grand, devait tenter à travers le territoire de ces mêmes Celtes la conquête de l'Italie.

Lorsqu'il forma ce grand projet qu'il croyait possible dans son imagination nourrie par l'histoire et la légende des Grecs, cette Italie romaine avait aussi la possession de son littoral adriatique et elle s'était gagné, pour assurer la liberté du commerce dans ces eaux, des points d'appui sur la rive opposée des Balcons.

En effet, les incursions des pirates istriens et surtout des Illyres², sous le roi Agron, fils de Pleurate, étaient devenues intolérables pour un commerce en pleine expansion. En plus, le roi se mêlait aux querelles grecques à l'époque de l'hégémonie, au Nord, des ainsi-dits Etoliens, dont la confédération, comme celle des Achéens du Péloponèse, consolidée au moment de la paix entre Rome et Carthage, pourrait bien avoir été inspirée, avec son droit commun de cité, par les institutions de cette nou-

¹ Polybe, I, § 35.

² Florus confond les uns et les autres lorsqu'il parle des « Illyres ou Liburnes » « inter Arsiam Titiumque flumen » (II, § 5).

velle Italie unifiée. Sous la veuve d'Agron, Teuta, les guerriers illyres, portant des noms bizarres, comme celui de Skordilaïda, se dirigèrent contre la ville de Phoeniké, défendue elle aussi par ces Gaulois qu'on retrouve dans les armées d'Antigone Gonatas, le roi de Macédoine¹, et partout vers le milieu du III^e siècle. D'un autre côté, les Epirotes, dont l'Etat se mourait après la disparition de Pyrrhus, les Dardaniens s'en prenaient à ces Illyres enivrés de butin. Malgré une intervention romaine, qui fut négligée — d'autres envoyés de Rome périrent au retour, — les gens de la reine des pirates se présentèrent à Issa et menacèrent Epidamne et Corcyre. Il fallut envoyer des légionnaires pour chasser Teuta dans son nid de Rhizona (Rizano) et sauver les cités grecques de la côte. Elles reconnurent le pouvoir du Sénat, et des barbares de cette autre péninsule, comme les Ardiens, les Atintanes, les Parthènes, se soumirent aux vainqueurs². Quant aux Illyres, avec des chefs comme Alexandre, fils d'Acète, ils servirent Antigone Gonatas le Macédonien dans sa campagne du Péloponèse, sans renoncer pour cela à faire des incursions sur ses terres mêmes³.

Pour les guerres futures ce n'était pas un maigre avantage que s'étaient gagné ainsi les Romains.

¹ Polybe, II, § 65.

² *Ibid.*, §§ 2 et suiv.

³ *Ibid.*, §§ 65 et suiv.

CHAPITRE XXII

Coalition contre Rome et impérialisme forcé de la République.

Le nouveau chef de l'Espagne n'était certainement pas un simple général carthaginois. Il avait hérité d'une possession que ceux qui l'avaient gagnée, ses parents, considéraient presque comme un bien privé. L'armée dont ils disposaient et qu'ils dirigeaient contre les cités ibères encore insoumises, comme Sagonte, lui appartenait autant qu'il appartenait lui-même à ces soldats qui l'avaient proclamé leur chef. La Nouvelle Carthage était la vraie capitale d'un nouvel Etat qui élargissait ses frontières du côté du Tage, sur les bords duquel avait été écrasée la résistance acharnée des « barbares » de l'intérieur.

Elevé dans la civilisation grecque, entouré de Grecs, dont trois furent ses historiens, rêvant de la Sicile, de la Sardaigne perdues, espérant une domination obtenue par le glaive comme celle du grand Macédonien, ce jeune Carthaginois, d'un talent militaire peu commun et d'une hardiesse exceptionnelle, paraît n'avoir pas préparé seul, en relation avec le siège de Sagonte, confédérée des Romains, son grand coup contre l'Italie. Il avait des relations étroites avec Démètre de Pharos, le prince épirote que la république avait jadis pris sous sa protection, et qui juste à ce point déclancha une attaque sur l'Adriatique, avec les « diadoques », Antiochus aussi bien que le nouveau roi de Macédoine. Et il s'agit de montrer la situation de ce dernier, dans les Balkans aussi bien qu'en Grèce même, où de grands événements venaient de se

passer, provoqués par un nouvel afflux de vitalité dans ces cités qui paraissaient depuis longtemps incapables d'actions guerrières.

Des bourgades d'une maigre importance et probablement aussi la population rurale environnante s'organisèrent « à la romaine » pendant ce III^e siècle, sous la conduite d'« hommes nouveaux » qui n'étaient retenus par aucune tradition pour former ce qu'on appelle « les ligues », d'Arcadie, d'Achaïe, d'Étolie, ayant un droit commun, que, d'après l'exemple des Romains, ils voulurent établir par une commission de jurisconsultes¹, employant le même calendrier, « à la romaine » encore, usant d'une même monnaie, comme la monnaie unique circulait à travers l'Italie, participant au même titre à la même vie économique. Aratus, Philopoemen, personnalités révolutionnaires, mus par des motifs appartenant à la nouvelle ère qui venait de s'ouvrir dans l'histoire de l'humanité, imprimaient leur direction à la plus importante de ces associations politiques, dont les démiourgues, les apoclètes, les stratèges avaient un vague air de consuls, de préteurs, de tribuns².

Contre ce mouvement ne s'élevait pas, représentant la conception inaugurée par Philippe et Alexandre-le-Grand, la seule royauté macédonienne, restée sans rivale après la disparition de l'éphémère royaume de Thrace et l'amoindrissement des influences égyptiennes et syriennes, mais aussi un certain nouveau courant monarchique à Sparte. La vieille cité paysanne était séduite par l'exemple de Rome réalisant, sans se détacher de son caractère primitif, un Empire sur des bases qui n'étaient pas celles d'un grand chef d'aventures et d'une armée à gages prête à le suivre jusqu'au bout du monde. Essayer dans ce monde hellénique d'une Rome lacédémonienne, telle fut la mission que l'esprit du temps plutôt que des

¹ Voy. aussi Polybe au commencement du livre XIII.

² Voy. Cavaignac, ouvr. cité, III, p. 253 et suiv.

qualités de tempérament imposa aux rois Agis et Cléomène, ce dernier épousant la veuve du premier et recueillant son héritage politique.

Refaire l'ancienne égalité des fortunes, d'après les traditions du demi-dieu fabuleux Lycurgue, par l'abolition des dettes qui pesaient sur les appauvris, par la distribution de terres d'après le modèle de celles qui étaient faites continuellement dans l'*ager publicus*, en voie d'accroissement, de Rome, tel était le programme d'Agis. Il ne réussit qu'à dégrever les débiteurs ; pour le reste, il rencontra l'opposition de son collègue royal et de l'éphore, son rival. Leurs intrigues amenèrent l'insuccès d'une campagne qu'Agis menait, à la tête de la ligue achéenne, contre les « ligueurs » du Nord. Comme plus tard, dans la Venise du *xiv^e* siècle, Marino Falier, il fut mis en jugement par les éphores, chefs de l'oligarchie ; mal soutenu par le « dème », il s'enfuit dans un sanctuaire pour se livrer ensuite à ses ennemis, qui l'égorèrent à l'âge de vingt-trois ans ¹.

L'œuvre fut reprise après 235 par Cléomène. Seul roi, par son mariage, politicien énergique et sans scrupules, initié à la « philosophie » de son époque par un maître qui venait du lointain Borysthène, il reprit, à Sparte, l'idée impérialiste dont on avait essayé un peu partout. C'était opposer au Macédonien, dont l'œil inquiet suivait tout ce qui se passait dans ce Péloponèse, la conception macédonienne elle-même. Il s'en prit aux Achéens, les premiers qu'il rencontra sur son chemin. Dans les combats qui furent livrés pour les villes, médiocres, de l'Arcadie : Mantinée, Tégée, Orchomène, on vit de nouveau s'affronter des armées importantes, dans lesquelles les Grecs n'employaient guère des mercenaires de toute race, mais uniquement des armées de citoyens, animés d'un esprit « patriotique », du côté d'Aratos aussi bien que de celui de Cléomène.

Après son succès, qui paraissait définitif, le roi lacé-

¹ Voy. surtout sa biographie dans Plutarque.

demonien suivit l'exemple d'Agathocle : il mena de force dans les rangs de son armée les ennemis de ses projets, il massacra les éphores qui préparaient sa perte. Aussitôt on procéda à l'exécution du projet révolutionnaire, « romain » : avec des souvenirs de communauté des biens, distribution de terres, agrégation de nouveaux citoyens, recueillis même parmi les périèques méprisés, affranchissement des misérables hélotes. Il y eut deux rois, le second étant le frère du réformateur, et aucun éphore pour les surveiller (225). Aussitôt après, essayant de se placer, comme stratège, à la tête des Achéens, le roi voulut fermer la péninsule en occupant la citadelle de Corinthe.

La Macédoine intervint en ce moment pour soutenir la ligue achéenne. Facilement écarté par le roi Antigone Doson, Cléomène se réfugia en Egypte, où il ne trouva pas l'appui qu'il avait espéré : il y périt en essayant d'une révolte à Alexandrie, fin digne d'un aventurier plutôt que d'un restaurateur des mœurs de Lycurque (220) ¹.

Antigone, qui avait transformé Mantinée dans une nouvelle Antigonie, fit son entrée solennelle dans cette vieille cité de Sparte qui n'avait jamais vu un ennemi entre ses murs. Une royauté vassale fut établie, avec la disparition des éphores. Comme jadis Philippe, Antigone et son petit-neveu et successeur, le nouveau Philippe, prirent la protection du sanctuaire de Delphes, « sécularisé » par la brutalité étolienne, et le dernier présida aux jeux de Némée. Les mécontents de l'Adriatique, pris entre l'esprit de pillage des Illyres et les tendances dominatrices de Rome, s'adressèrent au roi ; tel cet inconstant qui fut Démétrios de Pharos, qui ouvrit les hostilités contre les Romains pour essuyer, il est vrai, aussitôt après, un désastre. Une tentative des Etoliens, aidés par les Illyres, par ce roi des Athamanes et par Sparte sans roi, déchirée par les discordes, de conquérir contre les

¹ Plutarque, *Vies d'Aratus et de Cléomène*.

Achéens le Péloponèse se termina par l'intervention, dominatrice, de Philippe, tout prêt à occuper de nouveau Sparte¹. Cette ville malheureuse n'en continuait pas moins ses dissensions alors que le roi réunissait autour de lui l'Illyrie et s'en prenait aux Achéens eux-mêmes, traversant la Grèce anarchique d'un bout à l'autre, avec ses Illyres, ses Crétois, ses Gaulois.

Portant la robe de pourpre et le diadème, Philippe de Macédoine combattait donc l'audace des Etoliens et présidait aux jeux de Némée, en roi d'Europe et allié des « Phéniciens » de l'Afrique et d'Espagne, en protecteur des Grecs auxquels il avait imposé, par-dessus toutes les ligues, compromises et humiliées, la paix générale au congrès de Naupacte², puis à celui de Corinthe, lorsque, en 217, les légions furent, pour la troisième fois, brisées, à Trasimène, par Hannibal.

Rome avait demandé à Carthage la punition des destructeurs de Sagonte : Hannibal et les siens devaient lui être livrés comme des aventuriers malfaisants. Le « roi » des « Puns » répondit par un refus au nom du conseil dirigeant. Aussitôt Hannibal assura la défense de l'Afrique par ses milices ibères et celle de la péninsule ibérique par les auxiliaires africains de toute espèce. C'était une mesure prudente que lui avait conseillée l'expérience de la révolte des mercenaires³. Lui-même amenait les meilleurs de ses soldats d'Espagne, ses sujets plutôt que ceux de sa patrie, et il s'appuyait surtout sur la revanche gauloise, d'autant plus facile à provoquer que les Romains étaient juste sur le point d'arracher aux Cisalpins leurs champs pour les donner aux colons établis à Placentia et à Cremona.

Ayant brisé la résistance des Basques pyrénéens, Han-

¹ Polybe, IV, § 1 et suiv.

² Elle comprenait les Achéens, les Epirotes, les Phocéens, les Acarnaniens, les Thessaliens et les Macédoniens (Polybe, IV, § 9 ; cf. § 15).

³ Polybe emploie des tables d'airain écrites au nom d'Hannibal ; VI, § 33. Cf. § 56.

nibal traversa là Gaule maritime et entra en Italie par ces passages des Alpes que connaissaient les indigènes, ses alliés. Le plan des Romains, qui avaient envoyé leurs troupes en Sicile et, par Pise, à Marseille, en fut totalement déjoué. Les premières légions, rencontrées sur le Rhône, n'avaient pas pu empêcher une avance qui avait coûté cependant cinq mois d'efforts et de souffrances à l'envahisseur. Les Allobroges avaient tenté vainement de défendre aux Numides et Ibères d'Hannibal la descente dans la Cisalpine. Les autres Celtes se présentèrent devant leur « libérateur » portant des palmes et des couronnes vertes, lui offrant du bétail pour l'approvisionnement et lui indiquant le chemin de Rome¹. Il n'avait à craindre que les embûches, dangereuses, des guetteurs de butin.

Mais Rome était maintenant maîtresse de la mer. Ses vaisseaux ramenèrent Scipion de Marseille à Pise, son collègue de Lilybée à Ariminum. Le premier était déjà prêt à couper le passage au jeune Carthaginois. Il perdit la première bataille, à cause de la supériorité de la cavalerie numide, de l'imprévu des frondeurs baléares et de la trahison des auxiliaires gaulois. Après la défaite de Ticinum, il en essuya une autre sur la Trebbia, en décembre 218. Il fallait décidément s'habituer au nouvel ennemi, qui vainquit aussi, sur le terrain marécageux des bords du lac Trasimène, quelques mois plus tard, comme chef autonome de l'Ibérie et des Gaules coalisées plutôt que comme mandataire de sa vieille Carthage royale, presque insensible à ses ambitions et incapable de nourrir ses entreprises.

Rome, dont les dernières troupes venaient de nouveau d'être battues, craignit donc de voir revenir le moment tragique de la conquête gauloise. En effet l'envahisseur menait avec lui des bandes de ces Celtes assoiffés de vengeance². Mais le vainqueur dans trois batailles dont aucune ne pouvait être décisive, étant donnée la possibilité de se compléter et refaire des légions romaines et la

¹ Polybe, III, § 52.

² Des Gaulois se maintenaient amis de Rome (Polybe, III, § 69).

solidarité des races italiques¹, n'entendait pas s'immobiliser pour un siège long et difficile, durant lequel il risquait lui-même d'être assiégé par les contingents des provinces. En venant par les Alpes, il n'entendait que reprendre dans de meilleures conditions sans risquer un désastre naval, très probable, la guerre pour la possession de la Sicile, de la Sardaigne, de l'Italie méridionale même, dont, en tout cas, il entendait faire sa base d'action. On s'en était bien rendu compte à Rome, lorsqu'après la bataille perdue à Trebbia on avait envoyé des renforts dans les deux îles aussi bien qu'à Tarente, tout en garnissant le littoral ibérique aussi et en organisant les auxiliaires indigènes².

A un seul commandant ennemi le sénat fut contraint d'opposer un seul chef des forces qu'on pouvait réunir. Au lieu de deux consuls qui, cette fois comme auparavant, étaient jaloux l'un de l'autre, il nomma un dictateur, Q. Fabius Maximus, devant lequel on portait les vingt-quatre haches du commandement unique, et un *magister equitum* pour lieutenant. Fabius se gagna le nom de *cunctator* pour avoir refusé pendant des mois de risquer ses quatre légions dans une nouvelle bataille que les soldats, complètement refaits, d'Hannibal auraient peut-être gagnée aussi. Comme l'armée multiforme du Carthaginois, tout en libérant les prisonniers appartenant aux alliés de Rome, maltraitait d'une façon épouvantable les provinces dont elle devait se nourrir, c'était juste ce qu'il fallait pour rendre plus étroit le lien qui les ralliait à la république. De plus en plus le vainqueur apparaissait comme le chef sans scrupules de bandes, de vraies « grandes compagnies » pillardes et dévastatrices. Fabius ne manquait pas, du reste, de « grignoter » cette armée dont les excès diminuaient journallement la première énergie invincible.

¹ Cependant un commandant originaire de Brundisium livra à Hannibal la cité de Clastidium (Polybe, III, § 69). Sur les incitations d'Hannibal « libérateur » des cités opprimées, *ibid*, §§ 77, 85.

² Polybe, III, §§ 75-76.

En même temps, si la Sardaigne avait été occupée par des Ibères, portés sur une flotte carthaginoise improvisée, le projet de faire passer sur ces mêmes vaisseaux des renforts à Hannibal n'avait pas réussi, les Romains ayant remporté une victoire navale. Et en Italie ils avaient gagné des succès, arrivant à se recruter des auxiliaires parmi les chefs indigènes¹. La base même de l'action d'Hannibal en devint, ainsi, périlicitee.

Des succès partiels dûs au « magister equitum » Minicius lui firent attribuer cependant par le peuple romain, déjà impatient de voir l'ennemi s'éterniser la Campanie, des droits égaux à ceux de Fabius. Il voulut les mériter, par une victoire dont il croyait le moment déjà venu. La bataille ne fut livrée que par les consuls L. Aemilius, le vainqueur d'Illyrie, et C. Terentius Varro, qui remplacèrent les dictateurs. Ils s'y crurent obligés aussi par l'attitude, qui commençait à être vacillante, des alliés². Et Hannibal brisa, avec ses Ibères couverts de tuniques de lin bordées de pourpre, avec ses énormes Gaulois nus, mais, surtout, avec ses Africains armés à la romaine, l'assaut de huit légions à Cannes.

Cette fois, les alliés grecs et campaniens, croyant la guerre finie, abandonnèrent les Romains. Capoue fut la première à se soumettre ; Tarente la suivit, pour avoir sa « liberté » ; le roi syracusain Hiéronyme, fils de Gélon et petit-fils de Hiéron, céda au courant, se réservant la moitié de la Sicile³. Les Gaulois du Pô, de leur côté, infligèrent un échec sanglant aux troupes qui devaient les contenir. On craignait l'apparition du vainqueur devant Rome elle-même, et de fait il se présenta dans les environs de la ville.

Or le Pun ne croyait pas pouvoir se saisir seul d'une proie si importante. Son entente avec le roi de Macédoine devait se transformer dans une vraie collaboration. Pour l'obtenir, il avait l'appui de tous les adversaires de Rome

¹ Polybe, III, §§ 76, 95, 98 et suiv.

² *Ibid.*, § 107.

³ Voy. Tite-Live, XXIV, §§ iv et suiv.

dans ces Balcans, où, à côté de la tyrannie locale, maintenant détrônée, d'un Démétrius de Pharos, il y avait, chez les Dardaniens, les Péoniens, les Illyres, les tribus des Calicoéens, des Dassarates, des Pissantins, des bourgs comme Bélazora, de vraies cités comme Kraonion, Arisonduona, Gervunda, Enchélanai, Kérax, Sation, Boïoi, Saso (l'actuelle Sasséno). Si Skordilaïda conserva par intérêt ses relations avec les Romains, qui envoyèrent, malgré leurs difficultés, dix vaisseaux à son secours, du côté d'Apollonie, l'influence de Démétrios, qui ne cessait pas de recommander à son protecteur royal le passage en Italie¹, restait souveraine sur l'esprit du jeune roi. La guerre contre les Etoliens, qui, à la première invitation, s'empressèrent d'envoyer leurs délégués à Naupacte, fut interrompue. Pour la première fois une flotte macédonienne descendit vers les îles Ioniennes, portant Philippe lui-même vers de nouvelles conquêtes.

Il n'osa pas affronter la flottille romaine qui venait secourir le chef illyre. Mais aussitôt un Athénien se présenta au nom du dynaste balcanique dans le camp d'Hannibal pour conclure une alliance formelle. Elle fut signée au nom « du général (στρατηγός) Hannibal, de Magon, de Myrcal, de Bomilcar (Barmokaris), de tous les sénateurs carthaginois se trouvant avec lui et de tous les Carthaginois faisant la guerre à ses côtés »², « devant Zeus et Héra et Apollon, devant le dieu des Carthaginois (δαίμων), devant Héraclès et Iolaos, devant Arès, Triton, Poséidon, devant les dieux collaborateurs de la guerre (συστρατεύομενοι), et devant Hélios et Séléne et la Terre, devant les fleuves et les vergers et les eaux, devant tous les dieux qui habitent la Macédoine et l'autre Hellade (τὴν ἄλλην Ἑλλάδα), devant tous les dieux de l'armée (κατὰ στρατείαν), qui ont présidé à ce serment ». Les deux parties

¹ Αντέχεσθαι τῶν κατὰ τὴν Ἰλλυριδα πραγμάτων... καὶ πῆς εἰς Ἰταλίαν διαβάσεως (Polybe, V, § 101); πάντες πρὸς τοὺς ἐν Ἰταλίᾳ σκοπούς ἀπέβλεπον (*ibid.*, § 105).

² Στρατεύομενοι μετ' αὐτοῦ; VII, § 9.

contractantes, dont l'une représentait la tradition sémitique pure, l'autre le monde hellénique d'Europe réuni sous la protection macédonienne, devenaient des alliés, des « intimes », des « frères ». Philippe et les Macédoniens et les autres Grecs, ses confédérés » (σύνμαχοι) — Crète elle-même l'avait élu son « chef », — « sauveront » les « seigneurs (κύριοι) Carthaginois » et Hannibal, avec les siens et les sujets de Carthage, parmi lesquels ceux d'Utique, sans compter les alliés « d'Italie et de la Celtie et de la Ligurie », pour être « sauvés » et « gardés » à leur tour par leurs nouveaux amis et par « les autres qui deviendraient leurs alliés dans ces régions de l'Italie ». Chacun se réservait cependant le privilège de maintenir ses rapports avec certains « rois », cités et nations ». La paix avec les Romains ne sera conclue que de commun accord. Corcyre, Apollonie, Epidamne, Pharos, Dimalla, Parthinai, l'Atintanie seront préservées de la conquête romaine et, bien entendu, Démétrios regagnera ses possessions¹. Jamais cependant un soldat macédonien ne débarqua sur la côte de l'Italie. Philippe s'était tourné contre les Messéniens; il cherchait la possession de Lissos. Et l'armée d'Hannibal, sans se dissoudre, perdait peu à peu cette énergie conquérante qui l'avait soutenue jusqu'ici à travers des difficultés et des souffrances sans exemple. Fabius la « macérait » d'après l'expression de Florus². On a parlé longuement des « délices de Capoue », qui auraient ressemblé à celles de Babylone pour Alexandre-le-Grand, modèle du Carthaginois. De pareilles séductions n'étaient pas absolument indispensables. Il était tout naturel qu'un général autonome, opérant d'après sa propre initiative, sans suivre les directions de l'Etat auquel il déclarait continuer à appartenir, et qui n'apparaissait pas même dans le libellé du plus important des traités, en arrivât à ce point où toute nouvelle décision lui serait interdite sur le territoire où l'avait poussé son seul essor.

¹ Polybe, loc. cit. ; cf. aussi *ibid.*, pp. 383, 384 de l'édition Didot.
² II, § 6.

Rome, dit Polybe, un bon connaisseur, avait la faculté de « refaire son armée »¹. De nouveau, des légions furent levées, et les cités alliées fournirent leur contingent. On put assiéger Capoue, qui devait résister longuement, et s'en prendre à Syracuse même, rebelle, que défendit, après le meurtre d'Hiéronyme², suivi par d'autres crimes, le génie d'Archimède. Les affaires d'Ibérie, sous la conduite de Scipion, conquérant, sur Magon, de la Nouvelle Carthage, marchaient à leur gré.

Hannibal continuait donc à rester isolé au milieu de ses triomphes. Il n'avait qu'une seule armée, qui ne recevait pas de renforts, qui ne pouvait pas engager des mercenaires, dont l'espèce était devenue rare, qui n'avait plus l'appui des Gaulois, lointains, et on lui opposait plusieurs armées, parfaitement organisées, avec des chefs d'une initiative absolue. Bientôt, il lui faudra partir pour ne pas être cerné, partir, non plus pour cette colonie florissante de la péninsule ibérique dont il avait été le maître, car son frère Hamilcar, qui était venu, avec de nombreux contingents gaulois, « sauver » le « sauveur », avait été réduit, après avoir erré le long de la côte adriatique, à tomber dans le guet-apens du Métaure ; mais dans cette patrie africaine qu'il avait presque oubliée et qu'il impliquait directement dans une guerre que, dans la pleine conscience de ses moyens, elle n'avait pas voulue.

L'attaque décisive contre Carthage elle-même pouvait être livrée. Elle était facilitée aussi par les rapports que Rome était parvenue à établir du côté de l'Orient.

En effet, contre Philippe, incapable d'une action dans le sens du traité conclu avec Hannibal, une alliance s'était formée, comprenant, avec les chefs des Illyres, le roi Pleurate aussi bien que Skordilaïda³. Le créateur du

¹ Ῥωμαῖοι ἀναμάχονται τοῖς ὅλοις ; Polybe, VI, § 52.

² Tite-Live, XXIV, § § XXI et suiv.

³ Cf. Niese, *Geschichte der griechischen und makedonischen Staaten seit der Schlacht bei Chaeronea*, II, Gotha, 1899, pp. 13 et suiv., 25 et suiv. Cf. Texier, *Les Gaulois en Asie*, dans la « Revue des Deux Mondes », XXVII, 1841, p. 574 et suiv.

royaume asiatique, florissant, de Pergame, Attale, disposait aussi des Gaulois, dont on avait vu récemment les bandes pillardes, dirigées contre le roi rival de la Bithynie, Prousius, sur l'emplacement de l'ancienne Troie ¹. En même temps, la ligue étolienne, se reformant, avait décidé d'empêcher aux Thermopyles le passage des soldats macédoniens ². Ils croyaient avoir découvert dans les Romains de nouveaux protecteurs de cette « liberté » hellénique dont on continuait à rêver à une époque nourrie de souvenirs.

Publius Scipion, qui, avec son frère [Cnéius, était arrivé à détacher des Carthaginois, dont le joug était dur, la plupart des « dynastes » des Ibères, fut chargé de reprendre les anciens projets d'invasion en Afrique. Bientôt Utique fut cernée sans que le Sénat des Puns eût pu trouver les moyens nécessaires pour s'y opposer. Les chefs des Numides, un Massinissa, un Syphax, montrèrent des dispositions favorables à l'envahisseur. Ils étaient déjà assez forts pour pouvoir se porter en médiateurs entre les deux parties. Syphax fut, du reste, puni pour son indécision : son camp brûla et il dut s'enfuir dans la compagnie de son beau-frère, le commandant suprême carthaginois, Hasdrubal, car Hannibal se trouvait encore en Italie, s'attachant avec opiniâtreté à des projets impossibles.

On engagea, pour résister, des Celtibères ³. Ils succombèrent dans une première bataille, les Romains ayant à leurs côtés la cavalerie légère de Massinissa. Un appel désespéré se dirigea vers Hannibal, qu'on pouvait considérer comme auteur de ces malheurs. Tunis fut occupée ; les Romains pensaient à assiéger Carthage aux abois. Les ambassadeurs des vaincus se présentèrent devant Scipion avec des gestes d'humilité dans lesquels il n'y avait pas seulement la politesse sémitique. Au nom des dieux qu'ils adorèrent, ployant les genoux, ils de-

¹ Ils s'appellent Albiorix, Gaesatodiaste.

² Polybe, X, §§ 41 et suiv.

³ *Ibid.*, XIV, § 7.

mandèrent la paix, se dégageant de toute responsabilité pour l'action personnelle d'Hannibal.

Mais l'arrivée du grand coupable rendit la confiance à ceux qui avaient déjà désespéré de leur sort. On donna l'ordre d'attaquer le vaisseau qui ramenait les envoyés de Rome, disposée à finir la guerre par un traité acceptable pour les deux parties. Une bataille en rase campagne pouvait seule amener la décision. Le commandant romain disposait d'une armée imposante, et Massinissa, qui avait fini d'écarter son rival Syphax, s'était empressé d'accourir.

Le combat commença à Zama, par une action de preux : les deux chefs sortirent de leurs rangs pour se défier plutôt que pour entamer une dernière et inutile négociation. L'armée mélangée des Carthaginois comprenait les vieilles bandes gauloises, ligures, ibériques, baléares, réunies à des essaims volants de Maures ; quatre-vingt éléphants devaient soutenir leur assaut. Ils ne firent qu'accroître la confusion, et les Numides des Romains dispersèrent ceux d'Hannibal. La solidarité de la légion vainquit ensuite l'expérience des compagnons des Carthaginois. Tout était perdu ; il fallait accepter une paix qu'on aurait pu discuter. On s'engagea à livrer les vaisseaux et les éléphants et à renoncer à tout droit de guerre sans la permission de Rome ; un dédommagement de cent talents d'Eubée par an, au cours d'un demi-siècle, devait épuiser les forces de la république africaine¹ (202). Syphax allait, enfin, orner le triomphe du vainqueur.

Mais un autre aussi devait payer : le Macédonien, dont le tour viendra bientôt.

En Grèce même, Philippe, qui avait tenté la soumis-

¹ M. Holleaux, *Rome, la Grèce et les monarchies hellénistiques au troisième siècle avant Jésus-Christ*, Paris, 1921. Cf. Ed. Meyer, *Caesars Monarchie und das Prinzipat des Pompeius*, Stuttgart, 1918 et Carcopino, *L'intervention romaine dans l'Orient hellénique*, dans le *Journal des Savants*, année 1923.

sion, contre le roi scythe Athéas, des bouches du Danube¹, s'était créé une mauvaise situation morale par une politique d'annexion qui s'étendait sur l'île de Thasos, qui cherchait les moyens de s'imposer aux Rhodiens et qui suscitait les appréhensions des Etoliens. Rome, qui pouvait s'appuyer sur tous les rois barbares de l'intérieur, Pleurate, fils de Skordilaïda, Amynder, roi des Athamanes, le Dardanien Baton², Charopus, chef des Epirotes³, pouvait donc se présenter comme libératrice, en même temps qu'elle répondait aux offenses qu'elle avait dû endurer pendant la guerre contre Carthage. En ce faisant, elle ne poursuivait cependant — l'ouvrage récent de M. Maurice Holleaux correspond parfaitement à notre conception — ni son but d'ambition, ni même une conception culturelle qui l'aurait rapprochée de la Grèce, foyer de la plus noble, sinon de la plus grande des civilisations anciennes⁴.

¹ Justin, IX. Athéas avait été pressé par les « Istriani », c'est-à-dire les Grecs d'Istria.

² Tite-Live, XXXI, § xxviii. Philippe avait les Tralles seuls (*ibid.*, § xxxv), portant ces massues que les Grecs appelaient des « rhomphées » (*ibid.*, § xxxix).

³ *Ibid.* XXXII, § xxi.

⁴ Plus tard on découvrira l'origine corinthienne du premier Tarquin, qui « graecum ingenium italicis artibus miscuisset » (Florus, I, § 5). Le même historien, Florus, croit pouvoir affirmer (*ibid.*, § 12) que des dépouilles de Véii on avait fait sa part au temple de Delphes !

CHAPITRE XXIII

Rome et les diadoques.

Le Macédonien avait inauguré une politique impérialiste du plus hardi essor, dont il paraissait attendre le rétablissement de l'unité monarchique créée par le grand Alexandre¹. Il avait attaqué son voisin de Pergame, Attale, et Polybe dénonce ses actes d'impiété à l'égard des temples, dont il aurait brisé jusqu'aux pierres². Il avait détruit la résistance maritime des Rhodiens dans le combat de Ladé, puis dans celui de Chios, et le chemin d'Alexandrie lui en avait été ouvert. Bien que ses forces eussent été rudement éprouvées dans cette guerre, il se rendit maître de la Carie.

Mais déjà se préparait la coalition à laquelle devait succomber non seulement l'esprit conquérant de Philippe, mais la monarchie macédonienne elle-même. Des envoyés de Rome arrivèrent au Pirée, et bientôt Athènes, qui paraissait revenir au sentiment de sa mission historique, accueillait avec un enthousiasme extraordinaire, Attale, qui venait pour tendre la main aux vainqueurs d'Hannibal. « Lorsqu'Attale entra à Dipyle, de chaque côté du chemin étaient rangés les prêtresses et les prêtres. Ensuite on lui ouvrit tous les temples et, présentant partout des victimes devant les autels, on l'invita à les sacrifier. Et enfin on lui vota de pareils honneurs dont n'avaient jamais joui jusqu'alors aucuns des

¹ Cf. la phrase de Florus que les Romains, en commençant la guerre contre lui, paraissent s'attaquer à Alexandre lui-même (I, § 7).

² XVI, § 1.

bienfaiteurs d'Athènes. » Il y eut, comme jadis pour tel des successeurs d'Alexandre, une nouvelle tribu à son nom¹. On fit de grandes démonstrations aux Rhodiens, défenseurs de la liberté des mers. Les jours de Chéronée paraissaient être revenus sans que cependant un nouveau Démosthène se fût levé pour jeter des imprécations contre le nouveau Philippe, dont les avant-gardes pillaient déjà jusqu'aux environs de l'Académie.

Des envoyés du Sénat avaient été destinés aux rois d'Égypte et de Syrie pour leur proposer d'entrer dans la coalition : Antiochus, qui venait de soumettre Jérusalem et assiégeait Gaza, ne paraissait cependant guère disposé à devenir un simple satellite de cette grande puissance militaire surgie en Occident. Les Étoliens étaient tout prêts à marcher. Le parti romain n'avait rien perdu de sa force en Épire et chez les Illyres.

Les Achéens seuls, en guerre avec Nabis, étaient dans l'autre camp. Philippe voulut prévenir ses ennemis en se saisissant de l'importante place d'Abydos. A la sommation faite par Marc Emile, le Macédonien répondit en déclarant que, si Rome l'attaque, « il se défendra énergiquement, appelant les dieux à son secours ». Il regardait avec commisération le beau jeune barbare qui était venu lui présenter une sommation aussi arrogante².

Deux fois, en Macédoine et en Épire, la bataille lui fut livrée, et il la perdit. Il lui fallut recourir aux négociations. Dans une entrevue avec de nouveaux envoyés romains, les représentants de toute la Grèce étant présents, Philippe renouvela son refus d'accepter, avec l'évacuation de l'Illyrie et de l'Épire, celle des régions prises sur les Ptolomées. Mais avant de combattre et de réussir, par ce seul fait de présider une pareille assemblée, Rome avait vaincu. Le roi avait promis, du reste, le retour de certaines de ses usurpations et il offrait d'abandonner aux Romains la côte illyrienne de l'Adriatique. On lui

¹ Polybe, XVI, § 25.
Ibid., § 34.

signifia tout simplement de « sortir de la Grèce entière ¹ ». Un second congrès s'ouvrit bientôt à Rome.

Comme on ne pouvait pas faire sortir l'ennemi de bon gré des places de Corinthe, de Chalcis et de Démétrias, qui lui servaient pour dominer la Grèce, il fallut recourir de nouveau aux armes. Ajournant le châtimeut des Gaulois révoltés, Rome envoya ses légions en Macédoine. Elles avancèrent jusqu'à la cité de Phères. Philippe accourut de Larisse avec la phalange, les auxiliaires thraces, les mercenaires. Les Etoliens, connaissant les localités et le système militaire des Macédoniens, paraissent en effet avoir été du plus grand secours à leurs alliés. La lourde phalange essaya en vain du jeu des sarisses contre la légion flexible de ces nouveaux ennemis. N'ayant pas réussi, elle n'arriva pas à se refaire. Les éléphants provoquèrent le même désordre qu'à Zama. On leva les sarisses, offrant une capitulation. C'était la défaite. A Cynocéphales les Romains avaient brisé l'instrument militaire laissé par Alexandre à ses héritiers (197) ².

Mais, comme Antiochus, qui venait de donner sa fille à l'Égyptien, se dirigeait vers l'Europe et comme Attale était mourant, le vaincu obtient, malgré l'opposition véhémente des auxiliaires grecs, une trêve. La paix qui devait rendre aux Grecs la « liberté », proclamée par un héraut aux Jeux Isthmiques ³, suivit bientôt. Avant les Jeux, les garnisons macédoniennes devaient partir d'Abidos, d'Iassos, de Thasos, de Périnthe. Mille talents étaient fixés comme dédommagement ⁴.

Mais on vit bientôt que, sous les noms différents, l'Em-

¹ Ἀπάσης ἐκχωρεῖν τῆς Ἑλλάδος; Polybe, XVII, § 9.

² Un dernier succès sur les Dardaniens, à Stobi de Péonie, Tite-Live, XXXIII, § XIX. — Les rapports des Romains avec Nabis, qui dut se soumettre donnant son fils comme otage, occupent le XXXIII^e livre de Tite-Live. Infidèle à sa promesse, il allait être tué, pendant la guerre contre les Achéens de Philopposmen, par ses propres auxiliaires étoliens.

³ La « liberté des Argiens suivit (Tite-Live, XXXIV, § XLI). Elle fut proclamée aux Jeux Néméens.

Polybe, XVIII, § 27.

pire d'Alexandre existait dans la conscience des peuples. Attaquer une de ses parties c'était la voir bientôt se dresser entière. Antiochus avait conquis sur son allié le Macédonien ce que Philippe avait arraché à Attale sous les yeux effrayés de Prousius. La partie devait être reprise donc par les Romains avec l'autre « basileus » au nom de cette même « liberté hellénique » dont Alexandre lui-même, jadis, avait joué.

Ils enjoignirent donc aux envoyés d'Antiochus de rendre la « liberté » aux villes grecques d'Asie, dont il troublait, depuis quelque temps, en concurrence avec le Macédonien, le repos. L'entrée en Europe lui était formellement interdite, « car aucun des Grecs n'est attaqué par personne et n'est sujet à personne »¹. Il devait rendre aussi ce qu'il avait usurpé sur l'Egyptien. La réponse fut que les troupes envoyées en Europe seront maintenues, car le Chersonèse et la Thrace entière appartiennent de droit à l'héritier de Séleucus. Tout en promettant de son côté la liberté aux villes helléniques, le roi traitait avec les Etoliens, les Béotiens, les Epirotes.

De tous côtés on l'incitait à jouer un rôle qui n'aurait pas été inférieur à celui qu'avait rempli son gigantesque modèle. A côté des suggestions grecques, venant de ces Etoliens indomptables, sinon invincibles, il y avait les vieilles rancunes d'Hannibal, qui, de nouveau, indiquait le chemin de l'Italie. Antiochus, confiant dans ses forces et dans sa fortune, paraissait vouloir suivre ce conseil intéressé d'un assoiffé de revanche, lorsque, avec une troupe que les sources supputent à 10.000 hommes, il occupa, sans déclarer la guerre, lui, le maître des côtes thraces, l'« hégémon » des villes helléniques (seules Smyrne, Alexandrie de Troade et Lampsaque ne l'avaient pas accepté²), l'île d'Eubée et celle de Délos, où les Romains se trouvaient comme marchands — le centre

¹ Οὐδένα γὰρ ἐπι τῶν Ἑλλήνων οὔτε πολεμεῖσθαι νῦν ὑπ' οὐδενός, οὔτε δουλεῖν οὐδενί; Polybe, XVIII, § 30.

² Tite-Live, XXXV, § xvii.

de commerce étant devenu, auprès du sanctuaire, comme auprès des lieux saints au moyen-âge, très important. Au fond des terres balcaniques, des rois barbares, comme cet Amynder, chef des Athamanes, dont la femme se réclamait du sang d'Alexandre ¹, ce qui paraissait lui promettre la Macédoine, s'agitaient pour le « libérateur », qui était trop loin pour vouloir essayer, comme les voisins romains, une action réelle sur ces peuplades. Sous la forme syrienne, c'était, dans celui qui avait fait à Pallas Athénée un sacrifice sur les ruines de Troie, encore l'ombre du Macédonien qui défendait son héritage. Passant — allié de Thèbes aussi — par la Thessalie, au moment où les Romains croyaient devoir fortifier Tarente, Antiochus fit faire des funérailles solennelles aux vaincus de Cynocéphales sur la place même où Philippe, qui maintenant, comme Ptolomée, s'offrait à ses vainqueurs ², avait été brisé.

Bien qu'en quelque sorte assuré en Asie par son alliance de famille récente avec Ariarathe de Cappadoce et avec l'ami des Romains qui était Prousius de Bithynie, le restaurateur de la « basiléia » dut cependant, après un combat aux Thermopyles, où les siens, bien qu'en défensive ³, représentaient les anciens Perses, rebrousser chemin. Il paraît que c'était par crainte d'une flotte à laquelle Eumène de Pergame, qui espérait la succession du Syrien sur les côtes de l'Archipel — et il l'eut d'une façon passagère, — avait largement collaboré. Les Athéniens virent bientôt les vaisseaux de C. Livius infliger une leçon aux ennemis. Les fidèles alliés qui étaient les Rhodiens retenaient en Pamphylie Hannibal, le mauvais conseiller ⁴. La Mer fut bientôt traversée, grâce à cette

¹ Appien, *Syrie*, § 13. Son beau-frère s'appelait Philippe et voulait l'héritage macédonien (*ibid.*). Il devint ensuite le captif de Philippe et des Romains (§ 17) pour revenir par une révolte (Tite-Live, XXXVIII, §§ 1 et suiv.).

² Des offres de Carthage et de Massinissa, *ibid.*, XXXVI, § v.

³ On a observé plus tard que les ennemis y furent surtout les Etioliens (*ibid.*, XXXVII, § LVIII).

⁴ Il avait paru un moment à Chalcis ; *ibid.*, XXXVI, § vi.

alliance, par l'initiative romaine, renouvelée sur les côtes de l'Asie Mineure ¹.

Une fois dominateurs de la Mer, chefs de la ligue des petites royautes menacées par le « grand roi » hellénique, les Romains, qui ne furent pas retenus longtemps par l'agonie étolienne ², purent enfin s'attribuer eux-mêmes le rôle d'Alexandre. Ils paraissaient vouloir renouveler l'emprise contre ce Darius de langue grecque et de coutumes orientales qui en Eubée, pendant l'hiver, avait trouvé le moment indiqué pour son nouveau mariage avec une toute jeune fille. Les Scipions, qui allèrent le chercher en Asie, furent, bientôt après le sacrifice sur les ruines de Troie, à Sardes ³, et, comme l'adversaire refusait, de céder les territoires en-deçà de Taurus, offrant en échange, après Lysimachie perdue, Smyrne, Lampsaque, et Alexandrie de Troade, et des dédommagements, les légions unitaires dispersèrent sous le mont Sypile l'apparat militaire immense et informe dans lequel, à côté d'une imitation de la phalange et des éléphants de l'Inde, se trouvaient des Crétois, des barbares d'Ariarathe et toute espèce de Galates du réservoir d'Asie Mineure, source des guerriers, Tectosages, Trocmes, ayant leur centre à Drynéméton ⁴, Tolistoboïes et jusqu'aux Arabes. Ce fut cependant sous la nuée des flèches, employées maintenant par les Romains, que la victoire se prononça, après qu'Antiochus se fût déjà considéré comme ayant le dessus à l'aile qu'il commandait personnellement (190).

La destruction, par les archers, avec le concours d'Eumène, les provisions étant données par Antiochus, des terribles Galates dont les « rois » et les chefs nous ont été conservés dans les seuls récits de cette guerre, devint

¹ Les Rhodiens employaient des vaisseaux portant des flammes en proue (Tite-Live, XXXVII, § xxx). Cf. l'inscription citée par le même, XLI, § LI.

² A ce moment Zacynthe devint romaine.

³ Voy. Justin, XXXI, § vii.

⁴ *Ibid.*, § xxxii.

ensuite la grande question pour l'avenir de cette Asie Mineure. Celui qui rêvait d'être le monarque de ces barbares, Ortiagon, chercha un refuge sur les cimes de l'Olympe ; sa femme, Chiomara, se trouvait parmi les prisonniers. Les prêtres de Cybèle avaient envoyé de Pessinonte leurs ambassadeurs pour promettre au nom de la déesse aux vainqueurs ce qu'ils avaient déjà obtenu par les armes ¹.

Les Galates une fois cherchés dans leurs repaires et domptés, la paix était une nécessité pour le basileus asiatique. Rome ne pensait guère à la détruire, pas plus que son rival européen ou les petits dynastes qui remplaçaient en Asie Mineure les satrapes d'autrefois. D'un côté, le roi renonçait, en même temps qu'à ses possessions d'Asie Mineure, à toutes ses velléités sur les îles et sur les contrées voisines de l'Europe. Il abandonnait ses alliés, livrait ses éléphants et ses vaisseaux sauf une dizaine ; il s'engageait à ne plus prendre des mercenaires en territoire romain. Rome elle-même recevra en douze ans une somme de 12.000 talents d'argent ; Eumène aura aussi sa part des dédommagements. De l'autre côté, si les Rhodiens gagnaient la suprématie sur la Lycie ², et, au-delà du Méandre, la Carie en échange, la Phrygie, la Mysie, la Lycaonie, la Lydie avec les souvenirs de ses antiques richesses, Ephèse elle-même étaient la part échue à Eumène, dont la mère était une Grecque, native de Cyzique. Ariarathe, soumis lui aussi à une amende, était toléré, grâce à son gendre Eumène, dans son district royal, de même que Pharnace, Mithridate, rois-satrapes du Pont, et tel dominateur des gorges du Caucase. La Cappadoce obtint ensuite le droit de se choisir une

¹ Parmi ces chefs : Moagète, Éposognate, Gautole, Combolomare. Sur Ortiagon, Polybe. XXII, § 21 : Ὁ βασιλεὺς τῶν ἐν τῇ Ἀσίᾳ Γαλατῶν ἐνεβάλετο τὴν ἀπάντων τῶν Γαλατῶν δυναστείαν εἰς ἑαυτὸν μεταστῆσαι. Plus tard, on fixa à la nation des bornes ; *ibid.*, XXXI, § 2. Cf. Tite-Live, XXXVIII, § XII et suiv. ; Strabon, IV, I, § XIII. Le récit repose sur un journal de campagne.

² Plaintes des Lyciens fouettés par leurs nouveaux maîtres, Tite-Live, XLI, § VI, § XXV.

nouvelle dynastie, qui fut celle d'Aréobarzane¹. Les villes helléniques, qui avaient remercié par des dons de couronnes pour la destruction de la vieille aire des vau-tours celtes², regagnaient une « liberté » sans valeur politique.

La République victorieuse ne voulait et ne pouvait pas faire plus que cela. Elle se borna à choyer l'otage que lui avait confié, après la mort, dans une révolte de la Susiane, du grand roi vaincu³, le nouveau Séleucus, Démétrios. Après le dur choc qu'elle venait de subir, cette nouvelle Perse hellénique commençait, du reste, à se dissoudre, le prestige de la puissance étant désormais disparu. L'Arménie d'un Artaxias (Ardachès), dont le nom est emprunté à la série des rois iraniens, ce qui montre l'intention qu'avait cette royauté montagnarde de les remplacer, et de Tigrane descendait du Nord ; de l'Est, du grand désert oriental, arrivèrent les nuées avides de proie, la légère cavalerie insaisissable des Parthes, envahissant la Mésopotamie⁴. Les complots visaient la personne des princes, des cabales élevaient des prétendants pour les pousser à la lutte ou leur imposer une domination commune. Après Seleucus Philopator, assassiné, dont la succession légitime fut défendue par Eumène et un nouvel Attale, qui, appuyés sur les Romains, croyaient pouvoir jouer un grand rôle envers les héritiers d'un Empire en déchéance, Antiochus Epiphane, puis ce Démétrios, client de la République, les usurpateurs Alexandre Bala et Démétrios Nicator passèrent comme des ombres, n'étant plus capables de continuer une brillante tradition. Cependant tel d'entre eux, cet Antiochus Epiphane, était revenu à l'ancien type du roi oriental, popu-

¹ Strabon, XII, II, § 11. Voy. Théodore Reinach, *Trois royaumes de l'Asie Mineure (Cappadoce, Bithynie, Pont)*. Cf. Bouché-Leclercq, *Histoire des Séleucides*, I, Paris, 1913.

² Polybe, XXII, § 24.

³ Sur un Euthydème de Bactriane, un Sophagasène de l'Inde, représentant les tendances divergentes de l'extrême marche d'Orient, voy. Cavaignac, ouvr. cité, III, p. 331.

⁴ Schneiderwirth, *Die Parther*, Heiligenstadt, 1874.

laire, sortant dans la rue couronné de roses, participant à la vie des masses jusqu'à briguer la situation de l'agoronyme, du démarque, de juger en place publique et de paraître sur les théâtres¹. Sa richesse, dépensée à des œuvres magnifiques, à Antioche, à Délos, à Athènes, était énorme et, voulant rivaliser avec Paul Emile, le général romain vainqueur, aux jeux de Daphné, le roi présenta un cortège comprenant 5.000 Romains, 5.000 Mysiens, 3.000 Ciliciens portant des couronnes d'or, 3.000 Thraces, 5.000 Galates, 20.000 Macédoniens, dont le quart à écus d'or, 240 gladiateurs, 1.000 cavaliers nisséens, 3.000 citadins aux freins et aux couronnes d'or, 1.000 cavaliers aux freins d'or, 1.000 « amis », 1.000 gardes à cheval, 1.500 « cataphractes » ou cuirassiers et, à leur suite, des chars, des biges, des lectiques, trente-six éléphants, des contre-façons de dieux et de héros, des images de la Nuit, du Jour, de la Paix, du Ciel, de l'Aurore, du Midi, sans compter les groupes « privés », portant de riches vases, les femmes versant des onguents parfumés. Pendant trente jours, d'un air modeste, vêtu simplement, il dirigeait et festoyait, à un millier de tables, ses hôtes². Ce n'est que vers la moitié du premier siècle que cette royauté eut, sous Alexandre l'Asiatique, un dernier et faible éclat.

La variante européenne de l'Empire helléno-oriental ne s'était pas guérie par la défaite de Cynoscéphales de ses ambitions balcaniques. Si les Etoliens lui avaient pris, un moment, la Dolopie et l'Athamanie de cet Amyntander qui avait sollicité de nouveau le pardon des Romains, le roi macédonien, toujours suspecté, cherchait les débouchés d'Enos et de Maronée, empêchait Eumène de tirer, en Thrace, les conséquences de la défaite d'Antiochus ; il s'alliait à Prousius contre cet intrus asiatique ;

¹ Polybe, XXV, § 10.

² *Ibid.*, XXXI, §§ 11 et suiv. ; Tite-Live, XLI, xv. Sur l'introduction de ces mœurs à Rome (chanteuses, baladins, cuisiniers), le même, XXXIV, §§ VI-VII, XXII.

il troublait encore la vie assez agitée des clans de l'Épire, des peuplades de la Thessalie et jetait ses soldats contre les Odryses¹ à Philippopolis ou bien dans la Thrace septentrionale contre les Besses et les Denthélètes², dans la Péonie et l'Emathie. Lui et, après sa mort, en 179, son successeur, au nom de vieille légende grecque, Persée, s'en prenaient à des « rois » de l'intérieur comme Abroupolis ou Arthétaure, « dynaste » de l'Illyrie³ ; allié aux Thraces et Illyres de Kotys l'Odryse, de Céphale, de Charops et aux Molosses, il avait à faire même avec les puissants Bastarnes danubiens, ennemis des Dardanes (les Bastarnes seraient des Gaulois d'après Plutarque), avec les « Gètes de l'Ister », qui furent plus tard en état d'offrir « 10.000 chevaliers et 10.000 piétons » comme mercenaires⁴. Il les aurait excités contre l'Italie. Il rendait la vie amère au roi de Pergame, qui vint personnellement à Rome demander du secours. La Grèce entière paraissait aimer ce jeune homme sobre et actif qui était le bâtard de Macédoine. Époux d'une fille de Séleucus, beau-frère, par sa sœur, de Prousius, il avait des appuis en Asie même.

Attaqué en Thessalie, le monarque macédonien, qui

¹ Voy. Hoeck, *Das Odrysenreich in Thrakien*, dans l' « *Hermes* », XXI (1891) ; *Bulletin de correspondance hellénique*, XX (1896), pp. 467 et suiv.

² Polybe, XXIII, §§ 6-8. Cf. Tite-Live, XXXIX, §§ xxiv et suiv., LIII.

³ Appien, *Macédoine*, IX, § 1. Cf. Plutarque, *Paul Emile*, IX.

⁴ Le prix courant était de dix statères d'or pour les premiers, la moitié pour les seconds. Le chef s'appelait Kloïlios ou Klondikos ; Appien, *Macédoine*, XVI, § II. Tite-Live les transforme en Gaulois, d'une époque ultérieure, Plutarque (*loc. cit.* XII, 2) en Bastarnes. Un Sarmate, Gatalos, dans Polybe XXV, § VI ; Tite-Live, XL, LVIII ; XLI, XVIII-XIX (noyade, par les Dardanes, des Bastarnes dans le Danube). Sur les Odryses, Denthélètes et Besses, XXXIX, § LIII ; sur les Bastarnes, XL, § V. Sur leur venue contre les Dardanes, XL, §§ LVII-LVIII. On voulait les diriger sur l'Italie par le pays des Scordisques. Voy. aussi l'article de Mme Dunareanu, dans le « *Bulletin de la Commission des Monuments historiques* » (en roumain), année 1925.

avait chassé les envoyés de Rome, sut résister pendant trois ans, grâce à la cavalerie thessalienne, et il put compter des victoires. Son allié, Cotys de Thrace, sinon encore le roi illyre Genthius de Scodra et de la Labéatide ¹, un hardi ivrogne, qui se plaignait du manque de moyens, le servait fidèlement. Mais pendant cette lutte prolongée, qu'on a dit égale à celles du grand Alexandre, ses forces s'épuisèrent. L'apparition du vieux Paul Emile décida de son sort, en 168. Le Romain arriva plutôt comme un sacrificateur en train d'accomplir l'acte solennel que comme le général soucieux du sort d'une campagne. Débarqué à Corfou, il descendit ensuite sur la côte d'Épire et se rendit d'abord à Delphes, que venait de visiter la victime désignée, pour rendre à son tour hommage au dieu. Dans quelques semaines, Persée, vaincu à Pydna, où les Romains attaquèrent en coins, renonça à toute autre résistance ², et, après avoir essayé de retrouver son allié Cotys, en Thrace, il se livra, dans l'humble attitude d'un fuyard dans l'île hiératique de Samothrace et alla vivre à Rome les longues années d'obscurité qui lui restaient encore ³. Dans sa citadelle de Scodra, Genthius, payé au dernier moment par le Macédonien, avait capitulé. Les mêmes vainqueurs qui avaient confisqué à Ambracie les trésors d'art de Pyrrhus traversèrent la Grèce, où Philopoemen venait de mourir et où, des Étoliens, des Achéens, rien ne restait plus qu'un souvenir, en pèlerins pieux. Brisant les anciennes traditions conservatrices,

¹ Βασιλεὺς Ἰλλυριῶν, ἐνὸς ἔθνους προσοίκου Μακεδόσι ; Appien, *Macédoine*, XVI, § 1. Sur sa famille, fils de Pleurate et d'Eurydice, frère de Plator et de Caravantius, époux d'Etuta, Tite-Live, XLIV, § xxx.

² Les Thraces s'étaient offerts à Rome par une ambassade solennelle ; Tite-Live, XLII, § xix. Mais la plupart, Péoniens, gens de la « Parorée » et de la « Parastrymonie », et Odryses, étaient avec Persée (*ibid.*, § LI). Une attaque féroce, *ibid.*, § LIX. Plus tard, contre Jugurtha Rome employa deux « turmae Thracum » ; Salluste, *Jugurtha*, XXXVIII, 6.

³ Il avait un frère, Philippe, et un fils, Alexandre. — Un récit favorable à Persée, celui de Posidonius, a été employé par Plutarque.

ils rendaient vraiment, comme à Sparte, où les hélotes les accueillirent en sauveurs¹, la liberté à ceux qui en étaient privés depuis une époque immémoriale.

Mais la Macédoine fut partagée en quatre provinces, l'Illyrie libre en trois régions², attendant la soumission des Dalmates, avant que Corinthe, centre d'une nouvelle levée des Achéens, eût été fondamentalement pillée par Mummius (146)³.

La conscience d'un grand passé aida cependant moins que la vitalité encore toute vivante et capable de grands élans de la race thraco-illyrienne à provoquer sous des aventuriers comme Andriskos, le « Pseudo-Philippe », prétendu fils de Persée, qui résista pendant deux ans, ou sous un imitateur de son aventure, des révoltes de cette « Macédoine » qui correspondait à son nom autant que les insurrections de cette même région contre les Byzantins du x^e au xii^e siècle de l'ère chrétienne correspondaient à une vraie Bulgarie. Ce que signifiait, du reste, cette dénomination de « Macédoniens » on le voit par ceux qui au commencement de la guerre contre Persée avaient été expulsés de Rome et qu'on voyait errer et dormir sous les portes et dans les rues⁴.

Désormais, après avoir puni pour leur « neutralité » les Rhodiens et avoir menacé, pour la même raison, Eumène, Rome, présidant à ce nouvel ordre de choses représenté par les « rois » sans puissance et les cités empêchées de se liguier, aura à sa disposition tout ce monde d'Orient qui, à un certain moment — on l'avait bien vu par l'at-

¹ Strabon, VIII, v, § 5. Il y eut des Lacédémoniens qui pouvaient se vanter d'être « les amis du César » (*ibid.*). Les capitaux romains permirent d'ouvrir des carrières de marbre (*ibid.*, § 7). Sur Athènes, *ibid.*, IX, II, § 20. Soixante-dix cités épirotes furent pillées et détruites pour toujours, dans le but de satisfaire les soldats (Tite-Live, XLV, § xxxiv). Strabon aussi l'affirme.

² Des synèdres élus administrèrent les localités de la Macédoine. Tous les personnages de l'ancien régime avaient été transportés en Italie ; Tite-Live, XLV, § xxxii.

³ Cf. Strabon, VIII, vi, § 23.

⁴ Appien, *Macédoine*, IX, § 5.

titude de ce même Eumène¹ et le langage des gens de Rhodes — avait semblé lui manquer. Elle recevra la visite, qu'elle se décida à interdire une fois, de ces princes d'Asie qui attendaient d'elle seule, toute guerre leur étant interdite, le règlement de leurs querelles. Par ce système, des royautes qui d'elles-mêmes ne se seraient pas soutenues², restèrent dans les frontières désignées par les décisions du sénat, régulateur, mais non dominateur. Devant un geste de l'envoyé romain Popilius, le célèbre « cercle » dans lequel l'avait enfermé jusqu'à une réponse nette le bâton du Romain, Antiochus le Syrien avait abandonné la conquête, la réunion de l'Égypte, après une action menée si loin que le pauvre Ptolomée pensait à chercher un refuge dans la même île mystérieuse et protectrice de Samothrace³.

En Afrique, où Massinissa, le Maure, qui régna soixante ans, représentait le type du roi allié, Carthage fut, sous le premier prétexte venu, — un mouvement des Numides contre cet infatigable dénonciateur royal et un conflit, qu'il avait désiré, avec la ville des « Puns », — réduite aux abois. Elle accepta tout sauf la sommation de transporter ailleurs ses pénates, d'abandonner la situation géographique qui l'avait rendue grande et la maintenait riche. En 148, après un siège héroïquement supporté, la malheureuse métropole du commerce méditerranéen n'existait plus⁴. Il ne restait qu'à maintenir l'ordre chez les Numides et les Maures auxquels manquait l'autorité de Massinissa, mort nonagénaire (guerre contre l'usurpateur Jugurtha).

Une influence sans bornes sur tout ce qui se passait

¹ Les Gaulois de Solovettius s'étaient révoltés contre la royauté de Pergame.

² On trouve aussi un Oropherne, roi de Cappadoce ; Polybe, XXXIII, § 12 a. Un Pylaemène de Paphlagonie, Eutrope, IV, 20 ; V, 5. Des rois ibères, *ibid.*, § 5.

³ Polybe, XXIX, § 11 ; Tite-Live, XLV, §§ x et suiv.

⁴ Cf. Otto Meltzer, *Gesch. der Karthager*, éd. Kahrstedt, III (218-146), Berlin, 1913.

dans le monde entier était exercée ainsi par un Etat de caractère intérieur encore indéterminé, d'assiette sociale sujette aux révolutions et de base territoriale incertaine et fortement menacée. Le fait d'avoir une armée composée en grande partie de citoyens et toujours prête à agir et de rencontrer devant soi le même impérialisme d'essor immodéré, mais sans la puissance matérielle ou morale qui aurait pu la soutenir dans ses élans explique ce qui, étant donnée l'évidente supériorité de la Grèce et de l'Orient, représente un des miracles de l'histoire. Rome ne signifiait pas un gouvernement de fait et immédiat : c'était sa grande qualité. Elle était cependant une instance d'appel dont la formule exécutoire était immanquable : c'était sa principale mission.

CHAPITRE XXIV

Essais de consolider l'ordre intérieur à Rome.

Pour arriver à une situation définitive dans les différents domaines de la vie publique, Rome, indifférente de fait pendant toute cette période à ce qui se passait dans cet Orient monarchique, qui ne pouvait plus désormais lui échapper, employa d'abord des méthodes en relation avec ce que lui avait donné une très ancienne tradition propre et des emprunts extérieurs très variés.

Il fallut d'abord avoir la possession entière et assurée de ses marches, où des nations très entreprenantes, des Taurisques d'Aquilée, des Salasses alpestres¹ jusqu'aux Ligures, qui occupèrent pendant longtemps les armées romaines, aux Iapydes du Sud-Est de la péninsule, aux Ibères et aux Celtibères, croyaient pouvoir incommoder les cités alliées et même risquer des incursions en terre romaine. Les rois orientaux se présentaient dans des attitudes ridicules de vénération, comme celle de Prousius, le « libertain », à la tête rasée, du « peuple romain », devant les *patres conscripti*, alors que Marseille, une inébranlable protégée, et ses voisines, Antipolis (Antibes) et Nicée (Nice), demandaient à être secourues contre les Ligures. Et bientôt après, au cours des luttes contre ces barbares d'aspect africain, correspondant à ce que les Arabes des îles voisines furent pour les républiques italiennes du moyen-âge, les Sardes se révoltaient de nouveau et les habitants de la péninsule ibérique, sous le pâtre Viriath, commençaient, avec leur cavalerie d' « in-

¹ Cf. en Galatie asiatique, près de la Pisidie, la Σαγαλασσέων γῆ dans Polybe, XXII, § 19.

vincibles » et leur infanterie au glaive de bronze, une de ces luttes opiniâtres dont le souvenir reste dans l'histoire du monde par des sacrifices en masse : dans ce cas, après l'assassinat de Viriath, le suicide de Numance rebelle.

D'un autre côté, la Sicile voyait la première révolte servile sous un chef originaire de Syrie, auquel il plaisait de se faire appeler, d'après les plus glorieuses traditions de son pays, « le roi Antiochus ». Et surtout l'égoïsme des citoyens romains avait trop tardé à changer la situation, si injustement inférieure, des *Italici*.

Elle avait d'autant moins motif de le faire que depuis longtemps l'ancienne physionomie de la cité conservatrice avait changé : un Aulus Posthumius écrivait son histoire¹ et des poèmes en grec, alors qu'un public ethniquement mêlé se rassemblait devant les acteurs jouant des imitations du grec par l'affranchi Plaute (184) et par son rival plus jeune Térence, ancien esclave, né à Carthage ; avant eux, un Caecilius, affranchi gaulois, avait puisé aux mêmes sources. Ce n'est pas dans les produits de ce qu'on peut à peine appeler une littérature populaire romaine, qu'un Ennius, qui fut heureux de pouvoir visiter l'Étolie, aurait pu trouver des modèles pour son poème en l'honneur de Scipion. Le public, indigné d'abord, prit du plaisir à ces spectacles. Et, si les trois philosophes de Grèce venus dans une mission diplomatique scandalisèrent le milieu romain par leurs propos sceptiques et provoquèrent une expulsion solennelle de la secte malfaisante, le fait d'avoir été compris dans leurs subtiles argumentations sophistiques montre bien que Rome était entrée dans l'ère du biglottisme pour sa classe dominante. Les jeunes gens qui, d'après Polybe, ne cherchaient qu'à se faire valoir sous les portiques du forum orné déjà des statues de plusieurs butins, étaient des élèves de l'école grecque. Le grand historien mégalopolitain vivait chez Paul Emile comme chez lui, et les Scipions étaient ses

¹ Une autre fut due à un certain Caius Julius.

camarades d'études. Partout on voyait les affranchis : ils influençaient les tribus urbaines et commençaient à déborder sur celles de la campagne, ce qu'on dut empêcher par une loi, dès 100. Que dire de cette ville universelle qui ne reconnaissait pas de droit à la conduite de son Empire de prestige aux camarades de ses guerres, aux voisins mêmes de ses murs ?

Ajoutons que dans la plèbe romaine l'occupation manquait malgré les guerres de dégagement, annuelles, et, avec l'occupation, l'industrie travaillant ailleurs, en terre d'ancienne civilisation, les moyens de vivre. Il fallait en faire à tout prix des agriculteurs en leur parcelant l'*ager publicus*, ce qui en restait de ce produit de la conquête contre les barbares du Nord.

Des questions étaient ouvertes donc vers la moitié du II^e siècle dans cette grande ville de plus en plus confuse qui n'appartenait plus à ses propres souvenirs et qui n'avait pas encore su se mettre au niveau d'une mission imposée par le cours du temps : partage des terres, coutume tellement généralisée ailleurs aussi, qu'on en parlait dans la Sparte restée rurale et que Chairon revenu de Rome, où il avait fait fonction d'ambassadeur, s'était empressé de faire des distributions de champs de labour chez lui¹. Puis la question du rôle politique qu'il fallait accorder à cette classe des *equites*, des chevaliers, qui n'étaient au commencement que la catégorie de l'armée romaine disposant d'un cens plus élevé et pouvant entretenir sa monture : à l'époque où les talents et les statères des vaincus, l'or et l'argent thésaurisé par le vieil Orient ou gagné par la Grèce marchande s'engouffrait à Rome, où la terre, au lieu d'être la mesure de la richesse, n'était plus qu'un moyen de résoudre la question sociale menaçante, en attendant qu'elle devînt par des achats aux bénéficiaires désœuvrés, sans aucun goût pour le travail à la campagne, des terrains de chasse, des jardins et des vergers, formant ainsi le milieu pittores-

¹ Polybe, XXV, § 8.

que des villes, ces premiers riches sans passé, sans mérites politiques ne pouvaient plus être négligés.

Avec le problème du système à employer pour retenir dans leur devoir des fonctionnaires en territoire conquis, sujets à être étourdis dans leurs habitudes de pauvreté par les séductions qu'offraient des sociétés dans lesquelles la corruption s'alliait aux richesses, il y avait celui de confier aux chevaliers une charge dans ce sens. A peine les grandes lignes de circulation en Italie, du Nord au Sud et de l'Est à l'Ouest, venaient-elles d'être tracées — alors que la Grèce, l'Orient étaient munis depuis longtemps de voies de commerce célèbres, — et il y avait un énorme travail à accomplir : comme plus tard dans la France du second Empire, on pouvait éviter la révolution par le travail public, créateur et rémunérateur. L'existence, d'un côté, d'une foule d'étrangers à Rome, le mouvement nerveux des clients politiques demandant une récompense à leurs chefs, consuls et surtout tribuns, maîtres et sujets en même temps de cette « démocratie » agitée à la grecque, et, de l'autre, la possibilité, unie à une nécessité politique, d'établir des colonies au milieu des groupes de solidarité, au caractère archaïque, des Italiques, donnaient aussi un sujet à solutions aux protagonistes d'un monde arrivé à un si haut degré de puissance, mais resté à sa base même mal assis et exposé aux catastrophes. Sans compter ces esclaves qui sentaient vaguement que par leur nombre et leur force physique ils pouvaient être les maîtres là où toutes les fonctions leur étaient confiées sans aucune récompense.

Tibère Gracchus, le premier champion et la première victime des conflits que devaient provoquer ces antagonismes d'intérêts, n'était pas un révolutionnaire de tempérament ou de conception. Comme déjà une loi avait voulu écarter la richesse parvenue installée dans l'*ager publicus* en fixant un maximum de propriété rurale ne dépassant pas 500 « jugères » et même un maximum de bétail, il insista comme tribun pour l'exécution de cette mesure et parvint à amener la nomination de triumvirs chargés de distribuer les champs devenus libres d'usurpa-

tion. Il en voulait pour les pauvres, pour les pauvres de condition libre et de race romaine ¹, car pour lui la question se posait sous le rapport national ². Ce jeune homme de grande famille, dont la mère était la sœur de Scipion, n'avait pas fait des études en Grèce, bien qu'il comptât des philosophes parmi ses amis, il n'avait eu ni commandement ni mission dans l'Orient conquis et dominé ; il appartenait à ce que sa cité avait de plus ancien, de plus patriarcal et de plus égoïste. Avec une résolution simple, mais inébranlable, il voulait conserver Rome aux Romains ; rien de plus.

On lui opposa d'abord des arguments : sur ces terres usurpées il y avait des investitures, des questions de prix se présentaient, des hypothèques existaient, les hérédités, les dots avaient créé des rapports d'une complexité infinie qu'on ne pouvait pas résoudre par la brutalité d'une seule mesure abstraite ³. Il résista, se maintenant sur ce seul point de réforme, sauf des préoccupations du côté des colonies. On lui suscita alors un collègue d'une autre opinion, et le Sénat refusa d'intervenir dans cette divergence. Tibère recourut aux trente-cinq tribus et la majorité rurale nomma un autre tribun à la place de ce Marc Octave, que des libertins expulsèrent. La loi passa donc, dans une forme encore plus large, exécutée par un triumvirat de famille, dont faisaient partie le beau-père de l'aîné des Gracchus, Appius Claudius, et son frère, Caius. Ceux qui avaient obtenu plus de terres en furent aidés à les cultiver par le partage des trésors légués à Rome par son client, le roi Attale.

Le tribun vainqueur refusa au Sénat le droit de décider sur cette succession et parut vouloir lui substituer d'une

¹ Déjà son père, vainqueur des Celtibères et conquérant de leur région, où il fonda la ville de Gracchuris, y avait fait des distributions de terres (« divisit in opibus agrum et sedes ad habitandum assignavit ») ; Tite-Live, XLI, § 14.

² Beaucoup plus tard, après Trajan, un Florus croyait que les pauvres ont le droit d'être nourris aux frais de l'Etat : « Quid tam aequum quam inopem populum vivere ex aerario suo ? » (III, 13).

³ Cf. Florus, III, 13 : « Et reduci plebs in agros unde poterat sine possidentium aversione, qui ipsi pars populi erant et jam relictas sibi a majoribus sedes aetate quasi jure possidebant ».

façon permanente l'appel au peuple : il ajouta des chevaliers aux membres du Sénat chargés des jugements. Mais à l'échéance des nouvelles élections ses adversaires l'attendaient, comptant sur l'absence des agriculteurs, retenus par leurs travaux des champs.

Un moyen désespéré, absolument nouveau — Polybe l'observe — fut employé contre cet opiniâtre qui s'était séparé de parti délibéré de sa classe. Scipion Nasica arma de bâtons ses adhérents¹ et cette foule vague qu'on habituera désormais à être l'instrument des troubles ; il se dirigea vers le Capitole, où se trouvait un magistrat qui n'avait dépassé en rien l'exercice de son droit et l'accomplissement de son devoir. Le Sénat abdiqua encore une fois sa mission de régulateur et gardien de l'ordre ; les consuls n'intervinrent pas. On put voir pour la première fois combien était inefficace ce pouvoir morcelé dans lequel diverses couches historiques avaient leurs représentants sans pouvoir se fondre dans une seule volonté. Il n'y avait eu jusqu'à présent que la volonté d'obéir déterminée pour le vrai peuple romain par le respect de soi-même. Il n'y avait maintenant plus un seul peuple romain, ni, par conséquent, cette volonté d'obéir devenue un instinct. La Grèce avait introduit l'esprit de parti et ses méthodes.

La grande ville assista donc presque indifférente au drame qui se dénoua sous les statues des rois : Tibère Gracchus succomba dans la lutte². Comme il avait montré de la main au peuple sa tête menacée, on l'accusa d'avoir esquissé un geste de monarque cherchant son diadème que, du reste, lui aurait apporté le messager d'Eumène³.

On reprit après sa mort la question des terres soumises à une revision générale. Mais aussitôt la question des

¹ Le consul Mucius Saevola avait refusé d'employer la violence ; Valère Maxime, III, II, 17.

² « Quem regnum parare aiebant », disait plus tard C. Memmius (Salluste, *Jugurtha*, XXXI, 7).

³ Florus, III, 14 ; Plutarque, *Tibère Gracchus*, XIV, 2.

socii, des Italiens se posa aussi et elle trouva un défenseur gagné par la justice de la cause dans Publius Cornelius Scipio lui-même. On le trouva mort dans son lit. A l'égard de quelqu'un ayant sa situation on avait cru que le tumulte de place doit être évité. Pendant ce temps une « rue » s'était formée, la rue mécontente, agressive, désœuvrée d'une mauvaise plèbe, dont le sens n'était plus celui de l'ancienne simple communauté, séparée des patriciens, des « autochtones » qui descendaient des « pères », des fondateurs, seulement par la différence du sang et par la conséquence, naturelle, de ne pas participer aux actes sacrés, reliés au culte des ancêtres. Caius Gracchus, frère de Tibère, et, celui-là, un démagogue sans scrupules, prêt à mettre en action tous les mécontentements, publics ou cachés, commença à l'aide de ses forces disponibles sa carrière, qui fut brève. Il initia le travail des nouvelles voies, distribua des mesures de blé, favorisa la nouvelle richesse en attribuant pour la moitié aux chevaliers¹, choisie par lui, le jugement des procès de péculat et voulut, par une fournée, leur donner la majorité dans le Sénat. Il favorisa les éléments populaires dans l'armée, diminua le prix des provisions pour les pauvres, promit aux Italiens la satisfaction de leurs doléances. Agitant l'idée de colonies nouvelles, donnant au peuple le droit d'écarter pour toujours des magistratures une personne incommode, il devait finir par un appel aux esclaves. Comme son frère, il paraissait vouloir traiter directement avec le peuple, auquel il s'adressait en parlant et dont la multitude le suivait. Il se distinguait, cependant, de Tibère par un grand sens pratique et une merveilleuse activité.

On chercha d'abord à lui faire une habile concurrence par les mesures que proposa, d'entente avec le Sénat, son collègue Livius Drusus, puis on réussit à l'éloigner de Rome. Le fondateur de colonies fut chargé d'en éta-

¹ Plinius (*Hist. Naturalis*, XXXIII, 2), d'après une source contemporaine, prétend que, jusqu'à ce moment, ils s'appelaient, à la façon archaïque, *flexuntis trossuli*.

blir une sur les ruines de la malheureuse Carthage : on racontait que les loups en détruisirent bientôt les bornes. C'était de mauvais augure. De retour, l'exilé trouva les masses agitées, des « sicaires » munis de couteaux, qui se partagèrent pour des motifs d'intérêt entre lui et ses adversaires. Ceux-ci, craignant l'apport des *socii*, obtinrent l'expulsion des « étrangers ». Il était question d'annuler la législation démagogique de Caius, qui n'avait pas réussi à réobtenir une magistrature. Le sang coula de nouveau comme au temps de Tibère. Mais, cette fois, le consul trouva des forces militaires, et le Sénat, convoqué par le chef de l'opposition aux projets mystérieux du second Gracchus, réagit. Il proclama la guerre contre « le tyran ». De sa retraite — les temples servaient de citadelles aux partis et même aux autorités légitimes — celui qui n'était plus qu'un rebelle refusa de se présenter devant les « pères conscrits ». Il dut s'enfuir et se fit tuer par son esclave dans un verger au delà du Tibre. Sa tête fut apportée au consul et, après que la maison de l'assassiné eût été détruite par une foule au service du pouvoir, un Temple de Concorde fut élevé pour témoigner que l'ère des conflits intérieurs est terminée (121). C'était un geste prématuré, et de plus d'un siècle.

Pour le moment, l'ancienne Rome conservatrice avait vaincu. Les « pauvres », qui apportèrent annuellement là où étaient tombés leurs défenseurs les prémices de la récolte et sacrifièrent aux mânes des Gracques¹, le virent bien, aussitôt. Contre un *vectigal* distribué à la plèbe urbaine, chacun fut assuré sur sa terre, puis ce prix de rachat périodique même fut écarté : un tribun s'était trouvé pour cette besogne. Pour empêcher en même temps la contagion des mœurs de l'Orient, tout jeu, tout spectacle grec fut défendu.

Les deux Gracques, qui ne furent pas oubliés, même avant que des rhéteurs comme Plutarque se fussent em-

¹ Plutarque, *Caius Gracchus*, XVIII.

parés de ce sujet démocratique — bientôt un « fils de Tibère » parut pour finir comme son père¹ — n'avaient pas eu d'adhérents qui leur eussent été liés par des souvenirs et des perspectives militaires. L'armée restait, malgré la disparition de ces deux catégories : les très pauvres et les très riches, l'élément qui garantissait la sécurité de l'Italie et le prestige de Rome. On le vit bien lorsque Numance fut détruite et Viriath poussé aux abois. Et, de même, lorsque, en 105, des peuplades jusqu'alors inconnues : des Thraco-Gaulois² cimériens, les Cimres ou Cimbres, avec les Gaulois d'un roi Boïorix, et l'avant-garde teutonique de Teutobode³, descendirent en Illyrie, en Gaule, en Espagne même, puis en Italie par-dessus la ceinture, momentanément affaiblie, des nations alpestres, demandant des terres. Après plusieurs défaites des troupes romaines⁴, un officier qui s'était battu chez les Celtibères, Caius Marius, fils d'un bourgeois d'Arpinum et bientôt consul pour la cinquième fois, après avoir réduit Jugurtha, remporta sur les envahisseurs une double victoire : dans la plaine d'Aquae Sextiae (Aix-en-Provence) et dans celle de Vercelles sous les Alpes (101). Déjà les Allobroges, les Arvernes du roi Bituit, avant-garde offensive des Celtes de la Gaule, avaient été domptés.

Ce n'était pas par une autre armée que pouvait être brisé l'essor ambitieux de Marius, ce nouveau chef aventureux d'une vague « démocratie » vivant aux dépens de l'Etat et de la faveur des riches.

Aussitôt après que la sécurité fût revenue en Italie, la

¹ Cf. sur le Caius Gracchus soulevé par Appuleius Saturninus, qui se serait fait appeler « roi » par ses partisans, Florus, III, 16.

² Voy. Appien : *Κιμβροί, γένος Κελτῶν*.

³ Un roi Teutomalius, des Salluviens, apparaît un peu auparavant (Tite-Live, rubrique du livre LXI).

⁴ Des Ambrons, des Tigurins, dont le caractère paraît avoir été plutôt gaulois, combattaient à leurs côtés. Cf. Eutrope, V, § 1. Les Ambrons et les *Τουγγένοι* dans Strabon, IV, I, § 8. Cf. *ibid.*, VII, II. Le « Cimbrorum promontorium » à l'époque d'Auguste ; Pline, *Hist. Naturalis*, II, 67.

discorde civile recommença donc. Il était évident, cette fois, que le monde romain, qui, de plus en plus, dans la concurrence de chaque jour, dépassait Rome, avait besoin d'un chef. On ne pouvait pas laisser la cité dominatrice à la discrétion d'un L. Appuleius Saturninus, imitateur des Gracques, persécuteur et assassin de ses adversaires, que Marius lui-même contribua à faire périr, ni au gré des bandes aux couteaux et aux gourdins, qui, parfois montées aussi sur les toits dont elles faisaient pleuvoir les tuiles, tuaient ceux qui s'opposaient aux distributions des champs confisqués sur les Gaulois de l'Italie, alliés naturels de l'invasion de leurs frères, et n'épargnaient ni des tribuns, pris parmi les affranchis, ni le caractère sacré des temples qui s'en allaient en flammes. « Ainsi », écrit l'historien grec de ce drame qui intéressait toutes les nations confiées, un peu de leur propre volonté, à cette Rome en train de transformation, « chaque année il y avait un crime dans le forum », un crime politique.

Une nouvelle ordonnance générale était d'autant plus nécessaire que cette question des Italiques n'était pas encore résolue. A la tête de l'armée, facteur essentiel désormais dans les luttes entre les partis, Livius Drusus commença, tout en réunissant 300 chevaliers à 300 sénateurs pour élire les juges des concussions, par leur offrir la cité et finit par être menacé de mort et tué¹, les Etrusques, les Ombriens s'étant déclarés contre lui. Sur son tombeau, sous la pression des chevaliers, armés eux aussi de poignards, fut décrétée l'interdiction de faire jamais des propositions dans ce sens. Ce fut le signal d'une révolte, cruelle contre les mauvais frères qui étaient les gens de Rome. Il y eut contre eux une espèce de « vèpres siciliennes ». A Boianum s'était formée comme une capitale, avec un Sénat d'opposition. Les Samnites, anciens ennemis de Rome, étaient descendus de leurs montagnes. Les noms archaïques des Marses, des Om-

¹ Voy. Florus, III, 17.

briens, de ces Péligniens qui avaient combattu, avec les Marrucins, contre Persée, attaquant, vaillamment et imprudemment, de front, des Hirpins, des Lucaniens, réapparurent. C'était comme une violente résurrection des anciennes peuplades, des anciens dialectes. L'Italie paraissait devoir redevenir, dans cette restitution de la vie locale, ce qu'était la péninsule voisine à l'Est, où la Macédoine n'était que le territoire de pillage des Thraces, indomptables après la disparition des rois de Pella. Corfinium, qu'on appela Italica, devait être la capitale d'un Etat tout nouveau, territorial et non plus généalogique. On voyait bien sur quelle faible base reposait le pouvoir de cette Métropole du monde qui ne comptait sur les tables du cens pas même quatre cent mille citoyens.

Marius rendit, en brisant — à la tête de la jeunesse — cette révolte, avec des Numides et des Gaulois, avec des affranchis même ¹, un nouveau service essentiel à la société qu'il entendait cependant sauver pour lui-même. Le chef des mécontents, Indacilius, fut brûlé sur un brasier, châtiment inaccoutumé. Mais cette victoire ne fut pas en état d'empêcher d'autres guerres, de caractère social, comme celles que déclanchèrent tour à tour l'enthousiasme religieux de ce Syrien Eunus qui parlait au nom de la « déesse de Syrie », du pasteur sicilien Athénion et des gladiateurs conduits par Spartacus, Crixus et Oenomaüs ².

Le vainqueur procéda ensuite à l'organisation nouvelle imposée par ces douloureux sacrifices mêmes. Les Italiques fidèles devinrent citoyens, mais, comme on espérait conserver tout de même, non pas seulement cette influence naturelle qui, par des voies que nous reconnaitrons, arriva à romaniser une large partie du monde, mais une domination centrale impossible à maintenir sans la couronne d'or et les rites sacrés d'un basileus, on répartit les nouveaux citoyens dans dix nouvelles tribus,

¹ Appien, loc. cit., § 49.

² Florus, III, §§ 19-20.

ayant droit de vote seulement après que la majorité avait été déjà formée par les autres.

C'était l'idée d'un autre officier de talent qui s'était distingué en luttant contre les rudes Marses des forêts dans la montagne. Lui-même, puis un autre, représentant de ce qui était pour les Grecs une « aristocratie », mais ne signifiait guère ici que le culte pour les bases du passé romain, se levaient devant l'ambition de Marius. Ils comptaient sur leur valeur et sur leurs nombreuses attaches dans un monde riche et puissant, auquel restait étranger et antipathique le paysan d'Arpinum.

CHAPITRE XXV

La lutte pour la domination de l'Orient et la première « monarchie » romaine avant César.

A ce moment éclata la guerre contre Mithridate, roi du Pont et dernier héritier des traditions de la « basileia » asiatique. Dans sa rivalité contre le Bithynien Prousius, époux de la sœur de Persée, puis de la fille du Thrace Diégylis, et contre Nicomède, fils de ce voisin, il s'était levé avec tous les barbares voisins : Thraces, Scythes, Arméniens, Bastarnes, Sarmates ¹, représentant l'opposition de la royauté indépendante contre ces simili-rois nommés et envoyés de Rome. Ce n'était pas une révolte que celle de cet homme capable de harasser une légion d'adversaires : le « Perse », qui se vantait de faire rendre gorge aux oppresseurs romains — et il leur coulait de l'or dans la bouche —, fut bientôt le maître de l'Asie Mineure, où il imposa, après l'assassinat des tétrarques celtes, un satrape de son choix. Avec des Egyptiens et des Phéniciens, il se forma une flotte redoutable ; il se gagna l'amitié des villes de l'intérieur et du littoral, qui brisaient les statues romaines et tuaient ces étrangers odieux dans des temples, comme à Ephèse dans celui de Diane, à Pergame dans celui d'Esculape. L'Egypte attendait de lui un roi et il pensait à marier ses filles, Mithridatis, Nyssa, dans ce pays lointain et en Chypre ². Il était acclamé à Délos et à Athènes ; Rhodes échappa par miracle à sa

¹ Appien, *Guerre contre Mitridate*, §§ 1, 10, 15, 17. Parmi ses principaux auxiliaires, — il eut plus tard aussi des Jazyges sous ses drapeaux, — un Thrace Dromichète, nommé comme l'ancien roi gète ; *Guerres civiles*, §§ 32, 41. Voy. aussi *Guerre contre Mitridate*, § 40. Cf. Th. Reinach, *Mithridate Eupator, roi du Pont*, Paris, 1890.

² Loc. cit., §§ 109-110.

mainmise. Dans les noms de ses fils, Darius, Xerxès, Artapherne, Oxathrès¹, vivait toute la gloire de l'ancienne Perse, et en même temps celui qui envoyait des trophées à Némée et à Delphes, qui récitait des vers grecs et écoutait la musique grecque, celui qui sacrifiait à Neptune et à Zeus se rapprochait de l'illustre Macédonien. Ses lieutenants parurent en Eubée, en Béotie, alors que son associé Ariarathe cherchait à se saisir de la Thrace et de la Macédoine². C'était Alexandre-le-Grand qui ressuscitait dans une forme nettement perse, riche de prestige millénaire, méprisante envers un adversaire, à l'égard duquel il ne pouvait y avoir pas plus de scrupules d'humanité que pour les vieux rois d'Assyrie à l'égard de leurs ennemis. Le royaume d'Arménie, fondé par des généraux d'Antiochus : Ardachès (Artaxias), auquel Hannibal avait créé la capitale d'Artaxate (Ardachad), Zariadrios, révoltés en Sophène et dans les pays voisins, gravitait dans l'orbite de ce nouveau « roi des rois »³. Et ce qui appuyait surtout cette grandiose tentative c'était, après l'épuisement des Galates, ce mouvement scythique qui amena, avec le passage des Cimbres vers l'Occident, la ruine du royaume helléno-iranien de la Bactriane et l'avance, vers 126, sur l'Inde, sur la Chine qui inscrivit dans ses annales les exploits de Yuë-ti.

Il est certain que l'incapacité des Romains à gouverner au dehors et leur manque total, non plus de solidarité, mais de décence à l'intérieur de leur cité avait provoqué cet acte de **dégagement de la part des Grecs et des Orientaux réunis**. C'était en effet le moment auquel Ap-pien pouvait écrire, dans la forme la plus sévère de son doux style grec : « Ainsi Asellio aussi, dans l'exercice même de sa magistrature, vêtu du vêtement sacré et doré comme pour un sacrifice, a été tué au milieu de la place publique près d'endroits sacrés »⁴. On entendait

¹ *Ibid.*, § 108.

² Plutarque, *Sulla*, XI, 2.

³ Strabon, XI, XIV, §§ 5-6, 15.

⁴ *Loc. cit.*, § 54.

bien se laisser conduire, mais pas aux risques de graves pertes matérielles, par ceux qui ne savaient pas se conduire eux-mêmes.

Mithridate n'était pas encore le « grand roi » des re-vanches orientales et des offensives scythes et sarmates ; il pensait seulement à s'approprier les territoires de ses voisins de Bithynie et de Cappadoce, clients des Romains, auxquels le dernier des rois de Pergame avait laissé son héritage, lorsque pour la première fois Sulla parut en Asie comme arbitre entre le Cappadocien Ariobarzane et l'Arménien Tigrane, son voisin. Il reçut l'envoyé du roi des Parthes Arsace et s'initia à la connaissance, toute nouvelle, des choses de ces régions¹. Quatre ans plus tard, en 88, il fallut choisir entre lui et Marius pour la mission de détruire la puissance de celui en qui l'Orient, civilisé et barbare, avait mis toutes ses espérances.

Malgré l'appel désespéré fait par Marius aux esclaves, son rival réussit, revenant sur ses pas, à l'écartier avec ses soldats fidèles ; l'exilé fut sur le point de périr dans sa misérable retraite. Abroquant les mesures dans le sens d'un Caius Gracchus prises par l'associé de Marius, F. Sulpicius, chef d'une bande de 3.000 sicaires, de jeunes chevaliers et d'un Sénat de parti (ἀντισύγκλητος)², qui fut tué à la tête des siens, en faveur des nouveaux citoyens qu'on voulait mêler aux autres, Sulla reprit aux tribus le pouvoir de tout décider, en le rendant aux centuries, représentantes de l'ancienne organisation gentilice. Ceci pour le « peuple ». Pour le lâche sénat sans autorité il y eut une fournée de trois cents nouveaux membres. Son maître crut qu'il pouvait partir maintenant ; et ce qu'il devait entreprendre n'était pas facile.

A Rome même, le consul Cinna, un ami de Marius, nommé cependant par Sulla — qui faisait des consuls sans convoquer les comices, — s'empressa de rafraîchir les espérances de *socii* ; il s'adressa de nouveau aux es-

¹ Plutarque, *Sulla*, V, §§ 5 et suiv.

² *Ibid.* VIII, 3.

claves, pour être aidé contre son collègue Octave. Contraint de partir après des rixes sanglantes dans les rues, il alla chercher à Capoue un consulat qui lui fut décerné par la foule — contre toute légalité — et que les *Italici* vinrent secourir de tous leurs moyens. De son côté, Marius lui-même, en tragique affublement de proscrit, recourut en Etrurie, pays de vieux mécontentement, aux descendants des ennemis tenaces de Rome naissante ; il attira auprès de lui les Samnites qui étaient en pleine lutte avec les légions, et mena des esclaves sous les aigles. Il parut sous les murs de la cité et y mit le siège, recueillant dans son camp et celui de son complice toute espèce d'intrigants et de conspirateurs.

Le sénat s'abaissa à reconnaître la dignité consulaire à Cinna, sans obtenir de lui au moins la promesse qu'il ne procédera pas à un massacre. Les armées des « démocrates » entrèrent en ennemis sur le Janicule. Dans l'attitude de chef légal du pouvoir, Octavius attendait ; on l'assomma. Soutenu par ses esclaves, qu'il dut faire détruire ensuite par les auxiliaires gaulois, Cinna ordonna une sanglante œuvre de revanche qui ne s'arrêta ni devant la majesté des temples, ni devant la pitié due aux victimes¹. Les chiens déchiraient les cadavres dans les rues. Pour ces tristes conquérants, Sulla, commandant des légions contre le plus féroce et le plus redoutable ennemi que Rome eut jamais était un proscrit, et bientôt une nouvelle armée, commandée par Valérius Flaccus, fut envoyée pour empêcher l'action de cet « ennemi de l'Etat ».

Mithridate se préparait à envoyer comme vicaire en Macédoine, dans le voisinage de laquelle il avait comme alliés les Dardanes, les Dalmates, les Mèdes², son fils

¹ Voy. Appien, *Guerres civiles*, I, § 71 : Αἰδώς τε θεῶν ἢ νέμεσις ἀνδρῶν, ἢ φθόνος φόβος οὐδέτις ἐστὶ τοῖς γιγνομένοις ἐπιγ.

² Sulla dut les soumettre ensuite ; Eutrope, V, 7. Ils combattirent, surtout les Dardanes, contre Caton, contre Didius et Drusus, contre Minucius et Volso (cf. Florus avec Ammien-Marcellin, XX, II, IV, 10), contre Appius Claudius, qui, après des combats contre les Sar-

Arcathias, qui succomba bientôt, lorsque le commandant romain se dirigea, par Thèbes soumise, sur Athènes, où commandait et régnait le tyran Aristion. Après un long siège, nourri aussi par les trésors sacrés, la cité de Pallas fut prise, et, pendant un massacre général, les vaincus firent brûler l'Odéon pour empêcher, dit Appien, que les Romains n'en employassent le bois. Les citoyens restés vivants perdirent pour trois générations l'exercice de leur vote, qui leur restait comme une dernière consolation.

S'enfuyant en Thessalie malgré le secours, en grande partie d'esclaves libérés, que lui apportait, venant du Nord thrace et macédonien, Taxile¹, avec des chars à faux, le lieutenant du roi, Archélaüs, y trouva la défaite décisive de Chéronée. L'apparition même d'une armée fraîche, commandée par Dorylaos, n'avait pas assuré la victoire aux ennemis de Rome. Mais Archélaüs refusa d'admettre des conditions qui comprenaient l'abandon des territoires usurpés, le paiement de 2.000 talents et la reddition de soixante-dix vaisseaux.

La Mer restait néanmoins, malgré l'apparition de Lucullus à Cyrène et son entrée solennelle à Alexandrie, où il fut l'hôte du roi, qui n'osait pas conclure une alliance formelle², à Mithridate ; celui-ci s'en prit même aux Chiotés, qu'il soumit à un lourd impôt et dépouilla. Sulla, épuisé, n'ayant aucune perspective de ren-

mates, mourut dans le Rhodope, et contre C. Scribonius Curio, qui pénétra « usque ad Danubium » ; *ibid.*, VI, § 2 ; Florus, III, § 14. Ch. Cosconius, soumettant les Dalmates, entra dans Salone ; *ibid.*, § 4. Enfin Lucullus battit dans l'Hémus les Besses, prit Uscudama (Scopi ; turc : Uskub) et Cabylé (ne serait-ce pas : Calybè, les colibe roumaines, les hameaux ?), avança de nouveau jusqu'au Danube et occupa Apollonia, Kallatis, Parthénopolis, Tomi, Histrus et Burzianonis (« Burzianonem »), au nom thrace ; *ibid.*, VI, 10. Puis il pénétra jusqu'au Tanaïs et à la Méotide (Florus, III, 4) ; il y aurait une chronologie à établir.

¹ Plutarque, *Sulla*, XV, 1. Il paraît rendre littéralement les Mémoires de Sulla lui-même.

² Plutarque, *Lucullus*, II-III. Il visita Chypre et Rhodes, etc., cherchant partout des appuis pour la cause romaine. Mais il refusa de secourir Fimbricia, le commandant rival. Lesbos résista.

forts, devenu un condottière réduit à ses moyens et contraint d'employer des Grecs et des Macédoniens, à séduire les soldats de l'armée officielle, dont le chef fut tué par les siens, était forcé de prendre ses quartiers sur place.

Le but de Sulla était-il vraiment celui de briser la puissance du formidable ennemi de Rome ? N'employait-il pas, plutôt, sa présence à la tête d'une armée qu'il cherchait à se rendre personnellement dévouée, pour s'imposer dans cette situation monarchique, dont, avec lui ou avec l'autre, la République branlante sentait la nécessité inéluctable ? Il suffit de poser cette question pour que la réponse vienne d'elle-même. Il ne paraît pas que la pacification de la Macédoine infestée par les Thraces, que Sulla attaqua, et la délivrance de la Grèce fût la condition préalable d'une campagne en Asie : les moyens dont disposait Archélaüs, qui ne désirait que la paix, n'étaient pas ceux d'une armée d'invasion. En tout cas, comme Flaccus, voulant éviter un rival de cette envergure, se dirigea vers l'Anatolie, les deux armées romaines, l'officielle et celle qui adhérait à un chef proscrit, collaborèrent de fait.

Après la mort du chef marianiste, tué par les siens, qui jetèrent le cadavre dans la Mer, le meneur du complot, Fimbria, poursuivit l'attaque contre le fils de Mithridate qui, serré dans Pergame, abandonna la partie pour se réfugier à Mitylène. Cette arrivée des Romains, bien différente de l'autre, n'épargnait rien : la majesté de la légende troyenne ne les empêcha pas de détruire par le feu tout ce qui restait de la cité de Priam.

Mithridate chercha alors à se valoir de la rivalité entre ces deux ennemis romains. Sulla refusa ses offres : déjà il avait une flotte, et par des attaques contre les barbares de l'intérieur, Enètes, Dardanes, Sintes¹, il

¹ Appien, *Guerre contre Mithridate*, § 55. Sur les Thraces, Scythes, Sarmates mêlés à cette guerre, *ibid.*, § 57.

avait consolidé sa domination en Europe. Bientôt son apparition seule devant l'armée romaine rivale suffira pour se l'attirer. Le « basileus de peu de jours »¹ qui était, pour l'Orient, Fimbria, se tua à Pergame, où il avait cru pouvoir se saisir de son ennemi. Le roi de la levée asiatique n'était pas homme à s'opposer aux évidences. Déjà il avait accepté les conditions fixées avec Archélaüs et embrassé son vainqueur².

Royalement³, Sulla rétablit l'ancien ordre des choses, avec les rois détrônés par Mithridate, avec la liberté des cités grecques d'Asie, entrées dans la société romaine. Ephèse fut durement punie, en amendes, pour avoir trahi. Seule la Mer ne pouvait plus redevenir paisible : elle appartint — grave péril pour ce grand commerce mondial dont les intérêts étaient un des principaux soutiens de l'hégémonie romaine — pendant de longues années aux pirates. On les vit jusqu'à Samos et à Samothrace, après avoir saccagé Iassos et Clazomène.

Mais le vainqueur ne trouva pas à Rome la moindre reconnaissance de ses services. Après la mort de Marius, Cinna, Carbon, réélus comme consuls, avaient rassemblé une armée et, bien que, dans une rixe, les soldats eussent tué le premier, les adversaires d'un redoutable dominateur improvisèrent le consulat du jeune fils, âgé de vingt-sept ans, de Marius. Encore une fois le parti recourut aux Italiens, ce qui amena de la part de Sulla les plus sévères sanctions contre les Samnites et mêmes les Celtibères. Pendant des mois la lutte continua, Cnéius Pompée ayant rassemblé une légion à son propre compte pour soutenir son beau-père. Enfin celui-ci fit son entrée dans la cité qui, tolérant le massacre des nobles, l'avait livrée aux rigueurs de la loi contre les proscrits (82). Bientôt, au bout de ses derniers efforts, se tua ce jeune Marius qui, d'après la formule tranchante du vainqueur,

¹ *Ibid.*, § 59.

² Plutarque, *Sulla*, XXIV-XXV.

³ Voy. Strabon, V, IV, § 11: ὑπὸ Σύλλα τοῦ μοναρχήσαντος Ῥωμαίων.

n'avait pas ramé avant de foucher au gouvernail¹. Carbon s'enfuit en Afrique, où persistait le souvenir de l'autre Marius ; il y périt.

La proscription fut terrible, telle qu'on pouvait l'attendre de celui qui avait fait massacrer de sang-froid quatre à cinq mille Samnites prisonniers² : une immense épuration sanglante. On commença par condamner à mort six cents de ces chevaliers dont l'esprit de parvenu soutenait tous les spasmes de la « démocratie ». A la fin on compta 100.000 jeunes hommes de tués, avec 2.600 de ces chevaliers, 90 sénateurs, 15 consulaires et consuls. On pouvait procéder désormais sans aucune opposition à la mise en œuvre d'un programme longuement mûri.

Ce programme, qui fut largement affiché, était « le rétablissement de la République ». Sulla ne se considérait que comme l'agent, impitoyable, de ce retour à la légalité, à l'encontre de toute ambition, même de la sienne, qui pouvait être grande, d'autant plus qu'il venait des pays où on respirait la royauté. Les siens l'appelaient, hantés par les rêves divins de cet Orient, l'Ephrodite, et lui-même parlait de Vénus, dont l'image avait paru dans son sommeil ; des couronnes d'or, pour celui qui avait transporté les Olympiques à Rome, encombraient son bagage. Les Grecs reconnaissaient en lui un « basileus »³, bien que celui « de la force et de la violence ». En langage romain, il était *l'imperator felix*, titre qu'on inscrivit sur sa statue⁴.

Après le massacre des hommes et la destruction des villes « condamnées »⁵, lui, le maître, voulut avoir une situation constitutionnelle indiscutable pour bâtir un édifice auquel personne ne puisse toucher. Il fit recon-

¹ Ἐρέτην δεῖ πρῶτα γενέσθαι πρὶν πηδαλίοις ἐπιχειρεῖν ; Appien, *Guerres civiles*, I, § 94.

² Strabon, V, vi, § 11.

³ Ἐργῶ βασιλεὺς ὢν ἢ τῶρανος, οὐχ αἰρετός, ἀλλὰ δυνάμει καὶ βίᾳ ; Appien, *Guerres civiles*, I, § 98.

⁴ Cf. Pline, *Hist. Naturalis*, VII, § 42.

⁵ Voy. Florus, III, § 21.

naître le fait qu'il n'y a plus aucun ordre légal. Puis il s'appuya sur la fiction d'un *interrex*, dont l'autorité, sacrée, s'imposa. Ce dignitaire exceptionnel proposa au peuple la création d'un dictateur jusqu'à la pacification, dans les formes indiquées par les besoins actuels de la ville et du monde, de ce monde dont il avait la notion et se sentait la responsabilité. Ce dictateur ce fut, avec ou sans le titre de consul, que sa puissance dépassait de beaucoup¹, lui : comme devant les anciens rois, vingt-quatre haches étaient portées devant sa personne, et il avait une garde du corps comme les monarques asiastiques.

Sa « constitution » avait pour but d'empêcher les usurpations, les carrières précoces, les improvisations individuelles aux dépens des institutions titulaires. Le sénat regagna son pouvoir, mais Sulla y avait introduit, par vote des comices de tribu, trois cents des siens. Les magistratures accoutumées furent rétablies, mais on ne pouvait les briguer que dans un ordre déterminé : questeur, préteur, consul, avec dix ans d'intervalle entre une dignité et l'autre. Après le tribunat, dépouillé d'initiative légiférante, il n'y avait rien : la popularité devenait chère à ce prix. Quelqu'un, ayant cherché à passer par-dessus ces restrictions, fut aussitôt abattu.

Il fallait une garantie pour la durée de ces mesures. Sulla introduisit dans les tribus les esclaves des proscrits, devenus, d'après son nom, des *Cornelii*. Et il colonisa, comme une garnison permanente, prête à accourir au signal donné — tels les Cosaques de la Russie au XVIII^e siècle — les soldats, enrichis par le butin, habitués à l'exercice d'une autorité sacrée par leur séjour prolongé en Orient, de ses vingt-trois légions. Après quoi, ayant déposé le pouvoir, le « tyran » redouté se rendit, suivi de quelques amis seuls, dans sa maison, puis sur ses biens de Cumes, ou dans bref il succomba, âgé à peine de soixante ans.

¹ Ἀπότος δέ, οἷα δὴ βασιλεύς δικτάτωρ ἐπὶ τοῖς ὑπάτοις ὄν; Appien, *Guerres civ.*, I, § 99. Ἀγνούμενη βασιλεία ἢ τυραννίς; § 101.

Le « roi » qu'il avait été ne parut qu'à ses funérailles, qui furent magnifiques. Son corps fut porté à Rome sur une lectique d'or en vêtements de pourpre entre une escorte de cavaliers ; 2.000 couronnes d'or, offertes par les vaincus d'Asie, le suivaient. Au son des musiques, prêtres et vestales suivaient le convoi ; les légions fidèles défilèrent. Son tombeau, au champ de Mars, fut creusé près des anciennes sépultures royales¹.

Son œuvre, le peuple aurait voulu la maintenir. Il n'encouragea plus aucune ambition, même soutenue par l'armée, par cette armée improvisée que chacun pouvait, d'après la formule de Pompée, faire surgir de terre en la frappant du talon. On le vit bien lorsque ce jeune Pompée, vainqueur de Sertorius, qui, en Espagne, à la tête des Celtibères, avait improvisé un sénat à lui, de trois cents membres², puis triomphateur sur les restes des esclaves révoltés, entre autres Gaulois et Germains, sous le Thrace Spartacus, trouva devant lui d'autres troupes victorieuses, celles de Licinius Crassus, qui avait brisé le nerf de ces mêmes rebelles. Ils étaient sur le point d'en venir aux mains lorsque l'opinion publique, qui voyait avec appréhension revenir les jours de Marius, s'imposa, implorante. Les deux rivaux licencièrent leurs armées.

On se borna à grignoter la réforme de Sulla, restituant aux tribuns leur ancien pouvoir (loi d'Aurélius Cotta, 75), permettant d'enfreindre les règles de la carrière, rétablissant l'influence des chevaliers et allant jusqu'à promettre aux Italiens de leur rendre les terres occupées par ces vétérans, dont le mécontentement servira de principale incitation aux désordres suivants.

Les pires éléments de la jeunesse dorée se réuniront

¹ Le premier parmi les Cornélii il avait demandé que son corps fût brûlé pour éviter qu'on ne répât sur lui la profanation à laquelle fut sujet le cadavre déterré de Marius ; Pline, *Hist. Naturalis*, VII, 54.

² Appien, *Guerres civiles*, I, §§ 106-112.

plus tard, sous la conduite d'un homme qu'on pouvait accuser de la mort de son fils, Catilina, cependant un ancien partisan de Sulla, pour établir, avec le concours des esclaves, des députés allobroges, au milieu de l'incendie de Rome, un régime de dictature corrompue. On leur supposa des accointances nombreuses et importantes, jusqu'à ce jeune membre de la famille Julia, une des plus respectées, Caius César, qui se plaisait à courtiser la démocratie dérivant de Marius, en faisant relever, aux portes du Capitole, les trophées de ce dernier. Catilina, le futur successeur de Sulla, se présentait comme proconsul et se faisait suivre des marques distinctives de sa dignité ; des gens armés faisaient la garde autour de lui. Dénoncé d'une façon véhémement par un consul rompu aux artifices de la rhétorique et animé des idées de la plus pure liberté philosophique, Marc Tullius Cicéron, il sentit ses projets éventés et voulut se chercher une base dans ces Gaules du Sud où il avait sans doute des attaches inconnues. Attaqué en route par Marc Antoine, qui faisait ses débuts de rude soldat, il fut détruit d'un seul coup. Le héros des réunions secrètes sut mourir sur le champ de bataille (62).

Mais l'important ce n'était pas ces misérables querelles de parti au milieu d'une oligarchie déchuë que le prince numide Jugurtha, l'ayant pratiquée, couvrait de mépris en la condamnant d'une façon générale : « la cité vénale et destinée à bientôt périr si elle avait trouvé un acheteur ». C'était la poursuite de ce conflit ouvert par Mithridate, continué par les pirates anonymes, représenté même par la défense opiniâtre des gens de Mytilène, qui devait décider si l'Orient reprendra les formes de la « basiléia » indigène ou s'il réussira à les imposer enfin à cette Rome elle-même, qui souffrait chez elle des désavantages d'un pouvoir temporel et divisé, dénué de tout sens philosophique comme de toute sanction religieuse. Ajoutons que, dans la ville même, ceux qui à Athènes, à Rhodes, en Asie avaient suivi les leçons d'un

Antiochus, d'un Zénon, d'un Molon, d'un Posidonius d'Apamée, ceux qui lisaient les livres rapportés d'Athènes par Sulla, qui se pénétraient d'une âme absolument étrangère, dominée par l'amour des formes parfaites, d'un côté, et séduite par les arcanes du mysticisme oriental, de l'autre, se rendaient bien compte qu'il y avait à changer autre chose que le cours des magistratures et les attributions des tribuns et du Sénat.

Dès 75, alors que la Bithynie et Cyrène avaient été cédées à la République, le Séleucide Antiochus vint à Rome demander d'être reconnu contre l'ambition de l'« Arménien » Tigrane, autre exponent de la revanche perse. On hésita à le soutenir, mais on accepta le cadeau des deux provinces que des proconsuls allaient administrer directement, — et on savait les concussions qui s'annonçaient ainsi. Celui que Sulla, après sa victoire, avait laissé sur place, Murena, s'était signalé en détruisant quatre cents villages.

Mithridate, qui avait réuni dans son harem la fille de quatre ans d'Ariobarzane à ses autres femmes¹ et qui avait marié sa propre fille à Tigrane², alors que tel de ses fils, nommé aussi Mithridate, était destiné à régner au Caucase, sur les Colches, et l'autre, Macharis, rêvait du Bosphore, se mit de nouveau en campagne, sacrifiant à Zeus Stratios et lançant en l'honneur de Poseidon un quadriges aux chevaux blancs dans les ondes de la Mer. Cette fois, à côté des Scythes et Sarmates, — sauf ces Roxolanes qui, sous leur chef Tasios, furent battus par Diophante et Néoptolème, les généraux du roi, les Cher-

¹ Dont une Milésienne et une Chiote (Plutarque, *Lucullus*, XVIII, §§ 3 et suiv.).

² Sur sa Tigranocerta (il y eut ensuite une Vologésocerta, Pline, *Hist. Nat.*, VI, § 30), habitée par les citoyens de douze cités helléniques détruites, et l'Arzanéna, conquises par Lucullus, en même temps que sur la capture du roi, Eutrope, VI, § 9.; Strabon, XI, xiv, § 15. La ville fut elle-même détruite par Lucullus; *ibid.*, XII, II, § 9, et Plutarque, *Lucullus*, XXVI. D'après Justin, Mithridate sollicita les Gallo-Grecs, les Sarmates et les Bastarnes (§§ XXXVII et suiv.).

sonites de Skiloure et de son fils Palakòs¹, — et les Dandares, voisins d'Olthhakos², il avait les Galates de Déjotare, les Arméniens et leurs voisins montagnards, de tous les clans³. Le roi avait armé et exercé les siens à la romaine⁴ et avait obtenu des secours romains de la part de Sertorius, rebelle en Espagne⁵. Encore une fois, les immigrés romains furent massacrés.

Lucullus alla le chercher, sans craindre cette fois qu'il laisse derrière lui une Grèce sensible aux offres du roi ennemi. Archélaüs était avec lui. Sous les murs de Cyzique, les deux armées se rencontrèrent et, comme Mithridate n'avait plus la domination de la Mer, il dut retirer ses troupes affamées. Il alla chercher un refuge chez Tigrane, et, comme Macharès avait fait acte de soumission aux Romains, le rôle de protagoniste revint à cet Arménien qui, retenant, du reste, aussi des Grecs sous ses drapeaux, imitait Alexandre-le-Grand jusqu'à se bâtir à Tigranocerta une capitale. Il était, vainqueur des Parthes, si fort qu'en regardant dédaigneusement l'armée venue sur la piste d'un nouvel ennemi, il la déclarait trop nombreuse pour une simple ambassade. Si l'armée ennemie se dispersa sans avoir combattu, si la résidence de ce « roi d'Asie », de ce « roi des rois », maître de la Syrie, de la Phénicie, comme de la riche Gordynie, aussi de la Sophène, abondante en diadèmes, et servi par quatre porteurs⁶, fut conquise avec le concours de ces habitants grecs, des exilés impatients, les légions ayant passé pour

¹ Strabon, VII, III §§ 17-18 : IV, §§ 3, 7.

² Plutarque, *Lucullus*, XIV, 1.

³ Voy. Appien, *Guerre contre Mithridate*, § 69 : Σαυροματῶν οἱ τε Βασιλῆοι καὶ Ἰάζυγες καὶ Κήραλλοι καὶ Θρακῶν ὅσα γένη παρὰ τὸν Ἰστρον ἢ Ῥοδοπην ἢ τὸν Αἰμόν οἰκοῦσι καὶ ἐπὶ τοῖςδε Βαστάροισι, τὸ ἀκλιμώτατον αὐτῶν γένος. Notons le Scythe Olkabas, § 69, le Scythe Sobadakos, *ibid.* Voy. aussi les Agares scythes, de Triarius, guérissant avec du venin de serpent, § 88. Un ami gaulois s'appelait Bituit; *ibid.*, § 111.

⁴ Plutarque, *Lucullus*, VII.

⁵ Plutarque, *Sertorius*, XXIII-XXIV.

⁶ Eutrope, VI, § 13; Plutarque, *Lucullus*, XXI. Il avait transporté des milliers de Grecs en Mésopotamie et avait fixé, dans des buts de commerce, les Arabes errants (*ibid.*).

la première fois l'Euphrate, les deux chefs couronnés de cette opposition contre l'ambition et la corruption romaines adoptèrent les habitudes migrantes de leurs sujets pour reprendre tantôt sur un endroit, tantôt sur un autre, une lutte **qui était devenue leur mission historique**. Bientôt, dès 67, l'état de choses à Rome permit, en même temps que l'impatience des soldats exténués, au commandement de cette expédition à travers les régions de la légende et de la fable la possibilité de tirer les conséquences de cette épopée digne d'être racontée autrement qu'à travers les interstices des discordes civiles d'un intérêt purement personnel et aussi peu dignes d'attention que les intrigues de Paris pendant le Directoire, au moment où la victoire couronnait des armées françaises autonomes en train d'imposer un ordre révolutionnaire à l'Europe.

Mais une entreprise contemporaine devait mettre devant les rois alliés, politiquement déjà confondus dans la même notion de la monarchie orientale authentique, un adversaire digne d'eux. La domination des pirates, marchands d'esclaves, s'étendait jusqu'à la Sicile, avec des apparitions à Brindisi et sur les côtes de l'Etrurie, comme celles des Arabes au début du moyen âge¹ ; elle coupait les transports de blé dont se nourrissait Rome et cette Italie qui était en train de détruire la classe, d'une si haute importance militaire, des producteurs agricoles libres. César fut un moment leur prisonnier, Pompée fut envoyé pour rétablir la libre circulation. Mais ce n'était pas une charge ordinaire. De nouveau le danger public avait imposé la monarchie, fût-ce même à titre temporaire. Ce jeune général, qui poursuivait cependant des buts qu'il négligeait de cacher, fut créé donc *imperator* pour trois ans, au-dessus de tout autre pouvoir, même celui des rois ; vingt-cinq légats fonctionnaient sous ses ordres ; ses pouvoirs financiers et administratifs étaient

¹ Voy. aussi Strabon, XIV, v, § 2.

tout aussi illimités que sa compétence purement militaire. Encore un « roi des rois », dit l'historien grec de cette élaboration de la monarchie romaine ¹.

L'expérience réussit cette fois encore. Le chef unique termina par des pendants en masse et en même temps par des mesures de consolidation : fondation de châteaux, établissement de colonies (telle Soli, devenue Pompéiopolis), dans les gorges ciliciennes, repaire des voleurs de la Mer, ce dévergondage dangereux que le jeu normal des magistratures se surveillant et s'entrechoquant n'aurait jamais pu empêcher. Il brûla, dit-on, plus de 1.300 barques de pirates ². C'est à cette époque que la Crète et Chypre furent inscrites au nombre des provinces romaines ³. Comme Mithridate était encore debout, la mission fut confiée au même organisateur de réduire cet ennemi tenace, ayant, dans ce but aussi, le commandement de toutes les armées, sauf celles de l'Italie, — mesure de préservation pour empêcher l'avènement, dans le jeune « aristocrate », d'un nouveau Sulla.

Devant lui, la légère cavalerie du roi vagabond s'effaça du côté du Caucase. Le projet qu'on attribue à Mithridate de se lancer au milieu des Thraces pour chercher l'Italie ⁴ appartient sans doute à une autre date, alors qu'il pouvait avoir des liaisons utiles avec les Italiens en mouvement, avec Spartacus, avec Sertorius ⁵. Pompée n'hésita pas à se lancer dans une folle entreprise, qui fut pour lui ce que l'Égypte allait être pour Bonaparte, chez ces Colches, ces Ibères, ces peuples nouveaux dans les guerres mondiales, qui hébergeaient le fugitif d'une gloire si dramatique.

¹ Appien, *Guerre contre Mithridate*, § 94 : οἷα δὲ βασιλεὺς βασιλέων.

² Strabon, XIV, III, §§ 3, 8. Cf. *ibid.*, XVI, II, §§ 18, 20.

³ L'île de Chypre avait appartenu jusqu'alors à Ptolomée, roi d'Égypte ; Strabon, XIV, VI, § 6. Antoine devait en faire don à Cléopâtre et à sa sœur Arsinoé (*ibid.*).

⁴ Διὰ Θράκην εἰς Μακεδονίαν καὶ διὰ Μακεδόνων εἰς Παίονας ἐχθρῶν, ὑπερελθεῖν εἰς τὴν Ἰταλίαν τὰ ἄλπεια ὄρη ; Appien, *Mithridates*, § 102. Cf. Florus, III, § 5 (qui traduit ce modèle grec).

⁵ Cf. *ibid.*, § 109 et Plutarque, *Pompée*, XLI, 2.

Descendu en Syrie, il rêvera des rives lointaines de l'Arabie et pénétrera jusqu'à Pétra. Les rois ennemis, réduits au désespoir, trahis par leurs propres fils qu'ils faisaient égorger de sang-froid, ne cherchaient qu'à sauver leur vie. Tigrane abandonna ses conquêtes et paya une amende de 6.000 talents d'argent ; il acceptait comme roi de Sophène son fils rebelle, Orode¹. Personne ne leur venait en aide : les rois scythes, auxquels Mithridate offrit ses filles, se déroberent. Pompée, séduit lui-même par les souvenirs d'Alexandre, dont il suivait les traces, eut le loisir de construire dans ces régions lointaines une Nicopolis d'éternelle mémoire, une Diospolis remplaçant Cabira, une Pompéiopolis, une Magnopolis à la place de l'Eupatoria royale². Antiochus, « roi » de Commagène, son voisin de Médie ressuscitée qui s'appelait Darius, le roi d'Albanie, « Artocès » (Ardachès, Artaxerxe), celui de l'Ibérie se soumirent³, lui firent l'hommage. Jusqu'au Chersonèse européen, dans Pompée les barbares révéraient Rome, et les cités scythes de Théodosie et de Nymphaion se soumirent à son pouvoir. Enfin la nouvelle arriva que Mithridate, combattu par son fils Pharnace, auquel avait été promis l'héritage du père malheureux, s'était empoisonné avec ses filles. On le comptait chez les siens comme le seizième héritier de Darius⁴.

Puis Pompée, libre de ses mouvements, assuré du concours des Parthes, transforma la Syrie en province romaine, écartant les droits d'un dernier roi mendiant. Il se dirigea vers la Judée, où la ligue de Maccabées avait longtemps combattu contre ces rois de Syrie, hellénisants, convertisseurs et tyrans, qui avaient réduit en ruines Jérusalem. Aristobule, « roi des Judæi », devait être traîné dans le cortège de triomphe, avec le jeune

¹ Cf. Plutarque, *Pompée*, XXXIII, 31, 40. Un autre Orode était roi des Parthes. Florus écrit Horoles, comme s'il s'était agi d'un nom thrace.

² Strabon, XII, III, § 39.

³ Eutrope, VI, § 14. Un Aristarque fut établi comme roi en Colchide (*ibid.*).

⁴ *Ibid.*, §§ 109-112, et Plutarque, *Pompée*, XLI, § 2.

Tigrane, et la femme de son père, avec la sœur de Mithridate et des princesses scythes. Le « roi » d'usurpation Jannée, qui s'affublait du nom d'Alexandre, se déclara vassal de Rome comme ses antécresseurs l'avaient été de Babylone, d'Assyrie, d'Égypte¹. Arétas, roi des Nabatéens, envoya les présents de l'Arabie.

L'Égypte, tombée sous le règne de l'histriion incapable qui reçut le nom d'Aulétès, « le joueur de flûte », avait fini par chasser ce ridicule tyran, donnant le pouvoir à une de ses filles, mariée d'abord à un Syrien quelconque, puis à Archélaüs, qui prétendait être le fils de Mithridate. Pompée rappela de son exil le roi légitime, qui tua fille et gendre².

Revenu à Rome, le vainqueur de l'Asie et le récupérateur de la Mer, celui qui, d'après l'inscription apposée au temple de Minerve, « avait soumis les pays de la Méotide à la Mer Rouge »³, l'homme qui, après Sulla, avait rendu les plus grands services à sa patrie, sinon à la civilisation humaine, était en danger d'être accusé de malversations. Lucullus et tout son parti s'opposaient à la ratification de ses mesures. D'un autre côté, la plèbe, accrue d'éléments ruraux appauvris, qui continuait à disposer de Rome, prête à sortir, le couteau à la main, dans la rue, n'avait pas participé au gain des expéditions heureuses en terre lointaine. Elle réclamait ces réformes d'ordre matériel qui étaient la seule préoccupation d'une immense multitude sans religion, sans éducation, sans discipline, prête toujours à périliter par ses désordres le résultat des sacrifices faits par la partie saine de la nation qui était l'armée : on l'avait bien vu à l'occasion de la hardie entreprise d'un Catilina. Dans les tribuns restaurés par Pompée et Crassus elle avait retrouvé ses

¹ Voy. Boucher-Leclercq, ouvr. cité, p. 423 et suiv.

² Strabon, XVII, I, § 11.

³ « Terris a Maeotis ad Rubrum Mare subactis » ; Pline, *Hist. Naturalis*, VII, 26. Il inséra aussi le nom des Bastarnes dans la liste des nations vaincues (*ibid.*).

chefs¹. L'envie de César, enfermé dans une humble préture d'Espagne, s'offrait à servir cette cause : il organisa des distributions de terres en Campanie, au profit des pères ayant trois enfants et, lorsque le sénat fit mine de la combattre, il refusa de traiter avec un autre organe que le peuple lui-même réuni en comices. On dut préparer des jeux, des distractions nouvelles pour le maître anonyme. Et en même temps les publicains obtinrent la réduction du tiers de leur prix de location.

On exécutait ainsi les clauses d'un contrat non écrit qui, pour éviter des conflits armés, avait réuni l'orgueil légitime de Pompée, le désir ardent de s'imposer qui distingue à ce moment César, perdu de dettes comme Catilina, menacé par ses créanciers, indifférent jusque-là aux détails des charges qu'il briguait pour arriver lui aussi à cette cime d'une carrière républicaine qui était la dictature, au souvenir ineffaçable de Sulla et enfin aux grands moyens pécuniaires de Crassus. Une association politique pareille à celle de ces publicains qui mettaient ensemble leurs capitaux pour exploiter une province : cette fois c'était Rome elle-même, avec toutes ses gloires et toutes ses richesses, qui était l'enjeu. Il y avait eu déjà des triumvirs pour le partage des terres ; il y en eut pour la jouissance du pouvoir.

Chacun des trois membres de l'association conclue en 60 et cimentée par le mariage de Pompée avec la fille de César devait avoir une armée. Pompée se réserva les troupes d'Italie. Attiré par le mirage de l'Orient, Crassus demanda la faveur, fatale, de se perdre dans le désert touranien des Parthés du roi Orode (Hyrodès), ces Touraniens polygames, aux femmes voilées, au culte des grands fleuves, aux coutumes funéraires conservées par les Parses d'aujourd'hui, qui en conservent même le nom, en donnant leurs morts en pâture à la nuée des corbeaux². Au lieu de dicter la paix à Séleucie, il perdit,

¹ Salluste, Catilina, XXXVII-XXXVIII.

² Justin, XL. Mithridate, leur roi, eut comme fils Orode, qui vain-

n'ayant pas suivi les conseils du roi d'Arménie Artabaze son armée et sa vie ¹.

Les Touraniens détruiront cette armée, dénuée de moyens de subsistance et d'eau, à Carrhae, où le chef même de l'expédition resta parmi les morts ². César, jaloux de la réputation acquise comme général par son associé et parent, demanda et obtint les Gaules, où tout dernièrement il y avait eu les prétentions des Allobroges, caressées par l'intrigue de Catilina ³, puis l'agitation migratoire des Edues et des Séquanes, tout au Nord, contre les envahissements des Teutons rhénans d'Arioviste, roi par la volonté de Rome et « ami de la République » ⁴, que la Gaule appelait des Germains : de fait les Suèves, ayant comme réserve au fond des terres les Usipètes et les Tentchètes, les Triboques, les Némètes, dont le nom rappelle le sobriquet donné par les Slaves à la race, les Vangions, les Séduses, les « Segui », les « Condruses », les Maramans même ⁵.

La « province » méridionale, dont dérive la Provence, pouvait être incommodée par ces mouvements, et elle offrait, avec les facilités de communication par les villes grecques du littoral, une excellente base d'action. Sans compter les conflits récents avec les Galates d'Asie, la guerre contre cette race celte, jadis dominatrice du Nord italien et associée d'Hannibal, était une ancienne tra-

quit Crassus. Pacor, fils d'Orode, envahit la Syrie, mais périt par les Romains. Le fils meurtrier d'Orode est ce Fraata qui, pendant des années, fut un perfide ennemi de Rome.

¹ C'était un poète et un historien. — Plutarque, *Crassus*, XIX. Sur Ariane, « phylarque » des Arabes, *ibid.*, XXI, 1. Son fils Pacor épousa la sœur du Parthe, *ibid.*, XXIII, 1. Sur les tambours parthes, *ibid.*

² Florus, III, 11.

³ Salluste, *Catilina*, § XL et suiv.

⁴ *De bello gallico*, I, xxxv, xxxiii. Sa mort, III, xxix... Cf. Un Arioviste gaulois ancien, dans Florus, II, 4.

⁵ *Ibid.*, I, LI. On se demande si les Tulingi (cf. les Astinges, etc.), qui, avec les Boii, se trouvent à côté des Helvètes (*ibid.*, I, xxv ; cf. xxviii-xxix), ne portent pas un nom germanique. Un des chefs suèves, Cimberius (*ibid.*, xxxvii), rappelle les vieux Cimbres.

dition romaine, et une vieille chanson employée par Tite-Live, l'historien de l'apogée de sa nation, célébrait la défense de Rome contre les farouches guerriers de Brennus. C'était donc, il est vrai, une guerre voulue, une guerre d'opportunité, réclamée par des motifs politiques, de parti et personnels, mais aussi une guerre qui, plus même que celles d'Asie, avait une atmosphère.

Ce fut un dur labeur que les premiers empiètements sur les cités-nations gauloises (Boia, Vénétia), assez solidaires, riches, vivant d'après des coutumes très anciennes, ayant à leur tête une classe dominante de chevaliers, — comme le chef d'une révolte générale, Vercingétorix, roi élu, — énergique et intelligent. Des chefs, des « vergobrets » annuels¹, des rois comme Divitiacus et Galba, chez les Suessiones, Cavanirus ou Commius, ailleurs, régnaient (*regnum, imperium*, dit César) sur des *civitates* et des *pagi* dont se composait l'organisation gauloise, assez avancée. Tout ce monde, dispersé et cependant solidaire, était en plus relié étroitement au culte druidique, immémorial.

D'autres emprises devaient fatalement suivre. D'une année à l'autre, César eut devant lui des adversaires nouveaux. Aux différentes places de ses campements d'agression ou de défense, jusqu'aux Belges mêlés de Germains, aux lointains Armoricaïns, d'un côté, et aux barbares du Rhin inférieur, de l'autre, — et il se confia même à des vaisseaux destinés aux mers du Sud pour découvrir, les armes à la main, le secret des îles Cassitérides, habitées par les Celtes indomptables de l'opiniâtre Cassivelaunus, — il recevait des informations inquiétantes sur ce qui s'organisait contre lui, comme, auparavant, contre tous les grands serviteurs de Rome

¹ Summus magistratus quem vergobretum appellant Haedui, qui creatur annuus et vitae necisque in suos habet protestatem ; *ibid.*, I, xvi. Cf. le « bretvalda » des Anglo-Saxons. César cite aussi des *oppida* (le sens chez les Bretons, *ibid.*, V, xxi. Des *casae* couvertes de chaume, *ibid.*, V, XLIII. Pour l'organisation en général, VI, xi et suiv. Un roi Balanos vers 160, Tite-Live, XLIV, § xiv.

ingrate, dans ce centre d'intrigues qu'était devenue la Métropole du monde. Il s'obstina à poursuivre son œuvre, qui devint un des plus grands faits dans le développement de l'humanité¹. En 52, il pensait à revenir, lorsque l'apparition de Vercingétorix le rappela pour donner un dernier coup à la résistance d'une race toute neuve, au moins dans ses grands foyers anciens, pour la sujétion. Dans sa citadelle d'Alésia, après quelques mois, celui qui incorporait l'amour des Gaulois pour la liberté se rendait aux Romains. César avait supprimé ainsi, non seulement la possibilité de développement d'une civilisation nettement caractérisée², mais il avait aussi empêché la barbarie germanique de filtrer pacifiquement par ce seul canal possible des Gaules³.

Pendant ce temps, Pompée ne faisait que correspondre à un désir général en préparant la monarchie pour lui-même, qui paraissait, de fait, en être le plus digne⁴. Comme à l'époque où Sulla commença ses réformes, l'ordre légal avait cessé : pendant huit mois il n'y eut pas de consuls à Rome ; le tribunat n'entraîna pas dans les plans du réformateur, *Imperator* dont le pouvoir avait été prorogé par un Sénat docile, sans qu'il eût une campagne à poursuivre, mais seulement le devoir de garantir l'approvisionnement, Pompée refusa la dictature qu'on paraissait vouloir lui offrir⁵ : il savait bien l'opposition que ce projet devait soulever et connaissait la personne même qui l'aurait suscitée et conduite. Il fit même mine de vouloir se retirer.

¹ César avait employé des Numides, des Ibères, des archers de Crète ; *ibid.*, II, vii, x, xxiv.

² Voy. notre communication dans les comptes rendus de l'Académie de Lyon, année 1923.

³ Cf. avec le vaste livre classique de M. Camille Jullian, *Histoire de la Gaule*, Albert Grenier, *Les Gaulois*, Paris, 1923.

⁴ Voy. Appien, *Guerres civiles*, II, § 20 : Καὶ πολλοὶ τοῦτο ἐς ἀλλήλους διελάλουν ὅτι μόνον ἂν γένοιτο φάρμακον ἐπὶ τοῖς παροῦσι κακοῖς ἢ μόνον ἀρχος ἐξουσία.

⁵ *Ibid.*, § 22.

Cet état de choses, appuyé sur la présence indéfinie des armées auxquelles aucune proie nouvelle ne pouvait être offerte, — car depuis longtemps avaient accepté leur sort les Scordisques, les Thraces voisins du Danube, ces durs ennemis de l'ordre, donc de Rome, dont les efforts étaient décrits dans les livres perdus de Tite-Live, les Boii, peuplades qui dominaient la ligne du grand fleuve menant vers l'Orient européen, et dans les guerres civiles romaines on rencontre quatre cents cavaliers envoyés par le roi de Norique¹, — était cependant intenable. Il fallait « démobiliser ». Mais les deux triumvirs restés l'un en face de l'autre étaient des rivaux : celui qui aurait pu garder ses troupes devait être le maître de l'autre pour réaliser la « monarchie » immanquable. Pompée consentirait-il à le faire ? Qui l'aurait attendu de la part d'un homme qui avait derrière lui une telle carrière ?

Le Sénat demanda donc à César de quitter le commandement, son but une fois atteint, et de ne pas toucher la terre d'Italie en conquérant. Il refusa : pour sa sûreté personnelle, disait-il, deux légions lui étaient bien nécessaires jusqu'à la prochaine élection des consuls pour laquelle il voulait se porter candidat. Il s'avancait avec une brillante suite, chacun de ses adhérents exhibant les faisceaux auxquels ils avaient le droit². Le sénat s'enfuit, le trésor public fut saisi de force³. César eut-il en effet l'hésitation dont parlent ses mémoires au passage du Rubicon ? On peut bien en douter. En lui vivaient non seulement, à côté de l'impulsion même de son génie actif, organisateur, les ressentiments de la « démocratie » ancienne, mais aussi — il faut bien le reconnaître — cet esprit de l'Occident, qui commençait à se dessiner, de caractère populaire, électif, simple de coutumes, sur-

¹ Caesar, *De bello civili*, I, xviii : « ab rege norico ». C'était le roi Vocio, dont la sœur avait épousé Arioviste (*De bello gallico*, I, lxxi).

² *Ibid.*, § 16.

³ Florus, IV, § 2.

tout rural, qui ne consentait pas à s'annuler devant l'Orient, qui, vaincu par Sulla et par Pompée, avait infusé l'essence même de son esprit religieusement, solennellement monarchique.

Cet Orient, directeur de sa pensée politique, Pompée paraissait le chercher en allant s'embarquer pour l'Épire, comme s'il eût douté des sympathies romaines, qui, de fait, ne se dirigeaient vers aucun des rénovateurs de la guerre civile¹. Bientôt accoururent, auprès de celui qu'elles étaient habituées à admirer et à redouter, toutes les races orientales : Thraces frondeurs, archers crétois, Galates, barbares du Pont, Arméniens et Caucasiens, gens de Syrie². Le vieux client Ariarate, Déjotare, fils de Castor³, Taxile, « l'envoyé du roi Mégabate », Ariobarzane, Tarcondimote, eux aussi « rois de l'Asie », se trouvaient dans la brillante suite de celui auquel on promettait la victoire. Il invoquait, en vrai Oriental d'adoption, Aphrodite Nicéphore. De son côté, César s'installa en patron d'une République qui dépendait désormais de ses gestes. Il gagna si vite le sentiment de sa toute-puissance qu'il put aller en Espagne s'assurer la possession de cette province. Le peuple, sans sénatus-consulte, en fit son dictateur pour être récompensé par des mesures d'approvisionnement et des distributions de blé. Puis, dans onze jours, le dictateur condescendit à être seulement un des consuls qui devaient présider la guerre qui s'ouvrait.

Elle fut brève. Pompée donne l'impression d'avoir été continuellement poursuivi par le sentiment d'une infériorité que rien ne devait imposer à son esprit. Il avait, en effet, outre les contingents déjà notés, et d'après les informations mêmes de son rival, avec neuf légions et des

¹ César, *De bello civili*, I, § 34.

² *Ibid.*, III, § 4. Des Germains même s'y rallièrent. Cf. *ibid.*, § 71.

³ Cf. Plutarque, *Lucullus*, XVII ; *Anton*, XV ; Strabon, XII, III, § 41. Après son fils Amyntas vint l'annexion ; *ibid.*, V, §§ 1, 3. Cf. Valère Maxime, V, *externa*, 2. La jeune reine d'Égypte, Cléopâtre, avait envoyé ses vaisseaux.

auxiliaires de Grèce, des Gaules, de Capadoce, des Gallo-grecs, des Germains, des Syriens. Des Balcans lui étaient venus des « Dardanes, des Besses, des Macédoniens, des Thessaliens », les Thraces de Cotys, avec son fils Sadala, et de Rascupor¹. Malgré les premières apparences du combat de Pharsales, où il avait cru devoir attendre un rival qu'il ne haïssait pas, il fut vaincu à Philippi (48). Puis, alors que d'autres, comme le lieutenant de Mithridate opposé à Sulla, malheureux à cette même place, avaient cherché de nouvelles possibilités de résistance, l'homme qui conservait encore en Europe même des noyaux d'armée et auquel obéissait l'Afrique, pensa seulement, après un moment d'hésitation en Cilicie, où il eut l'idée de s'enfuir chez les Parthes, à chercher un refuge près de son pupille royal. Les vents le portèrent vers la côte d'Égypte, et il fut tué en vue d'Alexandrie par un déserteur romain qu'avait chargé de cette misérable mission un des ministres de Cléopâtre². Ses adhérents, laissés sans chef, s'étaient dispersés de tous côtés : un fils de Pompée s'établit en Espagne et y renouvela l'aventure séparatiste de Sertorius. Quant à la résistance africaine, commencée sous les meilleurs auspices, elle finit bientôt par le suicide de Caton, républicain acharné, et par la mort du roi numide Juba. Le jeune Pompée eut le même sort ; son frère, Sextus, seul, put échapper pour chercher à venger la mort de leur père.

César lui-même renouvelait les coups foudroyants que Pompée le premier avait essayés à l'égard des Orientaux, faciles à démoraliser. Il passa l'hiver en Égypte (dont le roi reconnu au-dessus des eaux du Nil par sa cuirasse d'or³, avait disparu dans une révolte), retenu auprès de la jeune reine Cléopâtre, fille d'Aulétès, qu'il avait rappelée de Syrie⁴, par des charmes dont on a peut-être exagéré

¹ *Ibid.*, III, iv.

² Sur l'emplacement de son tombeau, Strabon, XVI, II, § 33.

³ Eutrope, VI, § 22.

⁴ Strabon, XVII, I, § 11.

l'action sur l'âme froide de ce vieux voluptueux. Puis il tomba sur la Syrie, qui n'avait pas bougé, et alla chercher sur les bords de la Mer Noire ce Pharnace qui n'avait rien de l'initiative et de l'endurance de son père Mithridate. Tous les triomphes pouvaient être maintenant célébrés à la fois¹.

Rome accepta cette brillante victoire avec des sentiments très mélangés. Pendant le grand triomphe ordonné par César, qui eut le bon sens de ne pas se présenter comme vainqueur de l'armée légale, on applaudit au spectacle de Pharnace fuyard, des assassins de Pompée punis à la brève apparition du nouveau maître sur la côte d'Égypte, mais un silence gêné accompagna l'apparition de Scipion, de Caton, victimes de la fatalité, et on avait évité de réveiller par l'introduction de la figure tragique de Pompée des sentiments qui étaient encore très vivants.

Il fallait au triomphateur une expiation, et elle ne pouvait être cherchée que dans l'établissement pacifique d'une monarchie accueillante pour tous ceux que leurs conceptions seules avaient menés dans le camp des vaincus. César repoussa les invitations de gouverner « par les armes » : un officier dévoué au régime impérial prétend même qu'il aurait déclaré vouloir plutôt mourir². Celui qui était entré à Rome la première fois sans avoir préparé des décrets de proscription avait assez fréquenté les hommes et connu la vie pour être capable de rigueurs irritantes et inutiles.

¹ Sur ses rapports avec la Mauritanie de Juba, voy. Strabon, XVII, III, § 12.

² *Ut principatum armis quaesitum armis teneret... Mori se quam timeri velle ; Velleius Paterculus.*

CHAPITRE XXVI

Le système politique de Jules César

Un titre nouveau fut attribué à celui qui ne s'était pas taché du sang de ses concitoyens, par tempérament aussi, mais non moins dans la conscience que personne ne pouvait plus se poser en rival du monarque consacré par le succès et que des résistances comme celles de l'Afrique et de l'Espagne, si brèves, ne pouvaient pas sortir de leur caractère local. On acclama le « père de la patrie ». Ce n'était qu'une épithète ; quand il s'agit de la dignité lui revenant, ce fut la dictature, mais, pour la première fois, — contre les espérances de certains amis de la République vivant dans son entourage, comme son fils adoptif Marc Brutus, — la dictature à vie. Le consulat pour dix ans, qui lui fut décerné simultanément, ne représentait qu'un acte d'hommage à l'égard d'un passé définitivement clos ; le maître n'en voulut pas.

Le dictateur devra jouir de ces éléments de prestige qui avaient entouré, dès les origines, les royautés asiatiques : vêtement sacerdotal pour les sacrifices, siège d'ivoire et d'or. Son nom sera commémoré dans les temples ; ses victoires entreront dans le calendrier officiel, où un mois, *julius*, rappellera son passage solennel à travers l'histoire du monde. On priera dans le nouveau temple de César et de la Clémence.

On n'hésita pas à offrir au dictateur, au consul perpétuel, au préfet des mœurs, à l'« *imperator* » et au « *pater patriae* », au héros de la paix qu'il paraissait avoir rétablie pour toujours, le titre de roi, qu'il avait paru briguer jadis en parlant des rois et des dieux dont

il descendait ¹. Il le refusa comme de mauvais augure, mais se montra irrité lorsque les tribuns commencèrent des poursuites contre les initiateurs, plus ou moins populaires, de ce changement constitutionnel. Le diadème offert par son lieutenant Marc Antoine aux Lupercales, il le refusa. Peut-être pensait-il aussi qu'il ne serait pas un ornement acceptable pour celui dont la volonté dominait les rois sujets, les princes clientéaires. Mais les nouveaux titres qu'il consentit à accepter lui furent offerts dans le Forum, par les consuls et le sénat sans qu'il se levât pour les saluer. La majesté de l'Asie dominait déjà ses attitudes. L'Orient avait la conscience que les temps de la royauté étaient revenus ².

Si vraiment il avait l'intention de venger la défaite de Crassus sur les Parthes ³ et de combattre la puissante confédération danubienne des Gètes, s'il nourrissait l'idée de revenir par la Scythie et les Gaules ⁴, — et de fait il avait envoyé sur le rivage oriental de l'Adriatique seize légions et 10.000 cavaliers, — c'est qu'il voulait donner par une frontière orientale bien déterminée, sur l'Euphrate, et par la création d'une ligne de communication le long de la vallée du Danube l'unité territoriale permanente de cet Empire dont il entendait rester le chef unique ⁵, sans qu'on puisse savoir de quelle façon il comprenait son héritage.

¹ Suétone, *César*, VI. Sur sa participation aux complots dans le genre de celui de Catilina, IX, xiv.

² Cf. Appien, *Guerres civiles*, II, §§ 110-111: *χρή Ῥωμαίων μὲν αὐτόν, ὡσπερ ἦν, δικτάτωρα καὶ αὐτοκράτορα καλεῖν καὶ ὅσα ἄλλα ἐστὶν αὐτοῖς ἀντὶ βασιλείας ὀνόματα, τῶν δὲ ἔθνῶν, ὅσα Ῥωμαίοις ὑπήκοα, ἀντικρὺς ἀνειπεῖν βασιλέα... Ἐγχείρησις ἐς ὄνομα μόνον αὐτοῖς διαφέρουσα, ἔργῳ δὲ καὶ τοῦ δικτάτωρος ὄντος ἀκριβῶς βασιλέως. Florus (IV, 2) parle de la « in theatro distincta radii corona ».*

³ Cf. Plutarque, *César*, LVIII, 2 ; LX, 1.

⁴ Cf. aussi Suétone, *César*, XLIV. Sur les origines scythes de leur roi Arsace, Strabon, XI, ix, 32. D'après Velleius Paterculus, il aurait voulu faire de son neveu « mox belli getici atque deinde parthici commilitonem ». Cf. les *Illyriques* d'Appien. Voy. aussi les rubriques des livres CXXXI et CXXXII de Tite-Live.

⁵ Il s'était réservé la moitié des candidatures ; Suétone, *César*, XLI.

Cette question, qu'on pouvait croire lointaine, se posa cependant bientôt. Les honneurs dont on l'accablait, dit Florus, paraissaient être les *infulae* qu'on accumule sur la victime désignée¹. Des Pompéiens avides de vengeance, comme Cassius, puis un neveu de Caton portant ce nom de Brutus qui figurait déjà dans l'« histoire nationale » comme adversaire des anciens rois, tous ces gens amnésiés, admis aux honneurs, s'entendirent pour le coup décisif. Le dictateur se rendit à la Curie avant son départ pour l'armée, qui devait avoir lieu dans quatre jours ; des spectacles attendaient le public au théâtre de Pompée, on se préparait pour de nouveaux triomphes, lorsque César succomba sous les coups de poignard des assassins (15 mars 44)².

L'homme avait disparu ; son système restait : celui de la dictature sans titre royal, de la monarchie de l'*imperator* sans terme, devenu à sa mort un dieu, le *Καίσαρ ὁ θεός* devenant désormais la formule officielle en Orient pour le vainqueur de Pharsale. Mais, comme il n'y avait pas d'ordre de succession établi, il fallut payer de nouveaux et douloureux sacrifices la continuation du seul régime efficace.

L'essai naïf fait par les criminels politiques, fiers de leur action, d'entraîner la multitude pour la faire soutenir la partie du sénat qui approuvait le meurtre et entendait en tirer les conséquences, tomba. Elle n'aurait

¹ Quae omnia velut infulae in destinatum morti victimam congebantur ; IV, 2.

² Un écho du récit de ses ennemis se trouve dans Eutrope, VI, 25, qui parle de son « insolence », des innovations « contra consuetudinem romanae libertatis », de son usurpation des droits des peuples, de son refus de se lever devant le sénat, de ses actes « regia ac paene tyrannica ». Plus tard, d'Auguste lui-même il est dit qu'il « se saisit du pouvoir » (« rerum potitus ») ; cf. Suétone, *César*, LXXIX ; Eutrope, VII, § 1. — Plutarque mentionne les statues de César qu'une main inconnue avait couronnées (*César*, LXI, 3). Une d'elles était placée entre celles des rois, Suétone, *César*, LXXVI.

pas réussi même sans la lecture tragique par Antoine du testament, si largement favorable au peuple, du « tyran », sans la rude éloquence ébranlant le Forum de ce garnisaire qui entendait continuer un des plus raffinés parmi les intellectuels de la nouvelle Rome hellénisée. On put engager seulement des gladiateurs pour la cause de cette liberté sanglante ; la plèbe s'arrêta émue ; les vétérans de César, sans courir aux armes, murmurèrent. Une opinion publique indignée réprouvait l'action accomplie contre un maître dont le pas ferme n'avait jamais glissé dans le sang. Il fallut passer du bruyant triomphe aux offres hypocrites d'une paix qui signifiait seulement l'amnistie. Les principaux assassins obtinrent même, eu égard à leurs talents et à leur situation, des provinces, en Macédoine, en Orient, où ils auraient pu se créer des garanties contre une revanche qui était à attendre.

Si elle ne vint pas plutôt, il faut l'attribuer aux incertitudes d'Antoine, qui s'était découvert un rival dans le fils de la sœur de César, presque un adolescent, de faible santé, d'apparence timide, dont le testament de César, en lui léguant une grande fortune, avait fait aussi un héritier politique. Entre Brutus, Cassius, Antoine et Octave on débattit, sans aucune sincérité, la distribution des provinces et, par ce moyen, les perspectives d'avenir.

Il arriva même qu'Antoine, qui avait fait défendre solennellement par le Sénat sous peine de mort la dictature, — et avait proposé un décret interdisant personnellement à son rival tout acte contraire aux lois, — mais qui n'en était pas moins l'*imperator* désigné pour la campagne de Macédoine contre les Gètes, ayant attaqué Brutus à Mutina (Modène), le sénat le fit défendre par Octave lui-même. Celui-ci avait refusé une propreture votée illégalement par le peuple, mais avait accepté d'être inscrit parmi les consulaires, d'avoir une statue d'or et de pouvoir candider pour le consulat dix ans avant l'âge légal. Lorsque ces deux ambitions s'entendirent enfin, ce fut, avec un second triumvirat, contenant la

personne insignifiante de Lépide (43), le signal de la plus odieuse des proscriptions. Les derniers des républicains de théorie ou d'intérêt furent tués sans discernement : 300 sénateurs périrent et 2.000 chevaliers. On égorga un tribun, un préteur, au moment où il présidait les comices, un autre magistrat lorsqu'il recueillait les votes. Cicéron lui-même, porté sur les listes sans cesse renouvelées, tomba sous les coups des soudards qui l'avaient poursuivi jusque dans sa retraite de campagne. Il avait rêvé, cet orateur disert, ce moraliste souriant, d'être, sur la base des idées de liberté, le président d'une République aristocratique intangible et les réalités s'étaient cruellement vengées de ses illusions. Après de longues vicissitudes, Decius Brutus venait de succomber, abandonné par les siens en Macédoine, alors que Cassius gardait ses troupes en Orient. Avec ce dernier, son frère allait tenter une résistance contre l'attaque, immanquable, des triumvirs.

Car il fallait trouver une base pour cette association, qui attribuait à chacun de ses membres un tiers du monde romain, l'Italie n'étant plus comprise dans le partage, comme étant totalement ruinée par les discordes. Cette base était morale et légale, distinguant nettement ce second triumvirat de celui qui l'avait précédé et qui était une simple *potentiae societas*¹. Cette fois, ce n'était pas une association privée. Avec ce scrupule des formes qui caractérise Octave, c'est-à-dire en ce moment le César d'adoption, comme le même scrupule avait caractérisé Sulla, on avait fait proposer par le tribun de la plèbe une loi formelle créant des triumvirs dans le but spécial d'« ordonner » la République². De l'autre côté, aux soldats, tout en leur promettant un établissement dans dix-huit cités italiennes, on montrait l'injure à venger, l'assassinat à punir, le sacrilège à expier contre la personne, sacrée par décision légale, de César.

¹ Velleius Paterculus.

² Triumviri electi constituendae et corrigendae reipublicae.

Les meurtriers accomplissaient cependant, avec courage, avec persévérance, avec cruauté, en Orient, une œuvre antipathique sans doute, mais d'une grande importance pour ce procès de transformations qui donnait à l'Asie, comme auparavant à la Grèce, un régime de domination directe, sinon aussi d'influence ethnique.

L'un et l'autre faisaient partie des intellectuels hellénisés par leur éducation. Cassius avait fait, comme Cicéron, des études à Rhodes, grande et puissante cité, qui considérait Rome comme une rivale avec laquelle, au besoin, elle pouvait se mesurer ; son maître avait été Archélaüs, qui lui fut député pendant le dur accomplissement de son œuvre. Brutus faisait élever son fils à Cyzique. Rien ne leur était étranger dans cette nouvelle Hellade asiatique, dont il fallait briser le sens d'indépendance, les habitudes d'autonomie, après avoir fait descendre de leurs trônes, de gré ou de force, les rois.

Le prétexte de cette action destructive était offert par la rivalité des deux associés avec leurs adversaires politiques qui s'étaient assigné, antérieurement ou dans le dernier partage, ces mêmes provinces, de Dyrrachion à l'Euphrate et à la solitude des Parthes : Dolabella, qui finit par se tuer, et Antoine, qui envoyait déjà ses « Césariens ». Les nations de l'Asie se groupèrent sous leurs drapeaux comme jadis sous ceux de Pompée : Parthes sous ceux de Cassius, cependant ancien officier de Crassus tué à Carrhae par les mêmes écumeurs de désert¹, et, en même temps, avec des Ibères et des Gaulois, des Galates, des « Mèdes », des Arabes ; un « Cimbre » commandait sa flotte, très importante : Tillius, alors que Brutus comptait dans son armée, avec le même contingent tiré de la Gaule et de la péninsule ibérique, 3.000 Thraces et Illyres, des Macédoniens armés à la romaine²

¹ Il aurait sauvé alors, d'après Velleius Paterculus, les restes de l'armée écrasée.

² Auguste allait soumettre définitivement les Iapydes, les Dalmates et les Péons (rubriques des livres CXXXI et CXXXII, CXXXIII de Tite-Live).

et quelques Thessaliens, non sans un mélange de cavaliers « parthènes ». Mais les cités grecques se montraient méfiantes, même hostiles, les vaisseaux égyptiens de cette Cléopâtre qui représentait l'esprit hellénique dans ce qu'il y avait de plus séducteur et caressant, tenant la Mer. Cassius fut impitoyable : Laodicée, Tarse furent réduites en ruines, les villes phéniciennes, Tyr, Sidon, Arad, sur lesquelles s'était depuis longtemps étendue la nouvelle onde de civilisation, renoncèrent à leur autonomie. Dans la Cilicie, les forteresses de Pompée devenaient des villes romaines. Les Lyciens, attribués à Rhodes et maintenant détachés de cette dépendance, s'étaient avisés de résister sous la conduite des chefs de leur « koinon » traditionnel, leurs villes, Xanthion, Oinoanda, furent brûlées, les vivants disparaissant dans le même brasier que les morts : dans la première de ces villes, il ne resta que les femmes et cent cinquante affranchis. A Patara, à Myra, on confisqua tous les objets en métal précieux. Il fallut se soumettre, livrer les vaisseaux, payer tribut. Dix ans de liberté future furent supprimés à ces opiniâtres gardiens du passé. Rhodes avait commencé une guerre formelle, sous son prytane, son amiral ; assiégée, elle fut pillée, sans épargner même le trésor des temples. En Asie Mineure, il n'y avait plus que la volonté romaine, bien que les formes du passé eussent été encore conservées.

Dans sa province macédonienne, Brutus n'était pas aussi pleinement le maître. Au fond, les Thraces avaient créé plus haut vers les Carpathes une forte royauté dace, continuant celle des Gètes riverains, qui étendit son influence, sous Boïrebista, d'Olbia, au Nord de la Mer Noire, jusqu'à Dionysopolis, sur la côte de Byzance. D'autres rois thraces, chez les Sapées, les Carpiles, comme les deux frères Rasc et Rascupor, qui s'entendirent pour soutenir chacun un des partis romains, détenaient les vallées de l'intérieur et commandaient les passages difficiles des montagnes. Les anciennes villes macédoniennes, comme Lysimachia, Enos, Maronée, se maintenaient.

Rien ne fut changé de ce côté avant cette bataille de Philippi qui fit, en 42, des triumvirs, sauf dans l'Espagne et la Sicile, pompéiennes, les seuls maîtres du monde.

Cassius périt le premier, Brutus se fit tuer : leur armée se rendit, alors que la Mer appartenait à leur flotte. Antoine se substitua aussitôt au premier, ajoutant à la tyrannie et aux concussions de son prédécesseur le scandale public de ses relations avec la reine d'Égypte. Réunissant autour de lui tous ceux qui avaient obéi à Cassius, il adora en chemin les dieux d'Ephèse, il admira les bâtisses de Pergame ; les villes grecques regagnèrent une partie de leurs droits, et leurs charges fiscales furent allégées. Tarse, Laodicée redevinrent libres. Rhodes obtint, en guise de compensation, les îles jusqu'à Andros et Naxos, ce qui signifiait installer son hégémonie dans l'Archipel ; les Lyciens furent soutenus. Passant en Syrie, après avoir festoyé avec Cléopâtre dans les châteaux ciliciens, Antoine écarta le danger des Parthes, et, dans cette province, dépouillée de ses rois, à laquelle Cassius n'avait pas eu le loisir de toucher, il brisa le pouvoir des chefs improvisés dans les villes. Puis, après un long séjour à Alexandrie, il reprit son inspection, nullement inutile, à Tyr, en Chypre, à Rhodes, dans les villes d'Asie.

Pendant ce temps, l'Orient restant la partie la plus florissante du monde civilisé, l'Italie agonisait, avec Rome elle-même.

Le régime s'appuyait sur les soldats, et, pour retenir les soldats, il fallait leur donner des terres prises aux Italiens ; cette fois il y eut opposition à leur emprise. Les vétérans eux-mêmes n'étaient plus contents de leurs lots. Dans l'incertitude d'une propriété qu'on se disputait avec acharnement et qui était au gré des vicissitudes de la politique de parti, on renonçait à cultiver les champs, et cependant il fallait nourrir cette soldatesque qui n'était pas même romaine, les légions étant formées à la hâte, dans la mêlée des ambitions personnelles. D'autre

part, la Sicile, devenue le royaume de Sextus Pompée, n'envoyait plus son grain. On laissait périr de détresse les misérables esclaves ; ils allaient chercher un morceau de pain sous les drapeaux qu'ils flétrissaient de leur misère. Les détenteurs de terres paraissaient plus souvent au théâtre qu'à la place où les attendait le travail. On en arriva dans les villes à fermer les boutiques, où ils prenaient ce qu'ils voulaient. Dans l'ordre politique lui-même, on négligeait d'élire des magistrats dont l'autorité était si faible. On vivait sous la double menace de la famine et de l'anarchie.

Une réaction se prononça sous la direction de Lucius Antoine, qui paraît avoir été, entre ces soudards et ces raffinés, un élément de réalité politique honnête. Il demanda et imposa que les seuls soldats à récompenser soient les vainqueurs de Philippi ; il rétablit l'autorité des consuls, et enfin il interdit de troubler plus loin l'Italie, d'en recueillir les pires éléments pour les rendre maîtres des autres par la conscription des légions. Les masses populaires laborieuses ou préoccupées au moins de cet ordre qui seul pouvait assurer l'approvisionnement allèrent jusqu'à l'acclamer « imperator » devant Octave qui, calme, fort de sa jeunesse, attendait. Les soldats eux-mêmes se montrèrent attendris devant l'idée d'une paix assurée¹. Un peu plus tard, dans l'appréhension de nouveaux impôts, des pierres furent lancées contre celui qui avait charge de cette malheureuse Italie.

Le renouvellement du pacte entre les triumvirs laissa l'Orient à Antoine, maître de la Grèce aussi jusqu'à une ligne passant par Scodra, ce qui ne constituait pas seulement une démarcation d'ordre militaire, mais aussi une délimitation de sphères d'influence, entre le Latin, nourri par les continuelles infiltrations de paysans dépossédés, et le Grec, travaillant depuis des siècles sur la race thraco-illyre. Chargé de la guerre contre les Parthes, héritage

¹ Plutarque, *Octave*, § 46.

de César, Antoine créait de nouveaux rois : en Cilicie, en Pisidie, dans le Pont, qui eut à sa tête un nouveau Darius¹ ; en Judée, où Hérode commença son règne, Hébreu de religion, Grec de langue, Romain de création ; il prétendait soumettre à ses ordres ce roi de Comagène qui affichait avec son nom d'Antiochus des prétentions plus grandes que son territoire au delà de l'Euphrate ; après avoir établi à Athènes, avec la sœur d'Octave, une Cour de « roi des rois », la vieille cité glorieuse, qui avait eu de son amitié Egine, l'entourait du respect dû à l'héritier des « basileis ». Plus tard on le vit en Médie et en Atropatène, avançant, avec des Gaulois et des Ibères même, jusqu'à Phraata et faisant, à travers des difficultés énormes², une retraite digne de son passé de soldat ; puis, en Arménie, où il enchaîna d'or le roi déserteur Artavasde, fils de Tigrane, le remplaçant nominale-ment par le fils du dictateur romain et de Cléopâtre, alors son « épouse »³, du côté de la Mer Caspienne, où il retrouvait les traces de Pompée⁴. Une flotte puissante croisait dans les Mers soumises à sa surveillance. L'Orient l'appelait Bacchus et sortait à sa rencontre dans l'attirail de ses anciens rites orgiastiques⁵.

Plus difficile restait la tâche de son collègue d'Occident (Lépide avait obtenu l'Afrique pacifiée et il finira en triumvir abandonné par ses soldats et réduit à ses fonctions de pontife). Il devait écarter le jeune Pompée, qui le vainquit dans une première rencontre. Plus tard

¹ *Ibid.*, § 75.

² Il aurait perdu 24.000 soldats.

³ Plutarque, *Antoine*, XXXIV. Cf. Strabon, XI, xiv, § 9. A ces fils il avait donné le nom « égyptien » de Philadelphie et celui du grand Alexandre. Le premier Ptolomé, succéda à Juba comme roi de Mauritanie. Strabon, XVII, III, § 7. Cf. Plutarque, loc. cit. XXXVI, § 3 ; LIV, § 3 ; LIX, § 12. Il voulait faire de ces fils des rois de Médie et de Syrie. Un projet de mariage entre la fille du roi des Mèdes et un fils de Cléopâtre, LIII, § 5.

⁴ D'après les Mémoires d'un de ses officiers Dellius, Strabon, XI, XIII, §§ 3, 15. Cf. aussi Tacite, *Historiae*, et Plutarque, *Antoine*, XXV, §§ 2-3, XXXIV et suiv. (même source).

⁵ Plutarque, *Antoine*, XXXIV, 2 (à Ephèse).

seulement il le contraignit à fuir sur la côte d'Asie, où, à Milet, il trouva la mort, dans les mêmes conditions que son père et son frère. Avec cet Occident affamé, troublé de discordes, avec cette Italie qui n'arrivait pas à trouver le loisir de refaire ses forces, avec cette Gaule à peine soumise, cette péninsule ibérique toujours isolée, avec ce grand monde germanique auquel avait touché timidement la main puissante de César lui-même, le second César devait affronter — il le prévoyait bien — les forces de l'Orient et de la Grèce coalisées autour de ce monarque fastueux et pourri qu'était Antoine¹. Celui-ci, vainement invité à venir abdiquer sa situation dictatoriale de triumvir, puis, comme étant en dehors de la légalité, déclaré ennemi public par le Sénat, sur lequel depuis longtemps il n'avait aucune influence, car il exerçait sur ses immenses territoires, par de simples lieutenants, la monarchie sans formes, crut pouvoir couper court au conflit en avançant avec sa flotte contre les vaisseaux ramassés un peu partout par son rival². Avec Antoine étaient venus « Bocchus, roi de Lybie, Tarcondème, de la Cilicie Supérieure, Philadelphie, de Paphlagonie, Mithridate, de Commagène, Sadala, de Thrace », et il avait avec lui les contingents envoyés par les Mèdes, « par Polémon, roi du Pont, Malchus d'Arabie, Hérode le Juif, Amyntas, roi de Lycaonie et Galatie ». Cléopâtre l'accompagnait, déesse de par l'étiquette de l'Égypte, « Nouvelle-Isis », lui-même étant, là-bas à Alexandrie³, où il élevait des enfants divins, Dionysos couronné de pampres. Bien qu'une armée fût déjà réunie sur le continent, devant le promontoire d'Actium, Octave César remporta

¹ Il portait un sceptre doré et se revêtait de pourpre ; Florus, IV, 11.

² Plutarque, *Antoine*, LXI, § 1. Octave ne disposait que des contingents orientaux de Déjotare et d'Amyntas (*ibid.*, LXIII, § 3). Dikomas (Décénée ?), roi des Gètes, avait promis son concours à Antoine.

³ Il lui avait donné la Syrie, la Cilicie, pour favoriser la construction en bois de cèdre de sa flotte ; Chypre, certaines parties de la Judée et de l'Arabie ; Strabon, XIV, v, § 3 ; Plutarque, *Antoine*, XXXVI.

la victoire nouvelle. La reine avait voulu que le triomphe, qu'elle ne mettait pas en doute, fût sien. L'armée de terre, intacte, capitula après avoir attendu toute une semaine. C'était, étant données les forces des armées et l'expérience des chefs, un miracle de l'histoire, et ceci sans que le vainqueur eût eu les qualités de séducteur qui avaient donné à César les jours heureux de sa carrière.

Pour Antoine, ce n'aurait pas été une catastrophe. Ayant quitté la flotte au premier échec, il osait même se prétendre vainqueur¹. La réalité ne lui apparut que lorsque son ennemi vint le chercher en Egypte même, où, dans son Timonion de Pharos, près d'Alexandrie, bâti pour son abri, il espérait pouvoir vivre en monarque retraité², pour reprendre ensuite dans la ville son train de vie habituel. Mais la trahison se montra contagieuse. Il se tua, et la reine le suivit au tombeau. Le vainqueur fit égorger le fils d'Antoine avec sa première femme et le Césarion qu'elle avait de César³. L'Egypte devint province romaine ; c'est-à-dire que le monarque romain entra lui-même dans la série plusieurs fois millénaire des Pharaons.

Mais ce triomphateur adulé, autour duquel, à cheval ou sur un char, on voyait se presser, à pieds, les rois de l'Orient⁴, resta ce qu'il avait été jusqu'alors. L'Orient ne le retint pas. Il s'empressa de revenir à Rome, sans aucune intention de dresser des listes de proscription, puisqu'Antoine n'y avait plus eu des partisans. Il ne deman-

¹ Hanc tamen Antonius fugam suam, quia vivus exierat, victoriam vocabat ; Velleius Paterculus. Cléopâtre voulait faire passer sa flotte dans la Mer Rouge (Plutarque, loc. cit., LXIX).

² Strabon, XVII, 1, § 9.

³ Suétone, *Auguste*.

⁴ Multi autem reges ex regnis suis venerunt ut ei obsequerentur et habitu romano, togati scilicet, ad vehiculum vel equum ipsius cucurrerunt ; Eutrope, VII, 10. Tibère, son successeur, dépouilla un de ces monarques asiatiques, Archélaüs, dont la Mazaca devint en son honneur une Césarée, comme celles que d'autres rois avaient nommées en l'honneur d'Auguste (*ibid.*, § 11).

dait pas pour lui, l' « imperator » salué par ses légions, aucun titre ; il commença par refuser celui de dictateur¹. C'était une innovation prudente, étant donné l'exemple de son oncle. Il resta consul² sans collègue pendant une dizaine d'années. Accumulant les services, celui qui fut décoré en 27 seulement, trois ans plus tard, du titre d'Auguste, créant un culte de sa personne³, demanda cependant, à cette date, la disposition de toutes les provinces où combattaient les légions. Quand le besoin de réformes intérieures se produisit, il devint, en 23, tribun à vie, tout en continuant ses fonctions consulaires. Pour la réforme morale, il fut préfet des mœurs. Pour présider à la conscription, qui devait donner une base à l'assise financière de l'Empire, il se fit attribuer les fonctions d'un censeur. « Père de la patrie » seulement en l'an 2 de l'ancienne ère, il se faisait renouveler pour cinq ans, pour le même terme encore, pour dix ans des pouvoirs vagues qui n'étaient pas la dictature au-dessus des anciennes magistratures, mais bien la réunion de tous les titres qui pouvaient légitimer un pouvoir monarchique absolu. Etant *princeps senatus* — et il se réservait le droit de nommer, dans cette assemblée, d'abord d'abord purifiée et réduite à deux séances par mois, aux calendes et aux ides, sans droit de publicité, — des sénateurs à côté de ceux qui étaient désignés par leurs collègues⁴. Il avait ainsi à chaque moment l'initiative des mesures qui devaient lui servir. La troisième solution de l'autorité unique, plus dissimulée que les deux autres, était donc plus commode pour le maître de ce

¹ Dictaturam quam pertinenter ei deferebat populus tam constanter repulit.

² Suétone prétend qu'il voulut avoir deux collègues.

³ Florus prétend que le Sénat avait voulu lui donner d'abord celui de Romulus (IV, § 12). Varron (*De re rustica*, III) cite Ennius qui affirme que Rome a été bâtie il y a environ sept cents ans « Augusto augurio ». L'explication du « Romulus rex » serait plus nouvelle.

⁴ Suétone, *Auguste*. Le maître avait pour ainsi dire, son conseil particulier, non officiel, renouvelé deux fois par an.

qu'on appelait déjà l'*orbis romanus*¹. Elle resta, pouvant se transformer au gré des coutumes, mais gardant l'empreinte primitive de son créateur.

¹ Strabon proclamait dans son grand ouvrage que le monde ne peut être gouverné facilement qu'en monarchie : χαλεπὸν δὲ ἄλλως διοικεῖν τὴν τετρακίστην ἡγεμονίαν ἢ ἐνὶ ἐπιτρέψαντες ὡς πατρὶ (VI, IV, § 2).

CHAPITRE XXVII

La monarchie par l'Occident romain

L'importance d'Auguste ne consiste pas cependant seulement, peut-être pas même en première ligne, dans ce règlement si habile et si efficace des choses de Rome, si vite revenues de l'anarchie des acheteurs de légions, mais dans la formation d'un Occident qui, avec ses parties constitutives, assurées et égalisées, avec ses voies de communication tracées au prix d'un labeur immense à travers des régions barbares qu'il fallait réduire à la situation de « provinces tributaires », sera pendant longtemps l'appui définitif d'un Empire qu'on ne voulait pas abandonner à l'Orient.

Il y avait à ce moment à choisir entre deux directions. Deux grands ouvrages d'histoire le montrent. D'un côté, le rhéteur de Patavium, jadis rebelle, Tite-Live, qui, pour écrire l'histoire des siens et du monde entier soumis à leur pouvoir, part des plus anciennes légendes du Latium, passe par le souvenir conservé dans les chansons épiques, se préoccupe des changements constitutionnels de Rome et s'attarde aux querelles, aux violences et aux crimes de ses partis ; s'il touche à d'autres histoires territoriales et nationales c'est qu'en face d'un Valère d'Antium il a le large récit, fondamentalement grec, de Polybe. De l'autre, Trogue Pompée, portant le nom de cette famille qu'il a servie, donne en latin une histoire universelle qui part de Ninus, traverse la Grèce et la Macédoine, traite du passé juif, du roi « Damascus » à Hazaël et à Israël, à Moïse et à son « fils » Aaron pour en revenir enfin — son compilateur Justin l'observe avec ironie —

à ses pénates romains. Et voici que, dans l'immense ouvrage géographique de Strabon, continuateur de Polybe et auteur de mémoires ¹, la base universelle de cette histoire est donnée, le monde apparaissant comme notion unique, par-dessus l'Occident encore incomplet et l'Orient connu par une longue vie de civilisation. Le « *genus humanum* » est déjà opposé chez Florus à l'« *unus populus* » ².

Cet Orient, le maître du monde romain n'entendait pas le négliger. Il en connaissait bien l'importance et les dangers ; l'esprit hellénique dont ces vastes sociétés étaient empreintes il le sentait en lui-même, bien que, comme on le verra, il eut le courage d'opposer à leur trésor littéraire une littérature romaine, de formes grecques sans doute, mais servant par son essence aux buts de l'Etat. Il chercha à restaurer la Grèce dévastée et fit de Corinthe déchue une colonie d'affranchis ³. Il releva Troie en descendant d'Enée ⁴. Pendant deux ans, il fit un séjour à Samos, dont certainement les richesses et le degré de développement devaient être grands en ce moment. A Ancyre, il éleva un splendide monument sur lequel il commémorait tous les faits importants d'un vrai règne, très long et exceptionnellement fécond.

Le fils de sa seconde femme, Tibère, établit en Arménie le nouveau roi Artavasde II et obligea le roi des Parthes, Phraate IV (Hrahat), à envoyer des ambassadeurs, à restituer les trophées de Crassus et à donner comme otages ses fils ⁵. La Cappadoce fut annexée à la mort du roi Archélaüs ⁶. Puis l'intime du César, Agrippa,

¹ IX, LX, § 3. Il descendait par sa mère de Moaphernès, un des officiers de Mithridate (XI, II, § 18), et d'un prêtre de Comana du Pont (XII, III, § 33), mais ses *τόποι* étaient les *ἑλληδικοί* (XVII, I, p. 748 de l'édition Didot).

² Une autre version que celle de Tite-Live sur les Tarquins, *ibid.*, V, II, § 2.

³ Strabon, VIII, VI, § 23.

⁴ *Ibid.*, XIII, I, § 27.

⁵ Strabon, XII, I, § 4.

⁶ Cf. les rubriques des livres CXXXIV et suiv. de Tite-Live.

alla jusqu'en Judée, accomplissant la fonction d'un enquêteur général contre des administrateurs habitués aux prévarications. Caius César, un petit-fils, fut chargé ensuite de dompter les Arméniens, rebelles, et de renouveler le pacte avec les barbares de l'Asie centrale. Carthage reflurit sous son règne. L'Arabie fut traversée dans une campagne de six mois par Aelius Gallus¹, et l'Ethiopie de la reine Candace de Napata apprit à connaître la puissance romaine.

Mais il porta son attention surtout à consolider les régions occidentales. Il refit, ci et là, les villes désertes de l'Italie et de la Sicilie, Rhégium, Syracuse, Catanie, Centoripa ; mais l'ancienne patrie des Samnites, maintes cités italiennes, punies, restèrent dans le même triste état, et en Sicile les troupeaux paissaient sur les ruines de nombre des villes grecques².

Il fut le premier à s'occuper de l'organisation des terres ibériques. Tout un grand travail de rapide romanisation fut accompli en peu de temps, aussi à la suite des colonisateurs de César, dans cette immense région, aux habitants de plusieurs langues, d'occupations diverses, agriculteurs, prêtres, bandits de profession, qui avaient appris des Phéniciens et des Grecs la « grammaire », c'est-à-dire l'écriture, et chantaient leurs lois anciennes mises en vers. D'anciennes cités indigènes furent punies pour leurs brigandages, devenant des *vici*; de nouvelles villes s'élevèrent, Pax Augusta, Augusta Emerita, Caesar Augusta, rappelant le pacificateur et le colonisateur. Turdétans ou Turdules, Celtibères, Lusitains, Basques (Bastetani, Basculi), Gascons (Vascones), ils devinrent, par le mélange avec les colons, des « La-

¹ Cf. aussi Pline, *Historia Naturalis*, II, § 67 : « usque in arabicum sinum, in quo res gerente C. Caesare, Augusti filio, signa navium... feruntur agnita » ; puis VI, § 27. Voy. le récit de Strabon, XVI, iv, §§ 22 et suiv. (rois Obodas, Arétas, Sabus, Ilasa). Pour Candace, *ibid.*, XVII, i, §§ 53-54. Pour Carthage, XVII, iii, § 15.

² Strabon, VI, ii, § 6.

tins », réduits à la vie des cités romaines ¹, des « togati ».

Auguste visita les Gaules le lendemain de la victoire sur Antoine, en 27, et il y reviendra en l'an 17, s'y arrêtant jusqu'en l'an 13. Sa présence ne servait pas seulement à rassurer les populations de la place de sa résidence ; il choisissait les lieutenants, les vicaires qu'il dirigeait contre les régions encore insoumises, ou non encore assimilées, qui désiraient entrer dans l'édifice complet de son œuvre.

La Rhétie fut d'abord attaquée par les beaux-fils de l'empereur ; à l'Est, une province nouvelle devait se former dans la Vindélicie et le Norique. Auguste lui-même pénétra, tout jeune, jusqu'à la Save, à travers des vallées étroites dont les habitants, nombreux, étaient dispersés dans des hameaux difficiles à découvrir, cachés dans de vieilles forêts. Il jeta des garnisons, créa une flottille sur la rivière, enleva des provisions, prit des otages et se prépara à entrer sur les terres des Daces ². Le tour vint à la Dalmatie et à la Pannonie, peuplées par une nation de même souche. Pendant trois ans, après les expéditions du consul Marcius, d'Asinius Pollio et de Vibius contre les Dalmates (prise de Delminium), Lucius Piso combattit contre les Thraces, jadis aux prises avec M. Crassus, les Mésiens, les Bastarnes d'outre-Danube, sans doute en Scythie Mineure ³, mais n'osa s'en prendre à ces puissants Daces. En l'an 11, Tibère lui-même se jeta sur les Pannoniens et les Dalmates d'au delà de la Drave. Cette œuvre victorieuse, permettant de travailler à la chaussée de liaison, était terminée en l'an 8.

Segeste devait être le point de départ d'une campagne

¹ Strabon, III *passim*. — Des ambassadeurs des « dynastes » de Bretagne à la Cour d'Auguste ; IV, vi, § 5. Cf. Florus, IV, § 12.

² Appien, *Illyriques*, § 22. Il donne le nom des nations alpines. Des chefs comme Versus, Suarus, Testimus, des villes comme Synodium, Setovia. Cf. Strabon, IV, vi. La liste des peuples vaincus, d'après une inscription, dans Pline, *Hist. naturalis*, III, § 20. Cf. Strabon, VII, v, § 3.

³ Rubriques citées.

contre les Daces¹. Depuis longtemps la grande statue d'Apollon qui ornait Kallatis, sur la Mer Noire, était à Rome².

On pensait déjà à faire entrer dans le système romain les Marcomans, lorsque, l'an 5 de la nouvelle ère, Pannoniens et Dalmates, Daorizes et Désitiates se soulevèrent. Ces gens, habitués déjà à la langue et aux coutumes de Rome, tuèrent tous les intrus, les marchands à côté des militaires. La Macédoine fut envahie ; ils paraissaient chercher le chemin de l'Italie. « Dans le Sénat, on entendit cette déclaration du prince que, si on ne prend pas des mesures, dans dix jours l'ennemi pourra arriver devant Rome³. » Il fallut employer contre ces tribus fanatiques, dans lesquelles vivait l'énergie de la race illyre, ce que Rome avait de plus puissant dans ses moyens militaires, de plus capable dans ses chefs, Tibère, Germanicus. A Syrmium, à Salona, à Apollonia et ailleurs on vit les bandes de Pato, chef des Breuques, d'un Pinètés. De Siscia, Tibère demanda l'appui des Thraces fidèles, d'un Rhémétalkès, d'un Rascupor, ennemi de Kotys⁴. On combattit « jusqu'aux drapeaux »⁵. Tout ce monde encore plein de sève fut ébranlé jusqu'au fond de la Mésie et aux gorges des Carpathes.

César avait rencontré déjà, chez les Suèves de la « Suévie » d'Arioviste, chez les Ubiens mêlés aux Celtes, chez les Usipètes et les Tenchtères, cette race « germanique », déjà habituée au travail des champs, qui avait des rois pour les rites sacrés, des ducs pour la guerre, et qui ne formait un corps politique, comprenant plusieurs *vici* et *pagi*, que lorsqu'il s'agissait d'une conquête ou d'une mi-

¹ Strabon, IV, vi, § 10.

² Appien, *Illyriques*, § 30. Il énumère six villes grecques en Mésie, dont Istros, Dionysopolis, Odessos et Mésembrie.

³ In omnibus autem Pannoniis, non disciplinae tantummodo, sed linguae quoque notitia romanae ; plerisque etiam litterarum usus et familiaris animorum erat exercitatio... Audita in Senatu vox principis : decima die, ni caveretur, posse hostem in urbis romanae venire conspectum ; Velleius Patereulus.

⁴ Dio Cassius, *Auguste*, LV, § 30.

⁵ Apud signa quoque legionum trepidatum ; Velleius Patereulus.

gration ¹. Auguste voulut se créer au moins des clients dans ces multitudes confuses. L'attaque des Sicambres, la défaite de Lollius amena la mission de Drusus, qui y mourut en l'an 9, puis du même Tibère, qui eut à faire avec tout un monde aux multiples noms nouveaux : Caninéfates, Attuanes, Bructères, Sicambres, Chérusques, Lombards ², Semnones, Hermundures. « Mon Dieu », écrit le fidèle officier Velleius, employé un peu partout sous ce chef inoubliable pour lui, « mon Dieu, quelle grande œuvre fut accomplie pendant l'été suivant par le César Tibère ³ ! » Et ce fut vraiment une grande œuvre : les aigles des légions se mirèrent dans les eaux de l'Elbe, une flottille navigua sur ce fleuve des plus lointaines brumes pour entrer dans l'Océan inconnu. Les Germains eux-mêmes crurent au miracle, et tel d'entre eux poussa sa barque pour arriver à la tente de l'empereur et adorer le dieu qu'il n'avait connu jusque-là que du nom ⁴, le *Kaisar* ⁵.

Un peu plus loin, au delà des Cattes, — et bien plus puissant que le chef chérusque amené à Rome et initié aux choses romaines, qualifié même comme chevalier, Arminius-Hermann, — régnait, d'un vrai règne, ce Marcoman, ce chef des « gens de la marche » Marbode, dont « le nom ne peut être passé sous silence par aucune hâte » ⁶. Sa puissance continuait celle de ce grand chef thrace, que Strabon dit : « Gète », et non Dace, Boïrébista, au nom de finale germanique, vainqueur des Boïes, des Taurisques, qui venait de périr dans une révolte de

¹ Publice maximam putant esse laudem quam latissime a suis finibus vacare agros ; *De bello gallico*, IV, § 3.

² Fracti Longobardi, gens etiam germana feritate ferocior ; Velleius Paterculus, II, § 106. Strabon énumère aussi d'autres peuplades (VII, I, § 3).

³ Proh Dii boni, quanti voluminis opera insequenti aestate sub duce Tiberio Caesare ! ; Velleius Paterculus, loc. cit.

⁴ Quos ante audiebam, hodie vidi Deos ; *ibid.*, § 107.

⁵ Il avait eu lui-même, d'après Suétone, une garde germanique. — Suétone mentionne un combat contre les Daces, dans lequel tombèrent trois chefs barbares.

⁶ Nulla festinatio hujus viri mentionem transgredi debet... Natione magis quam ratione barbarus... Certum imperium vimque regiam complexus animo ; *ibid.*, § 108. Cf. Strabon, VII, I, §§ 1 et suiv.

ses clients, au moment où l'Empire voulait l'attaquer de nouveau, après avoir fait remonter par ses troupes une de ces rivières qui portaient le nom général de Murăș¹, probablement l'Argēs. Sous son successeur Cotison, dont Auguste aurait voulu faire son beau-père et son gendre², Lentulus battit les Sarmates et, repoussant les Daces de la ligne du Danube, y établit des têtes de pont, dont probablement Drubétis³. On attribuait à Marbode une armée « presque romaine » de 70.000 gens de pied et 4.000 cavaliers. Maître des défilés vers l'Italie, il disposait des Noriques, encore incertains. L'armée du nouvel Illyricum était prête à marcher contre lui, avec Tibère venant de l'Orient, lorsqu'éclata, peut-être même pour le sauver, la révolte de l'an 5-6.

Quelques années plus tard, le même Marbode étant maintenant ami d'Auguste, on envoyait à Tibère la tête de Quinctilius Varus, venu de Syrie avec ses habitudes de chicane, de négligence et de vénalité dans cette Germanie centrale, qu'on croyait à tort déjà « tributaire », et qui, se fiant au *natum mendacio genus*, avait été massacré dans les bois avec des légions. On parla de la possibilité d'une nouvelle invasion des Cimbres et des Teutons, et il fallut l'intervention de Tibère et de Germanicus pour écarter ce péril qu'on avait certainement exagéré. On vit, avec une satisfaction à laquelle se mêlait un sentiment de délivrance, dans le triomphe sur les Chérusques, la femme d'Arminius, Thusnelda, avec son frère Sigismond et son enfant — le père de Thusnelda était à Rome, comme allié des vainqueurs, — puis le gendre du chef des Chattes et un des premiers parmi les Sicambres qui, fils d'un Boétorix, s'appelait lui-même Deudorix, probablement Théodoric⁴.

¹ Strabon, VII, III, §§ 11, 13 ; V, § 2. A son embouchure se trouvait la localité de Trasmarsisca. Cf. les noms actuels de Murăș, Maramurăș.

² Suétone, *Auguste*, LXIII.

³ Florus, IV, § 12. Des ambassades scythes et sarmates, *ibid.*

⁴ Strabon, VII, I, § 4. — Il cite aussi le « prêtre » des Chattes. Les lointains Cimbres envoyèrent des dons à Auguste (*ibid.*, II, § 1). Cf. Florus, I, § 14.

Auguste avait fait, en même temps, de Rome, qu'il avait trouvée, ainsi qu'il aimait à le dire, bâtie en briques, une cité de pierres, digne d'être comparée aux métropoles de la Grèce et de l'Orient. Les temples, les portiques qu'il éleva, son palais et celui de Livie devaient rappeler aussi autrement que dans les pages des annales le caractère prestigieux de son règne. Dans cette Rome agrandie et embellie, il ne voulait pas avoir une vague population nourrie de la lie de toutes les races. Celui qui n'employa dans les armées que d'une façon exceptionnelle, sur les frontières du Rhin et de l'Illyrie, les attranchis, qui évita le contact des esclaves, mit des bornes à l'affranchissement qui menaçait de tout envahir¹. Il paraissait vouloir refaire la souche romaine elle-même. Pour ne pas allécher les chercheurs de provisions gratuites, il aurait voulu mettre fin aux démoralisantes distributions de blé.

Mais, à une époque où un homme ayant le passé et les dispositions d'esprit d'Antoine s'occupait à transporter des bibliothèques entières, le fils adoptif de César, qui s'honorait d'avoir parmi ses amis l'historien grec Théopompe², de Cnide, eut l'ambition de créer une littérature entière, pour tous les genres, dans cette langue qui était celle du gouvernement général de l'Empire³.

Une histoire « nationale » de Rome, avec, au commencement, les légendes de rigueur, masquant les débuts très humbles d'une société pastorale, avec des biographies de héros, tirées de la légende orale et des tableaux de guerre, des exemples de vertu, des preuves d'héroïsme venant de vieilles chansons, fut demandée à ce rhéteur de Pata-vium, en pleine marche, gauloise et venète, Tite-Live, qui n'était pas né en terre pleine de souvenirs et dont l'intelligence ne pouvait pas trouver ces rapports étroits

¹ Suétone, *Auguste*, XL.

² Strabon, XIV, II, § 15.

³ A la cérémonie funèbre de César, on avait dû recourir aux vieilles œuvres de Pacuvius et d'Attilius ; Suétone, *César*, LXXXIV.

qui font la valeur de l'histoire d'un Polybe. Comme les Julii, descendaient de Vénus par Enéas, venu de Troie, comme tout lien avec ce monde hellénique servait à rehausser la situation des Romains dans le mouvement d'une antiquité beaucoup plus vieille que leur intrusion, un poète du Sud italien, Virgile, Romain d'adoption plus récente, dut exposer, dans un style correct et non dénué de pittoresque, l'épopée de cet ancêtre. Sous un réformateur des mœurs, désireux de refaire la campagne avec ses laboureurs actifs, aux huttes riches d'enfants, le même chanta le charme de la vie rurale dans des scènes imitées de Théocrite et qu'il intitula, à la grecque, « *Ecloques* », et sous le titre, tout aussi artificiel, de « *Géorgiques* », il transposa en poésie les vieux préceptes d'un Varron sur l'agriculture. La vie des riches Romains, au milieu des affranchis et des esclaves, entre les libations et les chants, avec, en plus, l'héroïsme qu'il faut pour paraître sur un champ de bataille — et l'abandonner, — fut chantée dans une variété séduisante de rythmes par Horace, commensal de cette classe gaiement corrompue ; et on eut, de son goût raffiné, aussi la critique du style courant dans un milieu qui courait après l'esprit grec sans le saisir toujours. L'élégie de type hellénique, destinée à gagner les grâces d'une femme de condition non libre, seule accessible aux charmes de cette poésie, fut transposée en latin, dans ce latin de capitale, aux formes architecturales, correspondant aux colonnes et aux frontons des nouveaux édifices, et si différent de l'ancien langage délicieusement rude et naïf, par toute une série de *poetae minores*, dont nous ont été conservées les œuvres alambiquées d'un Properce et d'un Tibulle. Enfin ce monde de divorcés, de femmes ayant quitté la réserve discrète de l'ancienne maison pour paraître, pour dominer, pour affoler les ambitions et inscrire des noms haïs sur les listes des gens à assommer, — monde auquel appartenait aussi la Julia, l'Auguste Livie, par la rupture de son premier mariage avant la naissance du dernier fils de ce lit, et surtout cette fille d'Octave et de Scribonia qui porta l'écho de ses scandales jusqu'à la place de son

exil, Julie, — trouva le chantre de ses voluptés, le rédacteur de sa mythologie de chevet dans l'improvisateur au doux langage insinuant, Ovide, que les scrupules de l'empereur envoyèrent aux abords de l'Euxin chanter la tristesse des déserts de glace gètes et sarmates.

L'Occident existait, il était complet, avec tous ses organes au moment où, déjà assez âgé, Auguste finit ses jours, l'an 14 de cette ère nouvelle qu'il n'aurait jamais soupçonnée pouvoir tirer son nom d'un vague prophète de la Judée, qui devait être tué en croix d'après les lois de son pays, avec l'acquiescement d'un de ses proconsuls, pour avoir ouvert à l'humanité un autre horizon. A ce moment, à côté des anciens cultes, partout conservés, mais de plus en plus formels, à côté des superstitions d'Asie, qui arrivaient avec les prêtres vagabonds de la Grande Mère Cybèle et de Mithras le rédempteur par le sang, la religion, cette religion qui appuyait l'Empire et devait avoir partout ses autels, était la sienne. On l'avait vu monter au ciel comme jadis Proculus ; ses temples, ses *heroa* s'élevaient, comme jadis ceux d'Alexandre, partout où son règne avait porté la paix et la prospérité ; sa statue d'or brillait à Rome dans le temple de Mars, alors que, lui, il avait cru pouvoir fermer celui de Janus. Un mois de l'année, à côté de celui consacré à la mémoire de César, resta le sien jusqu'à nous et on célébra annuellement des jeux pour le jour heureux de sa naissance ; son culte était célébré d'une façon intime dans les chambres de ce palais qu'il avait habité, et sa maison de campagne à Nola, où il avait fermé les yeux, devint un lieu de pèlerinage et d'adoration.

Par excès de prudence, tout en favorisant certains de ses jeunes parents et les fils d'Agrippa, Auguste avait retardé l'acte d'adoption qui, d'après le système inauguré par César et dont lui-même avait bénéficié, devait désigner son successeur. Désigner et non pas nommer, car l'adoption regardait seulement ce nom de César et la fortune qu'il recouvrait. Après la disparition de Drusus, de

Germanius, de Caius et Lucius Caesar, petits-fils de l'empereur, il n'y avait qu'une personne pouvant réclamer ce lourd héritage : ce Tibère qui, avant et après sa retraite de quelques années à Rhodes, où il s'adonna aux travaux de l'esprit, avait été un des grands agents de création pour cet Occident qu'il fallait tenir ensemble et imposer plus loin à l'Orient plus ancien, plus glorieux, mieux peuplé, plus riche et plus civilisé. L'empereur en avait fait non seulement un tribun à côté de lui-même, mais aussi un collègue dans l'accomplissement de ses charges d'Empire. Sa succession, habilement préparée, ne pouvait lui être disputée par personne.

Mais l'« Auguste » était resté « imperator ». On le vit bien lorsque la nouvelle de sa mort atteignit les légions : elles demandèrent des récompenses et des changements. Tibère, adopté par son prédécesseur, qui, nous l'avons dit, avait vu mourir ses neveux, Caius et Lucius¹, s'imposa, même contre la gloire de Germanicus, dont les exploits sur le Wésér, contre les Germains encore insoumis, saluèrent le nouveau règne et qui alla ensuite en Orient fait reconnaître cet ordre de choses dont il n'avait pas bénéficié. Mais le second Auguste, dont la précaution, peut-être aussi la philosophie, se défendit contre tous les titres dont on voulait l'accabler, ainsi que contre l'appellation de « dominus » et contre le qualificatif de « sacré », touchait à la fin de ses jours et les campagnes l'avaient fatigué². Pendant ses dernières années, dans sa retraite de Caprée, il avait abandonné tout souci de l'Empire, qui fit ainsi la preuve qu'il pouvait marcher même sans la direction présente du « prince ». La succession pouvait être discutée dès le premier jour dans ce milieu politique romain qui n'avait plus ni les soucis des dangers extérieurs, ni celui des légions prêtes à se disputer le pouvoir suprême de leurs chefs. La persécution contre

¹ Le fils d'Agrippa fut tué après la mort d'Auguste ; Suétone, *Tibère*, XXII.

² Pline (*Hist. naturalis*, XXVII, 2) l'appelle un « tristissimus homo ».

la famille de Germanicus mort à la peine prouvèrent bien que la stabilité n'était pas encore en dehors des successions et des intrigues.

Ce fut cependant (en 40) le fils de Germanicus, habitué à porter dans les camps cette chaussure de soldat ¹ dont vint son nom de Caligula, qui lui succéda, à vingt-cinq ans. C'était le premier « princeps et dominus » — il usa de ce dernier titre — qui ne s'était pas préparé pour ses fonctions, si difficiles. Il mena une courte vie qui fut un perpétuel scandale et que l'épée d'un soldat dut trancher ². Mais le long règne d'Auguste, avec sa continuation par Tibère, avait si bien habitué les organes de l'Etat à fonctionner de concert sans froissement, que la personne même de celui qui, réunissant toutes les dignités, empêchait les autres de se les attribuer et de rivaliser entre eux pour le pouvoir suprême intéressait médiocrement. Qui pouvait connaître en dehors des initiés les détails journaliers de cette vie de Cour qui, tout en étant très mauvaise, était au moins plus douce que celle à laquelle les monarques de l'Orient, un Mithridate, un Tigrane ³, les Ptolémées, les Séleucides, avaient habitué leurs sujets et le reste du monde ? Et, lorsque le frère déjà vieilli de Germanicus, un érudit sans aucun sens pour ce qui se passait dans son entourage, où on prétend que sa femme alla jusqu'à se remarier de son vivant, Claude, fut installé par le sénat, qui, cependant, persécuté par Caligula, avait espéré pouvoir en finir avec le « principat » ⁴, on ne vit dans le nouvel Auguste que

¹ Sur les « milites caligati », Suétone, *Vitellius*, VII.

² Sur ses campagnes germaniques, Suétone, *Caligula*, XLIII-XLVIII, LI.

³ Sur le roi des Parthes, Vononès, réfugié chez les Romains, voy. Suétone, *Tibère*, XLIX. Sur son successeur Artabane, *ibid.*, LXVI. Son deuil pour Germanicus, *Caligula*, V. Ses sympathies pour Caligula, *ibid.*, XIV. Un Darius parmi les enfants otages des Parthes, *ibid.*, XIX. Un succès sur les Chauques, *Claude* XXIV.

⁴ Suétone, *Claude*, X. De fait, pendant deux jours, il y eut l'ancienne république. Le peuple l'avait voulu et il soupçonnait le sénat de vouloir sa perte (*ibid.*, XI). Cf. Suétone, *Claude*, XVII.

l'initiateur de ces campagnes en Grande-Bretagne¹ et jusqu'aux Orcades et à l'île de Vecta (Wight), qui devaient donner à l'Empire une nouvelle province² et le créateur de celle de Thrace, où peu à peu l'énergie d'une grande nation s'était éteinte, non sans avoir transmis au rameau septentrional des Daces sa mission.

La folle tyrannie d'un Néron, fils d'Agrippine, un Alcibiade couronné, mais sans les vertus du capricieux Athénien, ne fut pas non plus ressentie dans les armées et dans les provinces. Les vices d'un jeune homme gâté par la conscience exagérée des talents qu'il aimait à exhiber, — mais l'Orient avait les souvenirs de l'histrionisme d'un Antiochus, — les crimes même de celui qui fit tuer sa femme, son frère, sa mère, Agrippine, ne pouvaient pas porter atteinte au jeu très compliqué d'institutions assez habilement combinées pour pouvoir suppléer au manque d'une direction suprême. Néron jouissait même d'une incontestable popularité à Rome, dans ce que Tacite appelle la « plebs sordida ac theatris sueta ». Et, lorsque le Batave Claudius Civilis, rebelle, après un prédécesseur, Julius Paulus, fut amené à Rome en chaînes, lorsque la mort de l'Asiatique Polémon et de Cottius, roi des Alpes, laissa deux nouvelles provinces au peuple romain³, ou lorsque, grâce aux mérites d'un Corbulon — le principal général en Asie — on put couronner à Rome, dans un théâtre recouvert d'or, un nouveau roi des Parthes dans la personne de Tiridate⁴, en attendant, il est vrai, que les Arméniens fissent passer ses légions sous le joug⁵, il y eut

¹ Sur Adminius, fils de Cynobellinus, roi des Bretons, réfugié sous Caligula, Suétone, *Caligula*, XLIV.

² Il conduisit lui-même au Capitole, marchant à sa gauche, le conquérant, Plantius ; Eutrope, VII, § 13.

³ Eutrope prétend qu'il perdit presque la Bretagne (VII, § 14), que Suétone prétend avoir été seulement en danger d'évacuation (Néron, XVIII). Sur la « clades britannica » sous son règne, *ibid.*, XXXIX.

⁴ Suétone, *Néron*, XIII, XXX. Cf. Pline, *Hist. Naturalis*, XXXIII, § 3.

⁵ *Ibid.*, XXXIX. Le successeur de Tiridate, Vologèse, cultiva la mémoire de Néron ; *ibid.*, LVII. Un faux Néron parut chez les Parthes sous les Flavii (*ibid.*). Cf. *Vitellius*, II.

un tressaillement de fierté dans ces masses qui ne plaignaient pas les victimes et ne s'indignaient pas devant les scandales. Quand la fin de ce règne s'approchait déjà, on crut que l'empereur se rendrait en Egypte, où il jouissait donc, chez les Alexandrins, amateurs de pompes et de spectacle, d'une certaine popularité¹.

¹ Plutarque, *Galba*, II, 1. Ç'aurait été aussi le désir de Caligula (Suétone, *Caligula*. XLIX). Néron aurait aussi rêvé de répéter les exploits d'Alexandre-le-Grand aux « Portae Caspiae » ; *ibid.*, *Néron*, XIX. On lui aurait promis pour sa retraite la couronne de Jérusalem (*ibid.*, XL). Au dernier moment, il aurait pensé aux Parthes (*ibid.*, XLVII), et Pline assure qu'il avait entrepris des explorations pour une guerre contre l'Ethiopie (*Hist. naturalis*, VI, § 30). Cf. son jugement sur Néron, XXX, § 1 ; XXXIII, § 18. Cependant le même critique sévèrement l'administration des provinces ; *ibid.*, IV, § 1. On s'en vengeait par des chansons (*ibid.*).

CHAPITRE XXVIII

Les empereurs des légions

Les événements qui se passèrent après l'assassinat de Néron par des soldats montrèrent que cet Empire civil, cette délicate et toute-puissante monarchie d'influence, qu'Auguste avait voulu soustraire à l'influence des armées permanentes qui remplaçaient maintenant, d'après une distribution dont il fut l'initiateur, les anciennes légions improvisées sous la poussée des ambitions, que cette réunion des pouvoirs historiques dans la personne d'un *princeps senatus* qui pouvait, comme dans le cas de Claude et de Néron, n'avoir rien de militaire, ne pouvait pas se maintenir. Le sens de cet Etat romain était la garantie de la paix mondiale, et cette garantie on ne pouvait l'avoir que par les armes. Ceux qui les portaient en avaient conscience et, si, au commencement, les caprices et l'avidité de la garde prétorienne, qui avait évolué de l'ancien entourage armé de César, avait tiré profit de la proximité du trône pour servir les intrigues du Sénat et en tirer le profit, maintenant les légions s'attribuèrent la mission de disposer du pouvoir suprême.

Néron avait fini par être déclaré « ennemi public », et il périt. Contre la volonté des cohortes urbaines¹, un vieux général, d'une ancienne famille, parent de Livie, femme d'Auguste², et qui prétendait avoir des origines divines³, Galba, proclamé d'abord simple « légat du Sénat et du

¹ Auguste en avait fixé le nombre à trois seulement (Suétone, *Auguste*).

² Plutarque, *Galba*, III, § 1. — Vindex, le rebelle des Gaules, où Tibère avait dû susciter des mécontentements, en supprimant le druidisme (Pline, *Hist. naturalis*, XXX, § 1), lui avait déjà offert l'Empire (*ibid.*, IV, § 3). Néron l'avait fait proscrire.

³ Suétone, *Galba*, II.

peuple romain » — dont il entendait donc restaurer le pouvoir, — fut imposé par les soldats des guerres germaniques et britanniques, par ceux qui avaient la garde de l'Illyricum, par ceux enfin que Néron, moins insoucieux des intérêts de l'Empire qu'on ne se l'imagine, avait rassemblés pour une campagne du côté du Caucase, chez les Albains ¹.

Occupant Rome, malgré les intrigues d'un Nymphidius Sabinus, qui se faisait passer comme fils de Caligula, ce vieillard venu de l'Espagne par les Gaules voulut affirmer de nouveau l'autorité impériale branlante. Une révision des récompenses accordées par Néron à ses favoris fut ordonnée ; pour assurer la succession l'empereur choisit son héritier, Pison, qu'il présenta aux « comices d'Empire », dont le nom paraît pour la première fois. La Cour, l'*aula*, déjà formée autour des faveurs, le sénat et la milice privilégiée s'unirent au désir de régner d'Othon, un des amis du feu César magnifique ². Les légions de Germanie ne voulaient pas de l'empereur élu en Espagne et déclaraient ne reconnaître que le Sénat ³. Galba fut tué avec celui qu'il avait adopté six jours auparavant. On vit à ses funérailles des soldats qui touchaient des lèvres sa main en pleurant. Mais son corps fut abandonné, sa tête jetée sur la voie ⁴.

« Les sénateurs », écrit Tacite, témoin et critique inexorable de cette décadence qu'il jugeait d'après ses règles philosophiques, « s'empressèrent ; on décerna à Othon la dignité de tribun et le nom d'Auguste et tous les honneurs des princes » ⁵. Il monta, comme Néron ⁶, au Capi-

¹ Tacite, *Historiae*. Cf. plus haut.

² Son père ressemblant à Tibère, on croyait que c'en est le fils ; Suétone, *Othon*, I.

³ Suétone, *Galba*, XVI.

⁴ Pour Plutarque, Galba n'aurait été que l'instrument d'un courtisan Vinius, qui périt au même moment.

⁵ *Accurrunt patres, decernitur Othoni tribunicia potestas et nomen Augusti et omnes principum honores* ; Tacite, *Historiae*, I, § 47.

⁶ Suétone sait qu'il voulait épouser Messaline, femme du premier (*Othon*, § X).

tole et crut pouvoir inaugurer tranquillement un règne de capitale. Mais, s'il fut accepté par les légions de Pannonie, de Dalmatie et de Mésie, combattant contre les Roxolans, cavalerie sarmate aux casques de fer et de peau, si les îles voisines et la flotte se déclarèrent pour lui, la nouvelle de son avènement suscita le mécontentement des légions combattantes. L'Occident avait opposé déjà à Galba Vitellius, un chef commode, dont la vie dans les Gaules était celle d'un satrape perse ; l'Orient, en commençant par les légions transportées en Mésie et en finissant avec le Parthe Vologèse, allait proclamer, après la mort d'Othon, le dur soldat d'aventure qu'était Vespasien ; on parlait dans la Germanie Supérieure de celui qui avait le commandement dans ces régions, Caecina. Acclamé empereur — ce qui était le droit des armées — orné du titre de Germanicus, le premier, qui n'était que l'instrument inerte de ses camarades et des chevaliers qui formaient sa suite, descendit à travers les cités gauloises lui offrant un hommage craintif, et, brusquant les Helvètes, qui gardaient donc leur ancien rôle sous la sujétion romaine, il passa les Alpes en maître.

Ce n'était cependant plus des Romains qui combattaient entre eux pour le pouvoir suprême à Rome. Il n'était même plus question de l'afflux des affranchis et des esclaves mêmes parmi les soldats. Les barbares, les ruraux, *pagani*, les Rhètes, les Thraces, les Germains, les Pannoniens, les Bataves, tout un monde de Gaulois, les Jazyges¹, formés en cohortes et avançant nus, les boucliers sur l'épaule, aux sons des chants de guerre², formaient le contingent de Vitellius. On vit bien le caractère de ces troupes lorsque les Vitelliens pillèrent Rome vaincue et brûlèrent le temple de Jupiter au Capitole³. Le dernier défenseur de ce nouvel éphémère empereur

¹ Principes Sarmatarum, Jazygum, penes quos civitatis regimen, in commilitium asciti ; Tacite, loc. cit.

² Cohortes Germanorum cantu truci et more patrio, nudis corporibus, super humeros scuta quatientium ; Tacite, loc. cit.

³ Dio Cassius, LXV.

fut un Germain. Dans les Gaules, chez les Eduens, un certain Maricus, un des Boii, se proclamait, non seulement roi, mais « dieu » ¹. L'Afrique voulait un nouveau roi Juba, dans la personne d'Albinus. Les légions d'Orient comprenaient dans leurs rangs des adorateurs du soleil. Si, entre Romains de naissance, on se hélait d'un camp à l'autre et on partageait les provisions, ces nouveaux venus apportaient des haines fraîches et violentes contre ceux qu'ils n'avaient jusqu'alors jamais vus.

Du reste, ce monde germanique avait relevé la cause de Civilis, apparaissant comme « un Sertorius ou un Hannibal » et unissant tous les moyens de l'agitation, de la répulsion pour les enrôlements romains au prestige des bocages sacrés, à l'envie qu'inspirait la richesse des *negotiatores* romains. Jusqu'à Bonn et plus loin il se gagna tour à tour Caninéfates et Frisons, Tungres, Bructères, Tenchtères, Ubiens soumis, qui s'appelaient Agrippinenses, d'après le nom de la femme de Germanicus, Cattes, Usipes, Matriaques. Les Gaules paraissaient se rappeler leur ancienne liberté et elles encouragèrent Classicus, préfet de l'aîle des Trévires, qui s'arrogea des droits royaux et, s'alliant à Tutor, s'assura les contingents des Trévires, des Lingons, des Nerviens ; il leva avec les enseignes romaines, à côté des drapeaux gaulois, la devise de l'*Imperium Galliarum*. Les sujets participaient dès ce moment, tumultueusement, aux discordes romaines.

Le monde vaincu manifestait aussi autrement son emprise sur cette Rome à laquelle Auguste avait voulu conserver ses traditions. Si, dans l'armée d'Othon, qui se tua après la première défaite, il y eut un roi d'Asie, dépossédé, le *rex Epiphanes*, Vitellius, qui arriva à supplanter facilement un rival dont le seul souci était celui de n'être pas traité comme Galba après la mort ², prit,

¹ Assertor Galliarum et deus (nomen id sibi indiderat) ; Tacite, *Historiae*.

² Ne amputaretur caput, ludibrio futurum ; Tacite, loc. cit. Plutarque traite tout autrement le nouveau Néron et fait ressortir l'incroyable fidélité que lui portèrent jusqu'au bout ses soldats (*Othon*).

tout en imposant aux chevaliers une tenue qu'ils avaient oubliée, les allures d'un de ces rois d'Orient. La « domus aurea » de Néron paraissait étroite et humble à celui qui chevauchait sur un cheval caparaçonné, portant la chlamide de pourpre violette. Il refusa les titres de César et d'Auguste¹, paraissant vouloir donner un autre caractère à son autorité, qui devait être si passagère.

Son rival oriental, Vespasien, qui tirait ses droits aussi d'une proclamation à Alexandrie, dans des formes absolument révolutionnaires, non seulement comme empereur, mais comme « César et Auguste et tous les noms du principat »², avait le même caractère distinctif d'une ère nouvelle, qui voyait dans Rome un symbole plus qu'un centre. On l'entendit faire des discours en grec dans cette grande ville d'Antioche, où il fut reçu par le commandant Mucianus, après la reconnaissance par un préfet d'Égypte, qui portait le nom, significatif, d'Alexandre. A Alexandrie, il consentit à faire les gestes archaïques qui guérissaient les malades³. On l'avait voulu César, parce que les légions de Syrie craignaient d'être changées avec celles de la Germanie⁴. La légion elle-même se naturalisait sur la terre où elle avait pris, depuis longtemps, ses quartiers. Elle « aimait les camps familiers, comme ses propres pénates »⁵ et était aimée par ceux qui maintenant, sans distinction de race, étaient les « provinciaux ». Des liens de parenté existaient déjà, nombreux. L'individualité des anciens royaumes transparaissait à travers les formes militaires romaines, éternelle, presque immuable.

¹ Mais Tacite prétend qu'il le fit donner à sa mère.

² Caesar et Augustus et omnia principatus vocabula ; *Historiae*, II, § 80.

³ Suétone, *Vespasien*, VIII.

⁴ Nihil aeque provinciam exercitumque accendit quam quod asseverabat Mucianus statuisse Vitellium ut germanicas legiones in Syriam ad militiam opulentam quietamque transferret. Contra syriacis legionibus germanica hiberna, caelo ac laboribus dura mutarentur ; Tacite, *Historiae*, II, § 80.

⁵ Plerique necessitudinibus et propinquitatibus mixti... Militibus, vetustate stipendiorum nota et familiaria castra in modum penatium diligebantur ; *ibid.*

Comme aux jours de Pompée et d'Antoine, tout cet Orient paraissait vouloir se mettre en mouvement. Son candidat, qui ne montrait pas une ambition trop pressée, avait l'assentiment des « *reges inservientes*¹ », des « rajahs » de cette « dominion » romaine, un Sohème, un Antiochus, restés encore puissants par leur richesse et, ajoutons-le, par leurs liens intimes avec la population. Les villes libres se distribuèrent les rôles dans l'entreprise qui devait commencer. Des vaisseaux se rassemblaient à Byzance ; l'Arménie, les Parthes s'offraient comme alliés. La monnaie du nouveau César fut frappée à Antioche, et un conseil de guerre, confiant la mission de l'attaque en Occident à Mucianus, se rassembla à Béryte.

Dans les provinces européennes, les soldats échangeaient des lettres, de Mésie en Pannonie et en Dalmatie : malgré l'invasion dace, particulièrement hardie, conquérant les quartiers d'hiver et avançant sur les camps, c'était la principale préoccupation, 6.000 Dalmates allaient prendre le chemin de l'Italie. Des émissaires partirent ensuite pour l'Occident, vers l'Espagne, la Germanie, où ils gagnèrent l'adhésion de ces deux rois des Suèves clientélares qui ne portaient pas sans doute des noms traditionnels : Sido et Italicus².

L'armée qui envahit l'Italie n'avait aucun caractère national : à côté des Syriens qui au lever du soleil adorèrent le dieu de la lumière sur ces champs étrangers il y avait toutes les langues et toutes les mœurs³. La population regarda avec la même indifférence l'effroi du gras Vitellius et l'approche victorieuse de ces gens qu'elle ne connaissait pas. On s'amusait comme aux jours de fête⁴. En réalité Rome était conquise, cette Rome à laquelle

¹ Leurs fils avaient dansé la pyrrhique devant les Romains à l'époque de César ; Suétone, *César*, XXXIX.

² Sido atque Italicus, reges Suevorum, quibus vetus obsequium erga Romanos et gens fidei commissa ; *ibid.*

³ Exercitus varius linguis, moribus, cui cives, socii, externi interessent ; *ibid.*

⁴ Alibi proelia et vulnera, alibi balneae popinaeque... Velut fastis diebus id quoque gaudium accederet ; *ibid.*

Auguste avait créé une haute conscience de fierté, et elle ne s'en ressentait pas, ayant l'instinct que c'est dans l'ordre même des choses.

Vespasien eut facilement le dessus, — un vieux guerrier honnête et sceptique, qui tournait en plaisanterie la tentative de lui donner des ancêtres, sans ambition sur le trône où le plaça comme « consul, préteur », et sans doute tribun, César et Auguste, un vote du Sénat terrifié, comme sans ambition avant le hasard qui l'avait ravi du dévouement de ses camarades. On ne pourrait pas dire dans quel sens il comprit l'Empire qui lui était échu. En Orient, où il annexa, non seulement Byzance, l'Achaïe, la Lycie, la Thrace, la Cilicie, la Commagène, jusqu'ici libres, mais l'importante île de Samos, la riche et glorieuse Rhodes, avec ses possessions, les terres anatoliennes, grecques, thraces¹, il laissa à son fils Titus la mission de soumettre la Judée, qui, tout en ayant accepté l'hellénisme et ensuite les noms romains (Hercule, Agrippa) pour des rois résidant en partie à Rome, entendait conserver tout ce qui tenait à une religion si ancienne et regardait avec horreur les dieux des Grecs et même le culte de l'empereur. La prise d'assaut de Jérusalem eut un assez grand retentissement. En Occident, Vespasien se garda bien de se mêler à des discordes qui lui semblaient probablement devoir s'annuler entre elles. Il assista au duel, en Gaule, entre le mystérieux « César » d'usurpation, Julius Sabinus, surgi chez les Lingons, et le neveu de Civilis, Julius Briganticus, puis à l'apparition comme défenseur des droits de l'Empire de Petilius Cerialis, à la destruction de la flotte batave par les Caninéfates riverains de la Mer du Nord, au conflit entre les vainqueurs et les Nerviens, à l'accroissement du pouvoir de son commandant gaulois auquel on allait offrir ce même « Imperium Galliarum ». Agricola paraissait travailler en Bretagne pour son propre compte. C'était abandonner les provinces à elles-mêmes, légions, provin-

¹ Voy. Eutrope, VII, § 19. Sur les combats de Vologèse contre les Alains avec l'aide des Romains, Suétone, *Domitien*, II.

ciaux et barbares désireux d'indépendance s'arrachant un pouvoir qui retenait de Rome l'ombre seule d'une autorité suprême. L'Italie refaite paraissait suffire pour l'entretien d'un César, même s'il n'avait pas eu les mœurs simples de Vespasien, — qui, tout en refaisant le Capitole, n'avait ni palais, ni garde et recevait les portes ouvertes au milieu des « jardins de Salluste » et jugeait en vieux patriarche dans le Forum, — ni les préoccupations philosophiques et morales de son fils Titus, dont le règne fut « les délices du genre humain » pour le motif que cet avocat éloquent, ce poète grec, ce philosophe et ce moraliste ne gouverna guère.

On a sans doute été injuste à l'égard de Domitien, frère cadet et successeur de Titus, malgré ses superstitions, qui lui firent dédier un temple à Isis et un autre à Sérapis, malgré ses petites manies d'artiste du cirque, sa grande vanité et les actes de cruauté qui lui étaient attribués. Il entreprit une campagne contre les Cattes germains, et il est bien certain que, Civilis étant mort, les chefs des tribus insoumises, Chariomer, « roi des Chérusques », Masyus, celui des Semnons, ceux des Suèves et toute la multitude fanatisée pendant quelque temps par les prophétesses « vaticinant à la celte »¹, comme Velléda et Gauna, prêtèrent hommage. Le grand projet suève d'une descente, de concert avec les Jazyges et non moins avec les Daces, au delà du Danube², fut empêché. Domitien fut le premier à s'attaquer aux Daces, dont le puissant royaume, représentant une civilisation rurale originale, servait de point d'appui pour tous ces mouvements³. Il se dirigea sur le fleuve tant de fois traversé par les envahisseurs et eut un premier choc avec les guerriers des rois Duras et Décébale. Leur ayant ravi le

¹ Ἐν τῇ Κελτικῇ θειάζουσα (Dio Cassius, LXVII, § 5).

² Ἀγανακτήσαντες δ' ἐπὶ τούτῳ οἱ Σύνθοι προσπαρέλαβον Ἰάζυγας καὶ προσπαρεσκευάζοντο, ὡς καὶ μετ' αὐτῶν τὸν Ἰστρον διαθησόμενοι *ibid.*

³ Dès Vitellius il y avait une flotte danubienne, « flavia panonica et moesica » ; Gsell, *Domitien*, Paris, 1894.

concours des Quades et des Marcomans par son apparition en Pannonie, il réussit un moment à donner aux Daces un roi de sa création, Diégis. Les échecs de ses généraux Oppius Sabinus, Cornelius Fuscus, préfet du prétoire¹, l'impossibilité d'une rapide victoire s'expliquent bien, si on pense aux efforts désespérés que dut faire un soldat de race et d'expérience comme Trajan contre ces rudes ennemis. Domitien crut pouvoir cependant s'attribuer le triomphe².

Mort par un crime, Domitien³, qui, haï par le Sénat, continuel ennemi du « principat » qu'il avait dû subir, fut pleuré par les soldats, n'avait pas désigné de successeur. Le Sénat osa faire d'un de ses membres, le vénérable Nerva, une espèce de gouverneur de Rome. Le vieillard eut le bon sens de s'appuyer aussitôt sur son fils d'adoption, l'Espagnol Marcus Ulpius Trajan, qui lui succéda bientôt avec cette mission de conquérir la Dacie et de mettre ainsi à l'Est du territoire classique des Germains un poste d'observation des Romains, — c'était reprendre l'idée d'Auguste et de Tibère, — et en même temps d'opposer un empêchement aux incursions des gens de la steppe, ces Sarmates, en partie slaves, derrière lesquels et derrière les tribus gothes des Germains des sources de la Vistule s'agitaient, certainement, déjà les multitudes sauvages des Touraniens.

En tout cas, quelles que fussent ses intentions, c'était reprendre l'œuvre des luttes pour la possession de l'Europe centrale, c'était renouer la tradition d'Auguste et consolider l'Occident, qu'avait diminué l'offensive orientale par laquelle s'était installée la dynastie des Flavii.

¹ Suétone, *Domitien*, VI. Il triompha aussi sur les Sarmates (*ibid.*).

² Expeditiones quatuor habuit ; unam adversum Sarmatas, alteram adversum Cattsos, duas adversum Dacos. De Dacis Cattsique duplicem triumphum egit ; de Sarmatis solam lauream usurpavit ; Eutrope, VII, § 23. Ce triomphe (in foro omni clarissimus ille de Dacia triumphus exultat) est mentionné dans le « Virgilius orator an poeta » de Florus l'historien.

³ Voy. Gsell, *Domitien*.

CHAPITRE XXIX

Guerres de Germanie

Une nouvelle ère paraissait s'être ouverte déjà par l'avènement de Titus, avec les préoccupations éthiques journalières de l'empereur qui cherchait en lui-même, dans ses propres actions, dans l'état de sa conscience, le sens de sa mission. L'Occident n'avait pas pu résister comme organisation matérielle, malgré le génie et la persévérance d'Auguste, à tout ce que l'Orient pouvait lui opposer comme forces accumulées, comme héritage instinctif. Mais il trouva un élément moral l'aidant à conserver une influence, qui durera longtemps, sur les affaires du monde entier, et qui imprimera son caractère à toute une époque, d'une dignité et d'un ordre qui contrastent vivement avec ce que, dès les jours de Marius et de Sulla, presque sans interruption, Rome déchue offrait à ses amis et à ses sujets.

Les origines de la philosophie stoïque, sa formation dans le cercle d'initiés de la « stoa » de Zénon, n'a pas pour le développement général de l'humanité un intérêt plus grand que celles de n'importe quelle autre doctrine contemporaine. Le stoïcisme oriental serait resté seulement une des pages de l'histoire de la pensée humaine. Il fallut l'interprétation d'une race qui en fit sa principale direction, presque sa religion, sans prêtres et sans rites, sans « livre » même, pour que cette philosophie devint un des grands instruments d'orientation et de conduite de l'« orbis romanus ».

Un Grec de Chéronée, Plutarque, maître d'école de son métier, avait traité l'histoire entière sous le rapport de

cette doctrine du devoir, supérieur à tout intérêt, de cette vertu dépassant toutes contingences de la vie. Le bien et le mal ressortissaient en lignes profondément tracées de ses biographies de bonnes et de mauvaises gens, accomplissant des actions utiles ou dangereuses à la société qu'elles concernaient. Ce n'est plus la raison d'Etat, ni le prestige de la forme, comme dans l'ancienne Rome ou dans la Grèce de tous les temps, qui sert à fixer la valeur des individualités et des entreprises politiques, mais bien un principe immuable qu'on peut violer pendant la vie, mais non sans encourir la condamnation des siècles.

Trajan avait figuré un moment dans l'auditoire de cet orateur étranger. Il s'était formé, grâce aussi, peut-être, à des éléments de race, une âme qui correspond à celle d'un Juvénal et d'un Persius lorsqu'ils attaquent les vices de leur époque, à celle de Nerva armant de sa main ceux qui lui étaient dénoncés comme complotant contre sa vie et s'interdisant toute sentence de mort pour des motifs politiques. Aussi à celle de Tacite, qui burine dans ses Annales et ses Histoires la physionomie d'une époque qu'il méprise, sauf cette époque « rare », dans laquelle on pouvait dire sa pensée¹, opposant aux mœurs de Rome le caractère d'un Agricola, son beau-père, ou la simplicité de mœurs des Germains.

Poussé aussi par cette conception de son rôle², Trajan entreprit, tout en domptant les Germains sur lesquels il triompha³, de soumettre l'ennemi le plus dangereux à cette époque. Une première campagne contre Décébale, en 101, pénétra par les marécages du Banat vers le passage étroit qui menait, en Transylvanie future, à Sarmisagethusa, sous les hautes montagnes, capitale à demi civilisée du roi dace Décébale. Celui qui savait vaincre les armées romaines — *nobilitatus cladibus mutuis*, écrit Tacite — ne résista pas longtemps à une supériorité évi-

¹ Rara temporum felicitas, ubi quae velis et quae sentias dicere licet.

² Florus lui attribue la mission de restaurer l'Empire (I, 1).

³ Sur le « munimentum » portant son nom chez les Alamans voy. Ammien Marcellin, XVII, 1, § 11.

dente. Il restitua le territoire romain occupé et abdiqua son indépendance d'action, abandonna sa ligue offensive avec les Sarmates et autres peuples voisins. Mais, comme sa conduite ne correspondait pas à ses promesses, Trajan s'embarqua, trois ans plus tard, à Ancône pour arriver, à travers l'angle romanisé des Balcons, sur le Danube, où un architecte de Damas bâtit un pont de pierre qui, à lui seul, aurait suffi pour montrer que l'empereur entendait réunir la Dacie à ses autres provinces. Après de longs et durs combats, Décébale fut saisi dans son dernier repaire, sa capitale ayant été prise, et, comme les siens, sans appartenir à une religion mystérieuse et sanglante, n'admettaient pas vivre sans la liberté, il se tua avec ses derniers preux.

La nouvelle province fut solennellement créée, et, au-dessus des villages thraces déjà influencés par l'afflux de population latine dans la péninsule, il y eut une population urbaine de chercheurs d'or, de fonctionnaires, d'aventuriers. Ulpia Trajana, qui surgit sur les ruines de la ville barbare incendiée, étendit sur une grande surface ses temples, son amphithéâtre, ses places, du reste assez médiocres. Et surtout des lignes stratégiques menèrent jusqu'à la frontière des Sarmates, des Quades et des Marcomans, jusqu'au bord du steppe des Scythes et des Touraniens. A Rome, une colonne, d'après la coutume des stèles orientales, célébra ces efforts et le triomphe qui les couronna.

Trajan, occidental par son origine, par sa pensée et par sa méthode, entendait cependant faire voir à tous les membres de l'Empire la majesté de son rang. Il y avait chez les Parthes des rois qui écrivaient aux empereurs dans ce style : « le roi des rois Arsace à Flavius Vespasien ¹ ». En Arménie, en Osrhoène, des « rois » se disputaient l'hégémonie sur l'Asie encore insoumise : Parthasiris, Arsacide, fils de Pacor, Mannos, Sporakès, Manisar, Osroé, Mabarsap. Rhémétalce régnait sur le Bosphore. Les Albains, les Ibères, les Lazes avaient leurs

¹ Dio Cassius.

rois indépendants, poussière d'Alexandre. Il fallait leur rappeler une Rome qui n'était ni celle de Crassus le vaincu, ni celle du traître Labienus. Trajan avança par Nisibis jusqu'à Ctésiphon ressuscitée sur les bords du Tigre. Il avait vu dans sa course rapide, rappelant celle d'Antoine, moins heureux, les places des victoires d'Alexandre, qu'il brûlait d'imiter : Arbèle, Gangamèle, et il avait répandu les couronnes de ses vassaux. Ses armées avaient pénétré déjà dans le désert d'Arabie. L'impérial voyageur armé rêvait des deux rivières de la Mésopotamie réunies par des canaux. Le voyage d'Alexandre-le-Grand sur le Golfe Persique fut renouvelé dans des conditions d'organisation étonnantes, et Trajan crut naviguer sur les ondes du grand Océan entourant la terre. Au retour, — qui fut signalé par l'incendie d'Edesse, de Séleucie, rebelles, — en Cilicie, à Sélinonte, il succomba.

Ce règne fut continué par celui d'Hadrien, le second Espagnol, qui tirait ses droits de sa qualité de parent et de pupille de Trajan. Sa pensée, noble, ses ambitions, grandes, son sens élevé de la mission d'un empereur se réunirent dans le projet qu'il semble avoir formé de donner une même vie morale, au-dessus des superstitions parmi lesquelles on classait le christianisme naissant, à toutes les provinces d'un Empire qu'il pouvait croire terminé. Connaisseur de la civilisation hellénique, écrivain et artiste, initié aux mystères grecs et à la magie, fondateur de villes, — son Andrinople vécut et prospéra alors que les Ulpies de Trajan et sa Traianopolis asiatique ont depuis longtemps disparu, — reconstruteur de Nicomédie, de Nicée, de Palmyre, ami d'Antioche où, sans avoir été consul, il fut fait Auguste par un autre Espagnol et par la veuve de Trajan, mais sans vouloir l'accepter avant la reconnaissance par le Sénat, bâtisseur et créateur d'une nouvelle ère des olympiades, l'« Auguste Trajan Hadrien »¹ avait, à l'époque où les grammairiens, les « ora-

¹ Αυτοκράτωρ Καίσαρ, Θεοῦ Τραϊανῶν Παρθικοῦ υἱός, Θεοῦ Νέρου υἱωνός Τραϊανός Ἀδριανός Σεβαστός ἀρχιερεὺς; *Hermes* de Hübner, Berlin, 1870, IV, pp. 178-179, 182-184.

teurs », les « comédiens (*comædi*), les peintres, les « musiciens » et les jurisconsultes, qui pouvaient être aussi des « géomètres », formaient la jeunesse romaine¹, toutes les connaissances, tous les talents et tous les goûts nécessaires pour donner, sans révolution dans les esprits, l'unité morale de l' « orbis ». Alors qu'il faisait célébrer comme archonte les « dionysiaques », il voulut imposer aux Juifs la religion éclectique du paganisme helléno-romain et massacra en masse les rebelles sous les murs naissants de l'Aelia Capitolina. Empereur itinérant, il voyageait à travers les provinces, recueillant tous les souvenirs et adorant tous les dieux : on le vit à Eleusis, à Athènes, comme pieux fidèle de Zeus l'Olympien, — et il donna à la cité de Péricleès le fief de Céphalonie ; celui qu'on appelait à Rome le *Graeculus* permit l'érection d'un Panhellénion pour tous les Grecs. A Rome même, sous l'influence des tombeaux pharaoniques, il fit élever la *Moles*, destinée à conserver ses restes, depuis longtemps dispersés à tous les vents, et ce fut sous lui et par lui que, à Héliopolis (Baalbek), dans le Liban, l'Asie eut le plus magnifique des temples, consacré au soleil dans sa propre ville, avec des colonnes de vingt mètres de hauteur et sept mètres de pourtour sur une base de vingt.

Il aurait voulu montrer qu'avec une armée comme la sienne, mêlant toutes les races, de façon que les chevaliers bataves gardaient le Danube², la paix perpétuelle était la grande réalité du monde. Les troubles qui l'interrompirent n'eurent pas de durée. La poussée des Albains du Caucase, considérés comme de « Massagètes », incommoda seulement d'une façon provisoire, malgré les agissements du Parthe Vologèse, les provinces voisines ; on verra bientôt leur chef, Pharasmane, avec sa femme, à

¹ Capitolinus, *Marc-Aurèle*, 2, 4, où la liste des personnes qui se distinguèrent à cette époque dans ces branches. Les « mimographes » disposaient de la réputation des empereurs (*ibid.*, § 8). Cf. *Verus*, § 2.

² Οὕτω γὰρ καλῶς ἤσκητο τὸ στρατιωτικὸν αὐτῷ, ὥστε καὶ περὶ τὸ ἱππικὸν τῶν καλουμένων Βαταύων τὸν Ἰστρον μετὰ τῶν ὀπλῶν διενήξατο ; Dio Cassius, LXIX, § 9.

Rome. Les Roxolanes ¹ et les Jazyges finirent par envoyer des émissaires ; Hadrien donna des rois aux Germains qu'il visita. Son second héritier (le premier, Allius Verus, un favori luxueux, était mort), le « nouveau Numa » Antonin, n'eut guère plus de succès militaires, et put jouir de l'admiration de toute la philosophie à l'égard de ce pacifiste.

Trois quarts de siècle s'étaient passés depuis la conquête de Trajan en Dacie, lorsque Marc Antonin dit Aurèle, élève de Cornélius Fronton et de Claude Hérode ², le successeur, avec Lucius Verus ³, d'Antonin « le Pieux », se trouva engagé dans une guerre qui en tirait les conséquences. Il s'agissait des Jazyges et des descendants de Marbode, les Victofales, les Quades et les Marcomans, plus les Hermundures et les Suèves. La vie entière de cet homme toujours occupé à scruter la plus noble conscience qu'eût jamais eue un souverain fut consacrée à prendre possession de ce cours moyen du Danube dont les bouches appartenaient déjà à Rome par les Daces vaincus et par la suprématie sur les cités grecques voisines, encore florissantes.

Pendant que Vêrus, puis, après sa mort, le sévère Avidius Cassius seul, défenseur de la « disciplina majorum » ⁴, brisaient le plus grand essor des Parthes, arrivés dans leurs « raids », pareils à ceux des Arabes de plus tard, jusqu'en Syrie, et, soumettant l'Arménie, finissaient

¹ Julius Capitolinus, *Hadrianus*, §§ 6-7. La Pannonie et la Dacie furent confiées à un même général.

² Cf. le livre de M. Pârvan, *Marc-Aureliu*, Bucarest, 1910. — C'était, par son grand-père paternel, encore un Espagnol, et on se plut à rattacher sa race à Numa et aux vieux rois de Salente (Capitolinus). C'est sous lui que les forces de l'Espagne furent épuisées et qu'il fallut recruter en Italie (*ibid.*, § 11). Des Maures en Espagne, *ibid.*, § 12 ; Sévère, § 2.

³ « Tunc primum romanum imperium duos Augustos habere coepit », écrit Capitolinus, en s'adressant à Dioclétien (*Marc-Aurèle*, § 7).

⁴ Il disait : « Marcus Antoninus philosophatur et querit de elementis et de animis et de honesto et justo, nec sentit pro republica » (Capitolinus, *Avidius Cassius*, § 14).

par brûler le palais du « roi des rois » à Ctésiphon, — et une révolte d'Arménie, sous Tiridate, fut réprimée ensuite, — pendant que Cassius, Chypriote ¹, qui devait se faire proclamer empereur à la nouvelle de la mort de son maître, punissait la révolte égyptienne d'Isidore et des nouveaux « pasteurs », les Boucoles ², qui avaient assiégé Alexandrie, Marc Aurèle se fixa pour des années en Pannonie, appelant à lui, le premier, « des Germains contre des Germains ² ». Après la plus opiniâtre des guerres, qui avait mis en mouvement toutes les populations de ces régions, Jazyges, Roxolans — ces derniers infestant la Dacie ³, — Costoboques et Bures, tribus daces alliées à Rome, Norisques, Cotins, Alains, Bastarnes, Peucins, Sosibes, Sicobotes ⁴, Astinges, Vandales, avec leurs chefs Rhaüs et Raptus, Lacringes, de la même souche, il imposa une paix durable à chacune des nations qui avaient pris les armes contre l'Empire. S'il n'arriva pas à créer sa « Marcomanie », sa « Sarmatie », les Quades obtinrent des terres et s'engagèrent à livrer des bœufs, des moutons, à servir dans l'armée ; les Marcomans promirent, en échange, pour le droit de commerce dans un *emporium*, de ne plus s'approcher du Danube à la distance de trente-huit stades ; les Jazyges du roi Banadaspe acceptèrent un terrain neutre double et, restituant de nombreux captifs, ils donnèrent 8.000 cavaliers, dont la moitié fut envoyée jusqu'en Grande-Bretagne ; des Marcomans furent colonisés en Italie ⁵. Dans les châteaux bâtis par les Romains, 20.000 soldats restèrent pour garder l'ordre résulté de cette longue guerre. Déjà, une « Autriche » romaine s'était formée dans ces régions, où l'ancienne

¹ Sa fille s'appelait Alexandra.

² Emit et Germanorum auxilia contra Germanos (Capitolinus, *Marc-Aurèle*, § 21).

³ Ἐφῆχεν αὐτοῖς [τοῖς Ἰάζυξι] πρὸς τοὺς Ῥοξολάνους διὰ τῆς Δακίας ἐπιμίγνυσθαι ὁσάκις ἂν ὁ ἄρχων αὐτῆς ἐπιτρέψῃ σφίσιν ; Dio Cassius, *Marc-Aurèle*, LXXI, § 19.

⁴ Cf. Pline, VI, § 7.

⁵ Cf. aussi « infinitos ex gentibus in romano solo collocavit » (Capitolinus, *Marc-Aurèle*, § 24).

vie profondément romanisée des vieilles populations illyres avait été remplacé par ce turbulent monde germanique et sarmate. Il y avait encore des « Scythes » à soumettre lorsque le faible corps du militaire philosophe faiblit sous la tâche, dans un camp (180).

C'avait été — malgré cette tolérance que critiquait Avidius Cassius, — après Auguste, le plus grand empereur d'Occident, de l'Occident seul. On lui attribue une déclaration qui définirait sa pensée sur ce point : « Les Ciliens, les Syriens, les Juifs, les Egyptiens n'ont jamais été plus forts que nous et ne le seront pas ¹ ».

Les résultats qu'il avait atteints étaient certainement assez grands pour troubler la raison de son fils, Commodus. Accueilli au retour des camps comme un jeune dieu à la chevelure d'or ², mais tombé bientôt entre les mains d'un intrigant, qui lui fit tuer sa propre sœur, accusée de conspiration, il parut vouloir renouveler les jours de Néron, prostituant et se prostituant — *omne genus infamavit hominum et ab omnibus est infamatum*, — se faisant admirer « mille fois » au cirque comme vainqueur des ours et des autruches ³, portant, la tête rasée, entre les Isiaques, qu'il frappait du bâton, le dieu-chien Anubis dans ses bras, substituant ses traits à ceux du colosse de Rhodes, faisant de Rome sa « colonie » et du Sénat une création « commodienne », s'identifiant tantôt à Hercule et tantôt à Mercure, s'intitulant : « Amazonicus, Invictus, Felix, Pius Lucius Aelius Aurelius Commodus Augustus, Herculeus, Romanus, Exuperatorius », et donnant chacun de ces noms à un nouveau calendrier « commodien » ⁴ ; son sceau était le *signum Amazoniae*.

¹ Dio Cassius.

² Hérodien, I, § 87. Il explique le dévergondage du jeune prince par des conjurations, des intrigues, des révoltes comme celle du « latro » Maternus en Gaule et en Espagne, des tumultes urbains, des incendies.

³ Mais déjà Auguste avait invité des fils de nobles et des chevaliers à faire preuve au cirque de leur vigueur et de leur habileté (Suétone, *Auguste*).

⁴ Alexandrie, la flotte d'Afrique reçurent le même qualificatif. Il

Mais il eut une politique à l'égard des Germains, et elle continua, sans faiblesse, bien que les garnisons des châteaux fussent retirées devant la soumission complète des vaincus, celle de son père : les distances neutres furent affirmées de nouveau, les Daces « voisins » furent colonisés dans la province de Trajan, les contingents barbares retenus, des assemblées mensuelles sous la surveillance des centurions romains imposées, l'inviolabilité des clients de Rome, Jazyges, Bures, Vandales des deux espèces, assurée. Lorsque Commode, ridicule plus même qu'odieux, succomba en 192, rien du grand héritage qu'il avait reçu n'avait été abandonné. Rome continuait à avoir tout le Danube et ses soldats gardaient la rive de l'Euphrate, où on a trouvé dernièrement leurs rudes des-
sins, à côté de ceux, plus soignés, qui représentent les bruns chefs de l'Arabie hellénisée en longs vêtements blancs et en bonnets pointus de même couleur.

Un moment, une dynastie d'adoption n'existant plus, la direction de l'Empire parut chanceler. Un nouveau Galba, refusant les honneurs offerts à sa famille, Pertinax, homme du passé guerrier, ancien soldat de Marc Aurèle sur le Danube ¹, qui fit distribuer toute terre libre aux agriculteurs ² et abolit les impôts du passage et du port, fut tué par un parti de soldats pour leur avoir donné comme première parole un énergique « militemus ». Son successeur, autre vieillard, Didius Julianus, qui avait combattu en Germanie les Cauques et les Cattes, vainqueur aux enchères de la soldatesque contre le propre beau-père de Pertinax et détesté par l'indignation du peuple, commença par promettre aux prétoriens de renou-

y eut, dit Lampride, vingt-cinq consuls dans une année « venditaeque omnes provinciae » (*Commode*, §§ 6, 17). Le sénat le déclara après son assassinat « saevior Domitiano, impurior Nerone » (*ibid.*, § 18). Un empereur comme Sévère honora cependant sa mémoire (*ibid.*).

¹ Le peuple voyait « omnia per eum antiqua posse restitui ». — Le gendre, du même âge, de cet empereur, Pompeianus, avait refusé une pareille succession (*Capitolinus*, *Pertinax*, §§ 4, 14).

² Hérodiens, II, § 4

veler les jours dorés de Commode. Il ne fit que présider les Saturnales des assassins : lorsque, les légions l'ayant répudié, il eut le même sort que son prédécesseur éphémère, il balbutiait devant la mort : « et qu'ai-je donc fait ? ». Un Clodius Albinus, Africain d'Hadrumète, avait reçu la pourpre et le titre de César des mains de Commode¹, l'Orient prenant, après plus d'un siècle, sa revanche, envoyait Septime Sévère, — vengeur de Pertinax, — qui fut proclamé dans l'Illyricum, comme représentant de sa suprématie.

¹ Spartien, *Albinus*, § 2.

CHAPITRE XXX

Empereurs syriens et « tyrans » de Thrace. Etablissement de la monarchie royale.

Sévère était un Gaulois mélangé d'Africain (né à Leptis, d'un père qui portait le nom des Gètes ; sa sœur, venue de Leptis, parlait à peine le latin, et lui-même avait l'accent de sa patrie¹) ; sa femme, Julia Domna, était une Syrienne de grande naissance. Il accourut se faire reconnaître à Rome, où, dédaignant la « participation » offerte par Didius Julianus, il réhabilita la mémoire de Pertinax, entré comme « héros » dans le Panthéon des Augustes. Il lui fit faire des funérailles auxquelles participèrent les chefs des nations soumises, et les flûtes de l'Orient chantèrent leurs plaintes devant le cénotaphe du César d'un jour². Le nouveau maître fit entrer pour la première fois des soldats dans le prétoire humilié et il offrit à la plèbe ces jeux du cirque par lesquels elle s'était accoutumée à être gagnée. Mais, devant cet homme de simple énergie, le monde oriental, auquel il était lui-même si intimement lié, avait suscité dans la personne de Pescennius Niger un amoureux de la légende qui, émule de Marius et d'Hannibal, aimait à se présenter d'après la nouvelle conception qui hantait les esprits, au moment où d'Osrhoène, l'Adiabène, l'Atrène attiraient les esprits, comme un Alexandre ressuscité. L'émule du Macédonien, soutenu par les rois et les cités de l'Asie, fut cependant repoussé en Macédoine, les siens étant battus à Cyzique, et, vaincu à Alexandrie d'Issus, poursuivi jusqu'à

¹ Spartien, *Sévère*, §§ 15, 19.

² Lugubre quiddam submisce tibiis accinebant.

Antioche, où il trouva sa mort. Le long siège de Byzance, pendant trois ans — ce que Rome n'aurait jamais pu soutenir — montra combien était forte la conscience locale, l'instinct d'autonomie de ces centres de la vie hellénique en Orient : peut-être l'histoire de cette résistance, prouvant combien était inexpugnable par la situation cette cité défendue par de hauts murs et par la Mer elle-même, donnera-t-elle plus tard à Constantin l'idée d'en faire la Métropole de l'« orbis » dirigé vers le soleil levant. Les Byzantins sacrifièrent même leurs statues, les jetant à la tête des ennemis¹.

Ayant mis une fin à l'ambition d'Albinus, l'« Occidental », le César unique tourna ses armes contre ces royaumes d'au-delà de l'Euphrate qui étaient défendues par l'immensité du désert sans eau. Il délivra la Syrie et la Judée de l'occupation d'un certain Claude, humilia les monarques de l'Arménie et de l'Osrhoène, assiégea la capitale des Atrènes. Une campagne contre les Parthes d'Artabane, venus du côté de Nisibis, devait le porter plus tard du côté de Séleucie, de Babylone, qu'il trouva abandonnée, de Ctésiphon, dont les rues se couvrirent de cadavres. Celui qui avait vaincu l'imitateur naïf d'Alexandre vit ensuite, après avoir traversé de nouveau les vallées de la Syrie, le tombeau du créateur de la nouvelle monarchie. Alexandrie gagna le droit de vivre autonome, et, dépassant Alexandre, le Romain orientalisé, adorateur de Sérapis, « contempla attentivement Memphis et Memnon, les pyramides et le labyrinthe² ».

La campagne contre Albinus, ce poète de « Géorgiques » perdues, qu'il avait traité de collègue, l'appelant « unaninus, carissimus, amantissimus » et « frère »³, avait été considérée avec mécontentement par un monde avide

¹ La ville devint une *χωμη* des Périnthiens (Hérodien, III, § 6), comme Antioche une dépendance de Laodicée. — Du côté de Cyzique avait été détruit un autre rival, Emilien (Spartien, *Sévère*, § 8).

² Memphin et Memnonem et pyramidas et labyrinthum diligenter insexit ; Spartien, *Sévère*, § 17.

³ Capitolinus, *Albinus*, §§ 7-8, 11.

de paix ¹. Sévère, persécuteur cruel du Sénat, comme un « Sulla africain », *Sulla punicus*, avait brisé les forces de son concurrent, qui se tua près de Lyon, et, ayant foulé son corps sous les sabots de son cheval, envoyé sa tête à Rome, où la foule acclamait au Théâtre l'immortalité de sa cité. On lui présenta plus tard, pour la réconcilier, les éléphants, les crocodiles de l'Asie, les bisons des vieilles forêts daces et sarmates.

Enfin les Calédoniens « peints », les Picti, ennemis permanents de la Grande-Bretagne réduite en province, virent paraître ce restaurateur des frontières. Au prix de lourds sacrifices, dans un pays sans moyens d'alimentation, il arriva à tracer sur ce nouveau territoire les routes qui devaient assurer la domination romaine. Il mourut presque nonagénaire à York, comme Marc-Aurèle en Pannonie, poursuivant l'accomplissement de son œuvre, le mot *laboremus* sur ses vieilles lèvres. Bassianus, le fils aîné, et le cadet, Geta, le plus pacifique et le plus aimé, devaient régner ensemble. Comme ils ne s'entendaient pas, on eut dès lors l'idée de diviser l'empire, l'un ayant Byzance, avec Antioche ou Alexandrie capitale, l'autre Chalcédonie ². L'Afrique restait à Bassianus. Le crime de ce Bassianus donne une solution plus simple ³.

Un nouveau Commode fut ce fils, auquel le père avait donné le doux nom d'Antonin, mais un Commode à la façon de l'Orient, dans l'esprit duquel il avait été élevé par sa marâtre qu'il devait épouser solennellement. Celui qui passa dans l'histoire avec le surnom de Caracallus, donné par les soldats ou par le peuple, auquel il avait distribué des vêtements de ce nom ⁴, comme jadis celui

¹ Μέχρι τότε τοιαῦτα πάσχομεν; μέχρι τοῦ πολεμοῦμεθα; Dio Cassius, LXXV, § 4.

² Hérodien, IV, § 3.

³ Un « frater patruelis », Afer, aussi fut tué.

⁴ Vestimenta populo dederit, unde Caracallus est dictus; Spartien, *Sévère*, § 21. Caracalli nomen accepit a vestimento quod populo dederat, demisso usque ad talos, quod ante non fuerat; *Caracalla*, § 9. — Ce vêtement s'appela désormais *antoniniana*. Macrin voulut en donner de pareils au nom de son fils (Lampride, *Diadoumien*, § 2).

de Caligula resta attaché à Caïus César, voulut, dans la voie d'un Pescennius Niger, renouveler les fastes d'Alexandre-le-Grand¹, optant parmi les dieux, dont il prétendait être l'image sur terre, pour Hercule et Bacchus. Il porta le costume et les armes, il employa les vases du héros macédonien, dont il faisait élever partout les statues ; il commanda une « phalange » d'Alexandre, composée exclusivement de Macédoniens ; il se fit apporter des éléphants et demanda qu'on lui décerne des couronnes d'or. Dans un voyage pompeux, accompagné de lions apprivoisés, il se fit voir à Troie, où il offrit des jeux devant le tombeau d'Achille, auquel il éleva une statue. En même temps, il tuait par fureur, par passe-temps, jusqu'à jeter ses soldats sur le public du cirque, accusé d'avoir insulté un cocher. Fils de l'Orient, il donnait des noms orientaux aux divinités de l'Hellade, Esculape étant pour lui Sérapis, auquel il aurait consacré l'épée qui lui avait servi pour tuer son frère Géta dans les bras mêmes de sa mère, contrainte à en témoigner une joie bruyante.

Mais le nouveau monstre avait, comme l'autre, toute l'ambition d'un monarque fier et entreprenant, avec les dures vertus du soldat, telles que les aimait cet Orient². Ayant soumis sur le Danube, avec des auxiliaires germains, les Vandales et les Marcomans, sur les traces de Marc-Aurèle, et tué le roi des Quades, Gaïobomar, ayant implanté dans les pays des Alamans des châteaux d'après le nouveau système de domination et réduit les Cenri gaulois, dont les femmes, prisonnières, préférèrent la

¹ Se Alexandro Magno Macedoniae aequandum putabat. Alexandrum Magnum ejusque gesta in ore semper habuit ; Spartien, *Caracalla*, § 2. Il fit faire des statues ayant d'un côté sa figure, de l'autre celle du héros. Parmi les Romains, il préférait Sulla et Tibère : il imita les massacres du premier, cultivant ses soldats comme le dictateur.

² Les soldats l'avaient proclamé du vivant de son père malade, qui garda le pouvoir. (D'après Spartien (*Geta*, § 2), Sévère aurait voulu faire d'« Antonin » un titre comme celui d'« Auguste ».) Mais il ne faut pas oublier que l'historien, écrivant pour Constantin-le-Grand, cherche à légitimer la diarchie contemporaine.

mort, il se rendit en triomphe à Nicomédie, lança des troupes contre les Parthes, réunit des Galates et des Scythes, occupa l'Osrhoène du roi Abgar. Il attaqua les Arméniens, dont il captura le roi, prit sur Artabane Arbèle et livra aux « soldats d'Alexandre » les tombeaux des rois perses¹. S'il ordonna un massacre, celui des conscrits à Alexandrie, dont il devait paraître rappeler le fondateur, il ne faut pas oublier l'esprit frondeur de la pire des plèbes². D'Edesse il se préparait à venger, sur le champ de bataille de Carrhae, la mort de Crassus, mais il fut assassiné en chemin.

L'auteur du meurtre était le pompeux préfet du prétoire de l'assassiné, un Maure né à Césarée, ancien « avocat » portant une boucle d'oreille, Opilius Macrinus, qui se fit appeler Sévère lui aussi, par égard pour les prétoriens. Son jeune et blond fils, autre « Antonin », portait le nom bizarrement étranger de Diadouménien. Il s'empressa de liquider la situation orientale, concluant une paix avec les gens d'Artabane, revenus à Nisibis, et donnant le diadème à Tiridate (Dexad).

On le voulait à Rome, qui en avait assez des Syriens, mais ceux-ci le prévinrent. Varia ou Maesa, sœur de Julie, femme de Sévère, déjà morte, avait eu d'un certain Julius deux filles : Soémis (« Semiamira ») et Mamaea, dont les noms trahissent la mode qu'elles suivaient (Mésa c'est l'Emessienne). La première, qui ambitionnait de conduire elle-même l'empire et allait se créer un « Sénat de femmes », imposa son fils Avitus, un adolescent, qu'elle prétendit avoir eu pour père Caracallus.

Ce Bassianus, encore un « Antonin », chercha à ressem-

¹ Pour Hérodien ce ne fut que le résultat odieux de ses embûches : il serait venu en fiancé de la fille du roi.

² Cf. Trebellius Pollio, *Triginta tyranni*, § 22 : « Saepe illi, ob neglectas salutationes, locum in balneis non concessum, carnem et olera sequestrata, calceamenta servilia et caetera talia usque ad summum rei publicae periculum seditione, ita ut armarentur contra eos exercitus, pervenerunt. » Leurs prêtres défendaient l'entrée des faisceaux consulaires (*ibid.*). Cf. Mitteis et Wilcken, *Grundzüge und Chrestomathie der Papyrskunde*, Leipzig-Berlin, 1912, I, pp. 38-39.

bler, autant que le lui permettait son extrême jeunesse, à son père ivre du pouvoir. Ayant fini en Asie avec Macrinus, tué, puis avec son fils, exilé d'abord chez les Parthes d'Artaban pour expier lui aussi l'usurpation, il donna à Rome le spectacle des pompes sanglantes et criardes de son culte et des voluptés mystiques, et même des sacrifices d'enfants de sa Syrie, auxquelles comme prêtre il avait été initié. Son principal but aurait été de réunir dans un seul temple, celui du Soleil de Syrie, les vénérables cultes de la vieille Rome et, avec les croyances « de la Judée et de la Samarie », « l'enthousiasme des chrétiens »¹. « Epoux » d'une vestale, alors que le Soleil le devint celui d'une déesse de Carthage, il prit bientôt, dit-on, le nom de ce dieu même, qu'il servait voluptueusement, jusqu'à s'offrir aux hommes sur le seuil de son palais : Héliogabale². Réunissant dans ses prétentions et dans ses aspirations Sardanapale à Marc-Aurèle, à Tibère et à Auguste, il invoquait le démon d'Alexandre et demandait l'appui d'Isis égyptienne, à laquelle aussi il avait fait élever un temple à Rome³.

Quand on écarta par dégoût ce « roi à la façon des Perses », les prétoriens, ses assassins, installèrent, à la place du fils de dix-huit ans de Soémis, déjà César, celui de Mamaea, qui n'en avait que quatorze. Portant par la volonté de ses soldats le nom de Sévère de son grand pré-

¹ *Judaeorum et Samaritanorum religiones et christianam devotionem illuc transferendam et omnium culturarum secretum Heliogabali sacerdotium teneret ; Lampride, Héliogabale, § 3.*

² Cf. Toutain, *Les cultes païens dans l'Empire romain*, Paris, 1907.

³ Dans la biographie du Diadouménien par Lampride, § 1, on a la salutation des soldats pour un nouvel empereur : « *Macrine Imperator, Dii te servant, Antonine Diadumene, Dii te servant, Antoninum divum omnes rogamus : Jupiter Optime Maxime, Macrino et Antonino vitam. Tu scis, Jupiter, Macrinus vinci non potest. Tu scis, Jupiter, Macrinus vinci non potest. Antoninum habemus, omnia habemus. Antoninum nobis Dii dederunt patrem. Antoninus dignus imperio.* » Cf. Capitolinus, *Maximin, ibid.* Une séance d'acclamations du Sénat dans la *Vie d'Alexandre Sévère*, § 10 et suiv.

décèsseur, on lui avait donné celui d'Alexandre, alors qu'il s'appelait Alexianus, et, par la même prétention de bâtardise que pour son prédécesseur, il devint « Antonin ». Le Sénat lui avait même offert le qualificatif de « Grand ». Sa mère et sa grand'mère arrivèrent à gouverner l'Etat, sagement, allant jusqu'à penser à une nouvelle législation pour tout l'Empire, les Romains Ulpian, Paul, Marcien étant réunis dans ce but aux Grecs Hermogène et Callistrate. Mais l'enfant qui devait périr treize ans plus tard, en 235, n'était pas de taille à retenir l'Orient, où dans des grandes villes on se moquait de l'« archiérée », de l'« archisynagogue » syrien qui s'évertue à faire le Romain, alors que lui il prétendait descendre des Metelli.

Une grande révolution s'était accomplie en Orient pendant les quelques années de ce règne d'élève sérieux, tutelé de près, exposé savamment aux applaudissements du peuple et aux cupidités de l'armée. Artabane le Parthe, que Rome s'était habituée à respecter, n'était, à la tête de ses barbares adonnés aux « raids » profitables, qu'un usurpateur, le roi d'Arménie, malgré la longue série de ses prédécesseurs, un prince local ayant fait fortune, les monarques d'Osrhoène, d'Adiabène, des Bédouins imitant grossièrement, jusqu'au grec de leurs monnaies, une civilisation politique qu'ils ne pouvaient pas comprendre. L'Iran subissait depuis longtemps, laborieux, plein de respect pour le passé, étroitement lié à son mazdéisme, capable de le fanatiser des siècles après les défaites de Darius Codoman, le joug des peuplades du désert, l'autorité des aventuriers. Du fond des masses surgit enfin quelqu'un, qui, fils d'un simple cordonnier, se présentait en même temps comme continuateur des anciennes traditions et comme le vengeur d'une population asservie. Le fils de Sassan se fit appeler Ardschis, Artaxerxe, et prit sur lui le rôle que Mithridate, père d'un Xerxès et d'un Darius, avait joué avec une si parfaite maîtrise deux siècles auparavant. Renversant et rempla-

çant le Parthe, se substituant à lui, sinon en vertu de sa propre légitimité, au nom de sa race, il se jeta aussitôt sur les provinces qu'avaient arrachées à l'héritage glorieux des descendants de Cyrus, dont le nom n'était pas oublié, ces barbares d'Occident qui étaient les Romains. Combattant, avec une fortune changeante, contre les fils d'Artabane, qui ne voulaient pas lâcher prise, le « roi des rois » fut acclamé en Médie, en Arménie, en ce qu'on appelait le pays des Parthes ; il réclamait à l'Alexandre de Rome, faible adolescent, la possession des droits de sa couronne jusqu'à la Mer d'Occident. Se rappelant les exploits d'Alexandre, qu'il voulait dépasser par la discipline, l'abstinence et la chasteté, l'empereur dirigea, d'Antioche, sur l'Euphrate, sa « phalange » de six légions. Il attaqua par trois lignes, mais ne vainquit que dans ses lettres au Sénat l'armée d'Artaxerxe aux sept cents éléphants, mille chars de guerre, et, d'après son calcul, « 17.000 » cavaliers¹. Au contraire, ses légions subirent un affreux désastre.

Or, après la mort, dans les Gaules, par la main des auxiliaires germains, à la veille d'une expédition au-delà du Rhin, où il avait été rappelé par une grande invasion, du malheureux jeune César, on n'eut plus d'empereurs pour l'*orbis* entier. Cette péninsule des Balcons à laquelle, aussitôt nommé, Macrinus avait envoyé de nouveaux gouverneurs, avait gagné, n'étant plus sujette ni aux invasions barbares, ni aux discordes civiles, assez de force, et ses autochtones étaient revenus suffisamment de la catastrophe de leur indépendance pour que, romanisés en grande partie, ils osassent réclamer la conduite de l'Empire. Tout l'esprit entreprenant des Daces, en partie encore libres jusqu'à ce moment, vivait encore dans ces populations qui révéraient même les descendants du roi

¹ Lampride, § 56. Il employait aussi des archers de l'Osrhoène (Capitolinus, *Maximin*, § 11). Ils voulurent après sa mort faire empereur leur chef, Tyceus (*ibid.*). Des Manres, des Parthes servaient sous ses drapeaux (*ibid.*).

Décébale, parmi lesquels fut choisi, un peu plus tard, le César Régilien. Comme, d'un autre côté, des masses germaniques nouvelles, déplacées par quelque phénomène inconnu dans le monde des peuplades touraniennes, avaient paru derrière les Vandales, les bandes gothiques, il fallait que les provinces employassent leurs propres moyens pour se défendre contre une poussée continuelle, devant amener l'abandon de la domination directe en Dacie. Mais, habitués à vivre en clans rivaux, ces « Thraces », ces « Scythes », ces « Illyres », ces « Dalmates » n'avaient pas le besoin de la monarchie orientale, ni celui de l'ordre romain, dans le fond de leur âme. Ils donnèrent donc, pendant la plus grande partie de ce troisième siècle, des « tyrans » locaux et passagers, dont la longue série confuse montre, en même temps que la décadence de l'Empire, la vitalité de leur race.

Septime Sévère lui-même avait été proclamé à Carnutum ; le successeur de son petit-fils était un ancien berger « thrace » taillé en Hercule, Maximin, ce qui ne signifie pas réellement un homme de ce sang, mais bien le fils, né en Thrace, du Goth Micca et de l'Alaine Ababa ¹. Après Gordien et son fils, — des dignitaires africains, du sang des Gracques, des Scipions et de Trajan ², — proclamés en Afrique, — et à la mort obscure desquels le Sénat essaya en vain d'opposer, par une élection solennelle dans le temple de Jupiter au Capitole, les ombres falotes de deux empereurs civils, Maxime Pupien et Clodius Albin, aussitôt tués par les prétoriens, plus le neveu homonyme de Gordien et un Arabe, Philippe, — un Pannonien de Bubalis, Décimus, soldat originaire probable-

¹ Capitolinus, *Maximin*. Il aurait parlé le « thrace » : « semi-barbarus et vix adhuc latinae linguae (capax), prope thracica imperatorem publice petit » (*ibid.*, 2). Septime Sévère le qualifie de « thraciscus » (*ibid.*, § 3). Il avait acheté des terres dans son vicus et pratiquait le « commerce » avec les Goths (*ibid.*, § 4). Ce « vicus » était sur le Danube, et au delà de la « ripa » veillaient les Alains (*ibid.*). Les soldats des Gaules étaient en grande partie de sa race (Hérodien, VI, § 8). Sur les Alains, voy. *Gordien*, I, III, § 34.

² Le vieux poète avait écrit une « Antoniniade » et se faisait nommer Antonin.

ment de ces régions, fut imposé par l'armée. Après Galus et Emilien, après Valérien et son fils Gallien, de provenance incertaine, on a, pendant l'ère appelée « des trente tyrans » : le Thessalien Valens; le Dalmate Seribonien, le commandant de l'Illyricum Aureolus, le duc de Dalmatie Caeropius, Saloninus, dont le nom désigne l'origine, la ville dalmate de Salone, le Méso-Pannonien Ingenuus, ce descendant des rois daces Régilien, l'Illyre Carus, un autre Illyre, « Dalmate » ou « Dardane », Claude, avec lesquels recommencent les empereurs reconnus par l' « orbis » entier. Puis son frère Quintilien, aussitôt tué, le Pannonien où le Dace balcanique¹ Aurélien et, par-dessus le sénateur Tacite, Probus, proclamé et mort à Syrmium. On trouve enfin, avec Carus et Carin, Illyres (sinon Africains), Dioclétien, Dalmate, qui se vaudra, d'après le nouveau système de gouvernement, de collègues de ces mêmes régions, Galerius, Illyre, Maximien, fils de Dace, né près de Sardica et ancien père², Constance Chlore, fils d'une descendante de Claude et d'un « Dardane ».

Ces empereurs soldats consacrèrent la plupart de leur temps et de leurs moyens à empêcher l'envahissement des provinces du Danube et des Balcons par les Goths, qui avaient pénétré jusqu'en Achaïe : après la fondation par Septime Sévère d'une Nicopolis danubienne, le jeune Gordien, vainqueur en Mésie et en Thrace, refit Viminacium, qui frappa des monnaies en son honneur³. Mais aux bouches du Danube, de vagues populations s'agi-

¹ *Dacia ripensis oriundus* ; Eutrope, I, § 8.

² *Maximus et Balbinus*, § 16. Un « Scythe », Argunthis, pillait les « finitimorum regna » (*Gordien III*, § 31). Des Scythes en Bithynie (*Gallien*, § 4). Un Clodius conduisait les Goths (*ibid.*, § 5), cf. « Scythae, hoc est pars Gothorum » (*ibid.*, § 6). Les « Scythes » qui, comme pirates, saccagent Héraclée et Cyzique (§ 12) et entrèrent dans le Danube, ne peuvent être que des Goths de Crimée. De même ceux qui attaquent Chypre, la Crète (*Claude*, § 11).

³ Cf. aussi Adrien Blanchet, dans le « Bulletin de la Société Numismatique de Bucarest », année 1923. Dans la *Vie de Sévère*, Viminacium est la place où Caracallus fut fait César.

taient : Histria périt par les « Carpes »¹. Gordien combattit ces Scytho-Goths au mont Gessax. En 251, Décimus tomba en combattant contre les nouveaux barbares. Pendant que la première attaque des Francs était repoussée sur le Rhin par le futur empereur Aurélien, Claude préparait un rude coup contre ces chercheurs de champs en terre romaine, « Peucins, Gruthunges, Ostrogoths, Thuringes, Gépides, Hérules », qui ne dédaignaient pas, sous certaines conditions, de devenir, contre d'autres barbares s'empressant derrière leur front, des fédérés de l'Empire². Aurélien consentit à les reconnaître dans cette qualité, en certains points seulement, sur la rive gauche du Danube, que, de leurs camps, ils exploitèrent pendant quelque temps, laissant déchoir les villes, dans le désarroi général du commerce de ces régions. Ce n'était pas une perte de droits, mais bien un changement dans les ressorts de la vie administrative et dans la façon de l'occupation militaire.

Les soldats d'Isaurie proclamèrent Trébellien ; les « transthébaïtes » avaient fait en Egypte l'empereur Emilien, qui voulut attaquer l'Inde.

En Gaule, négligée par ces apparitions passagères d'empereurs sans autorité, des Césars sans armée, voulu par les provinciaux seuls et représentant l'idée ancienne de l'« imperium Galliarum », surgissaient : Posthumus, défenseur énergique pendant sept ans, bien que voulu par les Francs³, de la province contre les Germains, puis Victorine, la « mater castrorum », qui fit

¹ Maximin, un rude empereur, dont Hérodiens fait l'éloge, combattit aussi les Germains occidentaux, dans la « Germanie Transrhénane », le long de quarante milles, d'après son rapport au Sénat, jusqu'aux forêts et aux marécages (Capitolinus, § 11). Papin voulut employer des Germains de la garde contre Maximin (§ 24). Cf. *Maximus et Balbinus*, §§ 13-14.

² Factus miles barbarus et colonus ex Gotho ; Pollio, *Claude*, § 9. — Des Frisons étaient signalés depuis longtemps (*Albinus*, § 6). Aurélien (*Vopiscus*, § 11) avait en lui un Hildemond, un Hartmond, un Haldegast, un Carioviste. Des Alamans vaincus, *Probus*, § 12.

³ *Gallien*, § 7.

frapper sa monnaie, Aelianus, Victorin, Marius, Tetricus, celui-ci déjà au nom germanique. Dès ce moment, et malgré la restauration du pouvoir central par Aurélien, qui retira ses légions de la Dacie, abandonnant les provinciaux¹, on peut dire que cette partie de l'Occident eut toujours ou voulut avoir son régime particulier, territorial sinon national. Les Saturnin, les Proculus, les Bononis continuèrent cette tendance, devenue nécessaire à une époque où une poussée germanique arriva jusqu'à Taragone².

Quant à l'Orient, il était en grande partie perdu, perdu au moins pour la domination tranquille de la « paix romaine ». Sapor (Chapour), successeur, au nom nouveau, populaire, de l'Artaxerxe sassanide, venait de créer sa ville sur les ruines de Persépolis ; il avait pris, sous tant de ridicules Augustes, Cyrias, Carrhae, Nisibis, tant de fois atteintes tout dernièrement par les armées romaines, sans pouvoir s'y consolider, puis Antioche elle-même, restée une très grande ville, la Césarée de Cappadoce, une création des Césars romains, dans le genre des Alexandries macédoniennes, Emèse ; après l'opposition énergique du jeune Gordien, c'est-à-dire de son beau-père et tuteur Misithée, qui reprit les parties perdues de l'Empire et tendit vers Ctésiphon, il eut entre ses mains l'empereur Valérien, prisonnier (253)³.

Sa main-mise aurait été plus étendue et plus durable si un concurrent n'avait pas surgi dans ce monde arabe dont on a déjà vu l'adaptation à l'hellénisme romanisé et qui, s'il venait de donner à Rome un empereur du nom macé-

¹ Voy. notre article dans la *Revue Belge de philologie et d'histoire*, année 1924.

² Eutrope, IX, § 8 : « Germani usque ad Hispanias penetraverunt et civitatem nobilem Tاراconem expugnaverunt ». Cf. le jugement de ce compilateur : « Romanum Imperium in Occidente per Posthumum, per Odenathum in Oriente servatum est ».

³ Des lettres de rois asiatiques en sa faveur dans Trebellius Pollio, *Valérien*, § 4 et suiv. Les Bactres, les Ibères et Albains, les Scythes de Crimée restèrent fidèles aux Romains (*ibid.*, § 7). Cf. dans la *Vie de Gordien*, § 27 : « Persae qui jam in Italia timebantur ».

donien de Philippe, avait sur les bords de la Syrie assez de forces restées dans leur milieu ethnique pour pouvoir opposer aux splendeurs d'Héliopolis celles de Palmyre. Successeur du roi Arétas, Odhénate, dont Rome fit un Auguste associé au pacifique Gallien qui laissa mourir son père en captivité, il y joua un rôle qui n'était guère inférieur à celui du « roi des rois », qu'il relança tout le long de la voie menant à Ctésiphon. C'était une armée « perse » aux pavillons d'or. Sa femme, Zénobie, l'assistait d'après la coutume de l'Égypte voisine, et devait lui succéder au nom de ses fils mineurs Herennius et Timolaüs, l'ainé, « l'empereur » Hérode, ayant été tué avec son père ¹. Ce couple orné du diadème paraissait promettre à l'ancien Etat des Ptolomées dont Zénobie parlait la millénaire langue ², une nouvelle ère, arabe. Gallien donna à Zénobie aussi, avec un titre correspondant à l'importance politique de celle alliée, la reconnaissance de ce large pouvoir encore vague. Aurélien seul réussit à la détruire, ruinant Palmyre ensanglantée, et on vit la princesse exotique participer au triomphe de son vainqueur.

Après lui — et les consultations entre les armées en discorde et le Sénat durèrent six mois pour produire d'abord l'empire civil, le gouvernement sénatorial ³ d'un vieillard, Tacite, puis celui de son frère Florian, — après Probus, vainqueur de deux rois sur le Rhin ⁴, qui se préparait à venir en Orient, où il rétablit en Égypte l'Empire dans ses droits, Carus revit Ctésiphon, sans atteindre cependant — frappé, a-t-on cru, par la foudre — la lointaine capitale nouvelle où Hormisdas et les deux Bahrams

¹ Trebellius Pollio, *Gallien*, § 13.

² Après elle, un conflit des Palmyrénes soumis avec l'Égypte, un moment rebelle ; Pollio, *Claude*, § 11. Un parent de Zénobie s'appelait Achillée ; Vopiscus, *Aurélien*, § 21.

³ Cf. Vopiscus, *Tacite*, § 12 : on écrivit dans les provinces « ut scirent omnes socii omnesque nationes in antiquum statum rediisse rempublicam ac senatum principes legere, immo senatum principem factum ».

⁴ Il écrivit au Sénat : « arantur gallicana rura barbaris bobus » (Vopiscus, *Probus*, § 15).

continuèrent la série des Sassanides. Mais l'Empire perse continuait à élaborer, pour les pays du lointain Orient et de la Mésopotamie d'abord, pour la Syrie voisine ensuite, un autre ordre de choses.

L'Orient que cette Rome des empereurs « thraces » devait redouter le plus c'était cependant un autre, la nouvelle création morale de ces vieilles religions qui dans deux siècles avaient réussi à reconstruire, sous et contre les formes de l'Empire, les anciennes organisations de cette terre, création qui s'était depuis longtemps ramifiée dans l'Occident même.

CHAPITRE XXXI

Le nouvel Empire moral du christianisme et la défense matérielle de l'ancienne Rome

La Judée, que Pompée et César avaient foulée, que Crassus avait pillée, que César avait paru venger¹ et dont Auguste s'était moqué pour ses jeûnes du sabbat², elle qui avait défendu si énergiquement sa vie religieuse contre Titus et contre Adrien, n'était plus l'ancienne formation palestinienne concentrée autour du temple gardien du culte de Jahveh, le petit Etat fermé aux influences étrangères, tout en accomplissant encore le plus puissant des rites de la sujétion la plus humiliante. Elle ne retenait rien de l'antagonisme surgi entre deux dynasties qui avaient opposé Samarie à Jérusalem, le royaume d'Israël à celui de Judas. Revenue de l'exil babylonien, qui avait duré pendant presque deux générations, elle rapportait de la Chaldée des idées cosmogoniques, des orientations politiques, de la Perse des tendances idéologiques et éthiques, des conceptions de la divinité, auxquelles elle n'avait pas pensé auparavant ; le « livre », la Bible, fut formé à ce moment en réunissant des fragments de différentes époques, pour en faire entre les mains des prêtres soumis au roi perse libérateur un « instrumentum regni ».

Mais ce retour n'était pas tout à fait une restauration.

¹ Les Juifs visitaient de nuit la place où avait été brûlé son corps ; Suétone, *César*, § LXXXIV. Tibère les expulsa et les envoya dans des colonies ; *Tibère*, § XXXVI.

² Suétone, *Auguste*. Il loua son petit-fils de n'avoir pas sacrifié dans le temple de Jérusalem ; *ibid.*

Pendant la captivité, de nombreux éléments s'étaient dispersés pour entrer en contact avec toutes les civilisations de l'antiquité. Depuis longtemps, l'Égypte, où on connaissait la fourberie, l'ἐντροχέια juive¹, hébergeait une puissante colonie, et la partie la plus récente de la Bible y fut rédigée². Lorsqu'Alexandre-le-Grand entra à Jérusalem, qui dut lui en imposer trop peu, il resserra les liens de la Palestine avec cette terre égyptienne, où il bâtit Alexandrie, non seulement pour les indigènes, mais pour toutes les nations. Jusqu'en 128, ceux qui avaient exécuté jusqu'alors les édits du roi de Perse priant pour « la prospérité du roi, pour celle de ses successeurs et de leurs descendants, et pour l'Empire des Perses », selon la formule donnée par Cyrus, se tinrent satisfaits dans l'attitude de vassaux des Ptolomées. Passant sous la suzeraineté des Séleucides, ils auraient gardé la même attitude si Antiochus n'avait pas eu l'idée irréaliste de leur faire abandonner d'un jour à l'autre tout ce qui formait leur physionomie spéciale. Ils se révoltèrent sous la conduite des Maccabées, tout en gardant de l'hellénisme, dont ils s'étaient profondément imprégnés, ce qu'il fallait pour que leurs chefs, au titre royal, dans ce pullulement de nouvelles royautes asiatiques, s'appelassent Alexandre, Alexandra, Aristobule, Antigone, Archélaos, Philippe, Antipas, Hyrcane³ et pour que des tragédies fussent signées Ezéchiel, des livres d'histoire Théodote et qu'une épopée portant le nom d'auteur Philon fût dûe à un Juif, alors que la chronique de Jean Hyrcane venait enrichir la littérature grecque de l'époque alexandrine. Une Philadelphie de Palestine, une Scythopolis avaient surgi, et le nom d'Auguste avait remplacé celui de Samarie.

Des Iduméens fournissaient à une époque plus récente des rois et des « tétrarques » comme ceux des Galates,

¹ Strabon, XVII, I, § 15.

² Voy. Susemihl, *Geschichte der griechischen Litteratur in der alexandrinischen Zeit*, II, 1892, pp. 601 et suiv.

³ Voy. dans *Hermes*, IV, p. 190, ce Γάιος Ἰουδαῖος, βασιλέως Ἀλεξάνδρου υἱός, Ἀγρίππας, descendant d'Hérode le Grand par deux Alexandre et un Tigrane.

attendant l'époque où l'influence de Rome donnera à cette société, dont les inspirations étaient si mélangées, des chefs royaux portant le nom de cet Agrippa, intime d'Auguste, qui avait passé quelque temps à Jérusalem. Les Romains y avaient installé un procurateur, Ponce Pilate, et l'existence de ce dignitaire, aux attributions plutôt vagues, de domaine financier, à côté du tétrarque Hérode, fils d'une Arabe et client d'Antoine, et du grand-prêtre, « prince et sacrificateur », qui conservait ses droits, montre, dans le gouvernement même, le caractère mélangé de ce petit monde si agité.

Il faut admettre aussi, dès la captivité babylonienne, des rapports avec l'Inde, qui y envoyait souvent ses représentants. Dans l'Empire d'Alexandre, Juifs et Hindous étaient sujets du même monarque, et, si la domination égyptienne rompit ces liens, ils furent repris sous les Séleucides, dominateurs jusqu'à l'Indus. Une voie de commerce, bien que pas des plus importantes, passait par Jérusalem : il est possible qu'elle eût amené aussi des gens du plus extrême Orient.

Or, on a vu que l'Inde avait accompli, après la conquête du Macédonien, sur le monde brahmanique vieilli et désorienté, une des plus grandes révolutions de l'esprit humain. Celui qu'on a appelé Çakyamouni et qui se présentait comme un des Bouddhas révélateurs des vérités éternelles, avait prêché, contre le régime des castes pleines de préjugés venant d'un passé indéchiffrable, une religion toute de morale, d'abdication, de renoncement au monde, de passion de se fondre dans l'éternel qui est la Divinité. La fraternité humaine se détachait de tous ces enseignements. Sans prétendre remplacer les dogmes brahmanes, sans donner une nouvelle théogonie à la place de la trinité des trois grands dieux, sans vouloir nullement influencer sur une vie politique qu'elle méprisait comme tout ce qui tenait aux contingences humaines, cette religion préparait pour la mort en ne promettant pas une vie éternelle comme celle qui était inséparable des illu-

sions poétiques de la Grèce. Nullement fixée, sans « livre », le remplaçant par la prédication courante, par l'inspiration personnelle, elle mettait en perspective l'apparition des « Bouddhas » suivants, élaborateurs de la doctrine ¹. Et, s'étant répandue parmi les déshérités du régime des castes, employant les plus pauvres et les plus insouciants des hommes à l'œuvre de l'apostolat errant, elle avait un caractère manifestement populaire. On vit, à Athènes, le spectacle unique d'un Brahmane brûlant sur son bûcher, et à Rome les envoyés de Pandion ou « Porus », roi des Indes, apportant des vipères, une tortue et un oiseau rare.

Or, les rapports de l'Empire avec l'Inde, — dont les ambassadeurs bruns et ceux des Sères chinois avaient déjà visité Auguste ², et Claude reçut des envoyés de Taprobana ³, — devenaient de plus en plus fréquents. Le nom de cette lointaine île de Taprobana ⁴ n'était donc pas inconnu et, du temps d'Aurélien, tel qui devait être un prétendant envoyait des vaisseaux de commerce jusqu'aux Indes ⁵. Strabon mentionne les vaisseaux toujours plus nombreux des grandes flottes d'Alexandrie qui s'y rendaient jusqu'au Gange ⁶. Par terre, les caravanes de l'Inde arrivaient par la Médie et l'Arménie jusqu'aux Aorses sarmates du Don et du Caucase ⁷, et l'Oxus exportait des marchandises indiennes ⁸. C'est, du reste, l'époque où cette Inde bouddhique déborde aussi du côté de

¹ Voy. plus haut, pp. 166 et suiv.

² Florus, IV, § 12 ; Suétone, *Auguste*.

³ Pline, *Hist. naturalis*, VI, § 22.

⁴ Vopiscus, *Florian*, § 2. Cf. Strabon, XV, 1, §§ 14-15.

⁵ Naves ad Indos negotiatorias saepe misit (Vopiscus). On en faisait venir l'ivoire.

⁶ II, 5, § 12 : Τῶν ἐκ τῆς Ἀλεξανδρείας ἐμπορῶν στόλος ἤδη πλεόντων διὰ τοῦ Νείλου καὶ τοῦ Ἀραβίου κόλπου μέχρι τῆς Ἰνδικῆς. Cf. *ibid.* XV, I, § 4 et XVII, I, § 13 : τῶν Ἰνδικῶν ἐμποριῶν... μέχρι τῆς Ἰνδικῆς. Cf. XVII, II, § 45.

⁷ *Ibid.*, XI, V, § 8. Du reste, les Scythes d'Asie s'étendaient jusqu'à l'Inde.

Ibid., VII, § 3. Cf. aussi *ibid.*, XV, I, §§ 4, 74. Sur la Κάθαια, le Kitaï des Russes, la Chine, *ibid.*, § 30. Sur les Sères, §§ 34, 37. Florus parle de l'Inde inconnue sous Pompée (III, § 5).

l'Est et du Nord-Est. Elle apportera aux pays des Sères de la soie¹ et, avec la nouvelle religion remplaçant une vieille discipline philosophique rattachée au nom de Confucius (Kong-fou-tsé), des conceptions morales d'une douceur inconnue jusqu'alors et des lueurs d'un nouvel art dans lequel la Grèce, la Scythie, la Perse, ont aussi leur part².

Dans le monde juif même³, après l'installation de ces Iduméens, qui étaient des parvenus, il y avait une lutte de chaque moment entre la théocratie, pas autant entre la classe riche, et les couches populaires auxquelles il avait fallu recourir pour rejeter, sous les Maccabées, le joug des Séleucides profanateurs. A côté de l'oligarchie des prêtres, durs à punir toute opposition, à côté de la caste intellectuelle des « lettrés », qui avaient des rapports directs avec Athènes même, et des Pharisiéens, des « élus », à côté de la doctrine philosophique des Saducéens, il y avait dans les Esséniens, de vie solitaire, adonnés aux jeûnes, ennemis des sacrifices, comme un commencement de prédication dans le sens bouddhique⁴.

Il n'y eut pas, sans doute, dans les rapports de Ponce Pilate la nouvelle de l'apparition d'un doux prophète qui s'appliquait les annonces des Ecritures sur le Mes-

¹ Aussi, d'après Pline, du fer et des peaux (*Hist. naturalis*, XXXIII, § 14 ; XXXVII, § 13).

² Cf. aussi H. d'Ardenne de Tizac, dans *La Vie*, année 1923, n° 18. Cléopâtre avait voulu envoyer Césarion aux Indes (Plutarque, *Antoine*, LXXXI, § 2). Et d'après Cornélius Nepos, que cite Pline (*Hist. nat.*, II, § 67), le proconsul des Gaules reçut en don « Indos a rege Suevorum dono datos, qui ex India commercii causa navigantes tempestatibus essent in Germaniam abrepti ». Du reste, l'ouvrage de Pline a plus d'une fois des renseignements nouveaux sur l'Inde.

³ Cf. Edouard Meyer, *Ursprung und Anfänge des Christentums*, I, Stuttgart-Berlin, 1921, surtout pp. 121 et suiv. Dans les premiers chapitres à signaler les considérations sur la synthèse perso-hellénique sous les Séleucides. Le « Saint-Esprit » vient du côté perse, de même que la « sagesse divine » et que le dualisme divin.

⁴ Cf. Edouard Meyer, loc. cit., pp. 282 et suiv., 393 et suiv. Ils dirigent aussi les esprits vers la « vie éternelle ».

sie devant descendre sur la terre et qui se prétendait, faisant des miracles, le fils de Dieu venu pour la rédemption des humains. Sa prédication, précédée par un baptême dans les eaux du Jourdain, que Yohanan, Jean, l'ermite du désert, avait emprunté aux rites purificateurs dans le sang, ne faisait aucune distinction entre les races et, au moins à partir d'un certain moment, elle s'adressait aussi bien au Juif vieux-croyant qu'au Samaritain infecté de superstitions étrangères et à tous les impurs, du maître romain fier jusqu'au dernier esclave. Le procurateur, sollicité par le monde des prêtres qui avaient vu ce prophète enseigner dans le temple ce qu'il fallait pour en préparer la destruction, confirma une sentence de mort qui fut exécutée par la crucifixion. Il ne sut probablement jamais que de ce tombeau sur le Golgotha de Jérusalem était sortie, avec la vision d'une résurrection suivie de l'ascension auprès du Père, une lumière qui devait éclairer pendant deux mille ans l'humanité dégoûtée des formes et saturée de doctrines.

A Rome, Suétone s'occupe en passant de l'expulsion des « Juifs » sous Claude, parce qu'« ils s'agitaient sans cesse sous l'impulsion de Chrestus »¹, pour parler sous Néron des « chrétiens, espèce d'hommes d'une foi secrète, nouvelle et malfaisante »², et Tacite³ a deux lignes sur les premières associations mystérieuses de ces nouveaux croyants qu'on assimilait d'abord aux Juifs, lesquels jouissaient, partout, de privilèges étendus. Flavius Josèphe, qui, en citant Tite-Live et en reliant l'histoire biblique aux autres traditions de l'antiquité, écrivit l'histoire de sa nation en grec, consacre à peine une page à

¹ Judaeos, impulsore Chresto assidue tumultuantes, Roma expulit ; *Claude*, XXV.

² Afflicti suppliciis christiani, genus hominum superstitionis novae ac maleficae ; *Néron*, § XVI.

³ *Historiae*, XV, § 44. Pline (*Hist. naturalis*, XXX, § 1) combat comme « art magique » cette « alia magices factio a Mose et Ianne et Lotape ac Judaeis pendens ».

ce phénomène médiocre, qu'il ne croyait pas dangereux pour une religion si vénérable que la sienne. Un moment vint cependant où les disciples de Jésus, devenus, dans le langage grec de toute l'Asie, de Chrestos¹, le Christ, les chrétiens, rejetant la circoncision et rompant les relations avec le Temple, ne furent pas couverts par ces privilèges de synagogues. La révolte juive contre Rome, la guerre acharnée qu'elle porta contre les légions de Vespasien creusèrent encore plus le précipice qui commençait à séparer dans l'opinion du temps les deux « sectes »².

C'était cependant l'époque où Rome, qui avait appelé à elle les dieux sereins et beaux de l'Hellade, était comme envahie par des divinités bizarres, parfois horribles, venant de tous les coins de l'Asie. La philosophie grecque, froide et loquace, très fière de ses syllogismes, perdait ses fidèles en concurrence avec ces pratiques cachées, avec ces initiations obscures, qui, tout de même, avec ou sans formes nouvelles — et s'il y en avait de terrifiantes, il y en avait d'infiniment séductrices, — faisaient appel à la conscience humaine que la pensée grecque avait fouillée, agitée, rendue sensible. Des esprits éclairés, comme celui de C. Plinius, s'indignaient contre cette invasion des cultes étrangers se mêlant aux superstitions italiques, et l'auteur de l'« Histoire naturelle », s'adressant à Vespasien lui-même, attaquait ouvertement tout essai de donner une forme à la divinité, pour finir par réduire Dieu, le seul Dieu, aux services qu'on peut rendre au prochain³. Il n'y avait pas de motif à persécution contre les adeptes d'une secte nouvelle, dont les émissaires, des Juifs hellénisants, allaient d'un groupe de conationaux à l'autre, osant parfois, comme le vrai créateur de la doctrine chrétienne, Saint Paul, un Juif de Damas, parler

¹ Un Χρηστος dans Dio Cassius, LXXX, § 2.

² On punissait à Rome, sous Dioclétien, ceux qui « vel impro-fessi judaicam viverent vitam » (Suétone, *Domitien*, § XII).

³ Effigiem Dei formamque quaerere imbecillitatis humanae reor : Deus est mortali juvare mortalem (II, § 7).

sur les places publiques. Les traités sur la « bonne nouvelle », les Evangiles, circulaient, écrits, comme celui de Jean, dans le plus délicieux des styles populaires, alors que les « savants » ne pouvaient pas se détacher des formes d'une rhétorique inintelligible aux illettrés.

Le caractère agressif du christianisme ne parut que vers la fin du premier siècle de son ère. C'était, plutôt qu'une tendance naturelle se détachant de son essence même, un élément passionnel lui venant de cette opposition de l'Orient à la volonté de l'Occident qui voulait le désagréger pour exercer sa domination. Ce n'est pas partout, mais bien dans certains centres de l'Asie, — car la religion du Christ restait urbaine, la campagne conservant ses cultes ancestraux, — que se produisit, avec une puissance contagieuse, le refus des sacrifices officiels, la négation opposée au culte de l'Auguste, par lequel l'Empire essayait de créer un moyen de cohésion, correspondant, en plus efficace, au serment constitutionnel de notre époque. On s'était détaché d'un hébraïsme qui ne disait rien aux races n'ayant pas participé au développement de la société juive ; on se détachait maintenant de cette Rome rapace et violente, que méprisaient même les nombreux éléments orientaux établis dans la Métropole mondiale qui donnaient leur caractère à la communauté chrétienne locale. Bientôt, passant du régime primitif, patriarcal, des « presbytéroï », des « anciens », des « desservants », des « diaconoi », des « surveillants », « episkopoi », on allait organiser sous la forme des diocèses et des archidiocèses un monde chrétien opposé au monde romain.

Sollicité par Plinius le Jeune, Trajan s'occupa le premier, autrement que par les spectacles affreux donnés, avec les chrétiens aussi, à sa Rome inassouvie, par Néron, pas de la religion chrétienne — il y avait tant de croyances dans le monde romain !, — mais de cette infraction aux devoirs envers l'Etat. Elle seule devait être punie. Puis on perdit de vue ces « protestants » contre le dogme religieux de la Rome des Césars.

Celle-ci ne pouvait plus évoluer. La force qui vient de toute évolution avait passé au christianisme. Ce n'était pas encore une religion fixée dans ses dogmes : de quelle façon pouvait-on arriver à en déterminer l'essence immuable ? Les évangiles eux-mêmes étaient différents, « nationaux »¹. En Asie, on croyait autrement qu'en Afrique, en Syrie autrement qu'en Anatolie. Le chrétien d'Alexandrie², de l'Alexandrie de S. Clément, nourri des restes d'un autre paganisme³ et des résidus de la philosophie antique tels que les accommodèrent sur cette terre des mystères, des initiations, des arcanes, les néoplatoniciens, Ammonius, Plotin († 270), Porphyre, Jamblique, avec leurs spéculations sur le nombre (les « Ennéades »), sur les termes (le « logos », le « nous »), pensait, sentait et agissait autrement que celui d'Antioche, pleine de discussions rhétoriques, de Samosate, où, en marge de l'Arabie, l'« hérésiarque » Paul discutait sur la Trinité, que celui d'Edesse, sur le chemin du désert mésopotamien, où arrivaient les idées de Mani, une espèce de Bouddha iranien, persécuté par Sapor et tué (276-277), non sans avoir transmis au monde une forme, bientôt extrêmement populaire, du mazdéisme de Zoroastre. Il y avait bien le manichéisme, expliquant tout par l'antagonisme nécessaire, sacré, entre le bien et le mal, entre Dieu et Satan, entre l'homme du premier et celui du second, avec les degrés qui mènent les élus à la perfection qui est dans les cieux. Les synodes provinciaux, correspondant eux-mêmes aux assemblées des provinces, ne

¹ Duchesne, *Histoire de l'Eglise*, I, pp. 125 et suiv. Celui de Luc est romain, celui de Marc corinthien (*ibid.*, p. 147).

² Sur le caractère indomptable (οὐδ'αὐτὸ εὐκρινῶς πολιτικόν) de la ville et les massacres ordonnés par Ptoloméé Physkon, Strabon XVII, 1, § 12.

³ Cf. dans une lettre d'Adrien (Vopiscus, *Saturnin*, § 8) : « Illi qui Serapin colunt christiani sunt et devoti sunt Serapi qui se Christi episcopus dicunt. Nemo illic archisynagogus Judaeorum, nemo Samarites, nemo christianorum presbyter non mathematicus, non haruspex, non aliptes... Unus illis Deus nummus est ; hunc christiani, hunc Judaei, hunc omnes venerantur et gentes. » Cf. sur le culte orgiastique de Sérapis à Canope, Strabon, XVII, 1, § 17.

furent employés que plus tard pour arriver à l'unité de doctrine et la maintenir, et leur cercle d'action était restreint ; ils pouvaient donner à l'Afrique de Cyprien, la plus grande figure du troisième siècle, l'unité voulue, mais les autres provinces étaient libres de continuer à suivre une direction qui était, pour ceux qui pensaient autrement, l'hérésie. L'ébioniste, le gnostique pénétré du désir de connaître directement l'essence divine, le montaniste mystique, des partisans de l'érudit Origène, cohabitèrent avant de s'anathémiser ¹.

Depuis longtemps, l'Empire était revenu à la charge contre cette religion qui n'avait, par rapport aux autres, que le grand défaut de nier l'essence et de vouloir remplacer la domination de l'Etat, tendant même de plus en plus à cette unité morale qui devait être plus forte que celle d'ordre matériel, imposée par les édits et garantie par les légions. On n'en aurait pas agi ainsi si les chrétiens avaient consenti à considérer leur culte comme capable d'être incorporé à la tradition, ainsi que l'avait essayé un Alexandre Sévère, mettant en marge de la religion officielle et de la philosophie de Platon l'admiration pour les initiateurs de rites occultes, Orphée, Abraham (*sic*) et le Christ ². Mais à cette époque déjà on craignait qu'un seul édifice du culte élevé par l'empereur à la loi chrétienne amènerait des conversions en masse ³.

Si, après les mesures de Septime Sévère contre les convertis aux deux « judaïsmes » en même temps ⁴, des

¹ Cf. aussi les récents travaux de M. Alfarcic.

² Lampride, *Alexandre Sévère*, § 29.

³ « Christo templum facere voluit eumque inter deos recipere, Quod et Hadrianus cogitasse fertur..., sed prohibitus est ab iis qui, consulentes sacra, reppererant omnes christianos futuros si id fecisset et templa reliqua deserenda » ; Lampride, *Alexandre Sévère*, § 43. C'était pour lui tout de même un « Deus » ; *ibid.*, §§ 49-50.

⁴ Spartien, *Sévère*, § 17 : « idem etiam de christianis sanxit ». Le passage de la *Vie de Caracalle* (1), où il est question d'un « puer ob judaicam religionem gravius verberatus », se rapporte sans doute aux chrétiens. Les sentences de Paul (V, 22, 3) montrent qu'à Rome on condamnait à la confiscation et à la déportation quicon-

chrétiens se trouvaient dès la fin du deuxième siècle jusqu'au palais de l'empereur, si on discutait ouvertement devant le maître sur la vérité de la nouvelle foi et ses effets dans la vie de la société, les apologies, assez nombreuses, s'opposant aux accusations de Celsus, tout cela ne pouvait pas empêcher une action publique inexorable contre l'agitation perpétuelle niant les dieux — dont l'accusation d' « athéisme » — qui ne faisait aucune concession. Avant le commencement du troisième siècle, époque à laquelle fleurirent les premiers grands lettrés de la nouvelle religion, donnant toute une littérature, fraîche de foi et de sentiment, pittoresque et enthousiaste, naïve et passionnée, dans les deux langues de l'antiquité classique, déjà usées par les artifices de la déchéance du fonds, on comptait quatre persécutions. Elles furent plus nombreuses à l'époque où l'Empire n'avait plus de confiance dans ses propres destinées et croyait découvrir partout des ennemis. L'épopée des martyrs, orale, écrite, entretenait la flamme du sacrifice dans les âmes.

Mais, aussitôt qu'une certaine stabilité s'établit dans le pouvoir suprême, on se rendit compte qu'il faut compter avec le christianisme et les premières tentatives de délimitation entre les deux pouvoirs se produisirent en même temps que la grande œuvre de réforme à la fin de ce siècle si troublé et si malheureux. Cependant l'Eglise du Christ et l'Empire du César, deux formes d'unité mondiale opposées, mais qu'on croyait pouvoir faire collaborer, s'armèrent pour un grand combat avant de se tendre la main.

L'ancien affranchi de Salone ¹, qui était devenu « comes

que faisait pratiquer la circoncision sur un membre de sa famille et même sur un esclave ; les médecins coupables payaient de leur tête.

¹ Eutrope, chrétien, cherche à rabaisser le plus possible l'origine de Dioclétien (IX, § 19). Un Dioclès fut sous Valentinien « comes largitionum Illyrici » (Ammien Marcel'in, XXVII, VII, § 5).

domesticorum », mais avait conservé ce nom de Dioclétien, rappelant ses origines dalmates, trouva, au moment où, après l'assassinat de l'empereur Numérien et le supplice d'Aper, son beau-père et meurtrier, après la mort de l'autre empereur, Carinus, par la main des légionnaires de Mésie, le pouvoir suprême lui échut, l'Empire en pleine décomposition. Les nouveaux ennemis germaniques sur le Rhin, en face du *limes* récent, avec ses châteaux à la mode pannonique, Francs « libres », Alamans ou « confédérés », Saxons, Bagaudes¹, bandes au caractère confus, ne trouvaient aucune opposition de la part des cités abandonnées, des légions sans chef, des usurpateurs éphémères. Un certain Carausius, à la tête de la flotte révoltée, tenait sous ses ordres la Grande-Bretagne, et son successeur Allectus compléta le terme de dix ans pendant lesquels Rome ne commanda pas dans l'île². Les Alamans envahissaient les Gaules. A l'autre bout de l'« orbis », les Blemmyes infestaient de nouveau l'Égypte. Des « Augustes » de création spontanée paraissaient à Alexandrie, Achilleus, à Carthage, Julien. Les « quinquigentiani », une soldatesque échappée à tout lien de discipline, exerçaient leurs ravages. Et, chassant devant lui le roi Tiridate, devenu ami des Romains, le « roi des rois », qui était maintenant Narsès, réclamait lui aussi, les armes à la main, son héritage asiatique.

Le nouveau favori des soldats sut bien les mener encore une fois à la victoire. L'Égypte fut soumise, et des villes comme Busiris et Coptos subirent le châtement de leur révolte. Des Illyres, des Daces furent menés avec succès contre les Perses. Les Carpes durent accepter une nouvelle patrie pannonienne³. Le Caucase rentra sous la sujétion des Romains.

Mais, pour en arriver à ces résultats, il avait fallu renoncer publiquement à la fiction de l'Empire unique.

¹ Ils eurent leurs empereurs, Aelianus et Amandus (Orose, VII, § 25).

² Voy. Eutrope, IX, §§ 21-22.

³ Ammien Marcellin, XXVIII, I, § 5.

D'après la coutume des diarchies, des tétrarchies asiatiques, cet empereur, qui hésita entre Nicomédie et Rome elle-même comme résidences, s'adjoignit d'abord un collègue, Maximien, de Pannonie. Les deux se montrèrent diadème en tête, le pourpre sur les épaules, dans un appareil qui pouvait être comparé à celui de Narsès ; ils s'affublèrent de titres divins : un Jovius occidental s'appuyait pour les choses de l'Orient sur un Herculus. C'étaient des rois à la façon de l'Asie, et Eutrope l'observe bien ; la « *forma romanae libertatis* » était remplacée désormais par celle de la « *regia consuetudo* »¹. Puis il y eut aussi deux Césars, de même souche balcanique que les deux Augustes, Constance le Pâle, « Chlore »², et Galère³. Nicomédie, la fondation de l'ancien roi du Pont, eut comme rivales Sirmium, Trèves (Treviri), Mediolanum (Milan)⁴. Il n'y aura plus désormais ni absentéisme du maître à craindre, ni discordes pour la succession à éviter. A la mort d'un Auguste, d'un César, il n'y avait qu'un nouveau choix de la part de ses quatre collègues. Dioclétien devait en faire de son vivant l'expérience, car, après un voyage en Italie, où fut laissé Maximien, il abdiqua dans sa capitale asiatique. Aussitôt la tétrarchie se reforma, Maximien lui-même ayant suivi son créateur dans la retraite, et deux nouveaux Césars se soumirent à la

¹ IX, § 26. On les « adora » au lieu de les « saluer » (*ibid.*).

² D'après Allard, il aurait été un Dace, descendant de Claude (*La persécution de Dioclétien*, II, p. 87, note 3). Sur l'influence des souverains daces à cette époque (un *Dacianus*, un *Dativus*), sur les martyrs de Singidunum, *ibid.*, pp. 261, 285. Cf. aussi II, p. 139.

³ C'était aussi un Dace, et sa mère aurait été une fidèle des anciennes superstitions de la montagne : « *Deorum montium cultrix* » (voy. Lactance, *De mortibus persecutorum*, 9). Il avait un culte pour Trajan (Allard, *ouvr. cité*, II, p. 11). Sur la persécution en Mésie, voy. les Actes des saints Marcien et Nicandre, dans les *Acta Sanctorum*.

L'œuvre accomplie au moins partiellement par Galère peut être devinée (les histoires de l'Empire manquent) par les titres qu'il s'arrogeait : de Germanique, d'Égyptiaque six fois, de Thébainique, de Sarmatique, de Persique deux fois, de Britannique, d'Arméniaque, de vainqueur des Carpes, des Mèdes et des Adiabènes.

⁴ Valentinien créa directement Augustes son frère Valens et son fils Gratien ; Ammien Marcellin, XXVII, VI, § 16.

direction des anciens, devenus Augustes : le Goth Maximin Daïa et Flavius Sévère.

Mais, comme les légions avaient conservé la conscience de leur droit historique, elles se permirent bientôt d'intervenir, et, à la mort de Constance, ce fut son fils Constantin qui ceignit le diadème d'Auguste, alors que les prétoriens donnaient à Rome le même titre au jeune Maxence, fils de Maximien, sorti lui-même de sa retraite. Puis l'Auguste Galère nomma César son protégé Licinius. Il y eut de nouveau des combats entre armées romaines, des Augustes, des Césars tués ou contraints au suicide après la défaite ou dans la fuite : Sévère par Maximien, celui-ci par son propre gendre Constantin, Maxence par l'ordre du même, qui l'avait vaincu devant Rome, Maximin poursuivi par le poison. Galère ne finit que par ses propres excès. Le règne double de Constantin et du Dace Licinius ¹ se transforma en nouvelle tétrarchie par l'agrégation de leurs deux fils, qui cependant moururent comme Césars. Très tard, en 323 à peine, Licinius fut écarté d'abord par Constantin pour être tué l'année suivante.

Celui-ci n'avait plus besoin de ce système de la tétrarchie que les mœurs ambitieuses de l'époque rendaient tout aussi dangereux que celui des triumvirats liquidés en bataille réglée. Se rendant compte que l'unité ne peut plus être réalisée dans les formes et maintenue à l'aide des anciennes institutions, absolument et définitivement usées, il avait cherché dans le christianisme un principe moral et trouva dans lui aussi une organisation.

Malgré la rigueur exceptionnelle des dernières persécutions ², il y avait un peu de christianisme partout : si à cette bataille du pont Milvius, pendant laquelle Cons-

¹ Eutrope, X, § 4 : « Dacia oriundus ».

² Mason, *The persecution of Diocletian*. Londres, 1876 ; Paul Allard, *Histoire des persécutions pendant les deux premiers siècles*, Paris, 1903 ; *La persécution de Dioclétien*, 2 vol., Paris, 1890 ; *Histoire des persécutions pendant la première moitié du troisième siècle*, Paris, 1886 ; *Les dernières persécutions du troisième siècle*, Paris, 1887 ; A. de Broglie *L'Eglise et l'Empire romain au IV^e siècle*, 3^e éd., 6 vol., Paris, 1860-1868 ;

tantin aurait vu dans la croix de lumière éclore au ciel un encouragement décisif, il attribua sa victoire contre Maxence à la divinité, de l'autre côté, le *summus deus*, dieu unique, était invoqué par Licinius. On ne pouvait pas demander aux soldats, dont on dépendait, l'abandon de la croix sur leur *labarum* de combat.

Mais les chefs du monde romain ne considéraient le christianisme qu'au point de vue purement politique. On avait cru conserver l'Empire en écartant la « superstition » ; comme elle résistait, comme elle présentait une organisation — soixante évêchés en Italie seule, — comme elle donnait, avec Arnobe et Lactance, un nouvel essor à la littérature latine, avec toute une brillante école, une vraie résurrection des lettres grecques, il fallait désormais s'en valoir. Galère, malade, laissa libre le culte chrétien, sans espérer une guérison miraculeuse de sa tolérance. Que les fidèles de Jésus prient, comme le disait la lettre d'armistice, pour sa santé, mais c'était la reproduction de la clause contenue déjà dans l'édit de Cyrus pour les Juifs, et il était question aussi de la *salus reipublicae*¹. On alla plus loin, par cet édit de Milan, donné le 30 avril 311, de Nicomédie, au nom de tous les tétrar-

Beugnot, *Histoire de la destruction du paganisme en Occident*, Paris, 1835 ; Hatch, *Die Gesellschaftsverfassung der christlichen Kirche im Alterthum*, trad. Harnack, Giessen, 1883 ; Andréas Bigelmair, *Die Beteiligung der Christen ans öffentliche Leben in vorconstantinischer Zeit*, Munich, 1902 ; Lingenmayer, *Die Bekämpfung des Christentums durch den römischen Staat bis zum Tode des Kaisers Julian*, München, 1905. Cf. Hermann Halle, *Die Toleranzergüsse römischer Kaiser für das Christentum bis zum J. 313*, Berlin, 1875 ; Geffcken, *Der Ausgang des griechisch-römischen Heidentums*, Heidelberg, 1920 ; De Bacci Verruti, *Dalla grande persecuzione alla vittoria del cristianesimo*, Milan, 1913 ; Giobbio, *Chiesa e Stato dei primi secoli del cristianesimo*, Milan, 1914 ; Valerian Şesanu, *Kirche und Staat im römisch-byzantinischen Reiche seit Konstantin dem Grossen und bis zum Falle Konstantinopels*, I Cernăuți, 1911 ; Costa, *L'impero romano e il cristianesimo*, Rome, 1915 ; Manereri, *L'impero romano e il cristianesimo*, Turin, 1914 ; Victor Schulze, *De christianorum veterum rebus sepulcralibus*, Gotha, 1879 ; Mommsen, *Der Religionsfrevel nach römischem Rechte*, « Hist. Zeitschrift », 1890 ; Overbeck, *Studien zur Geschichte der alten Kirche*, Chemnitz, 1875 ; K.-J. Neumann, *Der römische Staat und die allgemeine Kirche bis auf Diokletian*, I, Leipzig, 1890.

¹ Duchesne, ouvr. cité, II, p. 27.

ques. Constatant que le seul mobile des persécutions avait été la violation des lois, le manque de sens pour les traditions, le désordre causé par les associations non-officielles et confuses, et que l'action coercitive n'était arrivée qu'à empêcher pour nombre de gens toute religion, celle des dieux de même que celle du Christ¹, on permet à ces sujets sans religion de redevenir publiquement chrétiens et de se réunir dans leurs « conventicules », mais sans violer la « discipline », contre laquelle jus- qu'ici ils s'étaient élevés². Cette condition tendait à les transformer en des hétérodoxes convenables, discrets ; c'était de fait au christianisme lui-même qu'on demandait maintenant la tolérance, pas à l'égard de la religion de l'Empire, depuis longtemps flottante et capable de tous les changements, mais à l'égard de ses convenances politiques. Il y eut sans doute sur ce point de la part des représentants du christianisme certains engagements formels, que nous ne connaissons pas.

Le pas suivant fut fait par Constantin et Licinius, deux ans plus tard, dans un but nettement indiqué, celui de faire concourir au bien de l'Empire toutes les forces morales qu'il était arrivé à contenir, « afin que tout ce qu'il y a de divinité dans la région céleste nous pût être favorable et propice³ ». C'était le moyen d'arriver à l'appui décisif du *summus deus*, conçu comme résultant de l'union de tous les autres. Toute restriction fut désormais écartée ; les chrétiens eurent, tout comme les autres fidèles des sectes divergentes, la « liberté pure et simple », au profit de la « paix de notre règne ». Cette fois, on res-

¹ « Ac videremus nec diis eosdem cultum ac religionem debitam exhibere, nec christianorum deum observare » ; Lactantius, *De mortibus persecutorum*, ch. 34 ; Eusèbe, *Histoire ecclésiastique*, VIII, § 17. Cf. Crivelucci, *L'editto di Milano*, dans les *Studi storici*, I, 1892, 243-244 ; J.-R. Knipfing, *The Edict of Galerius (311 A. D.) reconsidered*, dans la *Revue belge de philologie et d'histoire*, I, 1922, pp. 693-705.

² Ut denuo sint christiani et conventicula sua component, ita ut ne quid contra disciplinam agent ; Lactantius, lieu cité.

³ Traduction de Duchesne, loc. cit., p. 35. Le texte latin et grec dans Lactance (ch. 48) et Eusèbe (X, § 5).

tituait les églises confisquées, les « bâtisses où ils accoutumaient tenir leurs réunions », avec les propriétés y attachées. On reconnaissait leurs « corporations » morales comme les corporations de caractère matériel qui formaient depuis longtemps un fort soutien de la vie romaine. Maximien, avant sa disparition tragique, donna une concession pareille ¹.

Lorsque Constantin resta seul maître de l'Empire, il travailla à faire de cette religion qui n'était pas la sienne, — il continuait à rester chef de la religion officielle et sa conscience paraît s'être contentée, jusqu'à la fin, comme celle de la plupart de ses contemporains cultivés, de la dévotion abstraite au « summus deus », — un seul dogme et un seul culte. Parmi les croyances divergentes il ne préférait lui-même aucune, mais il désirait, il imposait que les représentants du christianisme se réunissent en conciles, en conciles généraux, œcuméniques, qu'il était disposé à présider, en tant que gardien de cette « paix romaine », pour les esprits aussi. Il fallait bien adopter des formules uniques sur les points discutés par cet esprit philosophique inlassable, caractéristique à l'Orient. Mais, dès sa victoire sur Licinius, l'empereur faisait hommage au « dieu des chrétiens » pour son succès, et déjà il entrevoyait l'avantage pour l'Empire d'avoir cette seule religion, puisqu'elle était celle de la majorité au moins des villes et puisqu'elle s'était montrée la plus efficace ². Plus tard, le paganisme et ses temples n'eurent plus que cette tolérance méprisante que pouvaient ambitionner au commencement les chrétiens, maintenant l'appui de l'empereur, de leur empereur. On permettait même des actions destructrices de la part de ceux qui voyaient enfin arriver l'heure de la revanche. Et c'était bien naturel : le désir de l'unité religieuse devait se servir, dans une direction ou dans l'autre, tôt ou tard, de cette arme de la violence persécutrice. Avant de mourir en chrétien (337), Constantin avait eu la satisfaction

¹ Eusèbe, IX, § 10.

² *Ibid.*, IX, §§ 9 et suiv.

d'imposer, contre les Egyptiens séparatistes d'Arius, comme président du concile de Nicée, une seule croyance. celle d'Athanase d'Alexandrie, qui, tout en laissant unitaire la conception de la divinité, attribuait au Christ la qualité d'« homoousios », « de nature identique » (325) ¹. Le dogme unique fut proclamé, non pas dans le recueillement d'une assemblée de docteurs, discutant librement, mais devant l'empereur vêtu de pourpre et entre les soldats du prétoire. C'était une loi d'Empire, et la plus essentielle pour la paix recherchée par Constantin.

La capitale de cet Empire ainsi pacifié ne pouvait plus être Rome. Inaugurateur d'une autre ère, orientée encore plus vers la monarchie asiatique ², Constantin devait être aussi le fondateur d'un nouveau centre de son « orbis christianus ». Déjà la résidence des Augustes à Nicomédie avait montré la nécessité de se placer au milieu même de la vitalité du monde romain, au point d'où on pouvait non seulement mieux se défendre, mais aussi dominer ces communications maritimes qui étaient de plus en plus l'essentiel ³. L'expérience du siège de Byzance avait montré la valeur de l'emplacement de cette ville splendide. Avec des matériaux rassemblés et une population convoquée on créa la Rome Nouvelle qui fut appelée aussitôt la cité de Constantin. Elle répondait pour le christianisme, adopté, magnifié, à Jérusalem, dont la basilique fut construite au-dessus du Saint-Sépulcre à peine découvert, à l'Alexandrie de l'hellénisme inscrit sur les drapeaux du Macédonien.

L'Empire chrétien par l'Eglise commence ici et avec lui un autre âge, mais il faut s'arrêter encore sur les

¹ Les synodes étaient des assemblées d'Etat, les évêques étant transportés par les postes impériales. Voy. Ammien Marcellin, XXI, xvi, § 18 : « ut catervis antistitum jumentis publicis ultro citroque discurrentibus per synodos quas adpellant ».

² Voy. les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, XXV (1866).

³ Voy. nos *Formes byzantines et réalités balcaniques*, Bucarest-Paris, 1922.

difficultés que rencontra son établissement dans les incertitudes mêmes, que Nicée n'avait écartées que pour le prestige impérial, de cette Eglise, qui entendait se défaire de l'ancien Empire après s'en être servie pour sa victoire complète, ainsi que sur les premières conquêtes qu'elle fit parmi les barbares, destinés à entrer au même titre que les Romains dans l'Eglise universelle.

CHAPITRE XXXII

L'intégration du monde civilisé par l'Eglise. Formation de son domaine universel.

Après Constantin, ses fils se partagèrent l'Empire, plus ou moins selon la volonté de leur père. Pour conserver l'unité si difficilement et si heureusement établie, Constantin, d'Occident, Constance, d'Orient — leur frère, Constantin II, avait été tué dans une bataille contre le premier ¹, — ne pouvaient plus s'appuyer sur l'Eglise, qui, elle-même, cédant à la différence essentielle et à l'antagonisme naturel entre les deux parties de l' « orbis », s'était divisée. Au lieu d'être un appui, le christianisme, lié désormais si étroitement à l'Etat, paraissait être un motif de perpétuelles difficultés, presque insolubles.

Sous Constantin encore, au concile de Tyr, Arius avait été absous et Athanase avait rencontré l'inimitié envieuse d'Eusèbe, évêque de Nicomédie ; il fut chassé de son siège. L'empereur crut voir dans ces mesures un moyen de pacification. Mais le vaincu chercha un appui à Rome, dont l'évêque ne pouvait pas avoir beaucoup de sympathie pour la politique de celui qui avait fait de la Métropole du monde une ville de province. Pendant ce temps-là, on se battait dans les rues d'Alexandrie pour un évêque, comme on l'avait fait auparavant pour un pré-

¹ Le fils du frère de Constantin, Dalmatius, portant le même nom, eut ce qu'on appelait la « ripa gothica », le Danube ; Anonyme à la suite d'Ammien Marcellin, § 35.

Il y eut même un « roi » du Pont, un « rex regum et ponticarum gentium » (Anonyme à la suite d'Ammien Marcellin, § 35), dans la personne d'Hannibalien, frère de Constantin. Il fut tué de même que son frère, le César Dalmatius.

tendant, et les églises étaient saccagées et détruites à la plus grande satisfaction des païens et des nombreux Juifs. On discuta sur le dogme dans le concile, purement oriental et tout à fait occasionnel, d'Antioche, mais, lorsqu'il fut question de délibérer, à Sardica, en Thrace, avec la participation sérieuse — pour la première fois — des évêques d'Occident, une scission, presque un schisme, se produisit (342-343). Les Occidentaux restèrent seuls, et leurs chefs les plus révérends, les évêques de Rome, d'Espagne, de Trèves, plus ceux de Naïssus et de Sardica aussi, avaient été excommuniés par leurs adversaires ; plus tard, ils firent arrêter comme traître de leur cause l'évêque d'Andrinople ¹.

A Sardica, les représentants du latinisme anti-arien lançaient leurs foudres contre les déserteurs, parmi lesquels aussi les évêques de l'Illyricum, de Singidunum et de Mursa. Sur la frontière des barbares l'arianisme avançait : il était préféré, pour sa clarté, autant que par ses relations avec le siège patriarcal de Constantinople, par ces gens d'un esprit simple, pour lesquels « père » et « fils » avaient un sens que toutes les démonstrations de la théologie ne pouvaient écarter. Les Goths, qui devaient, poussés par la grande migration hune, s'abattre bientôt sur la ligne du Danube, allaient être, grâce à leur convertisseur, apôtre et civilisateur Ulfila, des défenseurs ardents de cette foi dont l'hérésie n'était guère une conviction générale.

Si, au nouveau concile de Milan, la pression exercée par les Occidentaux gagna les évêques danubiens, — ce qui permit bientôt un autre simulacre d'assemblée à Sirmium ², — l'Orient se retrancha dans son intransigeance absolue, qui était plutôt une nouvelle forme d'affirmer son autonomie irréductible. Avec un empereur à Constantinople, avec un empereur qui était pour cette partie du

¹ Cf. sur les disputes des évêques de l'Illyricum au iv^e siècle l'ouvrage de M. Zeiller, *Les origines chrétiennes dans les provinces danubiennes de l'Empire Romain*, Paris, 1918.

² Voy. Zeiller, ouvr. cit.

monde, il avait la partie belle. Ajoutons que l'Afrique se groupait séparément autour du donatisme et que l'esprit démocratique du christianisme reprenait la forme brutale des attaques répétées par les « agnostiques » ou circonciliens, les gourdins à la main, sur l'ordre et la richesse ¹ : leur chef, Donat, professait ouvertement que l'empereur n'a rien à voir dans l'Eglise.

L'Afrique fut soumise, de force, impitoyablement, mais l'Occident manifesta aussi dans d'autres domaines que celui des rapports entre les personnes de la Trinité son désir de vivre séparément, d'en revenir à sa tradition, que l'évêque de Rome incorporait seulement d'une façon incomplète et assez modeste, le « Pape » Libère allant jusqu'à accepter les ordres de l'empereur contre sa propre conviction et les traditions de son Eglise. La Gaule eut, en 350, alors qu'un rude soldat, Vetranio, était créé empereur par les soldats de l'Illyricum ², un empereur provincial, nommant son frère comme César, Magnence, et Constant fut tué pendant la campagne dirigée contre ce rebelle. Constance aurait dû être le seul héritier, mais les filles du grand Constantin, Constantine et Eutropia, lui opposèrent, à Sirmium et à Rome, les résidences de leur veuvage, des concurrents dans la personne de ce vieux Vetranio et du jeune Népotien ³. Plus tard, ces candidats ayant été écartés par l'empereur légitime, Constantine devint la femme du nouveau César, créé par Constance, Gallus, qui régna en Orient à l'orientale, finissant bientôt par une révolte fatale, alors que son frère, Julien, écartant l'usurpation du Franc Sylvain, réglait en Gaule les rapports avec les Francs et les Alamans ⁴.

¹ Duchesne, loc. cit., pp. 237, 238.

² Eutrope, X, § 10.

³ Duchesne, loc. cit., p. 246. Des gladiateurs furent payés pour procurer, à Rome, l'empire à Népotien (Eutrope, X, § 11). Magnence fut battu à Mursa (*ibid.*, X, § 12). Un membre de la famille constantinienne, Gallus, un usurpateur en Gaule, Sylvain, eurent le même sort.

⁴ Déjà un Aréobinde apparaît avec le caractère de *comes foederatorum* ; Mai, *Spicilegium romanum*, II, (suppl.), p. 19.

Encore une fois, il y avait un seul empereur, — pas un Arien, car il ne fut baptisé qu'à l'agonie comme son père, mais un adversaire d'Athanase, et il tenta de gagner à ses opinions, *more imperiali*, toute la chrétienté romaine. En 355, il y eut un synode à Milan, — pas à Rome, où Libère avait pris sa détermination. Le Pape fut exilé, mais le projet d'union échoua de nouveau. L'Occident, les sénateurs romains à sa tête, ne voulut pas se soumettre aux injonctions et aux menaces, tenant à cette orthodoxie qui était son arme défensive. On préférerait, selon l'expression de Constance, troubler cette « paix du monde entier », qui était restée la seule vraie préoccupation des empereurs et qu'ils cherchaient à établir selon le désir de la majorité, en pesant l'importance des partis en lutte. Alors les moyens employés déjà en Afrique furent tentés pour briser cette autre résistance ; l'exil fut ordonné contre tous les récalcitrants. Athanase, qui se moquait de l'empereur « Costyllius », « l'Antichrist » en personne, fut chassé d'Alexandrie par les soldats, dont la domination, horrible, comme à l'époque des persécutions, commença, et Libère dut s'humilier devant le concile de Sirmium en 358 ; on gagna la signature de l'Espagnol Hosius sous un acte qui le détachait de la solidarité, largement éprouvée, avec son parti.

Mais, si on pouvait arriver à combiner, en vue de l'unité du dogme, des formules concordantes sur des points insolubles, ce qui restait, continuant un passé séculaire, c'était encore l'existence des deux formes, latine et gréco-orientale, de la vie du monde civilisé. Lors qu'il fut question d'un nouveau concile, il fut tenu en double : à Ariminum pour les uns, à Séleucie pour les autres. Aussi y eut-il deux décisions opposées, qu'on mit ensemble tant bien que mal.

Quelque temps après, comme Sapor II était devenu le maître de la Mésopotamie, qu'il butinait, on eut recours aux soldats de Julien ; ils proclamèrent empereur leur chef, prêts à aller en Orient, mais sous le commande-

ment suprême de celui-ci. Constance mourut avant d'avoir livré bataille (361).

Un moment vint où le christianisme, qui paraissait incapable de se présenter et de se maintenir uni, eut à souffrir un retour offensif¹ des cultes anciens qui, s'ils ne servaient plus l'Empire, ne se manifestaient pas par des schismes continuels et ne provoquaient pas des scandales journaliers. L'empereur Julien crut pouvoir rendre son rôle au paganisme en l'imprégnant de la philosophie la plus élevée et en le pénétrant de la moralité la plus pure. Tout en concentrant sur les Perses les efforts d'une armée qu'il connaissait bien et qui obéissait à sa conduite, il ordonnait par édit le retour à la religion du passé. Mais, en évitant les anciennes façons d'adorer, qu'il croyait désormais impossibles, il cherchait à créer pour les masses une croyance et une manière de vivre qui pouvaient être comprises et suivies seulement par un cercle très restreint d'initiés. Et, quant aux formes seules, si jusqu'aux mesures de Constantin-le-Grand elles venaient de tout un développement historique, elles n'étaient maintenant que l'efflux passager d'une volonté toute personnelle.

Lorsque cependant Julien mourut pendant son expédition en Asie (363), laissant comme continuateur de sa politique un certain Procope, qui ne put pas régner, on vit bien que les chrétiens n'avaient rien appris par leur humiliation et leurs souffrances. Toutes les anciennes haines réapparurent et, se basant sur les mêmes antagonismes de civilisation et d'esprit, provoquèrent les mêmes débats. Heureusement pour l'Empire son nouveau chef, pour quelques mois, Jovien, puis un autre vieux militaire, Valentinien, qui laissa l'Orient à son frère

¹ Sur la prétendue christianisation de Philippe l'Arabe, voy. l'observation de l'Anonyme à la suite d'Ammien Marcellin : « excepto Philippo, qui christianus admodum ad hoc tantum constitutus fuisse mihi visus est, ut milesimus Romae annus Christo potius quam idōlis dicaretur » (§ 33).

Valens, non encore baptisé, ne portèrent plus à ces tracasseries le même intérêt que les princes de la famille de Constantin. Il y avait de nouveau assez de travail, contre les Quades, et puis, pendant longtemps, contre les Goths, Ostrogoths et Wisigoths, sur le Danube moyen et inférieur, auxiliaires de Licinius¹, pour que l'attention ne fût pas dissipée, sans résultat, d'un autre côté. Des deux empereurs frères, chacun protégea — Valens avec violence — la forme de christianisme que voulaient la plupart des siens, et de nouveau l'Occident s'opposa nettement à l'Orient, dans l'orbite duquel continuait à vivre, malgré le langage latin de ses habitants, l'Illyricum, avec les régions voisines.

Acceptés, par-dessus la « *ripa gothica* »², en territoire d'Empire, les barbares germaniques, mal nourris, qui avaient été poussés par l'apparition des Huns³, voisins et ennemis, « barbares » de cette Empire du milieu chinois qu'ils imitaient dans leur monarchie errante, violèrent bientôt les conditions de leur pacte. Unis aux Taïfales⁴, à des bandes déjà établies dans la péninsule et guidés par des « *dediticii* » et des captifs⁵, des esclaves qu'avaient vendus les marchands, des mécontents à cause des impôts, parmi lesquels les « chercheurs de veines d'or », ils ravagèrent la péninsule des Balcons. Autour d'eux se groupait toute la misère matérielle de la péninsule depuis longtemps négligée et mal gouvernée. Lorsque, rappelé d'Orient, Valens chercha à les arrêter devant Andrinople, où il attendit vainement son neveu Gra-

¹ Anonyme à la suite d'Ammien Marcellin, § 27. Leur roi s'appelait « *Aliquaca* ». Le roi Ariaric, *ibid.*, § 31.

² Anonyme cité, § 35. Cf. Hodgkins, *Italy and her invaders*, I, Oxford, 1880.

³ Des chevaux « *hunisci* » (cf. « *frigisci* »), déjà dans le Manuel du Vétérinaire, par Végèce, III, vi. Négliger les chevaux en hiver c'est suivre l'« *exemplum Hunnorum* » (II, Préface).

⁴ A côté des Alamans, ces barbares furent colonisés du côté de Modène, Reggio et Parme (Ammien Marcellin, XXXI, ix, § 4). Sur les « serfs des Sarmates », colonisés jusqu'en Italie, l'Anonyme cité, § 32.

⁵ Ammien Marcellin, XXXI.

tien, déjà arrivé à Sirmium, il fut battu et, s'étant caché dans une chaumière, il y brûla (378). Un enfant, le fils homonyme de Valentinien, régnait en ce moment sur l'Occident ; il confia au nouveau César de son choix, Théodose, le soin de purger l'Orient de ces barbares et, par une série prolongée d'efforts patients, celui-ci arriva à son but. Et, comme c'était maintenant de cet Occident que venait le pouvoir, comme l'Italie, avec Milan, bientôt avec Ravenne, reprenait pour quelque temps le dessus, il y eut aussi une hégémonie en Orient de la foi orthodoxe, défendue constamment par la Rome des Papes. Les Ariens furent condamnés par un concile dans cette Constantinople où pendant si longtemps ils avaient dominé. L'édit de Théodose, en 381, ne faisait que consacrer cette situation, définitive. Mais, lorsqu'il s'agit de fraterniser à Rome, dans une nouvelle assemblée, avec les Latins, ces Orientaux, qui avaient donné à l'Eglise, plus récemment, un Basile de Cappadoce, un Grégoire de Nazianze, auxquels ne pouvait être comparé que difficilement le chef de leurs rivaux, Ambroise de Milan, — S. Jérôme, un Pannonien, arrivait à peine à Rome, — se déroberent, très amicalement. Un synode à Aquilée chercha à réconcilier avec Rome les régions du Danube, encore récalcitrantes.

Du reste, on ne tarda pas à découvrir la faiblesse réelle de cet Occident qui s'attribuait des droits si envahissants. Gratien avait été tué par un usurpateur surgi dans la Bretagne et les Gaules, Maxime, qui, acclamé même à Antioche, dans un tumulte, conserva le pouvoir jusqu'à l'arrivée, tardive, de Théodose, vainqueur sur les Goths. Le second fils de Valentinien, portant le même nom que son père, fut à la disposition d'un Franc ayant conservé son aspect et sa conscience de barbare, Arbogast. Un caprice ou un intérêt de ce premier des tuteurs militaires disposant à leur gré des empereurs sans volonté et sans puissance fit du rhéteur gaulois Eugène le successeur de Valentinien II, assassiné. Sans Théodose, qui s'annexa

l'Occident, il y aurait eu plus loin aussi cette influence dominante de la Gaule et de l'Espagne, étendue sur l'Italie, de nouveau épuisée, où, à Rome, la papauté ne pouvait pas même conserver, pour la décence, l'ordre des élections et l'unité du pouvoir épiscopal.

Le cas d'Arbogast n'est pas, du reste, isolé. Si on n'enregistra plus des incursions germaniques jusqu'au moment où, après la mort de Théodose, la masse des Wisigoths d'Alaric se précipita sur l'Orient qu'elle pilla d'une façon particulièrement cruelle pour s'abattre ensuite sur l'Italie mal défendue (391), c'est que leur pénétration profonde, incessante, leur initiation sociale et politique, leur ascension aux honneurs, à tous les honneurs, sauf celui de la couronne impériale, avait déjà commencé¹. Même à l'époque des conflits violents, on voyait tel Alaman retenu comme otage dans les Gaules changer le nom d'Agénaric de son fils dans celui, rappelant les religions égyptiennes, de Sérapion². Partout on apercevait le nouveau venu, se cachant d'abord pour s'imposer fièrement ensuite et retenir dans sa dure main de guerrier le pouvoir. Le barbare païen parfois, dont on se méfiait encore, mais surtout celui qui avait reçu avec le baptême le droit d'être considéré comme frère, d'être traité en égal, d'avoir toute la récompense due à ses qualités, tout le gain obtenu par ses intrigues, entraît de cette façon dans l'unité nouvelle créée par l'Eglise. Au commencement du règne de Valentinien et de Valens, l'ancien roi alaman Vadomar était devenu un simple duc de Phénicie³.

¹ Un chef alaman Hortarius (Ammien Marcellin, XXIX, IV, § 7). Le roi quade Gabinius, *ibid.*, VI, § 5. Le général Victor était Sarmate (XXXI, XII, § 6). A la même époque, les rois alamans Urius et Ursicinus (*ibid.*, XVIII, II, § 18). Julien accusait Constantin-le-Grand, « novateur », contre la coutume, d'avoir élevé les barbares à la dignité de consuls (XXI, X, § 8).

² *Ibid.*, XVI, XI, § 25.

³ Ammien Marcellin XXI, III, § 5 ; XXVI, VIII, § 2 ; XXIX, I, § 1. Un Frigérid, un Barrimer, un Richomer, employés contre leurs Goths ; XXXI, VII, § 3 ; VIII, 9. On pouvait être, comme Mellobaude, comte des *domestici* et rex Francorum ; *ibid.*, X, 6.

Ajoutons que l'Eglise s'employa de tous ses moyens à détruire les barrières séparatrices entre ses fils anciens et les nouveaux convertis, et, comme l'idée de l'Empire, avec ses souvenirs, avec ses devoirs et ses aspirations, avec tout ce qu'elle entraînait de paganisme encore vivant dans ses préoccupations « patriotiques », formait un empêchement, le seul, on usa des moyens de la polémique la plus véhémement pour le ridiculiser, l'avilir et le détruire. Le lendemain des sévices exercés par Alaric sur Rome dépouillée et incendiée, alors que dans sa retraite de Palestine, près des lieux où avait souffert le Seigneur, Jérôme, le Dalmate, chef du christianisme noble et riche, précepteur des dames romaines désirant sauver leur âme, écrivain soigné et commentateur érudit, trouvait des mots pour déplorer les souffrances de la cité, l'Africain Augustin, ancien sectaire des manichéens très populaires dans ces environs de Carthage, venant dans cette même Italie comme en terre étrangère, écrivait la « Civitas Dei ». Il y prouvait, par l'ironie et par les syllogismes, qu'il n'y a qu'une cité légitime, digne de subsister, celle où les fidèles de toute race s'agenouillent devant le même Dieu.

Le Goth Rufin était maître de l'Ouest, le Vandale Stilichon († 408), celui de l'Occident avant le désastre brusqué par l'apparition d'Alaric. Le beau-frère, du second, Bathanerius, autre barbare, gouverna l'Afrique. Deux filles de Stilichon, lui-même époux d'une nièce de Théodose, Serena¹, devinrent Augustes par le mariage avec l'empereur, et Rufin avait voulu faire son gendre d'Arcadius, qui épousa la fille d'un Franc, Bauto. Un Gaïnas, Goth aussi, succéda à Rufin, assassiné, et fut tué lui-même par les Huns. Parti des bords de la Mésie barbarisée, Aétius, le « Scythe », sera pendant longtemps le grand défenseur de l'Empire, sans oser tenter une usurpation, cependant toujours possible. Vers la moitié du v^e siècle, Ricimer, maître de l'Occident, un Germain,

¹ Ses filles s'appellent Marie et Thermantia, son fils Eucharius ; un autre, Gaudentius, devait épouser la princesse Eudoxie.

s'opposait à un Hun, Aspar, qui disposait de l'Occident, auquel il imposa comme empereur son protégé, Léon (457). Bons pour le service, mais toujours prêts à trahir, comme leurs collègues romains du reste¹, ces acclimatés entretenaient avec les gens de même race, qui rôdaient aux frontières ou s'agitaient dans les provinces, des rapports plus que suspects. Alaric même, après son action hostile, fut intercalé dans les cadres fixés par Constantin à l'organisation militaire de l'Empire, ayant été créé maître de la milice pour l'Illyricum. Devenu, dès 409, maître de la situation, le Wisigoth créa, se créa à lui-même un empereur, qu'il croyait nécessaire, dans la personne d'Attale, préfet du prétoire, qui, après tous les avatars, finit, mutilé, dans un exil des îles Lipares. Ceci n'allait pas le retenir dans les instincts de proie qui étaient dans son âme ou dans l'accomplissement des volontés dévastatrices qui lui venaient des siens. Rome fut affreusement pillée, c'est-à-dire, dans sa conception, rançonnée en 410. Il finira ses jours dans l'Italie méridionale en rebelle, et son frère et successeur Ataülphe aurait rêvé, d'après Orose, historien latin, tardif, de l'Eglise, de faire sa Gothie là où il avait trouvé une Romanie officielle qui se mourait ; il prendra d'abord ce qui lui convenait des provinces de l'Empire avant de demander à être reconnu comme fédéré de Rome dans sa Gaule du Sud, dans son Espagne pyrénéenne.

Il y avait cependant une distinction nette entre le barbare d'Empire, surtout le « barbarus urbe augusta enutritus »², et celui qui était en dehors de cet Empire et voué donc, si c'était possible, à la destruction³.

¹ Hérodien, assassin de Stilichon, ayant obtenu l'Afrique, dirigea ses vaisseaux sur l'Italie, où il débarqua en armes et fut vaincu en bataille rangée (413).

² Marcellin, dans les « *Chronica minora* » de Mommsen, p. 78.

³ En parlant des Chauques, qui vivaient sur les bords de la Baltique, Pline s'étonne que dans leur misère ils osent parler de liberté : « *Hae gentes, si vincantur hodie a populo romano, servire se dicunt* » (XVI, § 1).

Ce second type apparut avec le v^e siècle. Toute une masse de Germains et sans doute aussi de Touraniens, des peuplades d'importance médiocre, d'assise géographique inconnue jusqu'alors, de caractère vague¹, permettant toutes les confusions, se jeta, sans descendre dans ces Balcons, devenus le territoire d'habitation ou d'incursions des Goths, — les Ostrogoths restèrent à Novae, sur le Danube, — sur la Pannonie d'abord, puis, par les défilés des Alpes, sur l'Italie. Stilichon, qui avait commencé par vaincre Alaric lui-même à Pollentia (401), repoussa le chef de ces Scyres, Ruges, Turcilinges, — de ces « Gètes », écrivit-on sur l'arc de triomphe², — qui s'appelait Radagaïs (406)³. Mais, derrière ces bandes, des « nations » entières, en quête de champs, mais sans penser à un lien avec l'Empire, qui les leur aurait procuré³ sans conflit et d'une façon légale, se poussèrent pendant des années : Burgondes, venant des anciens châteaux d'Empire, Suèves, Alains, portant le nom caucasien de leurs anciens maîtres, d'autre race, Vandales. Passant à travers les Francs, encore mal fixés, ils cherchèrent aussitôt, en Gaule, en Espagne, des établissements.

Il paraît qu'au début ils formaient, à côté des Goths admis par l'Empire comme fédérés, une intrusion révolutionnaire, tandis que, dans leur Narbonnaise, dans leur province méridionale où l'élément romain était le plus puissant, les Goths rendaient à l'empereur légitime le service d'écarter les usurpateurs, comme, en 413, Jovin. On peut dire même que ce fut par les barbares de l'espèce des fédérés que ces Gaules séparatistes restaient théoriquement membres de l'Empire, de celui d'Occident, et, plus tard, après la disparition de cette domination romaine, du seul Empire résidant à Constantinople, où arrivaient les lettres, profondément respectueuses, en style de

¹ La *Vie de Saint Ambroise* (dans la *Patrologie latine*, XIV, pp. 29 et suiv.), par Paulin (§ 36), parle même d'une reine des Marcomans, catéchisée par l'évêque de Milan.

² Duchesne, ouvr. cité, III, p. 151, note 1.

³ Cf. le nom de Laniogaïs, qui était Franc d'origine, dans Ammien Marcellin, XV, v, § 15.

courtisan même, de leurs rois et de ceux des Burgondes aussi. L'esprit d'autonomie des Gaules ne pourra plus susciter qu'entre la Seine et la Loire des « rois » pour les oasis non soumises au sceptre germanique dépendant de l'Empire, comme, vers la moitié de ce v^e siècle, Egidius et son fils, Syagrius, au nom grec. Voir à côté d'Ataülphe la princesse Placidie, sœur d'Honorius, — cette coutume des mariages mixtes était une innovation du christianisme¹, — assister au baptême de leur fils qui fut nommé Théodose, pouvait donner confiance aux sujets appuyés sur leurs cités gallo-romaines, riches de leurs maisons, de leurs terres travaillées par des colons de toute race — la nouvelle religion ayant délivré les esclaves — et de leurs trésors accumulés.

Du reste, le roi barbare, avec ses fidèles, ses « camarades », les *comites*, ses « ducs », chefs d'armée, même ses officiers à la romaine, restait toujours un peu à côté. L'évêque dominait la cité, en Dacie, en Pannonie, en Gaule, en Espagne, après le départ du dignitaire impérial ; le métropolitain, dont l'autorité se dessine déjà. Par-dessus son prestige même se distingue l'autorité purement morale de quelque saint indigène ou étranger, qui, sans mission officielle ecclésiastique, sans sûreté, sans argent, sans préparation théologique, sans « talents », traverse le pays, répandant les bienfaits de sa charité infinie, de sa pitié efficace. Tel, en Gaule, S. Martin, dont le tombeau à Tours fera de cette cité le vrai centre d'un monde nouveau, retenant dans le même charme mystérieux indigènes et adventices, « Romains » de naissance et de condition juridique, — car c'est là ce qui séparait encore, et profondément, — et fédérés, gardant leurs lois, anciens chrétiens et chrétiens nouveaux, païens mêmes parmi ces envahisseurs d'hier, indélogeables.

En Gaule, en Italie, tout le monde se ligua, avec un

¹ Hunéric, le second roi vandale en Afrique, épousa Eudoxie, fille de Valentinien III, qui, avec sa mère et sa sœur Placidie, avaient été amenées captives par son père, Genséric. Ricimer fut l'époux de la fille de l'empereur Anthémius.

esprit de solidarité absolue lorsqu'il s'agit de résister, en 450, à un concurrent d'essence différente, apportant avec lui les traditions d'un autre Empire, celui de l'Extrême-Orient, de la Chine, jusque-là en dehors de tout contact, le roi hun Attila, chef de toutes les peuplades, même germaniques, de la steppe russe aux Alpes, avec la plaine de Pannonie comme base militaire et camp central pour les hordes de ses cavaliers. Attila, ce Touranien, portant, de même que son frère Bléda, un nom gothique, pareil à celui d'un Totila, d'un Ulfila, d'un Hunila¹, ambitionnait, malgré ses propositions de s'associer une princesse impériale romaine, la création d'une tyrannie réglée, à la chinoise, dans les derniers détails de l'obéissance absolue, contraire aussi bien aux coutumes de dépendance personnelle des Germains qu'à l'essence légale de l'ordre romain. Aussi, évêques, « princes » à vie², généraux de Rome, « rois » de la province pour les « Romains » vivant d'une façon autonome, rois wisigoths, remplissant leur devoir de fédérés et défendant en même temps leur propre emprise, furent-ils entre les murs de Metz et d'Orléans, de même que dans les champs « catalauniques », à Méry-sur-Seine, les défenseurs de cette Gaule qui échappa au grand danger de la conquête hunne. Et par là, ayant usé les forces d'Attila et amoindri le prestige de ses armes invincibles, ils sauvèrent le monde nouveau de la domination asiatique venant du désert inconnu (451). Le nouvel empereur Valentinien III³, qui avait admis, peu de temps auparavant, en 439, une attaque contre la Toulouse gothe, put se rendre compte de son erreur lors-

¹ On trouve aussi un Optila, un Thraustila (Marcellin, éd. Mommsen, p. 86). Cf. sur Attila nos *Points de vue sur le commerce de l'Orient au moyen âge*, Paris 1924.

² Le qualificatif est de Mgr Duchesne ; ouvr. cité, III, p. 24.

³ Après l'usurpation passagère du rhéteur Jean (423-425), proclamé par une cabale, le maître de la milice, un Romain, Cestinus en tête, — Galla Placidia, fille de Théodose et mère de Valentinien II, s'étant réfugiée à Constantinople, — Honorius avait fait son gendre (par le second mariage de Placidia) et son héritier du général Constance, qui mourut avant l'empereur (février-septembre 421).

qu'il apprit que le roi Théodoric était parmi les victimes qu'avait demandées la victoire gagnée par Aétius.

Faute d'avoir en Italie même un allié pareil, il avait dû abandonner à l'évêque de Rome la charge difficile d'adoucir le Hun, qui alla chercher par Aquilée le chemin de sa steppe (452). Du reste, l'empereur incapable allait se souiller bientôt du meurtre d'Aétius et, comme une revanche privée le fit périr ensuite, sa veuve allait livrer Rome, gouvernée par le meurtrier, un sénateur, Maxime, aux hordes à peine réconciliées à l'Empire du Vandale Genséric : appelé en Afrique par le chef même de cette province, Boniface, mécontent contre la Cour, celui-ci y avait renouvelé la royauté du Massinissa et d'un Juba ¹.

Maintenant, disposant du jeu légal des empereurs éphémères, Majorien, Lybius Sévère, des sénateurs sans prestige, autant que l'Orient, le seul ayant droit, n'envoyait pas ses recommandés, un Anthémios, un Olybrius, un Glycérius, devenu ensuite simple évêque, un Julius Népos, et bien que les Gaules eussent proclamé le rhéteur Avitus et soutenu, sans la couronne, son fils Ecdicius, Ricimer. Flavius Ricimer, *magister utriusque militiae*, remplace Stilichon, et Aétius a déjà trouvé un émule dans le Pannonien, d'origine « mixo-barbare », Oreste ². Celui-ci crut pouvoir faire de son fils, tout en refusant aux barbares le « tiers des terres » ³, un empereur, mais aussitôt le chef du prétoire barbare, patrice, maître de la « milice présente », Odoacre, encore un Flavius, Ruge d'origine ⁴,

¹ L'Empire y avait entretenu avant Boniface, époux d'une arienne, comme comte de la province, le Numide Gildon, qui, s'étant révolté, avait été dompté par son propre frère, Mascizel.

² Son frère s'appelait Paul ; continuation de l'Anonyme à la suite de Marcellin, § 37. Oreste, y est-il dit, était un « Pannotès », § 38. Il avait été notaire d'Attila et l'aurait accompagné en Italie.

³ Procope, *De bello gothico*, I, § 1.

⁴ Sur les Hérules qu'il commandait aussi, cf. les « Aerulis » d'Ammien Marcellin, à côté des Bataves ; XX, I, § 3 ; IV, § 1. Sa fille s'appelait Thélane ; continuation de l'Anonyme à la suite d'Ammien Marcellin, § 54. Un Vitalien, « comes domesticorum », est « Erulorum e numero miles » (XXV, x, § 9). « Erulorum Batavorumque vexillum » ; XXVII, I, § 6. Voy. aussi *ibid.*, VIII, § 7.

ayant tué Oreste, rétablit l'ordre légal, représenté du reste par Julius Népos, qui garda dans son refuge de Dalmatie, pendant quatre ans encore, son titre impérial. Il déposa cet adolescent, Romulus Auguste¹, qui alla vivre sur une terre dans le Midi italien et envoya au Romain de Constantinople les insignes du pouvoir suprême². Ce n'était guère un acte essentiel dans le développement des sociétés politiques. Rien d'une initiative germanique ne peut y être découvert par un regard critique : dans un Empire où le chef des gardes était depuis des siècles créateur d'empereurs et arbitre du pouvoir, un cas nouveau venait seulement s'y ajouter.

Mais, depuis longtemps, Rome n'était plus dans Rome. La Gaule dépassait de beaucoup l'Italie : la Cour de Toulouse, où le roi Thorismond s'entretenait avec des rhéteurs comme Avitus et où Théodoric II avait comme poète de cour le principal représentant de la littérature latine profane à cette époque, Sidoine Apollinaire, était le centre de la pensée antique³. De fait, cependant ici même tout cela n'était que le reflet d'un brillant astre disparu : s'il y avait quelque chose de vivant en Italie, c'était l'Eglise de Saint-Ambroise, l'Eglise dans laquelle les idées de l'Africain Augustin suscitaient des cultes, et en Gaule même l'Eglise provinciale planait bien haut au-dessus de cette royauté de Septimanie et d'Espagne, tenant tête à l'arianisme, importé d'Orient, des Burgondes et à l'opiniâtreté païenne des Francs.

Mais, pour que l'Eglise arrive à dominer le monde occidental, alors que, dans sa forme grecque, elle créait

¹ Son frère, Herculanius, avait brigué le trône avant Nepos ; Victor Tununensis, éd. Mommsen, dans les « *Chronica minora* », p. 188. Le nom de Romulus est porté par un curiate d'Aquilée (Ammien Marcellin, XXI, XII, § 10).

² Déjà avant Majorien il y avait eu une vacance du siège d'Occident pendant presque une demi-année. Cf. la définition grecque : ὡς ἰδίας μὲν αὐτοῖς βασιλείας οὐ δέον, κοινὸς δὲ ἀποκρίσει μόνος ὢν αὐτοκράτωρ, ἐπ' ἀμφοτέροις τοῖς πέρασι.

³ Le poète Ausone avait été l'éducateur de Gratien.

une âme à l'Orient en train de devenir « byzantin », il lui fallait ramener à elle ou détruire les barbares hétérodoxes. Leur résistance fut la dernière action de l'antiquité mourante et, en même temps, dans sa continuation après 500, la première d'une nouvelle époque.

CHAPITRE XXXIII

Fin de l'antiquité par le triomphe général du christianisme impérialiste.

Alors que la Cour de Constantinople retombait à l'arianisme et qu'en Italie l'impératrice arienne Justine, mère de Valentinien II, se formait une Cour hérétique¹, la Gaule épiscopale, à laquelle la prédication de saint Martin venait de donner aussi une partie de la population rurale, restée jusqu'alors païenne, se tenait à côté de Rome et d'une façon plus combattive du côté de l'orthodoxie. Maxime, établi à Trèves en co-empereur, avait mené au supplice le représentant du dogme gnostique et des pratiques d'un monarchisme voluptueux, l'Espagnol Priscillien. L'« empereur » de la vraie foi en Occident, saint Ambroise, eut en lui un puissant appui. Après la catastrophe de l'usurpation, pendant le règne de Théodose, et malgré l'apparition passagère du rhéteur Eugène, cette province, gardienne de la tradition, ne souffrit aucune aventure religieuse. Les usurpateurs du commencement du v^e siècle, dont le dernier, Constantin², régna pendant quelque temps, étaient des fils fidèles de la vraie Eglise. Ce fut aussi le cas pour ses adversaires, des Espagnols de la race de Théodose, Didyme, Verenianus, pour Gérontius qui, s'étant soulevé contre Constantin, voulut faire un empereur de Maxime, pour Jovin et Sébastien, père et fils, parus sur le Rhin. Avec Paulin, de Bordeaux, mais établi à Nole, en Italie, et Sulpice Sévère, d'Aqui-

¹ Duchesne, loc. cit., pp. 552 et suiv.

² Ses fils s'appellent Constant et Julien : il paraît avoir affiché une relation de parenté avec Constantin-le-Grand.

taine, le christianisme à la marque de Rome avait, dans cette région d'équilibre et de bon sens, des écrivains de premier ordre. La bonne tradition était défendue par l'historien Orose, et l'opposition faite par le Breton Pélagé à la dure doctrine du péché originel et de la rédemption par la grâce seule, doctrine prêchée avec opiniâtreté par Augustin, représentaient les mêmes qualités de cet Occident non-italien. Quand la Grande-Bretagne, abandonnée à son sort, l'Irlande furent gagnées par le pélagianisme africain, combattu par le même Augustin, ce fut un évêque des Gaules, saint Germain d'Auxerre, passé aussitôt dans la légende celtique, qui restaura la bonne croyance¹. Les anciens monastères de Ligugé, de Marmoutiers, fondés par saint Martin, les nouveaux de Lérins et de Marseille représentaient, alors que Rome et l'Italie en général avaient à peine de ces abris de moines vivant en commun, les foyers de la propagande selon la tradition. C'est à Marseille qu'un des « Scythes » du Danube, chez lesquels l'évêché de Tomis signifiait la garde permanente de l'orthodoxie contre le Durostorum arien des successeurs d'Ulphila, Cassien, donna la première règle monacale². Dans ce centre de travail théologique, si on ne tenait pas à la doctrine, répudiée, du rebelle breton, on s'arrêtait aussi devant la dure exagération d'Augustin, refusant à l'action humaine elle-même une part dans la rédemption.

Les barbares trouvèrent dans cet état l'Eglise des Gaules, de la Bretagne, de la péninsule ibérique. Ceux qui venaient d'Orient amenaient leur arianisme. Leurs prêtres, leurs évêques n'étaient pas de grands théologiens, mais ils étaient Germains, ils appartenaient à la race conquérante, ils en avaient l'orgueil³. Tenir à ce qui

¹ Duchesne, ouvr. cité, IV, pp. 269-271.

² *De constitutis coenobiorum, Collationes, De incarnatione Domini contra Nestorium, De incarnatione*, Duchesne, loc. cit., p. 273. Le *De viris illustribus* de Gennadius fixe clairement l'origine de Cassien.

³ Des évêques romains, vivant au milieu des Goths, avaient revêtu jadis leur manteau ; Duchesne, ouvr. cité, III, p. 559.

était pour les Romains une hérésie, c'était fixer à leur égard une séparation et affirmer de cette façon aussi qu'on n'entendait leur rien sacrifier du patrimoine national. Ceux des leurs qui servaient à Rome l'empereur ne consentirent, du reste, jamais à abandonner leur religion : Ricimer dédiait l'église romaine de Sainte-Agathe au culte arien. Quelle pouvait être sur ces âmes dures l'autorité du Siège romain dont la situation générale n'était encore que celle d'une priorité d'honneur, d'un arbitre suprême, d'un conservateur des bonnes traditions ? Les églises provinciales n'avaient pas elles-mêmes une organisation assez développée pour pouvoir en imposer aux nouveaux habitants, dominateurs de leurs territoires.

En Afrique, l'arianisme d'un Genséric, d'un Hunéric surtout, malgré l'orthodoxie de la princesse impériale qui était la femme de ce second roi vandale ¹, fut d'une intransigeance absolue, qui dégénéra dans une fureur de la persécution. Là où Augustin avait conduit jusqu'au moment de la catastrophe d'une façon glorieuse son nombreux troupeau, il n'y eut plus même un chef reconnu constamment des catholiques ².

Théodoric II, Euric, rois des Wisigoths, étaient entourés d'une Cour d'évêques, mais ce dernier eut dans Léon un ministre catholique ; Victorin, délégué à l'administration de l'Auvergne conquise, était un Romain, de foi romaine. Les lois romaines furent codifiées à l'usage de la population qui leur était sujette, par Alaric II. La possession même, toute nouvelle, de l'Auvergne, de la Provence avec ses monastères (480), ne pouvait pas rester sans influence sur l'esprit des rois de la lignée d'Alaric. Leurs voisins d'Espagne, les Suèves païens, avaient déjà cédé sur le point d'honneur religieux : le roi Rechiar passa à la croyance de ses sujets restés, bien entendu, catholiques. En tout cas, aucune mesure de violence ne fut ordonnée contre la religion des sujets du royaume

¹ D'après Marcellin, elle aurait épousé un autre fils de Genséric, Gento ; une sœur était la femme d'Olybrius.

² Voy. F. Martroye, *Genséric*, Paris, 1907.

wisigoth en Gaule ou en Espagne. De même chez les Burgondes, dont le chef royal, Gondebaud, avait été pendant quelques mois maître de l'Italie comme officier romain, comme patrice, et avait donné la couronne à Anthémius. L'orthodoxie avait été adoptée par cette princesse Clotilde qui fut la femme du roi franc Clovis ; son oncle, le roi Gondebaud, suivait avec intérêt les discussions qu'il aimait à provoquer entre ses propres prêtres et ceux des Romains.

Pour les Francs descendus du territoire, près des bouches du Rhin, à Cologne et à Tongres et à l'Ouest jusqu'à Arras et au cours de la Somme, sous plusieurs chefs portant le diadème d'une autorité traditionnelle, le problème religieux ne se présentait pas de cette façon. Leur paganisme confus et primitif n'avait pas, comme la foi arienne, le caractère d'un système, et les mêmes divinités, les mêmes cérémonies faisaient partie de la religion et du culte d'autres peuplades germaniques. Cette religion des ancêtres de Clovis n'était qu'une transmission du passé et une garantie de la victoire. La foi de celui qui était devenu rapidement le dominateur de la Gaule septentrionale ne résista pas à des insuccès militaires. Sa conversion, en 496, son baptême par l'évêque de Reims, saint Rémi, ont été racontés dans le style édifiant des Vies de Saints ; le triomphe de l'Eglise devait être mis en lumière de la force la plus impressionnante. On pourrait abandonner ces détails, transmis dans l'ouvrage d'un autre évêque, Grégoire de Tours, sans ôter à l'événement lui-même rien de son importance, qui fut grande, décisive. Chlodovech le Franc n'était désormais plus un client barbare de cet empereur Anastase qui s'intitulait « germanicus, francicus et sarmaticus » ; il avait en propre, et autrement que d'après le droit des rois, sa « provincia », son « praetorium », parce qu'il avait ses « sacerdotes » à lui¹.

¹ Lettre de saint Rémi à Clovis, dans Bouquet, IV, p. 51. Mais il est question aussi de l'« administratio rei bellicae ». Cf. Jung-hans, *Histoire critique du règne de Childerich et de Chlodowech*, Paris, 1879.

Car ce roi chrétien, dans le sens des Romains, s'en prit bientôt, soutenu par ce qu'on pourrait appeler l'opinion publique de ces derniers, avec lesquels il fraternisait dans les mêmes églises, devant les mêmes tombeaux des saints et des martyrs, aussi bien aux Burgondes, bientôt annexés, qu'aux Wisigoths, auxquels, après la bataille de Vouglé (507), dans laquelle succomba Alaric, il prit Toulouse et Carcassonne, les rejetant sur Narbonne et la Septimanie. Sans l'apparition en Italie de Goths de l'Est, envoyés par l'Empire d'Orient contre Odoacre, Clovis aurait eu aussi Arles et cette Provence qui devait rester « terre défendue ». Alamans et Thuringiens gravitaient dans l'orbite de son pouvoir qui, en même temps que catholique, était devenu romain.

Cette unité occidentale, à laquelle ne participaient pas, avec la nouvelle armée d'occupation italienne de Théodoric, seuls les Wisigoths et les barbares de l'Espagne, d'un côté, sectaires de l'arianisme irréductible que défendaient des évêques maîtres des rois, et les peuplades encore insoumises, en dehors de l'histoire, qui habitaient les oasis des forêts germaniques, se présentait imposante. Rome restait à sa tête, au moins au point de vue du dogme, — et ceci paraissait, à une pareille époque, être l'essentiel. L'Orient impérial, le vieil Empire, malgré sa Rome nouvelle, tout en détenant la plus grande somme de richesses, de civilisation, de travail et de prestige, n'arrivait pas à s'unifier.

De fait, l'antagonisme des provinces, employant les discussions théologiques, les ambitions rivales des évêques, les instincts de brutalité des moines persistait, donnant de nouveaux chapitres à la lutte séculaire, millénaire, de populations qui avaient été des nations, d'Etats qui étaient devenus des diocèses ou des organisations métropolitaines.

On l'avait vu à l'époque des conflits entre Arius et Athanase. On le vit d'autant plus clairement lorsque l'Eglise de Constantinople eut à sa tête cet homme d'une

éloquence entraînant, d'un tempérament militant, d'une volonté inébranlable qui fut Jean, dit « bouche d'or », Chrysostome. Cet Antiochien, dur à ses adversaires, rude pour les hérétiques, entra en conflit avec les moines qui étaient déjà une force dans la capitale de l'Empire d'Orient. Le « pape » d'Alexandrie, l'idole de la populace la plus cyniquement nerveuse de l'Empire entier, — les Juifs, nombreux, se mêlant ordinairement aux conflits des chrétiens, — fut blessé par l'appui que son collègue constantinopolitain, dont il ne reconnaissait guère la supériorité, malgré cette mesure de Théodose qui lui assignait le second rang dans la chrétienté, accordait aux moines mécontents. Irrité encore plus par l'invitation à se présenter devant un concile, il se décida à venir déposer cet « hérétique » dont la satire atteignait l'impératrice Eudocie elle-même. Avec le concours de cette princesse, il réussit : malgré sa popularité, le Chrysostome fut envoyé en exil. Les siens le firent revenir cependant bientôt, et le vainqueur d'un instant, Théophile, dut s'en retourner chez lui, vaincu. Mais l'impératrice n'avait pas pardonné à son insulteur ; la Cour boycotta l'Eglise, et l'esprit de douceur du patriarche lui conseilla de finir le conflit en consentant à un départ, qui fut définitif.

Aucun des deux partis n'avait triomphé sur l'autre. L'affaire avait fini par l'immixtion de deux facteurs plus puissants que les évêques et leur armée de moines : l'empereur, d'un côté, la plèbe constantinopolitaine, de l'autre. Mais Alexandrie continua à braver cette Nouvelle Rome qui voulait la dominer et l'humilier, en jugeant ses procès et en prétendant imposer ses décisions.

L'attitude prise une trentaine d'années plus tard, sous le jeune Théodose, par le patriarche Nestorius contre le titre de « théotokos », de « Mère de Dieu », donné à la Vierge Marie, devait servir à mettre en lumière cet antagonisme, aux origines si lointaines, entre la vieille ville d'Alexandre et la cité nouvelle de Constantin. Il dépassa dès les premiers propos échangés le caractère restreint d'une dispute théologique, et cette fois d'autres procès

historiques surgirent sous la forme des déclarations de dogme faites par les chefs des Eglises d'Antioche et de Jérusalem, elles-mêmes des rivales depuis longtemps.

Nestorius était un homme très cultivé, de bonne foi et prêt à abandonner même ce que ses opinions personnelles avaient de trop dur, pour que l'Eglise n'en souffrît pas¹. Il suffit de connaître ses opinions pour que la passion de dominer du clergé d'Alexandrie en fût réveillée. Le « pape » Cyrille recommença sur cette nouvelle base la campagne contre Constantinople arrogante et révolutionnaire. Se valant du concours donné par ce qu'il appelait la « simplicité » romaine, il ne se borna pas à provoquer la réunion, à Ephèse, d'un concile (431) ; il en prit la présidence avant l'arrivée des prélats de l'Orient qu'il savait être des adversaires, et, chassant les délégués de l'empereur qui n'avait pas cru devoir paraître, — et, dans ce cas, comme à Nicée, on aurait accepté la volonté du maître, — amena la déposition de Nestorius, tout disposé à se laisser faire. Les absents s'occupèrent, aussitôt arrivés, à déposer Cyrille et ses complices. Après avoir enregistré sans opposition les deux sentences, Théodose parut, un peu tard pour son autorité. Il dut en finir par dissoudre ces deux assemblées en lutte. Nestorius alla méditer en exil, jusqu'au désert, sur la méchanceté humaine.

Après une période de paix imposée, pendant laquelle Constantinople accueillit avec vénération les reliques du Chrysostome, le conflit éclata de nouveau entre la Constantinople d'Eutychès et l'Alexandrie de Dioscore, non sans l'incitation de l'impératrice Athénaïs, qui s'était retirée en Palestine. Il s'agissait, comme point de débats, qui furent interminables, de savoir si tel moine, vivant à proximité de l'évêque de la Nouvelle Rome, professe ou non des opinions contraires à la « consubstantialité » du Christ, ce qui était pire que nier, comme l'avait fait Nestorius, le caractère de « théotokos » de la Vierge. De nouveau

¹ Voy. Loofs, *Nestoriana*, Halle 1905 ; Bethune Baker, *Nestorius and his teaching*, Cambridge, 1908.

Antioche allait prendre position dans la guerre qui se rouvrait, et les moines de tous les monastères, mais surtout ceux qui n'en avaient aucun, mobiliseront. Malgré l'appui de la multitude, Eutychès fut condamné par l'évêque de Constantinople, Flavien, et cette sentence eut le plein acquiescement du Pape. Mais le « pape » d'Alexandrie fit rassembler un nouveau concile d'Ephèse, qui fut plus tumultueux que le premier. Avec le consentement formel de l'empereur Théodose, Dioscore s'arrogea la conduite des discussions, et, au milieu de l'affreux scandale, Eutychès fut absous. On proclama solennellement que, s'il y avait eu deux « natures » dans le Christ avant son incarnation, après cette « union », il ne pouvait y avoir qu'une seule. On procéda brutalement contre les adversaires, qui furent aussitôt arrêtés.

Mais, si cette solution avait été imposée à l'empereur usé par son ministre tout-puissant, l'eunuque Chrysaphe, la mort de Théodose permit à sa sœur Pulchérie, qui avait l'âme énergique du premier Théodose, de briser de sa volonté tout ce qui avait été décidé à Ephèse. Ayant épousé pour la forme un vieux général, Marcien, qu'elle couronna comme héritier de son frère, elle le fit marcher dans le sens de sa revanche¹. Un nouveau concile devait se réunir à Nicée, où on espérait fixer pour la seconde fois le dogme invariable et humilier le « séparatisme » égyptien. Il tint ses séances à Chalcédoine. Rome, dans sa « simplicité », avait envoyé une profession de foi claire, dans la « forme » de l'évêque Léon : il y a bien deux « natures » dans le Christ, n'ayant qu'« une seule personne » pour les Occidentaux, « une seule hypostase » pour les gens d'Orient. La formule devait être adoptée, et elle le fut. Marcien parut, s'adressant dans les deux langues de l'Empire à ces prélats auxquels il entendait ordonner, dans l'intérêt de la paix.

Soutenus par l'impératrice veuve, par tel prince ibérien devenu un évêque, les moines d'Alexandrie, de Jérusalem,

¹ La fille de Marcien fut mariée à Anthémios, dont on fit un empereur en Occident.

salem, s'opposèrent cependant au nom de Cyrille et de Dioscore. Il y eut des agressions contre les troupes. l'assassinat d'un évêque alexandrin considéré comme intrus, Protère.

Marcien († 457) n'était plus là pour défendre son œuvre. Le nouvel empereur, Léon, créé, comme il a été déjà dit, par un général hun au service de l'Empire, Aspar¹, et consacré par l'évêque de Constantinople, faute d'avoir la désignation de son prédécesseur ou d'un membre de la dynastie, qui venait de s'éteindre, toléra cet état de choses. A sa mort, en 474, comme il avait marié sa fille Ariadne à l'officier isaurien Zénon, et que, de ce mariage était né un enfant, Léon II, qui devait succéder, la veuve de Léon I^{er}, Vérina, fit couronner par l'enfant le propre père de ce frêle empereur destiné à bientôt mourir, pour essayer ensuite de remplacer Zénon par son frère à elle, Basilisque, époux d'une Zénonide. L'usurpateur, qui fut bientôt écarté par les Isauriens avec l'aide de Théodoric, le jeune chef des Ostrogoths à Novae sur le Danube², essaya d'annuler les décisions de Chalcedoine, pour y revenir aussitôt que le danger se prononça à l'horizon. Restauré, Zénon essaya de se gagner les esprits des Alexandrins par son décret d'union, l'hénotikon, qu'il s'arrogea le droit de rédiger et de proclamer sans avoir rassemblé de synode. L'Égypte pouvait se considérer satisfaite : il y avait « consubstantialité » dans deux natures différentes. Nestorius, Eutychès étaient enveloppés dans la même condamnation.

Mais cette décision impériale souleva Rome, qui cependant avait accueilli avec sympathie Léon³, sans contenir personne. Vérina essaya de remplacer le maladroit par le général Léonce. Cette nouvelle usurpation ne réus-

¹ De ses deux fils, l'un s'appelait à la barbare : Ardabour, l'autre à la romaine : Patriciolus ; le premier fut proclamé César, le second épousa la fille de Léon ; Marcellin, p. 90. Cf. Hydaec, dans les « *Chronica minora* » de Mommsen, p. 35.

² Continuation de l'Anonyme à la suite d'Ammien Marcellin, § 42.

³ Continuation citée de l'Anonyme, § 44.

sit pas plus que la première, mais le Pape romain venait de déposer l'évêque de Constantinople, Acace, complice d'un empereur auquel on ne pouvait pas toucher (484).

Sur cette Rome catholique, fermement ancrée dans la foi du « tome » de Léon, le même Zénon lançait, cinq ans plus tard, sous prétexte d'écarter Odoacre qui avait à peine une nation, un « délégué » barbare qui disposait de toutes les forces des Ostrogoths, depuis longtemps fixés en Mésie, leur principal chef, Théodoric l'Amale. Vainqueur de ses rivaux, après avoir été à Constantinople l'élève de la civilisation latino-grecque et ayant eu pendant des années sa résidence à Novae (Sichtov), il était prêt à marcher vers de nouvelles et brillantes destinées. Tout ce monde, guerriers, femmes et enfants, s'ébranla vers Aquilée. Ce devait être une conquête par ordre de l'empereur, du seul empereur légitime. Flavius Odoacre, pleinement accepté par l'Italie, adapté à ses mœurs, résista vaillamment ¹. Un moment, son rival, assiégé dans Ticinum, put se croire perdu. Passant outre, il ne fut pas plus heureux en Ligurie. Ravenne fut défendue jusqu'en 493, lorsque l'intrus envoyé par l'Isaurien, ayant conclu un pacte fraternel avec son prédécesseur, ne se fit pas scrupule de l'assassiner. De cette même capitale, mais faisant tout son possible pour flatter Rome et ce qui subsistait du Sénat, Théodoric fit de sa « lieutenance d'Empire » un *regnum*. Un « regnum » servi par des Romains, administré à la romaine, quitte à tenir sous sa dépendance par les anciens liens ses Germains établis sur leurs *sortes* italiennes ². Ses frontières passaient les Alpes et

¹ Depuis 482, il nomme des consuls non reçus en Orient ; Gaudenzi, *Sui rapporti trà l'Italia e l'Impero d'Oriente fra gli anni 476 e 551 d. Cr.*, Bologne, 1888, p. 9. Il avait fait un César de son fils, Télane ; *ibid.*, p. 20.

² Oreste, comme il a été déjà remarqué, les aurait refusés aux gens d'Odoacre et ç'aurait été le motif de sa perte ; Procope, *Belum gothicum*, I, § 1. Théodoric avait trouvé déjà un précédent, et ceci l'aurait donc rendu moins antipathique aux Romains dépouillés.

il avait ses dignitaires à Arles ; il prit femme chez les Francs, et les Wisigoths de Gaule lui appartinrent, après la bataille de Vouglé, comme au tuteur de son petit-fils, le roi Amalaric, comme à leur seul défenseur et même au propriétaire de la couronne d'Alaric.

Il y avait, d'après le nouveau pacte, formel, de 498, un président du nouvel ordre barbare en Occident et il dépendait de Constantinople ; ceci paraissait suffire au successeur de Zénon, le paisible clerc et ancien silencieux Anastase, qui prétendait descendre de Pompée, mais devait le trône à Ariadne, veuve de Zénon : elle l'épousa et le couronna, écartant le frère de son mari, Longin, devenu moine ¹.

Mais c'était une dernière illusion. La monarchie de l'antiquité était morte dans cette Nouvelle Rome elle-même : c'était, on le voyait bien, par l'intérêt qu'elle concentrait exclusivement sur ses luttes, l'Eglise qui l'y soutenait, groupant tous les souvenirs du passé plus lointain. Et ce n'était pas la domination passagère, ambiguë de Théodoric qui par la vigueur dont il animait sa délégation pouvait ressusciter cette monarchie de l'antiquité, en Occident. La nouvelle monarchie du christianisme devait chercher à s'élaborer pendant mille ans, qui ne sont pas un « moyen âge », mais bien une des époques les plus originales, les plus grandes et les plus fécondes dans l'histoire de l'humanité.

¹ Cf. Duchesne, dans les *Mélanges d'archéologie et d'histoire de l'Ecole de Rome*, XXXII (1912), p. 307 et suiv. — Un Isaurien, Conon, devint patriarche d'Alexandrie.



TABLE DES MATIÈRES

DU TOME PREMIER

	Pages
PRÉFACE.....	V
CHAPITRE PREMIER. — Premières origines	1
— II. — Races, civilisations et langues.....	14
— III. — Les races établies dans leur phase isolée : Chaldéens et Egyptiens avant les guerres asiatiques.....	22
— IV. — L'expansion impérialiste des royautes de Chaldée et d'Egypte.....	36
— V. — Les nouvelles nations. — Entre Sémites et Aryens.....	48
— VI. — Nouvel essor de l'impérialisme asiatique : l'Assyrie. — Ses vassaux : Israël.....	61
— VII. — Apparition et expansion des « Aryens ».	72
— VIII. — Formation de l'hellénisme	81
— IX. — Colonisation grecque	90
— X. — Premier conflit entre le monde méditer- ranéen et la civilisation asiatique... ..	99
— XI. — L'épreuve de la nouvelle civilisation hellénique	107
— XII. — Effets de la victoire hellénique. — Civi- lisation athénienne.....	116
— XIII. — Disparition de l'hellénisme politique..	128
— XIV. — L'Hellade hors de l'Hellade. — La ty- rannie créatrice... ..	137
— XV. — La monarchie universelle de Macédoine	147
— XVI. — Système de la monarchie helléno-asia- tique	155
— XVII. — L'Orient indien et la conquête d'Alexandre.....	164
— XVIII. — Les « royautes » nationales.....	175
— XIX. — Les imitateurs étrangers d'Alexandre- le-Grand.....	186
— XX. — Les nations nouvelles : Celtes et Romains. — Tentative d'un empire carthaginois.	195

CHAPITRE XXI. — Entre Rome et Carthage.....	207
— XXII. — Coalition contre Rome et impérialisme forcé de la République.	217
— XXIII. — Rome et les Diadoques.....	231
— XXIV. — Essai de consolider l'ordre intérieur de Rome.....	245
— XXV. — La lutte pour la domination de l'Orient et la première « monarchie » romaine avant César.....	257
— XXVI. — Le système politique de Jules César.	282
— XXVII. — La monarchie par l'Occident romain	296
— XXVIII. — Les empereurs des légions.....	310
— XXIX. — Guerres de Germanie.....	319
— XXX. — Empereurs syriens et « tyrans » de Thrace. — Etablissement de la mo- narchie royale.....	329
— XXXI. — Le nouvel Empire moral du christia- nisme et la défense matérielle de l'ancienne Rome.....	343
— XXXII. — L'intégration du monde civilisé par l'Eglise. — Formation de son domaine universel	362
— XXXIII. — Fin de l'antiquité par le triomphe général du Christianisme impérialiste	378

